L'ORATEUR
FRANC-MAÇON,

OU

CHOIX DE DISCOURS

PRONONCÉS A L'OCCASION DES SOLENNITÉS

DE LA MAÇONNERIE,

RELATIFS AU DOGME, A L'HISTOIRE DE L'ORDRE, ET A LA MORALE ENSEIGNÉE DANS SES ATELIERS;

RECUEILLIS

PAR L'AUTEUR DU MANUEL MAÇONNIQUE.



O.·. DE PARIS,

FF.·. CAILLOT, PÈRE ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 57.

DELAUNAY ET HUBERT, LIBRAIRES, PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE BOIS.

1823.

EPERNAY, IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY.

AVIS

DES ÉDITEURS.

Il ne s'agit pas ici d'un corps d'ouvrage dans lequel on aurait eu le dessein d'établir sur la Maçonnerie une opinion particulière, ou de bâtir un système sur une institution très-ancienne, et cependant encore bien peu connue. Il eût fallu, dans ce cas, coordonner les morceaux qui composent le recueil, et les choisir de manière à ce qu'ils tendissent au but, par des moyens qui se seraient développés successivement, qui seraient nés les uns des autres, et auraient acquis de la force par leur réunion. Ce n'est qu'une compilation, où plusieurs Orateurs apportent leurs idées particulières; on ne doit donc pas s'attendre à y trouver cette suite et cette unité de vue qui constituent un ouvrage bien conçu.

On sollicitait depuis long-temps un recueil de discours maçonniques, qui pût servir de guide aux jeunes Orateurs; nous nous sommes crus en état de satisfaire ce désir, par nos liaisons avec des Maçons instruits, qui ont bien voulu nous ouvrir leurs riches porte-feuilles, et nous mettre à même de puiser dans les archives des Loges les plus laborieuses de la capitale. Sans nous établir les juges des opinions émises par les Orateurs dont nous rapportons les discours; sans les adopter ni les rejeter, nous nous sommes seulement attachés à reproduire les morceaux qui nous ont paru les meilleurs et les plus propres à éclairer les jeunes Maçons, et nous avons laissé le reste à la sagacité de nos lecteurs.

Nous ne faisons pas de doute qu'il n'existe encore bien d'autres discours précieux, par l'éloquence et la force des raisonnemens, qui n'ont point ici leur place, parce que nous n'avons pas été assez heureux pour les découvrir, et qu'il y aurait de quoi en former plusieurs autres volumes; nous espérons cependant que nos lecteurs seront satisfaits de ceux que nous avons rassemblés; et c'est le seul souhait que nous ayons à former.

Nous avons annoncé, dans le prospectus que nous avons publié il y a quelques mois, que cette collection serait composée de trois parties principales, savoir : des discours relatifs aux inaugurations et installations de Loges, aux installations des Officiers et aux cérémonies funèbres; des discours sur la Maçonnerie en général, et enfin des discours qui traitent de la morale. Il n'a pas été possible de placer distinctement et dans un ordre régulier, ces matériaux, parce qu'à l'occasion des diverses solennités de l'Ordre, les Orateurs ont intercalé des choses qui ont rapport à l'histoire de l'institution, à ses rites et à la morale. Nous avons suppléé à ce défaut d'ordre, par une table analytique à la fin de cet ouvrage, qui donnera le classement que nous avons annoncé, et qui facilitera singulièrement les recherches que l'on aurait à faire.

Enfin, nous ne pensons pas avoir rien négligé de ce qui peut rendre l'ORATEUR FRANC-MAÇON utile et agréable à ceux auxquels il est destiné.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

L'ORATEUR
FRANC-MAÇON.

EXTRAIT

DE LA PL.·. A TRACER DE LA CÉRÉMONIE DE L'INAUGURATION DE LA R.·. L.·. DE SAINT-JEAN, SOUS LE TITRE DISTINCTIF DE LA CANDEUR, A L'O.·. DE PARIS. — 5775.

Tout étant préparé, et le jour fixé, la Loge régulièrement convoquée se réunit dans la salle des Visiteurs, dans laquelle les travaux furent ouverts. Là, on reçut les Visiteurs qui se présentèrent avec les précautions d'usage, et l'on nomma une députation de neuf membres, pour rendre les hommages au Sérénissime Grand-Maître. Ensuite le F.·. Orateur et le F.·. Terrible furent envoyés dans l'intérieur de la Loge, pour veiller à sa sûreté; ils en fermèrent après eux la porte, et le F.·. Orateur en retira les clefs, qu'il remit à la garde du F.·. Ter.·. Le trône, l'autel, et tous les emblèmes maçonniques dans l'intérieur du Temple, étaient voilés.

Le T.·.-R.·. F.·. Duc de Luxembourg, Administrateur-général de l'Ordre, fut annoncé et introduit; reçu avec les honneurs dus, le maillet de la présidence lui fut offert, et il l'accepta.

Bientôt le Sérén.·. F.·. Duc de Chartres, Grand-Maître de l'Ordre, fut annoncé, introduit avec les grands honneurs, et placé dans le siége du président, qui lui remit le premier maillet. Après avoir pris place, le S.·. G.·. M.·. nomma, pour ses adjoints dans la cérémonie de l'inauguration, le T.·.-Ill.·. F.·. Duc de Luxembourg, et le R.·. F.·. Mis de Seignelay, Grand-Secrétaire d'honneur du G.·.O.·. de France ; et pour remplir les fonctions de *Grand-Héraut d'armes* et de *Porte glaive de l'Ordre* et du S.·. G.·. M^e^.·., le V.·. F.·. Baron de Toussainct, Officier honoraire du G.·. O.·. de France.

Le signal donné, le premier Maître des cérémonies a ouvert la marche, et a été suivi de l'harmonie, jouant la marche de l'Ordre. Les Frères de la Loge (sans distinction de dignité) suivaient trois à trois ; ils étaient suivis des deux autres Maîtres des cérémonies, des Officiers dignitaires de la Loge, marchant deux à deux, portant tous le glaive en main ; des Surveillans et du Vénérable, portant chacun un coussin d'azur, chargé d'un maillet.

Le Sérénissime Grand-Maître fermait la marche, précédé de ses deux Grands-Officiers adjoints, du Héraut d'armes, et suivi des deux Experts de la L.·., tous le glaive en main ; ils se sont rendus à la porte de la L.·., éclairés, dans cette marche, par sept FF.·. Servans, chargés chacun d'un groupe de trois étoiles.

Le Vénérable et les deux Surveillans ont frappé alternativement à la porte de la Loge, chacun un coup de maillet, auquel on n'a pas répondu ; ils ont réitéré plus fort : le F.·. Comte de Gouy, Orateur, qui

était dans l'intérieur, a demandé, sans ouvrir : *Qui frappe?* Le Vénérable a répondu : *Ce sont les Officiers et les Membres de la Loge de la Candeur, qui demandent l'entrée de leur asile.*

Personne n'ayant répondu, le Vénérable et les Surveillans ont frappé pour la troisième fois ; l'Orateur a fait la même question que ci-devant, et le Vénérable a dit : *C'est un Sage qui vient allumer dans nos cœurs le feu des vertus de notre Ordre, et leur consacrer notre édifice.*

L'Orateur a ouvert les portes ; mais le F.·. Terrible s'apercevant qu'il y avait beaucoup de monde, s'est mis en devoir de s'opposer à l'entrée de la Loge. Dans ce moment, le F.·. Orateur, la tête couverte, l'a engagé à ne faire violence à personne, et lui a parlé en ces termes :

« Arrêtez, mon Frère, suspendez le glaive : le règne » de la violence est passé, quand celui de la vertu » commence. Un sage vient allumer dans nos cœurs » le feu des vertus de notre Ordre ; il veut leur consa- » crer cet édifice. Que toutes les barrières se brisent » devant lui ! Nous les avons élevées contre le vice : » les engagemens que le Vénérable prend avec nous » les fait tomber, les réduit en poudre ; puisse-t-il » seulement se souvenir sans cesse que sa parole est » ma caution ! Je la reçois en lui remettant les clefs » de la Loge, qui m'avaient été confiées ; elle m'est » un gage assuré de notre bonheur. Éloignez-vous, » Frère Terrible, je vous en conjure ! Que les portes » s'ouvrent ! Joignons-nous au Sage qui paraît, aux

» Frères zélés qui l'accompagnent ; nos cœurs volaient
» déjà au-devant d'eux ; empressons-nous de les aider
» dans leurs travaux. »

Le F.·. Orateur et le F.·. Terrible ayant ouvert le passage, le Vénérable et les Frères de la Loge se sont rangés sur deux colonnes, et le Sérén.·. *Grand-Maître* est entré. Il s'est assis en face de l'Orient, dans le fauteuil qui lui était destiné.

Le Vénérable, après avoir présenté un vase à laver les mains au Sérénissime *Grand-Maître*, et les deux Surveillans en ayant fait de même envers ses Grands-Officiers, ils ont eu la faveur de leur remettre à chacun les maillets et les gants d'usage ; après quoi l'Orateur a prononcé le discours suivant :

« Le voilà donc enfin arrivé, ce jour heureux, ce
» jour que nous désirions avec tant d'ardeur ! Les té-
» nèbres qui nous enveloppaient vont se dissiper ; le
» voile va se déchirer, et la vraie lumière va paraître
» dans tout son éclat aux yeux des bons Maçons qui
» la cherchaient avec tant d'empressement. J'en ai
» quelquefois été le témoin, mes Frères, depuis que
» vos bontés ont daigné m'associer de la manière la
» plus flatteuse aux travaux que vous avez entrepris ;
» j'ai vu, j'ai admiré tout le zèle avec lequel vous
» cherchiez à découvrir, dans l'ombre de la nuit,
» des étincelles de ce feu pur et brillant qui va bientôt
» s'allumer pour nous ; mais les ténèbres étaient trop
» épaisses : nul de vous n'eût pu en percer la profon-
» deur.

» Il était réservé à un prince que les Profanes res-

» pectent, que les Maçons chérissent, de briser les » liens qui nous attachaient à des travaux utiles, de » venir illuminer nos âmes, leur donner ce degré » d'élévation qui les approchera de la sienne, et du » but sublime de la Maçonnerie. Il consent à se ren- » dre à nos vœux, et la nuée lumineuse semble déjà » marcher devant nous; il paraît!..... nous entre- » voyons l'aurore d'un beau jour!..... Arrêtons, mes » Frères!...jouissons de ce spectacle magnifique! Sa- » vourons-en toute la douceur!.... il n'en sera jamais » de plus brillant à nos yeux, de plus touchant pour » nos cœurs. Que notre attention soit uniquement » attachée sur la personne de notre Sérénissime » *Grand-Maître!* Que notre silence, le silence le » plus exact, symbole de notre respect pour le chef » de la Maçonnerie française, semble prêter, s'il est » possible, un degré de majesté à la cérémonie impo- » sante qui va rendre ce jour à jamais mémorable, et » digne d'être consacré dans nos fastes!

» Vous avez daigné me confier l'usage de la pa- » role; je sens, mes Frères, toute l'étendue de cette » faveur; je sens toute l'immensité des devoirs qu'elle » m'impose, et je vous fais avec vérité l'aveu de mon » insuffisance.

» Pardonnez-moi, si j'ose interrompre quelquefois » le cours de cette auguste cérémonie; vous m'en » avez fait une loi, en me chargeant de vous déve- » lopper les symboles maçonniques, et d'être l'or- » gane de la vérité. Heureux si elle ne s'affaiblit point » en passant par ma bouche! et mille fois heureux, » si elle vous persuade! »

Le discours du frère Orateur étant fini, le premier Maître des cérémonies a fait couvrir la Loge aux sept frères Servans, qui portaient les vingt-et-une étoiles; ensuite, il s'est servi d'un briquet pour faire du feu nouveau, dont le Sérénissime *Grand-Maître* a allumé une étoile vierge, qui lui a été présentée par le frère Orateur.

Le Très-Illustre *Administrateur-général* ayant pris les ordres du Sérénissime *Grand-Maître*, accompagné du T.·.-R.·. F.·. Marquis de Seignelay, et du Vén.·. F.·. baron de Toussainct, précédés des Maîtres des cérémonies, se sont rendus, à l'aide de cette étoile, à la table triangulaire du second Surveillant, dont un des Maîtres des cérémonies a enlevé la gaze qui la couvrait.

Le frère Orateur a présenté le cordon de second Surveillant et le bracelet au T.·.-Ill.·. Administrateur-général, qui en a décoré le F.·. Marquis de Turpin de Crissé; ensuite il a brûlé des parfums; après quoi le F.·. Orateur lui a adressé le discours suivant:

« Vous venez d'être revêtu, mon Frère, d'un cor-
» don; le bijou qu'il porte est le symbole de la droi-
» ture; n'oubliez jamais les devoirs qu'il vous retrace;
» nous sommes convaincus que vous les remplirez
» tous avec zèle et succès; et nous nous applaudirons
» du choix que nous avons fait d'un F.·. aussi vigilant,
» pour le mettre à la tête de la colonne du Nord. »

Le T.·.-Ill.·. Administrateur-général a remis ensuite au frère Marquis de Turpin le troisième maillet, en lui disant:

« Mon Frère, au nom du Sérénissime Grand-Maî-
» tre, je vous installe dans les fonctions de second
» Surveillant de la Loge de la Candeur, et en vous,
» tous vos successeurs. »

Les mêmes Frères se sont rendus dans le même ordre à la table triangulaire du premier Surveillant. Le Très-Illustre Administrateur a remis le cordon de premier Surveillant et le bracelet au F.·. Comte de Saisseval, et a fait brûler des parfums. Le F.·. Orateur lui a dit:

« Mon Frère, vous connaissez mieux que personne
» les devoirs que vous impose votre dign.·. Frère d'un
» Vénérable éclairé, vous recevez de la première main
» la lumière : songez que vous devez la réfléchir aus-
» sitôt sur votre colonne, et en faire passer les rayons
» dans les cœurs de vos Frères. Pratiquez austèrement
» cette vérité nécessaire pour relever leurs fautes, et
» entretenir sans cesse parmi eux l'ordre, le silence,
» et cette aimable égalité dont vous portez le symbole. »

Le Très-Illustre Administrateur-général a remis au F.·. comte de Saisseval le second maillet, et l'a installé dans les fonctions de son office, dans les mêmes termes que le deuxième Surveillant.

L'installation des deux Surveillans étant faite, le Sérénissime Grand-Maître, précédé des Maîtres des cérémonies, des Experts, du Vénérable, du Héraut d'armes, et des Grands-Officiers de l'Ordre, a été conduit à l'Orient, et s'est assis dans le fauteuil qui y était placé.

Le T.·.-Ill.·. Administrateur-général et ses Officiers adjoints, se sont rendus à la place du F.·. Secrétaire, pour procéder à son installation. Les Maîtres des cérém.·. ayant enlevé la gaze qui couvrait la table du F.·. Secrétaire, sur laquelle étaient les registres et les règlemens de la Loge, le Très-Illustre Administrateur-général a revêtu le frère Tissot du cordon de la dignité de Secrétaire, l'a décoré du bracelet, et a fait brûler des parfums; ensuite le frère Orateur lui a dit:

« Ce serait en vain, mon Frère, que je voudrais » vous tracer ici toute l'étendue de vos devoirs : votre » zèle ne laisse plus rien à faire au mien. Organe de » mes Frères et de la vérité, je vais changer les » exhortations en éloges, vous remercier, en leur » nom, de ce zèle que vous leur avez témoigné jus- » qu'ici, et vous prier de ne le laisser jamais refroidir. »

Ensuite le Très-Illustre Administrateur a remis au F.·. Tissot la planche à tracer, et lui a dit:

« Mon Frère, au nom du Sérénissime Grand-Maî- » tre, je vous installe dans les fonctions de Secrétaire » de la Loge de la Candeur, et en vous, tous vos suc- » cesseurs dans cet office. »

Les Grands-Officiers se sont ensuite rendus au dépôt du F.·. Trésorier; le Très-Illustre Administrateur-général a décoré le F.·. Vicomte d'Espinchal, du cordon et du bracelet de sa dignité, et lui a remis les clefs du trésor. Le F.·. Orateur lui a adressé le discours suivant :

« On vous confie, mon F.·., les clefs de la colonne
» où nous renfermons nos offrandes. Ce métal est
» vil par lui-même ; nous l'ennoblissons par l'emploi
» que nous en faisons, en nous en dépouillant sans
» cesse pour le soulagement des malheureux. C'est
» à vous de les indiquer à nos cœurs : cette charge
» exige des soins, de l'activité, des détails pénibles ;
» mais qui la mérite mieux que vous? Vous êtes bon
» Maçon : cet éloge renferme tous les autres. »

Enfin le Très-Illustre Administrateur-général a installé le F.·. Trésorier avec les mêmes cérémonies que le F.·. Secrétaire.

Les Officiers dignitaires de la Loge étant décorés de leurs bijoux, et installés, le Très-Illustre Administrateur-général et les Officiers adjoints, dirigeant leur pas par la colonne du Midi, du côté de l'Occident, ont passé aux statues hiéroglyphiques de la Loge, dont le F.·. Orateur a donné l'explication.

Les Maîtres des cérémonies ont enlevé les draperies qui cachaient les figures, et successivement ont allumé les étoiles destinées à les éclairer.

A la statue du Silence.

« Profitons, mes Frères, de la leçon que nous
» donne ici le Sérénissime Grand-Maître. La première
» vertu qu'il nous indique, est la discrétion; elle
» doit, parmi les Maçons, précéder toutes les autres,
» et les suivre. Que ce silence, si nécessaire à nos
» travaux, nous accompagne hors du Temple, et que
» jamais nos murs ne répètent aux Profanes, les
» mystères qui se seront passés dans leur enceinte ! »

A la statue de l'Égalité.

« Que cette aimable égalité, que son image douce » et riante, soit l'emblème de nos âmes ! Montons-les » toutes à l'unisson, mes Frères; nous sommes tous » Maçons, tous frères. »

En découvrant la statue de Moïse, le F.·.O.·. a dit :

« Nous voyons devant nous, mes Frères, un grand » prophète, un grand philosophe. Que ceux d'entre » nous qui le connaissent, marchent sur ses traces ! » Que ceux qui l'ignorent, travaillent ! ils parvien- » dront à le connaître. »

A la statue de la Charité, le F.·. Orateur a dit :

« Rappelons-nous nos engagemens, mes Frères, » et tombons aux pieds de cette statue. Nous avons » promis de lui élever des autels dans nos âmes. Il » ne saurait nous en coûter pour renouveler cette » obligation. Cimentons-la en présence du Sérénis- » sime Grand-Maître, qui daigne nous montrer au- » jourd'hui toute l'étendue que son cœur donne à » l'amitié fraternelle, et promettons - lui de nous aimer, de nous secourir toujours.

» Amitié, doux sentiment,
» Nos Loges, ton unique asile,
» Unissent, d'un lien facile,
» Le grand, le riche, l'indigent.
» L'amour nous fait ce que nous sommes ;
» En vrais Frères nous nous aimons :
» Enfin l'Ordre des vrais Maçons
» Est l'arche qui sauva les hommes. »

A la statue de la Sagesse, le F.·. Orateur a dit :

« C'est après avoir acquis, mes Frères, toutes les » vertus que le Sérénissime Grand-Maître vient de » nous découvrir, que nous parviendrons à la vraie » sagesse. Que rien ne nous arrête! avançons dans » ses voies.

» Il faut vous taire le bonheur,
» Qui pour vous encore est mystère ;
» Mais on promet à votre ardeur
» De voir par degrés la lumière.
» Un voile vous la cache encore,
» Et peut vous la cacher toujours ;
» Méritez..... vous verrez le jour
» Dont vous entrevoyez l'aurore. »

Arrivé à la statue de la *Candeur* (symbole de la Loge), le Très-Illustre Administrateur-général en a touché le voile, qui, en se relevant, a formé une décoration autour de son autel : cet illustre chef a allumé le chandelier d'or à sept branches, et a brûlé des parfums. Le F.·. Orateur a dit :

« Un Maçon doit avoir toutes les vertus. Une loge » doit être leur sanctuaire; mais elle peut en affec- » tionner une par-dessus les autres. C'est sous les dra- » peaux de la Candeur que nous allons marcher, » mes Frères; déjà nous portons ses couleurs; mais » il faut que notre conduite, que nos moindres actions » y répondent.

» Rigides avec tolérance,
» Et vertueux sans vanité ;
» Nous nous permettons la gaîté,
» Soumise aux lois de la décence.

» Scrupuleux sans austérité,
» Et réformateurs d'Epicure,
» Nous admettons la volupté,
» Sans trop donner à la nature.
» La candeur formera nos plus tendres désirs :
» L'honnêteté, nos caractères ;
» Voir, obliger nos Frères,
» Seront nos devoirs, nos plaisirs. »

Cette cérémonie finie, les Grands-Officiers, précédés du Héraut d'armes et des Frères Experts, se sont rendus auprès du Sérénissime Grand-Maître. Le Très-Illustre Administrateur-général lui a rendu compte de ses opérations.

Les Maîtres des cérémonies s'étant approchés du Sérénissime Grand-Maître, ont posé sur ses genoux un coussin azuré, richement décoré, et chargé d'une équerre que le Sérénissime Grand-Maître a couvert du glaive de l'ordre.

Le Très-Illustre Administrateur-général a conduit le Vénérable frère Marquis de Saisseval, auprès du Sérénissime Grand-Maître, aux pieds duquel il s'est mis à genoux, la main droite sur le glaive de l'Ordre. Le Respectable F.·. Marquis de Seignelay a présenté au Vénérable la formule de l'obligation des Vénérables des Loges, qu'il a prononcée à haute voix : tous les Frères de la Loge de la Candeur, et les frères Visiteurs avaient alors le glaive en main.

Le Sérénissime Grand-Maître a donné l'accolade au Vénérable, et l'a fait suivre du baiser de paix, qui a été répété par les deux Grands-Officiers.

Le Sérénissime Grand-Maître a fait asseoir à sa place le Vénérable frère Marquis de Saisseval ; et,

pendant qu'on a allumé les quatre-vingt-une étoiles, une harmonie douce et agréable s'est fait entendre.

Ensuite, le Sérénissime Grand-Maître, accompagné du Très-Illustre Administrateur-général, du respectable frère Marquis de Seignelay, et du Héraut d'armes, est entré dans le sanctuaire. Y étant arrivé, le Très-Illustre Administrateur-général a frappé un coup de maillet, répété successivement par les deux Surveillans. Les Maîtres des cérémonies ont conduit le Vénérable aux pieds des degrés du trône, sur lesquels il a frappé trois coups. Le Héraut d'armes ayant pris les ordres du Sérénissime Grand-Maître, a été chargé d'y introduire le Vénérable.

Le Sérénissime Grand-Maître ayant découvert l'autel, a fait mettre la main du Vénérable sur chacune des pièces qui y étaient déposées, lui a fait prêter les obligations particulières qu'exigeait chacune de ces pièces, lui a ceint le glaive, l'a revêtu des ornemens de Vénérable, de ses habits maçonniques, à l'exception du triangle, et l'a muni du bracelet et des autres symboles de la Candeur, pareils à ceux dont les Frères de la Loge sont revêtus dans leurs travaux; ensuite on lui a donné le secret et le mot de Vénérable de Loge.

Pendant cette opération, le H.·. d'armes est sorti du sanctuaire, s'est placé à l'entrée, et a annoncé à tous les Frères de la Loge et aux frères Visiteurs, qui étaient debout, à l'ordre et le glaive en main, que la cérémonie de l'inauguration serait bientôt achevée, et que le temple de la Candeur, consacré en ce jour à la vertu, allait voir son chef installé.

Dans ce moment, le signal donné, l'harmonie s'est jointe à l'acclamation qui s'est faite en même temps que le rideau du sanctuaire s'est élevé.

On a vu le Très-Vénérable Marquis de Saisseval assis sur le trône, ayant à sa droite le Sérénissime Grand-Maître, et le Très-Illustre Administrateur-général; à sa gauche, le respectable frère Marquis de Seignelay. Le Hérault d'armes, armé du glaive de l'Ordre, était sur le quatrième degré du sanctuaire.

On a ouvert ensuite les portes du Temple, pour laisser jouir de ce spectacle le peuple maçonnique, qui était représenté par une foule de frères Servans.

Le Sérén.·. Grand-Maître ayant frappé un coup de maillet répété successivement par les deux Surveillans, a dit à la Loge:

« Mes Frères, voilà votre chef; voilà celui qui doit » vous conduire dans les sentiers de la vertu. Ecou-» tez-le, imitez-le, suivez son exemple. »

Les applaudissemens de la Loge se sont mêlés aux sons éclatans de la musique. Le Sérénissime Grand-Maître et ses Grands-Officiers, ont embrassé le Vénérable F.·. Marquis de Saisseval; ce qui a été imité par tous les Frères de la Loge, qui se sont rendus deux à deux en cérémonie au Trône.

A mesure que le Vénérable recevait d'eux le baiser de paix, il les a couronnés de fleurs. Après cette cérémonie, le frère Orateur a dit:

« Sérénissime Grand-Maître, Très-Illustre frère » Administrateur-général, Très-Vén.·. F.·. Grand-» Conservateur, Respectables Frères, Grands-Officiers

» d'honneur, Très-Vénérables Frères en exercice du » G.·. O.·. de France, frères Visiteurs en tous vos » grades, frères Officiers dignitaires de cette Loge :

» Mes Frères, nous venons d'assister à la plus au- » guste des cérémonies, et nos cœurs doivent être » pénétrés du respect qu'elle a dû imprimer dans nos » âmes. Pendant qu'elle a duré, ma faible voix a été » l'organe des lumières, pour vous développer les dif- » férens symboles qui nous entourent. Permettez-lui, » mes Frères, d'être encore l'organe de nos cœurs; » laissez-les parler par ma bouche. Réunissons nos » accens, mes Frères; que la voûte de ce Temple en » résonne! Osons les porter, avec nos respectueux » hommages, aux pieds du Sérén.·. Grand-Maître.

» Les faveurs dont il vient de nous combler par » sa présence, nous sont un sûr garant qu'il daignera » en accepter l'offrande.

» Que d'actions de grâces ne lui devons-nous pas? » Nous favoriser de son auguste présence, inaugurer » lui-même notre Temple, installer un Vénérable » que nos suffrages avaient désigné! Ah! mes Frères, » l'excès de la reconnaissance m'ôte la voix...... Ma » bouche ne peut exprimer tout ce que sent mon » cœur; j'ose en appeler à celui du Sérénissime Grand- » Maître, le conjurer de descendre dans les nôtres; » il y verra nos dettes acquittées.

» Et vous, Très-Illustres, Très-Respectables frères » Grands-Adjoints, qui avez participé d'une manière » si efficace à nos travaux, que ne vous devons-nous » pas aussi! Vous étiez les émanations de la vraie

»lumière que vous avez fait passer jusqu'à nous. »Daignez agréer les témoignages de la plus sincère »gratitude de la part des Frères qui vont se regarder »comme vos enfans! Très-Vénérable, vous serez dé- »sormais la première lumière de cet Orient. Ce titre »est magnifique ; le grade qui vient de vous être »conféré est sublime ; vous ne perdrez jamais de vue »toutes les obligations qu'il vous impose, tous les »devoirs qu'il exige.

»La vigilance, la prudence, la sagesse, la préve- »nance, la douceur et la fermeté, toutes ensemble »vont entourer votre trône, comme elles habitent »en votre cœur.

»Vous éloignerez les mauvais Maçons ; vous pré- »viendrez les désordres qu'ils feraient naître ; vous »serez notre ami, comme vous serez notre chef ; »vous serez adoré de vos Frères : c'est le sort qui vous »attend, Très-Vénérable. Le mien sera d'admirer »vos succès, de citer sans cesse pour exemple à mes »Frères, notre Sérénissime Grand-Maître, notre »Très-Illustre Administrateur-général, notre Grand- »Conservateur, notre Vénérable ; de leur répéter les »obligations que nous leur avons ; de prier le G.·. A.·. »D.·. l'U.·. de leur accorder joie, salut et prospérité ; »de répandre sur eux les lumières connues des seuls »vrais Maçons, et de favoriser de ses divines in- »fluences le temple de la Candeur, qui ne cessera »de travailler sous leurs auspices. »

Après avoir applaudi au discours du F.·. Orateur, le Très-Vénérable Marquis de Saisseval, a dit :

« Très-cher, Très-Illustre et Très-Sérénissime
» Grand-Maître,

» Vous voyez ici rassemblés des Maçons qui se sont
» rendus avec empressement, pour être témoins de
» la faveur que vous daignez nous faire aujour-
» d'hui. Ceux de nos Frères qui maçonnent aux ex-
» trémités les plus reculées du royaume seraient ac-
» courus en foule pour recevoir quelques rayons de
» la lumière éclatante que répand en tous lieux la
» présence du Sérénissime Grand-Maître, si nous
» avions été instruits assez tôt de notre bonheur, pour
» leur en faire part.

» Pour nous, membres de cette Loge, nous n'avons
» jamais senti de joie si vive et si pure que celle que
» nous éprouvons dans ce moment, en vous voyant
» partager nos travaux. C'est un bonheur trop grand
» pour que nous puissions espérer qu'il se répète sou-
» vent; mais, au moins, Très-Sérénissime Grand-
» Maître, nous osons vous prier de nous donner l'es-
» pérance qu'il se renouvellera quelquefois.

» Vous ne trouverez point dans notre Temple les
» plaisirs vifs qui doivent naître partout sous vos pas,
» nous vous offrirons la jouissance de la vertu que
» vous aimez, et dont nous suivrons bien plus sûre-
» ment les lois, si nous avons quelquefois sous les
» yeux un si grand modèle.

» Nous vous y offrirons les plaisirs de l'égalité, dont
» vous vous trouvez sans cesse éloigné par le rang où
» la nature et les lois vous ont placé, mais dont vos
» qualités personnelles vous rendent digne à tant de
» titres, aussi bien que des Grandeurs. Cette égalité a

» ses plaisirs, et nous connaissons votre cœur : nous » savons trop à quel degré il possède la connaissance » de l'homme, pour n'être pas persuadés que vous » savez les goûter.

» Jusqu'à présent, je n'ai été que l'organe de mes » Frères ; je n'en ai pas moins senti, Sérénissime » Grand-Maître, la faveur personnelle que vous avez » bien voulu me faire, en m'installant Vénérable, et » en acquiessant, à cet égard, au vœu d'une Loge, » dont les suffrages se sont réunis pour me confier des » fonctions si éminentes, tout indigne que je suis de » les remplir.

» L'époque de cette cérémonie mémorable sera » consacrée à jamais dans les fastes de notre Orient ; » mais ce souvenir précieux sera gravé en caractères » bien plus ineffaçables dans le fond de mon cœur. »

L'harmonie et les applaudissemens d'usage, ont terminé la cérémonie de l'inauguration de la Loge de la Candeur, dont le Sérénissime Grand-Maître a signé les constitutions.

INSTALLATION

DE LA LOGE DE LA PARFAITE-INTELLIGENCE A L'O.·. DE LONS-LE-SAUNIER. — 5777.

L'O.·. richement décoré, était surmonté d'un transparent; au milieu, l'étoile mystérieuse du second grade symb.·. dardait les rayons les plus vifs, et éclairait la voûte d'azur parsemée d'étoiles d'or, et bordée d'une houpe dentelée de pur métal; le pavé était couvert d'un très-beau tissu en mosaïque.

Dans le milieu de la L.·., étaient les trois principales étoiles lumineuses, supportées par des candélabres d'argent placés symboliquement, et représentant les colonnes mystérieuses qui servent de fondement à notre édifice.

Dès que les travaux furent commencés, le frère Expert, qui gardait l'entrée du Temple, avertit que l'on frappait à la porte. Cet avis, répété successivement par les deux Surv.·., parvint jusqu'au trône, et le Vén.·. chargea le F.·. Ter.·. de voir qui frappait. Ce F.·. annonça plusieurs FF.·. Officiers de la L.·. de la Parfaite-Union, O.·. de Besançon, se disant les députés du G.·. O.·. de France, et demandant l'entrée du Temple.

La L.·. nomma aussitôt trois Frères pour aller reconnaître les RR.·. FF.·. députés, et pria un autre F.·.

de leur tenir compagnie jusqu'au moment où ils seraient introduits.

Les trois frères Examinateurs étant rentrés, ils rendirent compte de la réalité de la députation du G.·. O.·. ; et, en conséquence, la L.·. arrêta qu'elle recevrait les députés avec les honneurs dus au corps dont ils étaient les représentans.

Trois Frères furent chargés de leur remettre les gants, et de les prier d'entrer. Lorsqu'ils furent arrivés, le Vén.·. leur présenta, sur un coussin richement orné et chargé d'une équerre, les trois maillets de la L.·., qu'ils acceptèrent. Ils furent ensuite conduits avec tous les honneurs maçonniques, et accompagnés jusqu'aux degrés du trône, d'où, après avoir annoncé leur mission, ils furent installés avec les mêmes honneurs dans la place qu'ils devaient occuper.

Dès que les trois députés furent placés, le Vén.·. frappa, sur l'autel, un coup de maillet, qui fut répété par les deux Surv.·. ; et après avoir félicité les membres de la L.·. naissante, et demandé leur attention, il fit lecture de la commission du G.·. O.·., et de la nomination des députés de la L.·. de la Parfaite-Union. Cette lecture fut suivie des plus vifs applaudissemens maçonniques.

Le Vén.·. se fit ensuite représenter le tableau alphabétique des membres de la L.·., et fit l'appel de tous les FF.·., qui répondirent en se mettant debout et à l'ordre; ensuite il demanda, pour le G.·. O.·., deux expéditions de ce tableau.

La L.·. naissante ayant dans son sein quelques FF.·.

irrégulièrement initiés, le Vén.·. dit qu'il était essentiel de régulariser ces FF.·.; ce qui eut lieu en leur faisant renouveler leur obligation au nom du G.·. O.·. de France, et en vertu de ses pouvoirs.

Cette initiation terminée, le frère Maître des cérémonies apporta trois vases remplis des parfums les plus odorans, destinés à purifier le nouvel atelier, et à le rendre digne de la majesté de celui qui préside toujours à tous les travaux des Maçons. Le Vén.·. mit le feu aux parfums, et, pendant qu'ils brûlaient, il fit cette invocation :

« G.·. A.·. de l'Un.·., que la fumée de cet encens » te soit agréable; qu'elle monte jusqu'à ton trône! » Daigne jeter sur cette L.·. un regard protecteur; » embrase de l'amour des vertus les Maçons qui » doivent l'occuper; que leur cœur soit ton premier » temple! Ne rejette point les vœux d'une jeunesse » impatiente de connaître tes lois pour les observer; » accorde à leurs efforts le succès qu'ils paraissent » mériter; préside à leurs travaux; fais que cet asile » soit toujours pour eux celui de la bienfaisance; » qu'ils n'y viennent que guidés par la vertu; qu'ils » n'en sortent jamais qu'avec la douce satisfaction » d'avoir concouru au bien de l'humanité, enfin, » d'avoir fait des heureux! »

Après l'invocation, un F.·. prononça un discours dont nous ne donnons ici qu'un extrait :

« Combien il est avantageux que tous les Maçons » soient animés du même esprit, qu'ils soient dirigés » par les mêmes vues, conduits par les mêmes prin-

» cipes! cette uniformité doit resserrer et couvrir de » fleurs les nœuds qui les unissent, et rendre inébran- » lables les fondemens de notre O.·., harmonie néces- » saire, mais qui ne peut être maintenue que par un » G.·. O.·. qui s'occupe de réunir les vrais enfans de » la lumière, et de faire oublier à jamais les désordres » qui trop souvent s'introduisent dans les Loges! »

Le Vén.·. fit ensuite la lecture des constitutions accordées à la nouvelle L.·., et reçut de tous ses membres l'obligation de se conformer aux statuts et règlemens du G.·. O.·. de France. L'obligation fut prononcée à haute voix par tous les FF.·., étant debout et à l'ordre, et en étendant la main sur le tableau. Chacun d'eux signa cette obligation, qui fut remise, revêtue des timbres et sceaux de la L.·., aux Frères députés.

Le Vén.·. déposa ensuite entre les mains du Secrétaire, les lettres de constitution de la L.·., ainsi que les pl.·. et circulaires du G.·. O.·., en invitant tous les Frères à lire souvent ces dernières, pour prendre connaissance de l'administration actuelle de la Maç.·., et saisir l'ensemble des règlemens.

Il procéda enfin à l'installation; après avoir fait mettre les membres de la Loge debout, le glaive en main et à l'ordre, et dit :

« Au nom du G.·. O.·. de France, Nous, ses dé- » putés, chargés de ses pouvoirs, installons à perpé- » tuité, à l'O.·. de Lons-le-Saunier, la L.·. de Saint-Jean, » sous le titre distinctif de la Parfaite-Intelligence.

» La L.·. de la Parfaite-Intelligence est installée. »

Cette dernière phrase est répétée successivement par les deux Surv.·., et suivie d'un applaudissement général.

L'installation terminée, un F.·. de la R.·. L.·. de la Parfaite-Union, peignit, dans un nouveau discours, l'objet de la Maç.·., et l'intérêt qu'ont sur-tout les jeunes Maçons de la cultiver. Après les avoir avertis de ne point adopter le système de ces hommes atrabilaires, qui s'efforcent de nous persuader que la vie n'est semée que d'épines, et que la douleur et l'infortune sont l'unique partage de l'humanité, il les instruit des moyens de faire leur bonheur, en gouvernant avec sagesse les passions, les désirs et les besoins de la nature. Si les hommes sont quelquefois malheureux, ils n'en doivent accuser que l'ignorance et le préjugé, qui les forcent à suivre, en cherchant leur bonheur, les routes opposées à celles qui peuvent y conduire.

Quelle est l'erreur du conquérant qui doit rendre son nom immortel en dévastant la terre, et qui ne se prépare que des remords éternels! l'aveuglement de l'ambitieux, dont les peines sont si souvent trompées! la soif de l'avare, qui n'est jamais satisfaite! l'emportement de l'homme, qui poursuit sans relâche des plaisirs dans lesquels il ne trouve que la honte et le mépris!

Ces désordres cesseraient bientôt, si l'ignorance était éclairée, si le préjugé tombait, si l'homme rendu à soi-même consultait sa raison, et avait le courage de cesser d'être le pusillanime imitateur des extravagances reçues. C'est alors qu'il verrait combien le

bienfaiteur de l'humanité est au-dessus du destructeur des empires. Alors, dit-il, il connaîtrait la véritable distance des rangs, et la juste supériorité que donne la fortune; il saurait que le bonheur de l'homme en société, dépend de son exactitude à remplir ses devoirs, et des efforts qu'il fait pour être utile aux malheureux qui l'environnent. Eclairé sur ses véritables intérêts, il apprendrait qu'il s'est trouvé seulement un petit nombre d'hommes qui, pénétrés de la saine morale, ont jugé nécessaire de former entr'eux une société particulière, pour réunir leurs efforts contre la dépravation générale, s'exciter à la pratique des vertus, élever un temple à la sagesse, et faire renaître parmi eux l'âge d'or, qui régnerait encore sur la terre, si tous les hommes étaient vertueux.

Heureux de connaître et de suivre le vrai but de la Maç.·., l'homme jouirait des plaisirs réels que l'on trouve dans la pratique du bien, sans s'inquiéter du blâme, sans rechercher les applaudissemens. Son bonheur ne dépendrait que de lui; il le trouverait dans son cœur, puisque la vertu est à elle-même sa récompense. C'est le prix que l'on propose aux jeunes Maçons, s'ils cultivent avec soin l'art royal, s'ils font régner entr'eux l'union, l'amitié, l'égalité. C'est à ces vertus que nous devrons notre bonheur, et les progrès que feront les Néophites dans la Maç.·. On reçoit volontiers les leçons que l'amitié dicte. Instruits par elles, ils viendront dans ce Temple avec un empressement toujours renaissant, lorsqu'ils seront certains d'y trouver des amis.

Ce discours fut suivi de la nomination des Officiers,

à laquelle on procéda par la voix du scrutin. Le Président de l'installation traça au T.·.-C.·. F.·. appelé par le suffrage de ses FF.·. à présider la L.·., l'esquisse des devoirs qu'il aurait à remplir, en ces termes :

« M.·. F.·., l'empressement que cette L.·. témoigne » de vous avoir pour chef, fait l'éloge de vos vertus et » de vos talens. Mais sachez que la place que vous » allez occuper en exige tout le développement. La » perfection et la stabilité de l'édifice que le G.·. O.·. » vient d'élever, sont confiées à vos soins ; et ses desti- » nées dépendent en quelque sorte de vous. Vous êtes » élevé au premier rang ; les ouvriers de la L.·. auront » les yeux attachés sur vos actions, et vous prendront » pour modèle. Répondez à leur choix, et surpassez, » s'il se peut, leurs espérances ; efforcez-vous de ren- » dre les travaux agréables et intéressans ; mêlez l'exac- » titude du costume à la solidité des instructions ; pei- » gnez-leur la vertu sous des couleurs aimables ; faites- » leur sentir combien elle est essentielle à leur propre » félicité ; qu'ils apprennent de vous que le premier » intérêt d'un homme de bien, est de mériter l'estime » et l'affection de ses semblables, et qu'il ne peut » parvenir à ce but, qu'en remplissant dignement les » devoirs de l'état dans lequel la providence l'a placé. »

Après ce discours, le Vén.·. s'approcha du trône, au pied duquel il se mit à genoux, ayant la main droite sur le glaive de l'Ordre, et prononça à haute voix son obligation, pendant laquelle tous les FF.·. étaient debout, à l'ordre et armés.

Le F.·. Président décora le nouveau Vén.·. des at-

tributs de sa dignité, en lui disant : « Au nom du G.·. » O.·. de France et de cette L.·., je vous installe dans » la dignité de Vén.·. de la L.·. de la Parfaite-Intelli- » gence, et en vous, tous vos successeurs. » Il lui donna l'accolade, et le fit placer à sa droite, où ce Vén.·. témoigna à ses FF.·., par l'applaudissement ordinaire, la reconnaissance dont il était pénétré.

La L.·. procéda ensuite à l'élection de tous ses Officiers; ils prêtèrent leur obligation entre les mains du Président, qui, après les avoir installés, les instruisit des devoirs de leur office, et des moyens de les remplir, dans l'ordre suivant:

Au F.·. premier Surveillant.

« M.·. F.·., la place que vous allez remplir vous » rend une des premières colonnes de cet atelier : » elle vous met dans le cas de remplacer le Vén.·., de » gouverner la L.·.; dès-lors elle exige de vous la plus » grande assiduité aux travaux. Dans les matières qui » demanderont des délibérations, des discussions, il » dépendra de vous de leur faire prendre une tour- » nure avantageuse ; vous ouvrirez le premier votre » avis; qu'il soit toujours dicté par la modération et » la justice, vous verrez tous les Frères s'y conformer » avec empressement. »

Au F.·. second Surveillant.

« M.·. F.·., la majesté, la décence des travaux, dé- » pendent des Surv.·. Les FF.·. de cette L.·. ont pensé » qu'ils ne pouvaient mieux faire que de confier à vos » soins la seconde colonne de ce Temple, qui désor- » mais vous sera soumise. Faites-y régner l'ordre et

» le silence; soyez juste envers les ouvriers; que le » salaire soit toujours proportionné au travail : c'est » le moyen de perpétuer leur empressement, et d'en- » tretenir l'harmonie si essentielle dans une L.·. »

Au F.·. Orateur.

« M.·. F.·., c'est avec bien de la satisfaction que » je vous vois appelé à remplir une fonction aussi im- » portante; rappelez-vous les principes qui vous ont » si bien dirigé dans la carrière Maç.·.; servez-vous » de l'éloquence persuasive que vous possédez, pour » faire chérir à vos Frères leurs obligations, afin de les » convaincre que le bonheur se trouve dans la pratique » du bien; que notre félicité double et s'augmente, » quand nous rendons nos semblables heureux; » que si le vice fleurit et prospère quelquefois, c'est » une ombre de bonheur empoisonnée de remords; » qu'il reste, au contraire, des ressources à l'homme » vertueux dans le malheur, la paix de l'âme, et la » satisfaction d'avoir fait le bien. Peignez-leur suc- » cessivement toutes les vertus morales; qu'ils sachent » qu'elles ont entr'elles des liaisons intimes, et qu'en » rejeter une, ce serait les méconnaître toutes. »

Au F.·. Secrétaire.

« M.·. F.·., les occupations multipliées attachées à » l'emploi qui vient de vous être confié, demandent » votre vigilance et votre attention toute particulière, » afin de conserver à la postérité la mémoire des actes » de bienfaisance dont les travaux de la L.·. seront » remplis. Que les successeurs des zélés Maçons que » le G.·. O.·. s'applaudit d'avoir régularisés, trouvent

» un jour dans les annales de cette L.·., des modèles de » la conduite des vrais Maçons; qu'ils y apprennent » que le but principal de vos assemblées fut toujours » de chercher le bien, et de le faire. »

Au F.·. Trésorier.

« M.·. F.·., cette L.·., en vous choisissant pour le » dépositaire de ses trésors, ne pouvait mieux placer » sa confiance. L'existence d'une L.·. dépend souvent » de la bonne administration de ses finances : cela » seul doit vous engager à y veiller de près. N'allez » pas croire cependant que les Maçons placent leur » bonheur dans la possession d'un vil métal ; ils savent » trop que la vertu seule est en droit de faire des heu- » reux. L'or, par une convention reçue, peut tarir les » larmes d'un infortuné, apaiser la faim de l'indi- » gent, tirer de l'oppression ceux qui gémissent ; par- » là il devient précieux à une société d'hommes qui ne » se réunissent que pour le bien de leurs semblables. »

Au F.·. Maître des cérémonies.

« M.·. F.·., vous allez être chargé des honneurs » de la L.·. ; vous recevrez les FF.·. Vis.·., et les ferez » placer selon leurs distinctions maç.·. Cette place » exige beaucoup d'aménité, de politesse et d'intel- » ligence. Il ne faut que vous voir, mon F.·., pour » juger qu'elle sera bien remplie. »

Au F.·. Terrible.

« M.·. F.·., la place que vous allez occuper n'est » pas une des moins importantes de la L.·., qui se » reposera sur vous du soin de sa sûreté. C'est vous

» qui devez la garantir de l'œil curieux des Profanes,
» et empêcher le trouble que leur présence apporterait
» à nos mystères. Vous devez donc examiner et tuiler
» scrupuleusement tous ceux qui demanderont l'entrée
» du Temple, et ne pas même vous relâcher vis-à-
» vis des Membres de cet atelier. »

Au F.·. Conservateur.

« M.·. F.·., votre zèle pour le bien de l'O.·., a dé-
» cidé vos FF.·. à vous confier l'observation de ses rè-
» glemens. Ne craignez point d'être trop sévère sur ce
» point, soyez bien convaincu qu'une bonne société
» ne peut subsister que par des règles sages, et que
» nécessairement elle s'anéantit par leur infraction. »

La nomination et l'installation des Officiers de la L.·., furent généralement applaudies.

Cette cérémonie fut terminée par le discours dont nous allons donner l'extrait.

« Bientôt, dit l'Orateur, notre patrie goûtera les
» fruits de cet établissement heureux; vos bienfaits
» feront respecter la source d'où ils émaneront; l'igno-
» rance et le préjugé seront comprimés; et leurs cris
» odieux étouffés, laisseront entendre les doux accens
» de la reconnaissance. Serait-il possible, en effet, de
» soupçonner que des cœurs animés de l'esprit de la
» Maç.·., pussent cesser un instant d'être épris du
» plaisir de faire le bien ?

« Non, mes Frères, cette opinion serait une erreur
» que notre conduite et nos mœurs doivent à jamais
» dissiper; c'est à des actes de bienfaisance qu'un M.·.

» se fait reconnaître. Tout respectables qu'ils sont, » nos mots, nos signes, nos attouchemens, n'offrent » que l'écorce de l'art royal. Que des hommes indignes » de participer à nos augustes mystères, bornent leurs » connaissances à ce vain extérieur; qu'ils se croient » revêtus du caractère de Maçon, lorsqu'ils sont venus » à bout de surprendre la manière par laquelle nous » nous faisons connaître à l'entrée de nos ateliers; » qu'ils s'imaginent que le plaisir d'une société où la » gaîté préside à des banquets, est le seul objet de » la Maç.·. ; qu'ils soient accablés du mépris qu'ils » inspirent, qu'ils soient en but à la dérision, ils le » méritent!

» C'est par une conduite différente, c'est par des » sentimens bien opposés, que nous devons nous dis- » tinguer des hommes ordinaires. Apprenons-leur » que l'esprit qui nous anime est un esprit d'huma- » nité et de bienfaisance; que l'égalité, qui forme la » base de notre établissement, en nous élevant au- » dessus des préjugés de la naissance et des rangs, » nous instruit à regarder tous les hommes comme » nos Frères, à nous attendrir sur les maux qu'ils » souffrent, à leur donner les secours que la commi- » sération et la pitié réclament, et que c'est dans l'exer- » cice de ces devoirs, que nous faisons consister le » plaisir qui nous rassemble.

» C'est ainsi, mes Frères, que nous rendrons la » Maç.·. respectable, et que nous ferons envier le bon- » heur de notre union à ces hommes qu'une aveugle » prévention éloigne encore de nos ateliers. »

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INSTALLATION DE LA R.·. LOGE DE THALIE, PAR SON PREMIER ORATEUR.

Il luit enfin pour vous, ce jour si long-temps désiré, ce jour à jamais mémorable, où vos fastes viennent de s'enrichir par l'époque d'une consistance, depuis deux années, l'objet de vos vœux les plus ardens! Ce Temple, que vos soins ont élevé pour en rendre la cérémonie plus auguste; ces autels dressés pour marquer plus dignement votre vénération, pour recevoir avec la décence qui lui est due, la députation que la métropole de la Maç.·. française a choisie pour vous apporter le sceau de son amour maternel et de votre régularité; cet appareil majestueux, ce concours nombreux de différens membres d'un O.·. respectable; ces voûtes qui retentissent encore de vos acclamations; vos oreilles frappées des sons harmonieux inspirés par la musique et l'éloquence; Euterpe et Calliope se disputant à l'envi l'honneur de contribuer à vos plaisirs comme à vos devoirs! tout sollicite ici le ministère qui nous est confié. Mais votre organe et votre représentant, si quelque chose était capable de nous inspirer, de nous donner cette noble hardiesse, cette confiance fraternelle, cette modestie loyale, analogue à la circonstance, ce serait sans doute la

pensée qu'il est de notre devoir d'entrer franchement dans une carrière si glorieusement parcourue par les bouches éloquentes qui nous ont précédés. Oublions les difficultés qui naissent de notre faiblesse, et que notre impuissance fasse le sacrifice de la perfection, au désir que nous aurions d'atteindre nos modèles.

Le sujet qui nous rassemble paraîtrait circonscrire, limiter l'emploi de nos forces, et nous avertir que ce jour voit en même temps, et l'inauguration de votre Temple, mes FF.·., et l'installation, qui en est la suite et le but. Quoique l'inauguration s'opère dans cet instant, par la cérémonie de votre installation; quoique ces deux objets paraissent s'identifier, nous pourrions néanmoins, je le sais, les diviser, et donner quelques idées sur l'origine et la nécessité de ces cérémonies antiques et solennelles. Nous nous y livrerions avec confiance, si ces recherches savantes, ces dépouillemens volumineux, n'annonçaient pas souvent dans leur auteur, plus d'envie de briller que de désir d'instruire.

Ne pourrions-nous pas aussi adopter le plan ordinaire, et le plus universellement suivi, de rappeler à chacun de vos Officiers les fonctions auxquelles ils se sont dévoués par amour et par devoir? Nous en entreprendrions l'exécution momentanée, si ces instructions particulières ne devenaient surabondantes, par l'intime persuasion où nous sommes que ces mêmes Officiers en connaissent déjà les opérations journalières. Tournons plutôt nos efforts vers une utilité locale et plus convenable; jetons nos regards sur les vertus que la Maç.·., dont nous sommes les enfans

nouvellement régénérés, rassemble dans son sein, et parmi toutes celles qu'elle enseigne; fixons-les, son niveau à la main, sur l'égalité, qui fonda ses Temples et fit fumer ses autels.

Démontrer la régénération de l'égalité primitive, par l'institution de la Maç.·.; prouver que sans l'égalité, le but moral de la Maç.·. est manqué, ces deux propositions sommaires seront ici l'unique tâche à laquelle nous nous livrerons : puisse votre indulgence fraternelle suppléer à notre insuffisance!

Dans l'enfance de la nature, les hommes répandus sur la surface de la terre, égaux et isolés, se rapprochèrent entr'eux par les besoins mutuels; de l'intérêt personnel naquit l'esprit de société; de cette société sortit bientôt la nécessité impérieuse d'une loi qui en réglât l'harmonie et les devoirs; le bonheur commun en fut le législateur. Heureux encore les hommes! si l'ambition, par force ou par adresse, ne leur eût enlevé ce droit, qu'ils ne tenaient que de la nature : de ce pouvoir usurpé, sont peut-être, hélas! sortis tous les maux qui les affligent.

L'homme, né libre comme l'air, rendait à ses semblables ce qu'un esprit de retour lui faisait attendre d'eux; il évitait de leur faire éprouver ce qu'il craignait pour lui-même; assujetti, il frissonna; la loi ne lui parut plus qu'une chaîne insupportable; le bien-être des autres à opérer, qu'une corvée pénible : telle est malheureusement la trempe de l'esprit humain.

Vouloir lui faire la loi, c'est le contrarier; il voit toujours avec dépit, la contrainte l'obliger à ce que

lui-même, par son libre essor, il eût exécuté de plein gré.

De là sans doute germèrent les passions, subdivisées à l'infini; l'explosion en était prochaine; il leur fallait un frein; et ce qui, dans le premier état de la nature, devenait inutile, parut plus que jamais indispensable; les différens gouvernemens prirent donc naissance, l'ordre s'établit; une suite non interrompue de biens relatifs donna la vie aux différens corps politiques; mais comme tout ici-bas est marqué au coin de la destruction ou de la transmutation, les ressorts usés de ces vastes machines, les laissent bientôt dans un dépérissement total : sur leurs décombres entassés, sur leurs ruines encore mouvantes, il s'en élève d'autres qui ont le même sort; leur collision fréquente, je dis fréquente relativement à la durée des temps, dégrade nécessairement la manière d'être des générations; l'esprit des mœurs varie comme elles. Quels moyens plus salutaires pour nous rapprocher de l'état primitif que nous avions perdu, pouvait-on trouver parmi les sceptres brisés, les couronnes renversées, et au milieu de la destruction des empires? c'était celui qui ramenait à la douce égalité, mère des vertus, nécessaire pour le bonheur des enfans des hommes; cette égalité précieuse, la Maçonnerie en est le type indestructible. Dans le sein même des confédérations sociales et politiques, elle forma une confédération d'hommes qu'elle ne considéra que comme des hommes, n'envisageant que leurs simples facultés naturelles et l'organisation qui les constitue. Aux lois de la main des hommes, elle sut

ajouter et faire rattacher les premières lois de la nature ; elle tira d'une main sûre les individus propres à recevoir ses dogmes et sa morale; elle en adoucit les mœurs féroces et grossières, et, s'animant elle-même du zèle patriotique, elle adopta la sagesse des gouvernemens politiques, pour lesquels elle recommanda l'obéissance et le respect; livra, de concert avec la raison, au mépris et à l'indignation, l'intolérance, la superstition et le fanatisme.

Dans toutes les religions, elle est elle-même la vertu de toutes les religions; sa morale est pure comme sa doctrine : dans son tabernacle auguste, résident la charité, qui plaint et qui soulage; l'oubli des injures, qui se met au-dessus d'elles et les pardonne ; la cordialité, qui entretient l'équilibre des opinions ; l'indulgence, qui prévient l'amour-propre, et le mitige. L'amitié, ce présent céleste, ce doux et tendre épanchement du cœur, fait pour adoucir les amertumes de cette vie passagère, l'amitié plane au-dessus de ses sœurs immortelles, les embrase et les couronne ; l'égalité sourit à son ouvrage ; les vaines décorations qu'inventa l'orgueil, les titres et les récompenses, sont à ses pieds ; et si elle jette un regard sur leur étalage fastueux, c'est pour l'apprécier à sa juste valeur ; c'est pour se réjouir avec les modifications qui la distinguent, de n'avoir pas besoin d'encouragement pour pratiquer les vertus qu'elle inspire; c'est à leur beauté seule, à jamais durable, à leur divine influence, que, sans autre intérêt que leur culte, elle se plaît à adresser ses hommages.

Ainsi, toujours suivie dans ses principes comme

dans ses conséquences, animée d'une tendre sollicitude pour l'universalité de ses enfans, notre mère commune, la Maç.·., chercha bientôt la cause de la perte ancienne et comme ensevelie dans la nuit des temps, de l'égalité primitive; elle s'aperçut, à la honte de l'humanité, que cette perte n'était due qu'à l'idée de propriété; que le *tien* et le *mien*, ces fatals auteurs de l'intérêt et de l'avarice, avaient pu donner faussement à l'homme une considération trop présomptueuse de son existence; elle s'arma du flambeau de la philosophie, et parvint à l'éclairer sur l'emploi qu'il devait faire de ces biens que le hasard, l'industrie, ses talens peut-être, avaient accumulés dans ses mains.

Comme de la distribution inégale de ce que la convention fit nommer richesse, s'ensuivit l'inégalité des conditions et des rangs, ce fut alors que la société appela à son secours cette divine égalité, qui, déchirant le magique bandeau de l'illusion, apprit à l'homme, que, formés du même limon, nous étions tous sortis égaux des mains de la nature; que la vie n'a qu'une même entrée, comme une seule issue; que sa durée n'est qu'une fumée légère que le souffle de la mort a bientôt dissipée; qu'ainsi donc le plus fort doit ses secours au plus faible; le plus riche au plus pauvre; l'homme puissant, son crédit à l'infortuné; le plus spirituel, ses conseils et ses lumières à ceux dont la fibre du cerveau, trop molle, est incapable par elle-même de recevoir les impressions des idées combinées et multipliées; que la bouillante et vigoureuse jeunesse doit son travail, ses soins, son

appui et son respect, à la vieillesse vénérable, infirme et chancelante; que la vieillesse, à son tour, est comptable de son expérience, à la jeunesse confiante et présomptueuse; enfin, que se targuer de quelques-unes de ces prérogatives, se glorïfier du résultat des circonstances et du hasard, dont l'homme est presque toujours le jouet mobile et variable, c'est oublier que ces mêmes prérogatives sont indépendantes de notre volonté; que, nés tous égaux, nous ne pouvons pas prétendre aux exceptions par les seuls avantages du corps et de l'esprit, mais seule-par un cœur droit, obligeant et sensible.

Si donc la sage institution de la Maç.·., si sa morale sublime, sans cesse armée contre les passions de ses enfans, a pu les ramener à quelques réflexions; si l'homme s'est rapproché de l'homme; s'il a combiné l'essence de la nature qui l'organise, et fui l'empire attrayant du monstre destructeur de tout pacte social, de l'égoïsme, ce vice désordonné de l'amour personnel; si l'expérience l'éclaira suffisamment sur sa fragilité individuelle, nous devons en conclure que c'est par cette institution, que nous voyons dans les Temples refleurir les beaux jours de l'égalité primitive. Trop heureux, mes FF.·., si j'ai réussi à vous le démontrer succinctement; restés au milieu de la lice que nous avons à mesurer, essayons d'en sortir, et tâchons de prouver que, sans l'égalité, le but moral de la Maç.·. n'est pas atteint.

Ce fut sans doute du milieu de quelques hordes grossières, de quelques peuplades informes, que, par une population nombreuse et suivie, l'on vit se mul-

tiplier les différentes nations de l'univers. Errans d'abord dans les campagnes, ces premiers hommes se nourrissaient des fruits que la terre leur prodiguait; une parfaite sécurité, des plaisirs aisés, une paix profonde, la reproduction de leur espèce, formaient entr'eux les seuls appétits de la nature. Mais dès que la fausse douceur de la propriété eut flatté leur cœur, dès que chacun eut enclos un champ, en se disant les uns aux autres : ceci m'appartient, les cabanes, construites pour se garantir uniquement de l'intempérie des saisons et de la vorace fureur des bêtes sauvages, se changèrent en maisons vastes et commodes; les hameaux devinrent bientôt des villes; des lois municipales s'y établirent; ces villes multipliées, formèrent de vastes provinces, des républiques et des empires qui eurent leurs lois locales et particulières. De cette dispersion, de cette émigration volontaire, naquirent ensuite les différens idiomes; et quoique, long-temps encore, l'on ne pût s'entendre que par les signes universels de la nature, l'industrie se produisit sous toutes les formes, l'intérêt commun se mit en action, et le commerce s'établit; il se fit d'abord de proche en proche, ensuite d'un pays à un autre, enfin de l'une des quatre parties du monde aux trois autres. L'esprit de fraude, de finesse, de défiance, développa les ressorts de l'âme; on ouvrit bientôt les entrailles de la terre; on en tira le métal, pour lui donner une valeur conditionnelle, et pour se procurer les biens qu'il représenta, et les jouissances qui en furent le résultat; les talens et les arts prirent naissance; l'avidité et la jalousie enfantèrent

l'ambition, qui, pour se repaître ou conserver sa pâture, aiguisa le fer, et s'arma de torches destructives. Etonnée de son origine, cette passion envahissante, pour ennoblir ses attentats, réduisit, le plus souvent, le grand art des héros à celui de saccager, de piller, d'incendier la terre, et de verser le sang; les flambeaux des haines particulières, des rivalités nationales, s'allumèrent à leur tour, l'étincelle gagna de compatriote à compatriote, de nation à nation; les parens même ne se ménagèrent plus; l'avarice et la soif de l'or répandirent parmi les hommes, la discorde, le meurtre et les dissensions intestines.

La face de la terre changea bientôt à l'aspect d'aussi cruels ravages; elle fut livrée à une révolution si rapide, qu'il était difficile d'en arrêter le cours, d'en détruire le germe déplorable, et les effets sans cesse renaissans. Afin d'y parvenir, pour le tenter au moins, il fallait enchaîner les hommes par des liens uniformes et indissolubles. Qui pouvait mieux y réussir que la Maç.·.? Elle eut le courage d'en concevoir le dessein; son but moral fut donc de circonscrire, de rassembler des hommes de toutes les contrées, dans un cercle plus étroit; elle parut comme un ange tutélaire, pour devenir la médiatrice entre l'homme et ses passions désordonnées; à l'ombre des gouvernemens politiques, elle entreprit de former un gouvernement universel, toujours égal, paisible, sans aucune loi positive; elle commença par gagner les cœurs; son but moral fut atteint d'autant plus facilement, que la douceur et la sagesse y introduisirent l'amour de ses semblables; elle voulut rendre aux

hommes ce que, par l'agrandissement des empires, et les vices qui en sont la suite, ils avaient si malheureusement perdu; elle prêcha l'égalité, sans laquelle nulle société ne peut long-temps subsister : en effet, écartant les distinctions prééminentes, la Maç.·. ne connaît que celles qui naissent de la vertu, de l'honneur et de la délicatesse; enrôlant sous ses étendards les sujets des nations amies et ennemies, tous furent également et indistinctement admis à partager la douceur de ses bienfaits; elle n'a d'autre dessein que de former du genre humain une seule et nombreuse famille; la bienfaisance est le code de ses lois, et l'union, le doux esclavage qu'elle impose; mais si chacun de ses membres apporte dans ses ateliers les préjugés de sa nation, de sa société particulière, de son état civil, ceux enfin qu'entraînent après eux les richesses et le hasard de la naissance, que deviendra l'harmonie, et si douce et si belle, qui caractérise l'institution de la Maç.·.? Elle tombera dans l'inertie, sans doute, si le riche, endurci par ses nombreuses possessions, ne connaît pas le mépris généreux de l'or; si le militaire oublie qu'il est plutôt fait pour aimer les hommes et les protéger, que pour les détruire; si la froide vanité du magistrat le berce gravement de l'idée qu'il est l'arbitre de la vie et de la fortune des citoyens; si le négociant ne se préoccupe que d'augmenter son trésor par ses calculs et ses spéculations; si les talens sont sans modestie; en un mot, si le savant s'enorgueillit de sa science, et l'homme de génie, de ses productions, sans avoir calculé jusqu'où va la science des hommes, sans

avoir examiné s'ils ne l'ont pas trouvée si près de l'ignorance, que la vanité ne soit pas plus permise aux uns que la honte ne doive être le partage des autres !

Hommes vains et présomptueux de votre science, sans vouloir dénigrer vos talens, je vous compare, quand vous en abusez, à des forçats enchaînés, qui, pleins de confiance dans leurs forces devenues inutiles, ont tenté vainement de rompre la chaîne commune, et qui, sans égards comme sans pitié, veulent ensuite en laisser supporter tout le poids aux débiles et frêles compagnons de leur esclavage.

De quelles réflexions plus mortifiantes encore l'égalité ne se trouverait-elle pas accablée, si elle voyait l'équilibre qui la soutient, se rompre à chaque pas, par le coup-d'œil insultant de la hauteur et de l'orgueil? Si son niveau était à chaque instant brisé par la morgue et la fierté de l'homme titré, qui se croit pétri d'un limon plus précieux; si l'homme puissant jette un regard dédaigneux sur des hommes qui sont ses égaux, et qui doivent être ses amis; si, tout en affectant l'oubli de sa grandeur au sein de la Maç.·., il ne balbutie que quelques mots entrecoupés, qu'il adresse par grâce et par une affectation d'amitié qu'il n'a jamais sentie; si, sous un masque hypocrite, il semble caresser des Frères qu'il méconnaît hors des Temples maç.·.; si, s'étourdissant sur les mouvemens involontaires de son cœur, il n'a jamais éprouvé qu'il est plus flatteur, plus glorieux à la grandeur, de prévenir la médiocrité, qu'il n'est satisfaisant pour cette dernière, de marcher d'un pas égal avec elle;

cet homme est-il un vrai Maçon, et ne rompt-il pas l'harmonie de l'institution?

Enfin, le but moral de la Maç.·. est encore manqué, si l'égalité n'a pas détruit le prestige qui fait mesurer les hommes au poids de leur or, et les estimer par ce qu'ils possèdent; si elle n'a pas pu parvenir à éloigner toute espèce de considération étrangère à la franchise, à la vérité, et à faire régner la liberté des opinions....

Mais où m'emporte l'enthousiasme de l'égalité? ce n'est pas m'assujettir moi-même aux règles de l'équilibre qui la constituent. Oublié-je que c'est à des membres religieux de la Maç.·., que je fais entendre les accens qu'elle m'inspire; à des hommes persuadés que c'est à l'institution de cette même Maç.·., que l'on doit la régénération de l'égalité primitive; que sans cette égalité, son but moral est manqué? Qu'ai-je besoin de courir après des preuves plus fortes et plus convaincantes? C'est une vérité si profondément gravée dans leur âme, qu'ils ne prendront pas plus cette assertion pour un paradoxe, que, sous le régime de la Maç.·., il est possible de prendre pour paradoxe l'idée de vertu, de douceur et de bienfaisance.

Qu'elle règne donc à jamais sur nous, cette Maç.·. respectable! Qu'escortée de l'égalité, elle étende son empire au-delà de son temple et de son culte; que ses plaisirs, toujours innocens, ne s'élèvent point sur les débris des mœurs; que, souveraine des cœurs, elle ne les ouvre qu'aux sentimens généreux, qu'à l'intimité parfaite, qu'à la concorde la plus inaltérable;

qu'elle tienne les rênes de toutes nos passions, pour les diriger plus sûrement vers la vertu.

Sous quels auspices plus favorables pouvons-nous renouveler nos promesses solennelles ? Nos sermens unanimes de nous obliger, de nous secourir, de nous aimer, peuvent-ils mieux être déposés qu'entre les mains de nos illustres installateurs ? n'en devons-nous pas l'hommage public à celui qui préside à notre installation ? Quand on sait, à la sagesse de l'administration de l'Ordre, joindre, comme lui, la sagacité pour saisir l'esprit de ses règlemens, de ses statuts constitutifs : quand au talent persuasif de la parole, on ajoute l'ardeur pour la stabilité de l'institution ; c'est avoir des droits imperceptibles à notre confiance, c'est légitimer nos sentimens.

Nos cœurs resteraient-ils muets et insensibles à l'aspect de ce philantrope aimable, de ce savant modeste et plein de candeur, qui, dans ses vastes et pénibles calculs, mesure la terre et les cieux ; favori distingué d'Uranie, du milieu de ses profondes et lumineuses découvertes, n'apporte de ses longs et périlleux voyages, qu'un plus grand fonds d'humanité ?

N'est-ce pas donner à nos sermens une authenticité éclatante, que de les corroborer par la présence de ce courageux Maçon, qui, à toutes les vertus Maç∴, à la fermeté, au désir de maintenir l'Ordre dans toute sa pureté et sa splendeur, unit et ajoute la vertu stoïque de Socrate, l'éloquence de l'orateur romain, et la salubre science du dieu d'Epidaure ?

Quel heureux jour pour la riante Thalie devenue

Maçonne! elle a le même but que la Maç.·., avec qui elle contracte une alliance éternelle : celle-ci épure les mœurs par la douceur de sa doctrine et par les secours bienfaisans de l'amitié; Thalie les épure par les ris et par les jeux; le masque qu'elle porte à la main est celui qu'elle arracha à l'hipocrysie et aux vices; c'est par notre ministère qu'elle vous fait à tous, mes FF.·., l'offrande de sa couronne; elle n'est pas formée de lauriers, de mirthes ni de roses; le lierre, humble et rampant, qui périt où il s'attache, en compose le tissu indissoluble; ses précieux crampons, qui l'aideront à soutenir le poids d'une honorable et longue existence, sont le symbole de notre amitié pour vous, et le gage de notre reconnaissance.

Dans ces circonstances, et par ces considérations, nous estimons qu'il y a lieu de requérir, et nous requérons par surabondance, et comme le tribut à jamais répété de nos remercîmens, d'applaudir, comme premier devoir, à la présence des TT.·.-RR.·. FF.·. Installateurs, et de tous les Vén.·. FF.·. Officiers du G.·. O.·., comme second devoir, à celle des membres de la R.·. L.·. des Neuf Sœurs notre auguste affiliée, et de tous les autres FF.·. Vis.·., en tous grades. Que la joie et l'harmonie que nous devons faire paraître dans nos acclamations, soient en même temps les garans infaillibles du renouvellement de tous nos sermens! Nous le requérons de notre cher Vén.·., selon les formes usitées par nos constitutions.

MORCEAU D'ARCHITECTURE

PRONONCÉ LE JOUR DE L'INSTALLATION DE LA L.·. DE LA PARFAITE-UNION, A L'O.·. DE ROUEN.

L'AIMABLE saison du printemps commençait à ranimer la nature; les arbres reprenaient leur ornement; nos prairies étaient émaillées de fleurs; les concerts mélodieux des oiseaux étaient répétés par les échos d'alentour. Je me promenais sur la rive d'un ruisseau dont les flots argentins faisaient des efforts pour vaincre, en serpentant, la résistance que leur opposait un cailloutage inégal.

Là, mes pensées se succédaient rapidement les unes aux autres; toutes cependant se réunissaient au même centre, et se terminaient par les sentimens d'admiration de la bonté, de la sagesse, de la puissance du souverain Arch.·. de l'Un.·.

Un inconnu se présente à ma vue; la sérénité était peinte sur son front; la régularité de ses traits annonçait l'égalité de son âme; un regard doux et pénétrant m'attira comme invinciblement vers lui... Vous êtes mon F.·., lui dis-je, emporté par un premier mouvement qui prévint l'instant de la réflexion; il l'était en effet. Nous lions une conversation maçonnique. Je lui raconte que je me suis écarté des Profanes, pour venir, en cette retraite, approfondir

les mystères de la Maç.·.; mais, ajoutai-je, voulant éviter un inconvénient, je m'aperçois que je suis tombé dans un autre. Le spectacle charmant de la nature renaissante m'enlève à moi-même, et s'empare impérieusement de toutes mes facultés. Arrivé ici pour méditer sur l'essence et les propriétés de notre art, je me trouve entraîné à m'occuper de tout autre objet. Ah! reprit-il avec une vivacité tempérée de la plus aimable douceur, est-il un objet plus analogue à la Maç.·., que celui qui fixe ici nos regards! La nature, dépouillée de ses ornemens, sèche et aride au cœur de l'hiver, c'est le Profane plongé dans les ténèbres, ignorant le chemin de la vertu, sans force, sans vigueur pour le bien, qu'il ne peut connaître que très-imparfaitement. Le printemps renaît; le Profane est admis à voir la lumière. Les fougueux aquilons retiennent leur haleine; le Maç.·. nouvellement initié réprime la fougue de ses passions. Le soleil est victorieux des neiges et des glaçons; le Maçon apprend à soumettre ses volontés. La nature revivifiée étale de toutes parts l'éclat de ses productions; l'âme, éclairée de la vraie lumière, sent croître en elle le germe de toutes les vertus. La sève, ranimée dans l'intérieur des arbres, pousse à l'extérieur de nouveaux rejetons; l'ardeur nouvelle dont l'âme est animée, se manifeste au-dehors par des actes de bienfaisance. Tout dans la nature est plein de vie, tout reçoit, d'un jour à l'autre, des accroissemens sensibles; le Maçon fait de jour en jour de nouveaux progrès dans la Maç.·. Cet ordre charmant que vous admirez dans cette variété d'objets, n'est-il

pas l'image de la sagesse du Maçon? cette vigueur active de toutes les productions naturelles, le symbole de sa force? cette multitude de fleurs diversement coloriées, l'emblème de sa beauté? Quelle variété dans la forme, la taille, le plumage de ces oiseaux rassemblés sous les ailes de l'amour! la réunion de leurs chants forme le concert le plus séducteur. Quelle différence entre les professions, les mœurs, les inclinations des Maçons réfugiés sous les drapeaux de l'amitié fraternelle! L'harmonie de leurs cœurs est le miracle de notre art; les jours délicieux qu'ils coulent dans le sein de la paix, dans les douceurs de la concorde, ne sont que bien faiblement figurés par les beaux jours que le printemps nous a ramenés.

Ainsi parla Philirene (1); c'était le nom de mon frère. Vous allez, ajouta-t-il, inaugurer deux nouveaux ateliers à l'O.·. d'une des plus grandes villes de la France; faites qu'ils soient véritablement consacrés à l'amitié, à cette amitié céleste, qui, dans son frère, ne voit que son frère; qui passe la truelle de la charité sur ses défauts; qui lui tend une main secourable, s'il le voit en danger de se précipiter; qui le prévient en tout, qui devine, qui remplit ses désirs avant même qu'il ait eu le temps de les manifester; à cette union parfaite qui, de plusieurs cœurs, n'en forme qu'un seul; qui ne nous propose d'autre but, que de nous encourager mutuellement dans la pratique de toutes les vertus; qui sait employer quelque

(1) Mot grec, qui signifie *ami de la paix*.

fois le sel de la remontrance, mais en le tempérant sagement par le miel de l'amitié.

J'ai tâché, mes FF.·., de profiter des conseils de Philirene, et j'ai tout lieu de me flatter que je n'aurai pas semé dans une terre ingrate. Vos cœurs me semblent faits pour s'aimer; vous laisserez aux Profanes le triste avantage de se tourmenter perpétuellement eux-mêmes, par le souvenir inutile de quelques tracasseries légères qui ne les auront que faiblement offensés : vos frères seront toujours vos frères. Si la jeunesse de quelques-uns d'entr'eux a été en proie à des passions un peu trop impérieuses, des réflexions maçon.·., l'exemple de leurs FF.·., les sages instructions du Vén.·. que vous vous êtes choisi, amortiront cette fougue impétueuse. Votre zélé fondateur vous affermira dans les vrais principes de la Maçon.·.; l'art royal se fera respecter sur cet O.·., et vous serez proposés pour modèles à toutes les Loges régulières répandues sur la surface de l'un et de l'autre hémisphère.

INSTALLATION

DES NOUVEAUX OFF.·. DE LA R.·. L.·. DE LA PARFAITE-UNION, A L'O.·. DE R..... — 5805.

Le Temple, décoré de la manière la plus élégante, a été ouvert aux FF.·. membres de la R.·. L.·., qui, y étant réunis, ont commencé leurs travaux sous la présidence du T.·.-C.·. F.·. N..., dernier Vénérable en exercice. Le F.·. N...., nouveau Vénérable, était dans les parvis du Temple, accompagné d'un M^e.·. des cér.·., en attendant que l'on pût l'introduire avec le cérémonial accoutumé.

Après la lecture de la planche tracée des derniers travaux, les FF.·. Vis.·. ont été introduits avec les honneurs qui leur étaient dus.

Les FF.·. Vis.·. étant placés, le Vén.·. en exercice a annoncé à la R.·. L.·. que ce jour était destiné à célébrer la fête de l'Ordre, et à installer les nouveaux Officiers nommés dans la précédente séance; que l'on allait en conséquence procéder à cette dernière opération. Le silence régnait dans tout l'atelier; le Vén.·. a invité le F.·. Secrétaire à donner la lecture du tableau des dernières élections.

Le F.·. Secrétaire ayant nommé le F.·. N..... comme Vén.·. élu, le Vén.·. Président a suspendu aussitôt cette lecture, par un coup de maillet, et a

chargé le M.·. des cér.·. de se transporter dans les parvis du Temple, pour s'assurer si le nouveau Vén.·. y était. Rentré, le M.·. des cér.·. a informé le Vén.·. Président, que le F.·. N... était dans les parvis. Aussitôt le Vén.·. Président a envoyé trois FF.·. armés d'un glaive, avec le M.·. des cér.·., précédés de trois FF.·. Servans portant chacun une étoile, au-dehors du Temple, pour inviter le F.·. N.... à entrer.

Les portiques du Temple sont ouverts ; les Frères des deux colonnes s'approchent du milieu, tous à l'ordre et armés de leurs glaives, pour former une voûte d'acier. Le Vén.·. élu, entre précédé de la députation qui lui a été envoyée, et accompagné des deux Mes.·. des cér.·., qui se tiennent à ses côtés. Une harmonie douce se fait entendre; pendant ce temps, le Vén.·. élu parvient, en passant sous une voûte d'acier, jusqu'au milieu du Temple, où deux siéges en regard ont été placés, l'un tourné vers l'occident, l'autre vers l'orient ; un coussin couvert d'une étoffe de couleur d'azur, orné de crépines en or, est à terre entre les deux siéges.

Le Vén.·. Président est descendu du trône, et s'est assis sur le siége qui est tourné vers l'occident ; le Vénérable élu étant arrivé à l'autre siége, s'y assied également; tous deux ont le glaive en main; les FF.·. retournent à leur place, où ils restent debout, à l'ordre et le glaive en main.

Le Vén.·. Président, s'adressant au Vén.·. élu, lui demande ce qu'il veut; ce dernier répond : *qu'il vient présider la L.·. qui l'a nommé son Vénérable.*

Alors le Vén.·. Président lui dit :

« Mon Frère,

» Les suffrages de ce respectable atelier, qui vous » ont porté au premier rang parmi leurs Officiers, » sont un éclatant témoignage des vertus et des capa- » cités qu'ils ont reconnues en vous; je me félicite » d'être l'organe par lequel vous allez être placé sur » le trône de la sagesse, où, seul, je vous aurais » choisi pour successeur, si les lois qui nous gouver- » nent m'avaient laissé cette faculté. L'estime géné- » rale que l'on porte à vos excellentes qualités dans » la société profane, l'amitié dont tous nos cœurs » sont embrasés pour vos vertus maçon.·., devaient » être récompensées de toute notre confiance. Mais » je ne dois pas vous dissimuler combien est difficile » la tâche que vous allez avoir à remplir; c'est entre » vos mains que va être déposé le bonheur de ce res- » pectable atelier; c'est sur vous que va peser le fardeau » tout entier de la plus grande responsabilité; c'est » vous qui devez entretenir la paix et l'union parmi » les FF.·., maintenir la régularité dans les travaux. Il » est vrai que vous rencontrerez dans chacun de nous » les dispositions les plus favorables et le zèle le plus » ardent pour seconder votre surveillance; nous nous » empresserons d'aller au-devant de ce que vous aurez » jugé bon et utile; mais aussi, comme nous vous » suivrons avec confiance, vous devrez, en pilote at- » tentif, avoir constamment les yeux sur la boussole, » et ne jamais laisser aller le gouvernail, ou négliger » d'en faire usage, pour faire marcher constamment » le vaisseau dans la ligne directe qu'il doit suivre.

» Je crois inutile, au surplus, de vous faire l'énu-
» mération de tous les devoirs que vous aurez à rem-
» plir; vous en avez déjà fait un savant apprentissage
» dans les diverses fonctions, qu'à notre grande satis-
» faction vous avez remplies dans cet atelier, et dont
» vous avez montré que vous aviez bien su profiter
» dans les fonctions d'Orateur que vous y exerciez
» en dernier lieu. Il ne me reste plus qu'à vous revêtir
» des signes du pouvoir dont vous êtes déjà investi
» par notre confiance, après avoir reçu le serment
» que je dois préalablement exiger de vous. »

Le Vén.·. élu se met alors à genoux, et prête le serment d'être fidèle au G.·. O.·. de France, aux statuts et réglemens généraux de l'Ordre, et à ceux particuliers de ce respectable atelier.

Ensuite le Vén.·. Président le relève, lui remet le maillet, le revêt du bijou de Vén.·., et, sous la voûte d'acier, lui donne le baiser fraternel.

L'harmonie fait entendre une musique brillante et remplie d'allégresse.

Le nouveau Vén.·. est conduit par le dernier, et par un Maître des cérémonies, jusqu'au trône, où il est placé par ces deux Officiers. Le Vén.·. ancien se place sur un siége à sa droite, mais moins élevé que le trône; il demande au Vén.·. la permission de porter un dernier ordre, ce qui est accordé.

Alors le Vén.·. ancien commande un triple *vivat*, pour se féliciter de l'heureux choix et de l'installation du Vén.·. N..., ce qui a été exécuté par l'atelier, avec un ensemble et un enthousiasme remarquables.

Après cela, le Vén.·. demande le silence, et dit :

« Mes très-chers et bien-aimés FF.·.

» L'émotion que j'éprouve en ce moment est si
» vive, tant de sensations agréables se pressent dans
» mon cœur, que je désespère de pouvoir jamais les
» exprimer ; et cependant, c'est au moment où je de-
» vrais me plaindre de vous, où je devrais représenter
» à votre amitié, que vous auriez dû m'épargner, et
» ne pas me donner une charge si difficile à remplir,
» que je sens que je vous dois toute ma reconnais-
» sance, pour un témoignage si flatteur de votre estime;
» c'est donc à ce dernier sentiment que je cède, et
» je m'y livre tout entier, oubliant en cet instant ce
» qui me manque pour justifier votre confiance.

» Qu'il est doux pour moi, mes FF.·., ce mo-
» ment où, placé à la tête de votre resp.·. atelier, je
» suis appelé à remplir, au milieu de vous, le rôle d'un
» père et d'un ami ! car c'est ainsi que j'envisage le
» pouvoir dont vos suffrages m'ont revêtu. Quoi donc,
» mes FF.·. ! je vais être l'arbitre des destinées de
» votre atelier; je vais être le lien principal par le-
» quel nous serons tous unis ; je serai le premier an-
» neau de cette chaîne indissoluble qui nous attache
» si étroitement l'un à l'autre ! Ah ! il n'est point sans
» doute de situation qui puisse plaire davantage à un
» cœur qui vous a voué depuis si long-temps la plus
» tendre amitié, le plus sincère et le plus durable
» attachement ! oui ! le plus durable, parce qu'il
» est fondé sur la parfaite connaissance que j'ai de
» vos vertus, de la bonté de vos âmes, et de toutes les

» belles actions que vous accomplissez journellement.
» Heureuses, et mille fois heureuses les liaisons et les
» amitiés fondées sur de telles bases!

» Je ne me demanderai donc plus si je suis capable
» d'exercer dignement les sublimes fonctions de Vén.·.
» de cette R.·.L.·.; je ne m'effraierai donc plus de l'é-
» tendue des devoirs qui y sont attachés, puisqu'il ne
» s'agira pour cela que de me livrer aux doux sentimens
» de l'amitié fraternelle qui nous unit l'un à l'autre. Mais
» si j'éprouvais encore quelque embarras, n'aurais-
» je pas sous les yeux l'exemple de l'Ill.·. F.·. qui vient
» de déposer entre mes mains, en votre nom, les si-
» gnes de cette charge? c'est en effet celui que je me
» proposerai constamment; et c'est en le suivant le
» plus fidèlemeut qu'il me sera possible, que j'espère
» remplir vos vues, et accomplir vos vœux. Néanmoins,
» je sens péniblement combien il est désavantageux
» pour moi de lui succéder; il me faudrait encore ses
» talens; il me faudrait encore savoir en faire un si
» aimable usage, pour ne vous laisser rien à regretter.
» Oui, mes Frères, si nos lois permettaient de per-
» pétuer dans un même Frère la charge de Vén.·., je
» vous dirais : *Rapportez votre délibération; remettez*
» *sur le trône de notre atelier le Vén.·. F.·. N..., et con-*
» *servez-le précieusement dans des fonctions qu'il rem-*
» *plit avec tant de distinction, d'amabilité, de zèle et de*
» *talens!* Qu'avec plaisir je descendrais du poste émi-
» nent où vous venez de me placer! Avec quel em-
» pressement je lui remettrais les signes dont il m'a
» revêtu en votre présence! Placé sur les colonnes,
» obéissant à ses ordres, je serais fier de vous avoir en-

» gagés à lui rendre cette justice éclatante que tous » nos cœurs avouent, et à laquelle nos règles seules » ont pu vous empêcher de céder.

» C'est donc à moi d'imiter un si beau modèle; de » l'engager à m'aider de ses conseils, et à ne point » m'abandonner dans la carrière nouvelle que je vais » parcourir; j'attends ces soins de son amitié pour » moi, et de son zèle pour le bien-être de ce respec- » table atelier. »

Après ce discours, le Vén.·., accompagné du F.·. M^e.·. des cér.·., a répondu par une triple batterie, aux acclamations du R.·. atelier. Ensuite il a invité le F.·. Secrétaire à suivre l'ordre du jour. Alors celui-ci, reprenant le tableau de l'élection des Officiers de la R.·. L.·., a nommé le premier et le second Surveillans, qui se sont avancés vers l'autel.

Le Vén.·. a fait à chacun d'eux les allocutions qui suivent :

Au premier Surveillant.

« Mon Frère,

» Je m'estime heureux que le choix de ce resp.·. » atelier soit tombé sur vous, pour remplir un office » dont la coopération me sera si utile; vous avez au- » trefois occupé le poste éminent de Vén.·. de cette » L.·. ; elle en a conservé précieusement le souvenir; » vous en connaissez mieux que personne les charges » et les obligations. Qui donc mieux que vous pour- » rait me seconder dans leur accomplissement? J'at- » tends de vos lumières les plus grands secours, et de

» votre amitié personnelle le plus ferme soutien. Ap-» pelé par votre rang à remplacer le Président, en cas » d'absence, je serai au moins sans inquiétude, si des » circonstances que je ne puis prévoir, m'empêchent » de me rendre au poste où la confiance de l'atelier » m'a placé. C'est principalement sur vous que va re-» poser la conservation de l'Ordre et de l'harmonie si » bien établie dans notre société ; vous êtes un de ses » plus fermes appuis : elle ne peut donc manquer tant » que vous serez là pour la soutenir. »

Au second Surveillant.

« MON FRÈRE,

» Veiller à ce que l'ordre se maintienne dans l'ate-» lier, dont vous êtes un des principaux Officiers, est » la charge de vos fonctions ; c'est vous qui devez ap-» peler les apprentis au travail, les envoyer à la ré-» création, et payer leurs salaires ; en d'autres termes, » c'est vous qui êtes spécialement chargé de les for-» mer à l'ordre de notre sublime institution, de les » diriger, et de surveiller en Loge leurs actions ; vous » êtes leur tuteur ; c'est sur vous qu'ils se reposeront » de ce qui les concerne ; c'est par votre organe qu'ils » feront entendre, dans cet atelier, leurs vœux et leurs » désirs. C'est une mission bien importante qui vous » a été déléguée ; de vous dépend le bon esprit qui » doit s'établir parmi les Néophites ; c'est par vous » qu'ils recevront les premières impressions sur notre » Ordre respectable : voyez quelle est l'étendue de la » confiance dont vous recevez le véritable témoignage !

» La R.·. L.·. a montré dans ce choix un discerne-
» ment qui ne m'étonne pas, mais dont je ne puis me
» dispenser de la féliciter. Les connaissances maç.·. que
» vous possédez au même degré que la science sur la-
» quelle elles sont fondées (1), nous assurent d'avance
» du progrès que la première classe de nos ouvriers
» fera sous votre direction. »

Alors le Vén.·. a fait prêter à ces deux Officiers le serment de se conformer aux lois générales de la Maç.·., et aux règles particulières de l'atelier; ce qu'ils ont fait dans la forme ordinaire, et le Vén.·. les a revêtus des signes de leurs fonctions, aux sons d'une douce harmonie.

Ensuite ils ont été conduits l'un et l'autre à leurs siéges respectifs par deux Mes.·. des cérémonies. Installés, le Vén.·. a commandé, et fait exécuter, une triple acclamation, pour se réjouir de l'heureux choix et de l'installation des deux Surveillans. Ces deux Officiers ont répondu, le premier Surveillant portant la parole, à ces témoignages de satisfaction, dans la forme accoutumée, et leurs signes ont été couverts.

Le F.·. Secrétaire a continué la lecture du tableau des Officiers; ils ont été successivement appelés, se sont avancés aux pieds du trône, et ont prêté, entre les mains du Vén.·., chacun individuellement, le serment prescrit, et conduits à leur banc respectif, par le Me.·. des cérémonies. Ensuite le Vén.·. leur a adressé la parole en ces termes :

---

(1) Le F.·. second Surv.·., auquel ce discours s'adresse, était ingénieur civil, et très-savant en astronomie; il avait en outre sur les autres sciences, des connaissances très-étendues.

« Mes très-chers Frères,

» Vous venez de recevoir de la part de ce respec-
» table atelier, des signes non équivoques de l'es-
» time qu'il fait de votre mérite et de vos vertus ; en
» cela il a montré le bon esprit qui caractérise tous
» ses actes. Vous recevez la récompense due à vos tra-
» vaux précédens ; et cette prédilection de la part de
» la R.·. L.·., vous présage ce que vous devez attendre
» de sa justice et de son impartialité. Tous égaux,
» tous membres au même titre, de la même famille,
» nous savons cependant distinguer ceux que la nature
» et une heureuse éducation appellent au gouverne-
» ment et à l'administration de notre ordre intérieur.

» Vous, T.·.-C.·. F.·. Orateur, vous savez que vous
» êtes préposé à la conservation de nos lois et de nos
» règlemens ; nous ne pouvions confier ce bel emploi
» à un Frère qui en fût plus digne que vous ; vous êtes
» aussi appelé à instruire nos Frères, et spécialement
» les Néophites, de ce qui concerne l'art sublime que
» nous professons. L'étendue de vos connaissances,
» votre éloquence persuasive, l'art avec lequel vous
» savez peindre les vertus dont vous donnez un si bel
» exemple, les ornemens dont vous excellez à em-
» bellir les choses les plus communes, la douceur
» avec laquelle vous savez réprimander, et la force
» et la vigueur que vous mettez à exalter les belles
» actions, tout nous promet un cours de morale qui
» enrichira nos archives, en même temps qu'il édi-
» fiera ce respectable atelier.

» Vous, T.·.-C.·. F.·. Secrétaire, qui êtes le déposi-

» taire du burin dont nos actes doivent être tracés, » nous connaissons déjà d'avance votre exactitude et » votre élégance dans les comptes que vous aurez à » rendre de nos résolutions et de nos travaux. Que » pourrais-je vous dire sur les devoirs que vous avez à » remplir, que vous ne sachiez déjà mieux que per- » sonne? Nos archives sont là, qui attestent assez ce » que vous êtes capable d'exécuter, et le soin qu'ail- » leurs peut-être on nommerait minutieux, que vous » savez apporter à la rédaction de nos ouvrages. Nous » ne vous demandons que la continuité de ce zèle » actif que vous avez su employer quand le vœu de » la R.·. L.·. vous a placé au banc que vous allez oc- » cuper encore une fois.

» Quant à vous, F.·. Terrible, le titre de votre em- » ploi vous indique assez quelle est la haute impor- » tance de vos fonctions. Un glaive vous est confié » pour défendre l'approche de nos mystères par les » Profanes; c'est sur vous que va reposer notre sécu- » rité; elle sera entière, parce que nous connais- » sons votre zèle et votre vigilance. Cependant, pre- » nez garde de frapper avec trop de précipitation, » dans la crainte que vos coups ne tombent sur l'in- » nocent, ou sur l'homme distrait et inattentif; nous » ne voulons écarter que les indiscrets; et souvent la » menace suffit avec eux. Vous devez donc vous bor- » ner à repousser les curieux, et attendre les décisions » de la R.·. L.·., pour faire usage de votre glaive.

» FF.·. Experts, c'est vous qui êtes chargés de re- » connaître les FF.·. étrangers qui demanderont à » nous visiter; vous êtes la sauve-garde de nos mys-

» tères; vous ne les laisserez pas pénétrer par d'in-
» dignes Profanes; vos connaissances élevées dans la
» Maç.·. vous donnent les moyens de découvrir la
» fraude qui voudrait s'introduire parmi nous; votre
» perspicacité nous garantit que jamais cela n'arri-
» vera.

FF.·. Mes.·. des cér.·., c'est sur vous que la R.·.
» L.·. se repose des soins nécessaires pour que toute
» chose soit à sa place, et exécutée dans son temps.
» C'est vous qui exercez, au nom de la Loge, cette
» politesse, cette urbanité, qui, en embellissant les
» formes, disposent à la bienveillance envers tous les
» membres d'une même famille. La franchise qui
» règne parmi nous, n'exclut point ces formes aimables
» qui sont le signe de l'aménité de nos relations. Vous
» saurez les employer à propos, sans flatterie; et vous
» ferez dire de nous, que nous avons le poli de la ci-
» vilisation, et la franchise des hommes de la nature.

» Enfin, vous, MM.·. TT.·.-CC.·. FF.·., Officiers de
» ce respectable atelier, que le temps ne me permet
» pas de désigner à part, vous connaissez trop bien
» vos devoirs, pour que je me croie obligé de vous les
» tracer; je sais comment chacun de vous en particu-
» lier est capable de les remplir; et je m'applaudis
» sincèrement de me voir secondé par un tel assem-
» blage de talens et de vertus. Réunissons donc nos
» efforts pour justifier la confiance dont nous sommes
» tous honorés, et que la R.·. L.·. ne voie pas avec
» indifférence arriver l'époque où nous devrons cesser
» nos fonctions; c'est ainsi que nous saurons lui
» montrer d'une manière digne de vrais Maç.·., la

» gratitude dont nous sommes pénétrés, et lui prou-
» ver que nous sommes dignes de la distinction hono-
» rable dont nous sommes aujourd'hui l'objet. »

S'adressant ensuite à la R.·. L.·., le Vén.·. invite les FF.·. Surveillans à annoncer qu'un triple *vivat* va être tiré, pour marquer la joie de l'atelier, à l'occasion de l'installation de ses nouveaux Officiers; ce qui est exécuté. Le Frère Orateur, au nom des Officiers, répond par des témoignages de reconnaissance, et la promesse d'un zèle infatigable dans l'exercice de leurs fonctions respectives; les signes et batteries des Officiers sont couverts.

L'harmonie exécute un morceau d'ensemble.

L'installation ainsi terminée, le F.·. Orateur, dernier en exercice, rend à la R.·. L.·. le compte des travaux de l'année qui vient d'expirer; il est satisfaisant; le R.·. atelier n'a fait aucune perte, et il a fait des acquisitions précieuses.

Ensuite, le Frère Or.·., nouvellement installé, a la parole, et prononce le discours suivant:

« Mes Frères!

» Appelé, pour la première fois, aux fonctions
» d'Or.·., dans un atelier que je regarde avec raison
» comme celui dans lequel je suis né, puisque j'y ai
» reçu cet accueil amical et fraternel que je croyais
» ne pouvoir attendre que de celui où j'ai reçu la lu-
» mière, je crois devoir commencer ma carrière, en
» déposant dans son sein mes idées sur notre admi-
» rable institution. Je vais vous entretenir de l'origine

» de notre Ordre, et de l'explication de la Maç∴; vous
» communiquer le fruit de mes études sur l'art royal,
» dans lequel je n'ai pas été plus tôt initié, qu'avide
» de connaître son but et ses moyens, j'ai recherché
» tout ce qui pouvait m'en instruire. Devant tout autre
» auditoire, je me défierais de mes forces, et je me gar-
» derais d'entreprendre une tâche dont je reconnais la
» difficulté; mais je compte sur votre indulgence, et
» j'espère que si vous n'adoptez pas mon sentiment,
» au moins vous ne me jugerez pas trop sévèrement.
» Si je me trompe, vous reconnaîtrez aussi qu'il est
» difficile de démêler la vérité dans une foule d'opi-
» nions diverses émises sur ce sujet; et c'est déjà avoir
» fait, ce me semble, un pas vers cette vérité, que de
» fixer quelques idées sur une matière que l'on pa-
» raît avoir pris tant de soins à dérober à la connais-
» sance des hommes. Je ne doute pas cependant que,
» s'il était possible de réunir dans un même lieu
» tous les matériaux épars sur cette belle institution,
» on ne parvînt à faire une histoire suivie et certaine
» de la Maç∴; mais les persécutions qu'elle a essuyées,
» la trop scrupuleuse circonspection des premiers
» établissemens de l'Ordre dans nos contrées, ont été
» un puissant obstacle à la transmission de ces con-
» naissances jusqu'à nos jours, et il ne nous reste plus
» qu'à faire des conjectures que je chercherai à soute-
» nir par le rapprochement des événemens connus,
» et par la marche présumable des choses.

» Je vais traiter des matières que l'on trouvera peut-
» être au-dessus des connaissances que peuvent avoir
» acquises quelques-uns de nos FF∴, encore nouveaux

» dans l'Ordre. Cependant, tant de livres ont déjà été » publiés sur ce sujet, que c'est presque de leur faute » s'ils ne sont pas à portée de m'entendre. Dans tous » les cas, je pense que c'est exciter leur émulation, » que de leur faire apercevoir des mystères qu'ils » sont destinés à connaître.

Explication de la Maçonnerie.

« Presque tous ceux qui ont écrit sur la Maç.·. se » sont égarés, ou ils ont voulu égarer les autres, en » les conduisant par de fausses routes. Les uns n'ont » vu dans la Maç.·. qu'une institution des Templiers; » d'autres en font remonter l'origine à Salomon et » aux anciens patriarches; ceux-ci la font descendre » des Croisades; ceux-là, enfin, ne veulent y voir » qu'une association désorganisatrice, instituée par » Manès, ou le vieux de la Montagne. La cause na- » turelle de ces erreurs doit être attribuée aux change- » mens et aux altérations qu'a éprouvés cette asso- » ciation fameuse, selon les diverses circonstances » où elle s'est trouvée depuis son origine.

« La première des institutions fut la réunion des » hommes en société. L'état de nature, l'état social, » voilà les deux rappports généraux dans lesquels on » doit considérer l'espèce humaine.

» En examinant l'homme sous ce double point de » vue, il a fallu connaître par quels élémens, par » quels principes il a passé de l'un à l'autre. Pren- » dre l'homme dans l'état de nature, le conduire dans » la société, lui donner, par la connaissance de ses » devoirs et des principes sacrés de l'ordre social,

» les moyens d'acquérir les qualités qui doivent le
» coordonner avec ses semblables, et le conduire au
» bonheur, voilà très-certainement le fonds de la
» première cérémonie initiatique dans laquelle on
» travaille à disposer l'homme pour la société, en lui
» enseignant à réprimer les passions nuisibles, et en
» l'accoutumant à l'exercice des qualités qui sont
» utiles.

» Les écrits et les monumens qui nous restent de
» l'antiquité nous apprennent, qu'au premier moment
» des sociétés connues, un homme au-dessus de ses
» contemporains, les convertit de la vie sauvage à
» l'état social. Il fut en même temps le fondateur des
» mystères religieux, qui furent entre ses mains la
» séparation du sacré d'avec le profane. Le même
» homme fut l'inventeur de la musique et de la lyre,
» le premier chantre de la divinité; et la découverte
» de toutes les harmonies lui est attribuée.

» Voilà donc l'association des hommes et l'établis-
» sement des mystères, formant une institution iden-
» tique, par les soins d'un sage. Cette institution s'est
» maintenue, et la cérémonie qui accompagne cette
» admission des hommes dans la société, est devenue
» chez tous les peuples civilisés, un acte à la fois po-
» litique et religieux.

» Mais bientôt, la société dégénérée, le besoin de
» son perfectionnement, fit sentir à ceux qui avaient
» conservé les idées de morale, fruits des premières
» institutions, la nécessité de les rétablir dans le sein
» de la société même qu'elle avait formée, et d'en faire
» le perfectionnement de l'ordre social.

» Alors, au lieu de prendre l'homme sauvage pour » en faire un homme social, elle prit l'homme social » pour le perfectionner. Afin d'y parvenir plus sûre- » ment, on fit des colléges initiatiques le dépôt des » connaissances et des vérités les plus utiles, des » études les plus profondes ; mathématiques, astro- » nomie, navigation, art de guérir, tout fut enseigné » dans ces écoles secrètes.

» Le dogme de l'existence de Dieu, l'investigation » des lois de la nature, furent l'objet de l'étude ini- » tiatique. Les découvertes qui résultèrent de cette » étude, devinrent la science et le secrets des initiés.

» L'agriculture était fille et nourricière de la so- » ciété ; elle fut, avec l'astronomie qui devait la con- » duire, un des principaux objets des études. De là » vient que les mystères furent nommés de Cérès, du » Soleil, ce qui, pour les initiés, n'était que la nature » et les astres. Ces études conduisaient les adeptes » à la connaissance des lois générales de l'univers, et » à la découverte du bien et du mal ; ils allèrent plus » loin ; ils se transportèrent au-delà des bornes de » leur existence.

» Des hommes sauvages ne pouvaient apercevoir » que des récompenses ou des peines dans cette vie ; » des hommes déjà civilisés et instruits, purent porter » leurs regards et leur esprit dans un autre avenir ; » là, ils virent la récompense du bien qu'ils auraient » fait, et la punition du mal qu'ils auraient commis. » Le Tartare fut le partage du crime, l'Elysée s'ou- » vrit pour les justes.

» C'est dans ces écoles qu'Orphée, Pythagore,

»Moïse, Thalès, Epicure, Lycurgue, Platon, Salo-»mon, et les autres sages de l'antiquité, ont puisé »ces torrens de lumières dont ils ont ébloui la pos-»térité. C'est là que se rendaient, de tous les pays, »les hommes désireux de connaître la vérité. Ce sont »ces écoles de sagesse qui refusèrent de s'ouvrir pour »Alexandre, coupable du meurtre de ses amis ; pour »Néron, parricide ; pour Constantin, souillé du sang »de ses proches ; et pour beaucoup d'autres moins »fameux, et aussi peu dignes d'y entrer.

»Pour se convaincre que les cérémonies de ces »initiations mystérieuses étaient un acte vraiment »solennel et religieux, par lequel l'homme quittait »l'état de nature pour passer à l'état social, et dont »l'objet était son perfectionnement et ses progrès, il »suffit de suivre les développemens qu'en ont donné »Homère, Apulée, Diodore de Sicile, Diogène, Laërce, »Hérodote, Plutarque, Jamblique, Clément d'Alexan-»drie, Strabon, et plusieurs autres qui furent, pour »cela, accusés d'indiscrétion par les initiés contem-»porains.

»On acquerra de même la conviction de l'iden-»tité de l'initiation maçonnique, avec cette antique »institution, si l'on examine, dans ce qui nous reste »des rites anciens, ce qu'ils présentent de rapproche-»mens et d'analogie. La Maç.·. ne nous offre plus »aujoud'hui qu'une image imparfaite de sa brillante »existence, que des ruines de sa grandeur, qu'un »système défiguré par des altérations progressives, »fruits d'événemens et de circonstances dont le fil »paraît coupé pour nous, mais sur lesquels des don-

»nées positives permettent d'établir des conjectures »solides. Comme dans la Maçonnerie, l'initiation »ancienne avait des degrés auxquels n'étaient pas »admis indistinctement tous les initiés.

»Suivons le Néophyte dans le cours de sa récep-»tion. Nous le voyons d'abord abandonné à lui-même, »à ses réflexions ; ensuite voyageant, errant çà et là, »privé de la lumière ; et si la décence, fruit de la »perfection sociale, s'oppose à ce qu'il se présente »comme l'homme de la nature, il est, autant que la »modestie le permet à des sages, allégoriquement »rapproché de cet état.

»Telles étaient aussi les préparations de l'initiation »aux grands mystères ; elles peignent l'état d'isole-»ment, d'ignorance, de nudité et de dénuement de »l'homme sauvage. Il est privé de métaux, parce »qu'ils sont une conquête des arts sociaux.

»La société, qui protége et défend, a besoin de »défenseurs ; il fallait donc inspirer au Néophyte la »vertu, le courage, qui consistent dans la force morale »de l'âme autant que dans la vigueur du corps ; et, »pour s'assurer de ces dispositions, on le soumettait »à de longues et rigoureuses épreuves, réduites au-»jourd'hui à des formules aussi simples qu'il soit »possible, sans détruire le fond de l'institution.

»Après s'être assuré de l'aspirant, par tous les »moyens, on exigeait de lui le secret nécessaire pour »que la société ne fût pas exposée aux incursions »dont une imprudence ou une indiscrétion eût pu »ouvrir le chemin.

»Enfin, il est au milieu de nous ; il reçoit la lu-

»mière, en symbole des instructions qu'il doit rece-»voir; ensuite on l'habille. Considérez quel vêtement »on lui donne; c'est le premier dont les hommes, »dans l'état de nature, ont dû faire usage, celui qui »a dû nécessairement précéder tous les autres, qui »exigent le perfectionnement lent et progressif des »arts. On lui enjoint de ne jamais paraître devant »ses Frères, sans être vêtu de cet habit; avis néces-»saire à celui à qui aucune relation n'a pu encore en »démontrer la bienséante nécessité. Son nouvel état »exige qu'il communique avec ses semblables; on »lui en donne le moyen; il reçoit la parole : on la »lui donne comme à un être absolument nouveau, »entièrement ignorant; on y joint le langage muet »des signes; on suit en cela les premiers usages que »le besoin a établis, et qui se pratiquaient dans les »premières initiations, où l'on enseignait en premier »lieu les élémens et les principes du langage.

»En l'admettant dans la société, il paraît juste de »faire connaître à l'homme les bienfaiteurs de cette »société; il apprend le nom de celui qui, le premier, »mit en œuvre les métaux. On lui donne l'explica-»tion des objets qui frappent ses regards avides, restes »imparfaits, faibles simulacres des grandes institu-»tions des premiers temps. On lui fait voir la pierre »brute, en lui apprenant qu'elle est l'image de »l'homme livré à l'instinct naturel, et qui, pour être »employée dans l'édifice du Temple, a besoin d'être »écarrie par le ciseau de la sagesse et le marteau de »la sévérité, afin de lui ôter les saillies défectueuses »qui s'opposent à ce qu'elle puisse se coordonner

» avec les autres. On lui donne des outils; il apprend
» à s'en servir et à travailler. Il sait que le travail est
» l'apanage de la société; il sait que c'est un tribut
» imposé à tous ses membres; il en partage avec nous
» les fruits dans un banquet fraternel : c'est l'em-
» blème des avantages et des jouissances attachées à
» l'acquit de cette dette sacrée.

» Cette courte exposition suffit, sans doute, pour
» démontrer évidemment que l'objet des initiations
» dont la Maç.·. tire son origine, avait pour but l'ad-
» mission de l'homme en société, l'étude de toutes
» les connaissances, et la pratique de toutes les vertus
» que l'ordre social exige.

» Mais quelle institution humaine est à l'abri des
» vicissitudes auxquelles tout, dans la nature, est
» sujet! Celle-ci a éprouvé le sort commun à tous les
» ouvrages des hommes. Comment eût-elle pu se pro-
» pager sans altération, au milieu des persécutions
» de l'ignorance aveugle contre la philosophie? Com-
» ment eût-elle pu traverser les siècles de barbarie
» qui ont succédé aux beaux jours de la sage et docte
» antiquité, sans participer à la corruption générale,
» ou aux idées nouvelles qui s'introduisent à la suite
» des révolutions et du bouleversement des empires?

» Les mystères avaient donc pris, en sortant de
» l'Inde et de l'Egypte, la teinte des mœurs des na-
» tions chez lesquelles ils avaient été introduits. Tou-
» jours religieux, ils se modifièrent sur les religions
» qu'ils accompagnaient; en Grèce, ils étaient les
» mystères de la bonne déesse; dans la Gaule, ils
» étaient l'école de Mars; en Sicile, ils formaient

» l'académie des sciences; chez les Hébreux, ils de-
» vinrent les réformateurs d'une religion qui était
» devenue surchargée de rites, de cérémonies et de
» croyances qui la défiguraient. Les pyramides d'E-
» gypte, les pagodes de l'Inde, les retraites des Mages
» de la Chaldée, ne furent plus les sources où l'on
» allait puiser la sagesse; chaque peuple un peu ins-
» truit eut ses propres mystères. Les temples de la
» Grèce, l'école même de Pythagore, ont perdu leur
» haute réputation; la Maç.·. les remplace. Il ne faut
» que jeter les yeux sur l'histoire, depuis environ deux
» mille ans, pour se rendre compte de ces événemens.

» Mais un peuple, alors ignoré, était destiné à donner
» au monde une face nouvelle, à nous transmettre sa
» religion et ses mystères, lorsque toutes les autres
» religions, tous les autres mystères auraient disparu.
» Les Hébreux, qui avaient reçu des Egyptiens la
» science de l'initiation, l'organisèrent selon leur gé-
» nie, et lui donnèrent les formes de leur religion,
» de cette religion qui n'avait commencé à prendre
» une forme régulière, que du moment où le temple
» attribué à Salomon fut bâti. Les initiés furent, au
» moral, les ouvriers employés à l'édification de ce fa-
» meux temple dédié à la sagesse, à la philosophie,
» et ils prirent le titre de Maçons. Les Maçons hé-
» breux connurent l'école de Pythagore, et lorsque
» dans la suite, les académies qui en descendaient
» furent persécutées, leurs membres trouvèrent un
» refuge parmi les Maçons chrétiens, et se mêlèrent
» avec eux.

» Ce furent les successeurs de ces philosophes, qui

» perpétuèrent dans l'Asie les mystères, sous le titre » de Franc-Maçonnerie, et qui les communiquèrent » ensuite aux croisés, L'Ordre des Templiers, si cé- » lèbre par sa gloire et par ses malheurs, fut institué » par ces derniers initiés; et le nom sous lequel ils » sont généralement connus, leur a été attribué plutôt » par cette raison que par celle que l'on en donne » dans l'histoire, c'est-à-dire, la proximité où était » leur première maison du temple de Jérusalem, » qui, alors, n'existait plus depuis long-temps, et » dont on ne retrouvait même plus aucunes traces. » Ils furent donc nommés Templiers, parce qu'ils » étaient Maçons, destinés à la réédification d'un » nouveau Temple moral, à l'imitation de leurs pré- » décesseurs.

» On ne peut douter que la Maç.·. ne nous soit » venue par le canal des Hébreux; la fable sur laquelle » ses mystères sont construits en est une preuve trop » évidente, pour qu'il soit nécessaire d'en chercher » d'autres. Mais cette fable n'est elle-même qu'une » allégorie qui nous révèle, dans les mystères de la » Maç.·., la véritable doctrine de ceux qui les ont pré- » cédés; cette allégorie nous indique en même temps » les précautions que les sages durent prendre pour » enseigner leur doctrine.

» Ce n'était pas assez pour les initiés, de faire en- » trer l'homme dans la société, de lui donner des con- » naissances utiles, et de l'accoutumer à la pratique » des vertus qu'exige l'ordre social, ils voulurent en- » core l'élever jusqu'à la divinité; c'était en effet le » dernier but de l'initiation. Pour y parvenir, après

» l'avoir instruit dans les sciences humaines, on intro-
» duisait le Néophyte dans les opérations de la nature,
» moyen toujours sûr d'arriver à la suprême intelli-
» gence, qui l'organise et la gouverne avec un ordre si
» constant et si admirable.

» Tout, dans l'institution, fut allégorisé, et depuis
» les travaux les plus secrets de la matière, jusqu'à la
» marche des corps astronomiques, fut l'objet de l'é-
» tude des initiés. La couleur bleue des L∴, le soleil,
» la lune et les étoiles, qui y sont toujours représentés,
» annoncent la science astronomique; les colonnes J∴
» et B∴, qui signifient *sagesse et force,* rappellent l'ins-
» cription placée à l'entrée des anciens temples des
» initiés, qui avertissaient l'aspirant, que, pour la fran-
» chir, il fallait avoir sagesse et courage, qualités d'ail-
» leurs si nécessaires à l'homme pour se préparer le
» triomphe dans l'avenir.

» Le mot *Orient*, employé pour désigner la place
» du maître et des officiers de la Loge, nous annonce
» le lieu d'où part la lumière physique qui nous éclaire,
» vers laquelle l'homme tourne constamment les yeux
» comme vers la source de toute son existence. Cela
» prouve encore que les premiers cultes ont été so-
» laires, et ont eu pour but de rendre hommage à la
» divinité dans son organe visible; aussi, tous les tem-
» ples anciens, comme les modernes, sont-ils tour-
» nés vers l'orient. Quant à nous, le nom d'Orient
» donné à cette partie de nos Loges, nous rappelle
» que les mystères de la sagesse nous sont venus de
» l'orient, d'où découlent en effet toutes nos connais-
» sances.

» Telles sont les lumières que l'on peut tirer du
» premier degré d'initiation.

» Dans le second, on apprend à connaître les arts,
» et à les mettre en pratique, pour le bien de la société.
» C'était aussi, chez les anciens, la seconde époque de
» l'initiation; et là, cette étude était réelle. L'allégo-
» rie astronomique y est suivie, ainsi que dans le troi-
» sième degré.

» Le grade de Maître annonce encore la fragilité
» humaine, et rappelle aux initiés la brièveté de la
» vie, l'obligation d'en bien remplir le cours, et la
» nécessité de la mort.

» C'est dans ce dernier degré, qui était le complé-
» ment de l'ancienne initiation, que commence à se
» montrer le génie hébraïque; il paraîtrait, d'après les
» changemens que l'on a faits dans ce degré, que les
» Hébreux n'ont connu que les deux degrés de l'ini-
» tiation égyptienne; mais comme ils auront bien su
» qu'il y en avait un dernier dans lequel tous les mys-
» tères étaient révélés, ils ont introduit l'histoire du
» meurtre prétendu de Hiram, histoire qui est évi-
» demment controuvée, mais qui s'adapte très-bien
» à l'allégorie astronomique qu'ils avaient reconnue
» dans les deux premiers degrés.

» Et vous remarquerez que le nom de Hiram n'est
» pas choisi au hasard, ni sans motifs. En effet,
» les Hébreux ne pouvaient introduire Osiris dans
» leurs mystères : cela eût été contraire à leurs idées
» religieuses; il leur fallait un autre personnage
» pour représenter le soleil, et ils choisirent Hiram,
» dont le nom hébraïque signifie *haut, élevé;* Hiram

» avait été l'architecte du premier temple, c'était le
» *Christ*, l'oint de Salomon, ou plutôt du Seigneur,
» qui était l'architecte suprême dont Hiram n'avait
» été que l'instrument, comme le soleil est la plus
» brillante manifestation de la puissance divine. C'est
» donc ainsi que Hiram représente le soleil *Osiris;* et
» après cela, il est facile de suivre, dans la catastrophe
» de son meurtre, l'histoire mystérieuse de ce même
» Osiris, développée dans les mystères égyptiens.

» Mais, comme je viens de le dire, le voile n'est
» point tiré dans le grade de Maître, comme on devrait
» naturellement s'y attendre; les Hébreux n'avaient
» pas besoin, d'ailleurs, qu'on leur révélât que la der-
» nière connaissance des mystères était l'unité d'un
» Dieu créateur et conservateur; cette croyance faisait
» la base de leur religion, au lieu que cela était néces-
» saire parmi les autres peuples, qui croyaient à la
» pluralité des dieux, et à des dieux matériels. On dé-
» tourna ainsi le but de l'initiation, et l'on en fit une
» institution où l'on se bornait à enseigner la philoso-
» phie, c'est-à-dire, la morale la plus épurée, et qui
» était destinée à porter les hommes à l'étude des
» sciences utiles à la société.

» L'histoire de la construction du temple de Jéru-
» salem, et celle de Hiram son architecte, ayant
» fait la base des nouveaux mystères, il est aisé de
» concevoir comment on y a fait les additions ren-
» fermées dans les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e 9e, 10e, 11e,
» 12e, 13e, 14e, 15e, 16e, 17e, 21e, 22e, 23e, 24e et 25e
» degrés du rite écossais actuel, tous degrés d'ins-
» titution hébraïque.

» Les grades d'Elu parfait, d'Ecossais, d'Architecte » et de Royale-Arche, étaient les degrés les plus im- » portans de l'initiation antique. On y expliquait aux » adeptes le dogme de l'existence de Dieu, comme » premier moteur; on y élevait l'initié à la dignité de » grand-prêtre ; on lui apprenait à rendre au souve- » rain maître un culte pur, dégagé de toute supers- » tition.

» La parole perdue et retrouvée dans ces grades, » et conservée si précieusement sur le piédestal de la » science, est le secret de ces grades, et l'emblème » historique des persécutions qu'éprouva, à diverses » époques la Maçonnerie.

» Le 18e degré, qui est le chevalier Rose-Croix, » paraît d'une date tout-à-fait postérieure, que l'on » pourrait fixer à l'époque des croisades ; sa teinte » spécialement religieuse, mélancolique et chevale- » resque, autorise à le penser. Mais encore ne faut-il » pas s'y tromper; ce grade n'est pas la figure d'un » événement consacré dans l'institution de la religion » chrétienne, comme on le pense généralement ; c'est » encore une allégorie fondée sur les opérations se- » crètes et intérieures de la nature, à la recherche des- » quelles on se livrait déjà dans ce temps-là, recherche » qui enfanta l'alchimie. On sait assez aujourd'hui quel » pouvoir on attribuait à la connaissance de certains » mots, à l'aide desquels on croyait être en état de » faire à l'instant ce que la nature met des siècles à » former, science que l'on disait avoir été possédée » par Salomon, et qui lui a valu parmi les Orien- » taux, la réputation du plus riche et du plus puissant

» des monarques, commandant aux génies de l'air » comme aux esprits inférieurs, et à qui rien n'était » impossible; il est encore regardé par ces peuples, » comme le premier de tous les magiciens. Or, la pa- » role perdue n'était autre chose, pour les premiers » Rose-Croix, que cette parole magique dont on » croyait que Salomon avait été possesseur. Les Juifs » cabalistiques attribuaient aussi au nom de Dieu pro- » noncé d'une certaine manière, la vertu d'opérer les » mêmes merveilles, et ils ont fait de vains et inutiles » efforts pour le retrouver. Les Rose-Croix, dans cette » même persuasion, crurent que le mot nouveau, ou » la parole retrouvée, devait avoir la même efficacité; » mais ils ne s'accordèrent jamais sur la signification » des quatre lettres initiales de cette parole, qui, se- » lon les uns, signifiaient les quatre élémens, selon » d'autres, les procédés de la nature, pour la forma- » tion des corps; enfin, il y eut autant de versions » que de sociétés; mais aucune, à ce que je pense, » ne songea à traduire ces initiales, comme on le fait » aujourdhui.

» Le surplus des 33 degrés du rite écossais a été » institué postérieurement par des philosophes qui » voulaient ramener les mystères à leur premier but, » tels que les Ecossais, les Chevaliers adeptes, et le Ka- » dosch; quelques-uns appartiennent à l'histoire des » chevaliers du Temple, et les autres ne sont que de » simples conseils du gouvernement qui a dû s'établir » dans l'ordre.

» Le grade de Chevalier du soleil était, chez les an- » ciens adeptes, l'école des sciences naturelles, le de-

» gré d'initiation dans lequel on déroulait aux yeux » de l'initié, le grand livre de la nature. On y étudiait » ses lois; on cherchait à pénétrer ses secrets, par la » décomposition des corps : et cette étude, en péné- » trant le Néophyte d'admiration envers l'auteur de » tant de merveilles, le disposait encore à la recon- » naissance. Ce grade, ainsi que celui de Rose-Croix, » a donné lieu, comme je l'ai déjà remarqué, aux » erreurs de l'alchimie.

» Je ne dois pas passer sous silence le grade de Ka- » dosch, qui a été défiguré de tant de manières, et » que l'on attribue faussement aux Templiers; le vrai » chevalier Kadosch est le résumé de la plus sublime » philosophie, et qu'on le doit plutôt attribuer aux sec- » tateurs de l'école de Pythagore, qui a toujours eu des » disciples jusqu'à ce jour, qu'à toute autre association. » Le mot hébreux Kadosch, qui signifie *saint, consacré*, » annonce une préparation à de grands mystères, et » non à l'accomplissement de vains projets de ven- » geance, pour l'exécution desquels on serait bien » embarrassé, puisque les ennemis dont on aurait à se » venger ont disparu depuis long-temps. Non, une as- » sociation fondée sur de telles bases, pour de tels » projets, si elle a jamais existé, n'a pu durer qu'un » très-court espace de temps; il n'y a que ce qui est » fondé sur la vertu et sur la morale, qui puisse avoir » quelque durée.

» Je viens de récapituler sous vos yeux les divers » grades de la Maç.·. actuelle. Vous pouvez mainte- » nant reconnaître ce qui est vraiment antique, et le » distinguer de ce qui est moderne. Partout vous avez

» vu l'ouvrage de philosophes qui ont cherché à intro-
» duire les sciences dans la société, mais sur-tout, à
» porter l'homme à un culte pur, simple, et dégagé
» de toutes superstitions, envers l'Être-suprême, créa-
» teur unique et conservateur de toutes choses, et à
» le conduire à la pratique de toutes les vertus socia-
» les, en consacrant cette institution à la sagesse,
» en la remplissant d'une morale douce et persua-
» sive, de cette morale unique, universelle et de tous
» les temps, qui n'appartient exclusivement à aucune
» secte, à aucune nation; de là l'union si intime et si
» admirable qui existe entre tous les Maçons de l'u-
» nivers, sans acception de religion ni de rite; tous les
» initiés sont frères; ils ne forment qu'une seule fa-
» mille. »

Cet excellent discours est applaudi de tout l'atelier, guidé par le Vénérable.

Le Frére Or.·. témoigne sa reconnaissance par les signes maçonniques.

Alors le Vén.·. annonce que les travaux ordinaires sont suspendus, pour passer à ceux du banquet. L'harmonie se fait entendre, tandis que tous les FF.·., en ordre, se rendent à la salle des banquets.

FÊTE FUNÈBRE

CÉLÉBRÉE DANS LA R.·. L.·. DES COMMANDEURS DU MONT-THABOR, O.·. DE PARIS, EN MÉMOIRE DU R.·. COMMANDEUR-FONDATEUR J. DE CAMBRY. — 5809.

Patrios servavit lares..... Tunc flebis.
TIBULLE.

DISCOURS D'OUVERTURE

PRONONCÉ PAR LE VÉN.·. EN EXERCICE, LE F.·. LAVALLÉE.

COMMANDEURS,

Vos yeux sont humides de pleurs. Le deuil couvre de ses lugubres tentures, les murs de ce Temple naguère resplendissant des feux de la lumière; à la noble gravité de vos travaux, ont succédé l'abattement et la tristesse. Cette joie, dont l'esprit respire sur vos fronts lorsque midi vous rappelle, n'a point aujourd'hui guidé vos pas vers ce parvis: et moi-même, dont la voix n'est accoutumée qu'à vous peindre le charme de ces plaisirs si purs, de ces jouissances si paisibles, qu'amènent à leur suite les vertus aimables, les passions douces, les affections touchantes; moi-même, je demande en vain des expres-

sions à mon cœur; ce cœur ne m'accorde que des sanglots; et tout ce qu'il peut faire, est de répéter avec vous: Cambry n'est plus!

Ainsi, mes Frères, lorsqu'à l'origine du monde, l'œil du premier homme aperçut le corps d'Abel gisant sur la poussière; lorsqu'à la froide immobilité de ses membres, à la lividité de ses traits, à ses lèvres décolorées et désormais étrangères au sourire, il eut appris qu'il était des séparations éternelles, et que l'idée de la mort vint, pour la première fois, heurter dans son esprit le sentiment de la vie, une morne stupeur s'empara de toutes ses facultés. *Abel n'est plus!* fut tout ce qu'il put dire.

Que je plains l'orateur chargé de vous retracer la vie de *notre bon Cambry!* En parcourant ses immenses travaux, il aura cru l'entendre encore; en se rappelant les services qu'il rendit à l'état, il aura cru recevoir encore ses exemples; en retraçant sa tendresse pour la plus digne des femmes et des mères, son amitié inaltérable pour les enfans de cette épouse, amitié qu'ils récompensèrent par l'estime la plus juste, l'attachement le plus vrai, l'amour le plus vif, il aura cru se voir encore assis à sa table hospitalière; mais lorsque, touchant au terme de son travail, il ne lui sera plus resté qu'à décrire le calme, la tranquillité, la dignité de notre ami à ses derniers momens, alors désenchanté de la magie dont la puissance l'aura soutenu jusque-là, éprouvant de nouveau les supplices de sa perte, son cœur déchiré se sera dit: deux fois j'ai perdu *Cambry!*

Et vous-mêmes, Commandeurs! que je vous plains

aujourd'hui, en différant chaque jour ces honneurs que vous venez rendre à sa mémoire, ne cédiez-vous pas au charme d'une illusion semblable? Tant que sa tombe ne frappait pas vos regards, vous vous dissimuliez le repos qu'il y goûte. En ordonnant que son nom fût à jamais gravé sur vos colonnes, vous prolongiez sa vie pour tromper vos regrets. En défendant que nul ne s'assît à sa place, vous rêviez l'instant qu'il viendrait l'occuper encore. Il a bien fallu mettre un terme à ce songe. C'est maintenant le jour du réveil; et vous dites à votre tour : deux fois nous avons perdu *Cambry!*

Laissons, mes Frères, aux vulgaires douleurs à se contenter de ces consolations banales que l'indifférence leur prodigue: laissons-les, pour se dérober à la honte de sécher rapidement leurs larmes éphémères, se flatter que l'objet de leurs regrets jouit d'un bonheur éternel. Mais à quoi la doit-il, cette éternelle félicité? à l'exercice de toutes les vertus, à l'accomplissement de tous les devoirs. Les vertus ont donc perdu un soutien; le monde a donc un modèle de moins! Qu'elle perte est plus irréparable! quelles consolations peuvent la faire supporter! Si l'on réfléchissait aux nombreuses circonstances dont la réunion est nécessaire pour former un homme de bien; si l'on pensait combien sont incertains les triomphes promis à l'éducation; à quelles épreuves la possession des richesses, ou le désir d'en acquérir, met l'inexpérience de la jeunesse; à quel point les préjugés de tout genre peuvent dénaturer un caractère heureux; jusqu'à quel degré un seul principe vicieux, adopté sans

réflexion, sans l'apercevoir même, en se livrant à l'étude des connaissances, peut égarer un esprit droit; si l'on songeait au déplorable empire qu'exercent sur tous les hommes la voix de l'ambition, le désir de la fausse gloire, la soif d'une vaine renommée, l'attrait des voluptés, le goût des plaisirs, le joug imposé par le respect humain; sans doute qu'à l'aspect de cette foule innombrable d'hommes que l'on voit à chaque instant se briser contre ces millions d'écueils, on sentirait bien mieux le vide épouvantable que laisse sur la terre celui qui les a tous franchis; toutes les consolations paraîtraient frivoles, parce qu'il n'en est point où manquent les compensations, et que la perte d'un homme juste, est un échec à la fortune de tous les hommes.

Se consoler d'une perte semblable, c'est l'oublier. Commandeurs! vous en êtes incapables! Soyez fiers de votre douleur! Le ciel, en frappant le plus digne d'entre nous, a voulu juger si nous méritions de le posséder. Vos larmes seront le poids qu'il mettra dans la balance. Dieu, en permettant à la mort de prendre parmi vous Cambry pour première victime, a voulu connaître à quel point vous estimez la vertu. Si le temps desséchait vos pleurs, quelle confiance aurait-il en vos sermens? vous lui jureriez en vain de rester unis, de faire régner la paix dans cet asile, de vous secourir l'un l'autre, de soulager la veuve et l'orphelin, d'obéir aux lois, et de servir la patrie. Vains sermens, dirait-il : j'avais mis parmi vous l'ange de la paix, l'ami des malheureux, le citoyen le plus soumis aux lois, le français le plus dévoué à la patrie......Et vous

l'avez oublié! ainsi donc vos vertus sont simulées, et tous vos sermens sont écrits sur le sable!

Ombre sacrée, ombre du meilleur des hommes! il n'en sera point ainsi! tu n'auras point à rougir, dans l'éternité, de ta famille d'adoption. Député de cette L.·., aux pieds de l'Eternel, député choisi par Dieu lui-même, pour la représenter dans le séjour de sa justice, rien n'interrompra notre correspondance avec toi. Une larme ne sera point essuyée dans ce Temple, un baiser fraternel n'y sera point donné, une résolution magnanime n'y sera point prise, un noble sentiment envers la patrie n'y sera point exprimé, n'y sera point entendu, sans que ton souvenir y préside, sans que chacun de nous ne se dise : agissons ainsi, car c'est ainsi que *Cambry* eût agi.

STANCES FUNÈBRES.

Paroles du F.·. C.·. Saint-Amand, Officier hon.·.; musique du F.·. Foignet, chantées par le F.·. C.·. Laforêt, Off.·. hon.·., accompagnées sur la harpe, par le F.·. C.·. Foignet fils.

Pleurons, enfans de la lumière!
Un de nos Frères a vécu :
De la mort la faux meurtrière
N'a pas respecté sa vertu.
Ah! si l'honneur et la science
Pouvaient lutter contre la mort,
Celui dont nous pleurons l'absence
Ornerait toujours le Thabor.

Cambry, toi dont l'audace heureuse,
Du goût saisissant le flambeau,
Dans l'antiquité ténébreuse,
Porta souvent un jour nouveau.

Tu dors du sommeil de la tombe,
Victime d'un funeste sort;
Avant le temps ainsi succombe
Le cèdre orgueilleux du Thabor.

Dans la douleur, loin d'un bon Frère,
Nos jours, hélas! s'écouleront;
Jusqu'en sa demeure dernière,
Nos regrets l'accompagneront.
Vers les cieux, sa digne patrie,
Lorsque son âme a pris l'essor,
Sa mémoire à jamais chérie
Lui survivra sur le Thabor.

Sur cette montagne immortelle,
Délectation de pur amour,
Reviens à l'amitié fidelle,
Chère ombre, fixer ton séjour!
Que, dans les nuages errante,
Au moins nous t'entendions encor
Consoler, d'une voix touchante,
Les religieux du Thabor.

ÉLOGE FUNÈBRE,

PAR LE S.·. G.·. MANGOURIT, ORATEUR.

Vénérables Commamdeurs, mes Frères!

En fondant un hospice maç.·. sur la cime du Thabor; en nous livrant, religieux tranquilles, au chant d'une heureuse confraternité; en entourant l'autel de l'amitié de lévites qui ne la trahirent jamais, vous étiez loin de prévoir que bientôt un nuage funèbre pâlirait le doux éclat de cette cime, que des accens plaintifs troubleraient des chants d'allégresse, et qu'aux

pieds de cet autel, symbole de vos attachemens réciproques, se serait endormi pour toujours le chantre de la nature, le prêtre de l'humanité, le mage de la science, le druide de la vérité, le lévite de la sagesse! Il réunit tous ces sacerdoces, le F.·. que nous pleurons....; et alors que ses mains vénérables achevaient de poser la clef de la voûte de cet auguste temple, il fut appelé par cette voix aux ordres de laquelle il faut obéir, qui, à l'instant qu'elle brise des formes, en façonne de nouvelles, qui, du même souffle, répand et retire le feu inexplicable de la vie.

O aveugle soumission aux décrets de l'impénétrable ouvrier!.... O douleur de la fraternité déçue de son amour! accordez ensemble et mon esprit et mon cœur! Du moins que ma passive obéissance, consolée par des souvenirs nobles et doux, suspendant mes regrets, arrêtant mes larmes si légitimes, si naturelles, me fasse retrouver assez d'empire sur ma douleur, pour que, devant cette assemblée respectable, et en présence des mânes attentifs à ce que je dois dire pour les honorer, je trace avec le burin de la vérité, l'immensité de la perte qu'ont faite les amis de la vertu et de la lumière, lorsque l'asile du dernier repos s'est ouvert sous les pas du F.·. Jacques de Cambry, l'un des fondateurs du temple des commandeurs du Mont-Thabor.

Frères désolés! je me tairais, si je croyais à cette sentence affligeante du livre des Rois : *Quasi aqua sumus, qua in terram non revertuntur*, nous sommes semblables à ceux qui ne reviennent plus arroser les rives de la vie. Je garderais le silence, si je

m'abandonnais à l'âpre et désespérante maxime du *tandem pulvis, denique nihil,* du *nihil post mortem;* à cette idée farouche du néant, qui moissonne les lys de l'innocence, et rompt la chaîne du coupable; à ce système que le barbare athéisme inscrivit d'une main de bronze, sur les mouvemens poétiques et sépulcraux de la belle antiquité.

Suffoqué de douleur, je me tairais alors, âmes sensibles! Mes pleurs seuls appelleraient vos pleurs; et, environnant cette urne du néant, d'une chaîne d'afflictions, effeuillant des fleurs violettes et le gui (1) impuissant, sur la sainteté de la sépulture, ainsi que l'appelle le prince des orateurs romains (2), nous adresserions ensemble le dernier salut à l'ombre de Cambry. Les religieux attristés du Thabor, se retirant, par une nuit profonde, dans leurs cellules domestiques, reprocheraient aux ténèbres qui étouffèrent le génie dont notre Frère fut si libéralement pourvu, de n'en avoir pas du moins conservé quelques étincelles, images de ces étoiles bienfaisantes qui, dans l'absence du soleil, servent aux navigateurs inquiets, à estimer leur marche dans le vague des océans.

Mes T.·.-C.·. F.·., et la religion de nos ancêtres les Celtes, et les promesses que le Dieu de Sion étendit à tous les hommes, et la pensée mystérieuse que la mourante Egypte avait léguée à la Grèce florissante,

---

(1) Les Gaulois regardaient le gui de chêne comme une panacée universelle.

(2) *Sanctitudinem sepulturæ.* Cicero.

et ce dogme de l'antique septentrion, qu'Odin appliqua à la récompense des braves, et que les sages d'Upsal étendirent à celle des gens de bien; et cet ajournement prophétique que prononça notre illustre martyr, et que le ciel vengeur accomplit; et l'instinct des tribus du nouveau monde, qui les porte à croire qu'à l'orient il est un délicieux pays où les valeureux et les bons trouvent le gibier à la pointe de leurs flèches, et des fruits savoureux sous les mains; et l'apothéose votée par tous les peuples éclairés à leurs grands hommes, après l'accomplissement de leurs destinées; et le sentiment d'amour qui survit à la perte des nôtres, et se déifie par le culte des souvenirs; et ces gouttes de lait que la Canadienne mêlait à ses pleurs, et qui lui semblaient pénétrer à travers un gazon religieux, jusqu'au fruit que ses maternelles entrailles avaient vainement porté; et ces plantes, tristes de floraison, pâles des regrets, que le père, l'époux, la fille, le frère, la sœur, et l'amitié, parente par le cœur, alliée par les vertus, confient à la piété de la terre : ah! mes bons Frères, qui ne voit, qui ne sent, dans le soleil qui l'éclaire, dans l'air qu'il respire, et sur ce globe mouvant, dont ses pieds foulent les innombrables métamorphoses, qu'il est une seconde vie plus longue, plus stable, plus heureuse que la nôtre, sa jouissance ne fût-elle placée que dans le cœur de nos enfans, et dans la reconnaissance de la postérité!

Mais, Commandeurs, effrayé de ma faiblesse, loin de moi l'imprudente témérité de quitter l'appui d'une raison timide, pour me lancer dans les profondeurs

théologiques !.... Je n'aurai point aussi l'indécente cruauté de vouloir ravir aux imaginations tendres et aux cœurs malheureux, une crédulité fortunée qui les soutient dans l'étroit sentier de l'espérance, et qui les console dans l'âpre désert de l'infortune. Je me renfermerai donc dans les limites de mon sacerdoce; et, successeur des prêtres de Memphis, si, m'acquittant, sur leurs traces, du pénible devoir de dérouler la vie du F.·. Cambry, je prouve aux initiés, ses juges aujourd'hui, jugés à leur tour peut-être demain, qu'il mérite les honneurs funèbres décernés aux parfaits Élus; si enfin, d'après l'esquisse de ses œuvres et de ses ouvrages, vous prenez une glorieuse initiative sur le jugement de la postérité, à l'égard d'un citoyen aussi recommandable, mon ministère en deviendra moins pénible à mon esprit, et plus doux à mon cœur; et l'amitié tendre que je portais au F.·. de Cambry n'aura plus à souffrir des blessures que la composition de cette esquisse a rouvertes, puisqu'elle n'aura point acheté trop cher l'honneur d'attacher, à travers tant d'épines, la première fleur à la couronne de son immortalité.

Commandeurs, appelez le silence à protéger ma faible voix. Mânes sacrés de mon ami, daignez m'entendre encore!

Les fées du pays Cambrien, protectrices des aïeux du F.·. que nous pleurons, s'unirent aux fées de l'Armorique, pour tresser son berceau. Il dut le jour et la vertu à un père que la probité, compagne de la science, avait récompensé de la place importante d'ingénieur en chef, constructeur des vaisseaux de

l'Etat; il eut l'avantage de naître en la ville de Lorient, sous les ailes de l'industrie de l'Europe, et sous les pavillons des deux mondes.

Dans son enfance, il vit les murs venètes renversés par César, les rochers hiéroglyphiques de Carnac, les rives encore sacrées des vierges de Séna (1), et la passion de l'antiquité celtique le saisit pour le reste de sa vie. Hennebon, ville voisine de Lorient, le Blavet qui l'arrose, la riche campagne qui environne ses nobles tours, s'offrirent à ses jeunes regards comme une contrée héroïque, dès que son père, habile à profiter de tout ce qui peut contribuer à la dignité du caractère, lui apprit que la valeur presque surnaturelle d'une femme, de Jeanne, comtesse de Montfort, avait fait de ce pays une cité sacrée, un fleuve sacré, une campagne sacrée; et il devint à toujours le vertueux citoyen d'une honorable patrie. Là encore, où à peine un demi-siècle avant (1), une grève sauvage n'était troublée que par les soupirs de la misère, et l'agonie des naufragés, ses yeux chaque jour se portaient sur une ville, nouvelle dépositaire des richesses de la France et des produits de l'univers; marché opulent, dans lequel s'échangeaient les langues, les usages, les arts et les vices de tous les peuples, avec les productions de tous les pays; musée du monde industriel, auquel, chaque année, le Mercure français précédant tous les dieux, à cette époque ses tributaires, leur

(1) Aujourd'hui l'isle de Sein. Sena avait un collége de Druidesses.

(2) La fondation de la ville de Lorient, en 1720.

rendait à la fois les métaux, les marbres, les parfums, la pourpre, les arts, l'encens, et la crédulité de la terre. Là, dis-je, à Lorient, dans ce port, le quatrième de l'empire pendant la guerre, et qui sera le premier de l'Océan à la paix, le jeune de Cambry fut électrisé de la pensée qui toucha Pythagore, Anacharsis, et tous les hommes prédestinés à l'éducation des hommes; et l'amour des voyages le saisit et ne le quitta plus. Sa curiosité, non celle qui dévore tout et ne digère rien, le porta aux Indes orientales et occidentales; il baisa la nouvelle terre de Colomb, et ses vertueuses larmes mouillèrent les cendres de Las Cazas et de Montezume. A Surate, il fut initié dans la doctrine des Brames; en mer, il mesura le géant du Téneriffe, dont la tête se couronne d'étoiles, et dont les pieds attisent des feux souterrains. Partout il fut guidé par un jugement sain, et de partout il apporta un cœur pur... Ne vous en étonnez pas, vous qui avez entendu dire que les voyages corrompent les mœurs, et vicient l'âme de l'indifférent cosmopolite! Il aimait à répéter ce vers touchant:

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie!

Et d'ailleurs, dès son premier départ, son père l'avait jugé digne d'être le dépositaire des sages maximes que, lui-même, il tenait de ses aïeux, comme le plus précieux héritage. Il n'est point hors de mesure, dans cette assemblée, d'en citer quelques-unes:

« Ne laissez pas après vous la pierre qui pourrait blesser.
» Faites qu'on ne reçoive pas le coup que vous pourriez parer.
» Si vous dites tout, vous n'aiderez pas à penser. »

Cependant, dès sa plus tendre jeunesse, le frère de Cambry s'occupait d'une histoire de l'imagination; histoire de nos extases, de nos plaisirs, ou plutôt de de nos illusions ; histoire moins atrayante peut-être, mais plus utile qu'un poëme sur ce sujet mobile. S'il l'eût achevée, lui, doué d'une imagination céleste, lui, qui savait avec tant de grâces et de circonspection, captiver son vol capricieux dans les réseaux de la morale et du sentiment, oh! combien d'hommages à son génie adresseraient ceux qu'une nature à la fois généreuse et imprévoyante, a favorisé de cette admirable et funeste prédilection!

Soupçonneriez-vous, Commandeurs, qu'une aveugle amitié me dispose à exagérer des talens inférieurs à la composition de ce difficile et merveilleux ouvrage? Mais voyez les flammes brillantes de l'imagination de Cambry, jaillir de tous ses récits, soit qu'il parle des glaciers du Mont-Blanc, soit qu'il réclame des souvenirs dans les asiles du repos, soit qu'il sauve du vandalisme les monumens des arts, soit que dans le Finisterre il fonde une bibliothéque, peut-être un jour l'unique ressource des lettres fugitives ou dédaignées, soit enfin qu'il égaie des années tristes, du récit de ses contes légers, ou qu'il transporte une société choisie, dans des régions enchantées par sa baguette, ou qu'il se plaise à ne la séduire qu'avec l'accent modéré d'une morale pure et facile.

Jugez vous-mêmes, sages Initiés, jugez-le d'après quelques fragmens qu'il ne confia qu'à des amis éprouvés. Silence, l'homme d'honneur va parler; je ne suis que son interprète.

« Pour vivre heureux, dit-il, il faut :

» Une éducation très-soignée, une humanité sans » bornes, une charité sans mesure.

» Une fortune honnête, qui mette au-dessus du be- » soin, père de la faiblesse, et quelquefois du crime.

» Politesse sans affectation, élégance sans recherche.

» Sacrifice de son opinion dans les disputes indif- » férentes.

» L'enthousiasme du beau, du grand, avec la dose » de bon sens qui l'arrête là où commence la folie. »

Telles sont les qualités, disait-il.... Ah! vertueux et aimable CAMBRY, telles furent les vôtres! Ce furent ces qualités qui vous unirent aux enfans du Thabor; et ce sont celles qui les multiplient, les distinguent, et les rendent dignes d'honorer vos cendres!

Il eût été bien étonnant, Initiés, que cette imagination qui le ravissait dans des ciels sans orages, pour se délasser avec elle dans les étreintes délicieuses d'une charmante famille, ne lui offrît pas quelquefois d'agréables repos sous les lauriers du Pinde.... En effet, il s'adonna aux enchantemens de la poésie, et aux rêveries des troubadours (1). Ses contes en vers ont l'originalité de la muse de Voltaire, et la fraîcheur de l'inspiration de Parny. Je ne me permettrai de vous citer que le quatrain qui termine l'épître qu'il adressa aux moines de Ripaille en Savoie, en quittant leur réfectoire :

Crédulité religieuse,
Enveloppe leurs murs de tes voiles épais,
Et pour y conserver une ignorance heureuse,
Fais que la vérité n'y pénètre jamais.

---

(1) Recherches sur la langue des Troubadours.

Mais ce n'était pas des vers que la patrie lui demandait.

Il avait vu l'Inde, Kanton, Surate, Pondichéry; il les avait considérées, ces capitales des richesses asiatiques, comme autant d'échelles tributaires de la France, comme autant de districts du port métropolitain de Lorient. Dans ces lointains pays, il avait comparé le système de cette compagnie des Indes, à l'organisation des compagnies Anglaise et Batave. En 1787, s'éleva la question de savoir si notre commerce dans l'Inde serait exclusif ou franc? Deux mémoires écrits avec séduction, semblaient entraîner les esprits vers la supériorité du commerce illimité, sur une navigation exclusive.

C'est alors, qu'armé d'un simple bouclier, Cambry descend dans cette tumultueuse arène (1); il démontre les profits énormes des Anglais sur nous, par la vente des objets manufacturés du Bengale; il oppose les succès des compagnies rivales, aux désastres de la nôtre, quoiqu'illustrée par les Dupleix et les Labourdonnaye; il présente aux regards de notre gouvernement la compagnie Anglaise, réduite aux abois par la prise de Madras, inquiétée dans sa charte par le cri menaçant du commerce britannique, son existence exposée, en plein parlement, aux passions d'un jury formé de ses plus violens ennemis...., et néanmoins conservée dans sa puissance exclusive, par un acte solennel dont l'exécution a dépassé toutes les ambitions de la Grande-Bretagne.

---

(1) Observations sur la compagnie Française des Indes.

Il eût été tout simple d'adopter les principes des Anglais. Les événemens qui succédèrent à la destruction de notre compagnie des Indes, ont prouvé si le F.·. Cambry eut tort de professer cette maxime : *Quand la liberté du commerce tourne au préjudice d'une nation, l'exclusif devient sagesse.*

En Asie, il avait observé comment la politique commerciale de l'Angleterre y exploitait d'immenses trésors; il voulut observer dans Londres l'usage que les Anglais faisaient de tant de dépouilles (1).

Peuple trop vain des richesses étrangères, s'écrie-t-il, tu as des arts comme un compilateur a des pensées! à force d'imiter l'antique, tes peintres n'en ont saisi que la caricature! la muse de tes chants, italienne d'origine, gémit d'être garrottée par des consonnes barbares.....

Cependant, n'allez pas croire, sages Initiés, que, Français par la suffisance et la légèreté, le F.·. Cambry se targue à Londres d'un ton aussi déplacé que l'était à Paris le dédain vraiment ridicule de quelques pesans Anglais. Il décrit avec un enthousiasme légitime, les rares chefs-d'œuvres en peinture que possède Albion, par usufruit, et dont la nouvelle patrie des arts, la France, pourra se glorifier un jour. Il décrit avec un saisissement respectueux, le régime des hôpitaux de Londres. Mais.... me trompé-je, Commandeurs? Ecoutons... n'entendez-vous pas, comme moi, sortir de ce monument ces paroles saintes :

Humanité ! fonde tes hospices sur ces modèles, et appelle des Français à les desservir !

---

(1) De Londres et de ses environs, 1788, brochure.

La solennité d'un jury l'appelle. De grandes épreuves se font sous ses yeux. Les coupables n'échappent point à l'évidence du crime. Il les plaint de leur faiblesse passée: il les admire dans leur dignité dernière. Son cœur, ou sa sagesse, lui inspire une opinion contraire à la peine de mort; et il écrit, peut-être pour des siècles meilleurs :

Bannissez celui qui s'oppose à la loi de tous.

Donnez aux criminels l'asile que le ciel accorde même aux serpens.

Déposez-les dans une île alimentée par la pitié.

Mais laissons, avec une soumission respectueuse, aux gouvernemens de la terre, la sollicitude pénible de remplir le double ministère de vengeurs équitables et de pères miséricordieux; allons avec Cambry, à Twitnam, visiter l'humble maison de Pope; vous sur-tout qui, à Momorency, avez visité l'humble maison de Rousseau, résidence du génie du bien!... Le jardin du barde anglais est tel qu'il était quand il composa son hymne à l'Eternel: le jardin de l'homme de la nature et de la vérité, est tel qu'il était quand il médita le contrat social, et quand, animant Julie de tous ses charmes, il surpassa Pygmalion. Le buste en plâtre de Pope, est placé dans une niche dont on respecte la poussière: le buste en plâtre de Jean-Jacques, est placé dans une niche dont les parois sont couverts de noms chers à tous les sentimens vrais et tendres.

Sublime Architecte des mondes! vous permettez donc enfin aux lettres et à la céleste philosophie, d'avoir aussi leurs bienheureux, et leurs lieux de pè-

lerinage ! A Upsal, Linnée ; à Leipsik, Luther ; à Hanovre, Leibnitz ; à Twitnam, Pope ; à l'Hermitage, Jean-Jacques ; à Ferney, Voltaire ; à Saint Roch, Sévigné ; à Saint Gratien, Catinat ; à Bièvres, Cambry.

De retour en Bretagne, le F.·. de Cambry se voua tout entier à la culture des sciences et des arts, aux attraits des choses utiles, aux inspirations de la poésie. Vivant avec des hommes simples, dont il prisait le naturel, et avec des hommes d'esprit, du cœur desquels il n'avait pas à se méfier ; donnant des larmes à son père, et pensant à ses aïeux, qui, modestes et prévoyans, avaient préféré la paix d'une vie obscure, aux tracas éclatans, et qui, de leurs tombes solitaires, parlèrent quelquefois à leur descendant tranquille, il vit arriver cette nuée chargée de foudre, dont l'éclat a changé la face de la terre et des eaux : terrible phénomène que peut-être voulurent dérober à la mobilité des nations, les philosophes anciens, et dont ils léguèrent le souvenir aux rois et aux sages, sous l'allégorie de la fin du monde, causée par le choc d'une comète, l'irruption d'un loup, ou la morsure d'un dragon.

Mais, ainsi que les Romains, ne comptons pas les jours désastreux pour la patrie ; et si quelqu'imprudent ici voulait tourner vos regards vers ces malheureux jours, ou plutôt vers ces nuits de notre histoire, je montrerais les armes de la France, et ne craindrais pas de lui dire, comme le grand Scipion, *rendons grâces aux dieux !* S'il me parlait de Pline l'ancien, englouti dans les laves du Vésuve, je lui montrerais son héritier, aspirant sur le Thabor l'ambroisie de

l'honneur et les parfums de la fraternité. Et s'il me questionnait encore sur ce que faisait alors Cambry, je lui répondrais :

Ce qu'il fit?.... Il prêcha pour la liberté, contre la licence; il invoqua la tolérance; il sollicita tour à tour le pardon et l'oubli :

Ce qu'il fit?.... Il fut l'ange du calme renaissant, aux confins de la terre (1), dans un pays livré à l'indiscipline des républicains, au délire de leurs antagonistes, à l'or des étrangers, aux prédictions des fanatiques; il pansa, s'il ne guérit pas, toutes les blessures :

Ce qu'il fit?.... Président d'un département encore fumant de discordes fratricides, à travers les solitudes et les monts, par un hiver glacé, il sut répandre, le baume de la réconciliation, et renouer les liens de la fraternité: il recueillit les livres et les tableaux épars: et de la même main qui sauvait de la destruction les tabernacles de la pensée, il releva les autels du sentiment (2), et les environna de lares réconciliés.

Ce fut immédiatement après ce noble apostolat, qu'il écrivit *le voyage dans le Finisterre,* qui, je le crois, serait l'unique modèle du style statistique, si cette production n'était balancée par sa *description du département de l'Oise;* ouvrage toujours cher aux amis de la Gaule et de la France, de l'agriculture et du commerce, des arts immortels, et sur-tout des mœurs

(1) Le Finisterre, *Finis-terræ.*

(2) Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finisterre, imprimé à Quimper, 1795.

antiques; régulateur précieux *pour les administrateurs qui ne craindront ni ne négligeront les détails; nécessaire comme les mesures et les calculs dans un cadastre;* inventaire philosophique des antiques furies, des modernes miracles et des dogmes nouveaux, que la postérité, plus favorisée que nous, saura sans doute priser à leur valeur, dans notre héritage.

Si le sauveur des lettres et des arts, dans une province où, jadis adorés jusque dans la profondeur des forêts, ils n'étaient plus, depuis des siècles, conservés que par le zèle de peu de missionnaires et le dévouement obscur de quelques fidèles; si Cambry était appelé par ces dieux suprêmes qui, dès cette vie, dédommagent d'une existence pénible ou oubliée; s'il était appelé à Paris, leur auguste sanctuaire, à l'époque où la paix distribuait des couronnes à des savans qui, par leurs découvertes, avaient aidé au salut général, pendant les assauts d'une coalition formidable, à l'époque même où nous entendions la patrie se réjouir de la pacification de l'univers, à cette majestueuse époque où les chefs-d'œuvres des arts d'un monde vaincu par la philosophie, la valeur et la modération, roulés sur les chars de nos victoires, étaient suivis des divinités de la Grèce et de l'Italie non attristées de leurs chaînes, comme les royaux captifs des consuls de Rome, mais orgueilleuses de se montrer au peuple français, et d'aller occuper les places d'honneur au capitole de ses arts.....

Commandeurs du Thabor, n'allez pas croire que Cambry fut de ces hommes dont l'âme se rétrécit, dont l'esprit se décourage, dont le patriotisme se re-

froidit à la vue de récompenses si méritées, de triomphes si imposans et de fêtes si solennelles. Votre illustre F.·. n'en aima que davantage son pays et les arts; et lorsqu'il s'occupait à retoucher son admirable *essai sur la vie et les tableaux du* ***Poussin***, l'honneur, dans tous les âges, de l'école française; alors qu'animé d'un juste enthousiasme, il félicitait la riche est spirituelle Neustrie *d'avoir enfanté* ***Le Poussin*** *et* ***Corneille****, et d'avoir donné des rivaux à* ***Sophocle*** *et des égaux à* ***Raphaël;*** alors que pressé d'une inspiration prophétique, il écrivait *qu'un jour la peinture française s'affranchirait du joug de l'opinion ultramontaine*, il fut chargé du noble soin de régir cette immense cité qui impose ses lois et donne ses modes à l'univers, devenu son territoire.

Administrateur du département de Paris, il sonde, il découvre, il reconstruit; et ce sage qui, magistrat du Finisterre, s'était seul élancé au-devant des glaives menaçant la poitrine d'un citoyen imprudent, devenu magistrat de la Seine, se place à la tête des légions aimables de l'enfance que l'ignorance menaçait (1), excitait leurs efforts et sourit à leurs jeux. On le vit à la fois régénérer l'instruction nationale, et réchauffer les asiles de la pitié; rappeler les prêtres des arts; rendre aux muses la confiance, aux hospices le savoir et le désintéressement, aux administrations le tact, la vitesse et l'urbanité, aux administrateurs la paix des travaux utiles, et la conscience d'une probité pure. Il par-

---

(1) Il fut administrateur du Prytanée français.

courut tous les dédales, descendit dans toutes les profondeurs, défia tous les miasmes, et fut préservé de tous les dangers, par le courage de sa vertu.

Vous qui vécûtes à ses côtés, sans l'avoir connu, que vous êtes à plaindre ! Et vous, qu'une misérable envie porta quelquefois à la bassesse de le faire méconnaître, comme vous seriez humiliés, si vous entendiez le simple récit de ses qualités, le faible écho de ses sentimens, le son fugitif de ses hymnes à la patrie! Cambry, le temps de la modestie s'est écoulé avec ton dernier soupir. Mânes de mon ami! laissez-moi poursuivre, de toute la rigueur de mon ministère, ces êtres de fange dans l'état de tranquillité, de sang dans le délire de la discorde, faux pontifes de la vertu, quand renaît le sentiment; lesquels, s'étant glissés dans les troubles publics, comme les voleurs dans les incendies, crient au lendemain qu'ils ont presque tout sauvé, et réclament impudemment une civique récompense; lesquels n'ont même pas glané dans les champs du bien, et se vantent d'y avoir seuls moissonné; lesquels, s'attachant comme le pic rongeur aux cèdres du Liban, l'attaquent de leurs becs au fort des orages, et ne souffrent pas que, le calme rétabli, les colombes innocentes y jouissent de l'ombrage et des plaisirs de la sécurité.... Malheureux! où fuirez-vous, au son de ma trompette fulminante? Où chercherez-vous un asile? les asiles du repos, vous les profanâtes. A quelles portes frapperez-vous? les portes de la mort homicide, vous les usâtes à force de les ouvrir. Quoi! si lâches aujourd'hui! vous, naguère si violens? Quoi! prosternés! vous, si fiers au-

trefois, si consternés dans la fuite? vous qui, il y a peu d'années encore, étiez si achârnés à suivre les pas chancelans de vos victimes? Entrez donc, entrez dans l'enceinte des tombeaux! celui que vous persécutâtes vous y offre, sans ressentiment, un dernier refuge. Entrez, et tout vous sera pardonné, jusqu'aux mensonges de vos épitaphes. Là, Cambry ne s'expose pas à la paix de vos larmes, ni même à leur consolation, si la piété filiale, approchant à vos cris, vous offre une larme furtive, dans les rares intervalles de la vengeance des hommes et des dieux.

Notre illustre Frère fut chargé par le département, de visiter les cimetières de la capitale. Son rapport (1), et les notes savantes qui l'appuient, présentent, selon moi, son plus auguste ouvrage; et si son plan n'a pas été exécuté ainsi que son génie religieux le lui dicta, ne craignons pas de l'avouer, c'est que malheureusement ce génie avait devancé son siècle; c'est que les idées créatrices des monumens dignes de la France ne sont point toujours en rapport exact avec des conceptions dignes de les mettre à exécution : c'est, il faut en convenir aussi avec notre F∴ Cambry, *qu'aucun peuple alors ne montrait l'homme, après sa mort, dans un plus cruel abandon que le peuple français.*

Cambry nous réveille de cette indifférence coupable. Aux accens de sa harpe religieuse, les indécentes arènes de la destruction furent changées en demeures élysiennes; à sa voix, les tombeaux recou-

(1) Rapport enrichi de notes et de gravures, fait à l'administration centrale du département de la Seine, 1799.

vrèrent leur touchante mélancolie, leurs charmes pieux, leur sainte parure. A peine eut-il émis le vœu que la terre, en reprenant ce qui lui appartient, restituât au ciel ce qu'elle avait tardé de lui rendre, qu'aussitôt les tombes furent rafraîchies par des gazons parsemés de fleurs, et ombragées de ces arbres dont les mânes préfèrent le feuillage tranquille.

Que ceux d'entre vous, mes FF.·., qui ont souffert des pertes irréparables, veuillent bien, en cet instant, se joindre à ma douleur! Chers compagnons d'infortune! entrons dans ces champs où vos fils reposent avec les miens, vos épouses avec la mienne. Ne nous cachons pas nos larmes; répandons-les sur ces arches sacrées, dépositaires de nos félicités perdues; embrassons ces urnes, absorbés par le désir d'y confondre nos cendres un jour. Aspirons les émanations balsamiques des plantes dont les racines touchent à ce qui nous fut si cher.... Et, au moment où nous saluons et les tombeaux et le soleil, pour rentrer dans le temple de l'amitié consolatrice, disons ensemble : Ce fut Cambry qui décora de la pompe du cœur le champ des nobles et puissans souvenirs, c'est à lui que les sentimens de famille redoivent un culte presqu'oublié dans l'infortune de nos troubles!

Heureux l'état qui possède des administrateurs tels que lui! mais, Commandeurs, ne croyez pas que votre illustre Frère fût du nombre de ces fonctionnaires qui s'endorment après avoir fait le bien, ou qui provoquent le doute ou le sommeil, par le récit complaisant du peu qu'ils en ont pu faire! Le F.·. de Cambry, éminemment modeste, se renfermait dans sa conscience,

en sortant de l'administration d'un département dont la direction influe tant sur les autres. Son cœur s'ouvrait aux affections douces et aux plaisirs délicats, avec une épouse instruite, spirituelle et tendre; avec des enfans, l'amour et l'orgueil de ses adoptions; avec notre jeune L.·. *Casimir le Carpentier*, dont il dota les pinceaux de notre école; avec des amis purs et fidèles, que son expansive sensibilité lui acquit à toutes les saisons de la vie. Il consacrait une grande partie de ses nuits à l'édifice d'un vaste, savant et courageux ouvrage, dont la publication humilierait la fable usurpatrice du domaine de l'histoire; il mettait de l'ordre dans l'immensité des matériaux que son érudition avait recueillis, sans que son imagination brillante eût à s'en plaindre; il rédigeait encore son *voyage pittoresque en Suisse et en Italie* (1), contrées qu'il visita deux fois, pour interroger la nature dans le plus majestueux de ses ateliers, les arts dans leur céleste patrie, et les philosophes respirant l'atmosphère des monts de glace, et l'air des vallées de l'Eridan et du Tibre.

Cet écrit, dit-il, n'aura ni ordre ni méthode, c'est un journal; oui, un journal charmant, dans lequel, suivant sa doctrine, il ne dit pas tout, pour laisser à penser; mais il plaît à tous les goûts; il fait regretter sa briéveté. Il passe du *Rans* sauvage du Mont-blanc aux chants efféminés de la voluptueuse Toscane; il vogue sur les mers de glace avec l'intrépide Tourit (2); à Morges, il se repose avec le pasteur Vernes; à Lau-

(1) Deux volumes avec gravures, 1801.
(2) Chanoine de Genève.

zanne, il se voue à Tissot, l'esculape des pauvres et des bergers; à Zurich, il observe l'augure Lavater, sur ses trépieds inquiétans; à Lucerne, la magique baguette de Pfiffer lui découvre la physionomie mobile et majestueuse de l'étonnante Hélvétie (1). A Genève, lui dit-on, l'illustre héritier d'une auguste maison souveraine, est assis sur le banc des jeunes républicains, afin d'apprendre à connaître les hommes, placé loin du mensonge et de la flatterie. Cambry accourt observer ce phénomène, plus curieux pour l'ami de l'humanité, que ne l'est pour l'historien l'incertain passage d'Annibal, où par le Cénis, où par l'Appenin, lorsque le farouche vengeur de Carthage allait exterminer à Cannes.... et le prince duc de Saxe n'avait quitté les délices de la cour de Gotha, que pour offrir bientôt aux Saxons et à l'Allemagne entière, le modèle des souverains.

Il se fit, entre le prince Auguste et notre F.·. de Cambry, une alliance d'amitié si étroite, que je puis la nommer un pacte de famille. Une correspondance active s'établit, et ne se refroidit ni par l'effet des distances ni par la succession des temps. Le coup mortel du destin fut aussi sensible à cet aimable prince qu'à nous, mes FF.·.; et les larmes d'un souverain honnête homme, adoucissent, j'en suis sûr, l'amertume des vôtres.

Mais, Commandeurs, suspendez-en le cours, pour suivre le Frère de Cambry dans le département de l'Oise, dont la préfecture lui fut confiée. Là il s'at-

---

(1) Il a fait un superbe modèle en relief de la Suisse.

tacha à la recherche de tous les moyens de richesse et de bonheur que la nature du sol du Beauvoisis, les monumens de son histoire et le caractère de ses habitans, présentent à son administrateur unique. Ce que je vais dire n'est pas ce qu'il y eût de moins intéressant dans sa trop courte vie politique. Tous les goûts, toutes les professions, tous les sentimens, sont appelés à m'entendre. Cambry visite toutes les localités, accompagné d'un chimiste, d'un botaniste et d'un dessinateur; assisté du philantrope *Liancourt;* aidé des manuscrits de *Dense* et *Boul,* amis de l'histoire; encouragé par l'aimable et beau génie de *Le Hoc*, par les descendans fidèles de *La Bruyère*, et par la savante postérité de *Cassini;* instruit sur tout, et des besoins, et des espérances des cantons, par ces vénérables laboureurs, honneur des chaumières, étonnés qu'on mette un si haut prix aux habitudes de la vertu (1).

Il résulte de sa tournée, que plus de neuf cents médailles gauloises et romaines sont découvertes, que les dons de Flore du dieu de l'Oise, sont comptés; que l'agriculture, le commerce et l'industrie de ce département prennent un des premiers rangs dans l'empire; que les chroniques et les chartes du Beauvoisis, jusque-là dédaignées de l'histoire, en sont avec impatience attendues; que les minéraux et les fossiles, qui se cachaient au passage des administrateurs précédens, se sont offerts à celui-ci avec orgueil; et

(1) Le F.·. Cambry est l'auteur de la Description du département de l'Oise, 2 vol. avec gravures, 1803. Il disait que c'est par ignorance qu'on dédaigne l'ignorant.

que Cambry nous a fait connaître une noble suite d'hommes recommandables nés en ce pays, ayant à leur tête l'héroïne *Jeanne Hachette* et l'immortel *Racine*. Tout ce qui est moral, bienfaisant, utile, il l'attache à sa description, il le grave dans nos cœurs. En regardant Chantilly, il pense au prince de Condé, réduit à vivre de l'hospitalité des Anglais qu'il déteste: « Le château et le maître, écrit-il, sont deux ruines » faites pour consoler les hommes de tous les revers » de la vie. »

On lui apprend que le propriétaire de la seigneurie de Longeval, avant de vendre, assembla ses vassaux, et réduisit ses droits de fief, à une redevance paternelle; Cambry s'empresse de consacrer cette rare générosité, comme un des plus beaux monumens du département.

Mais allons avec lui à Thémines, accompagné de ce jeune peintre, qu'il chérit comme le nourrisson de sa muse et de son cœur; le talent de notre bon Frère Casimir n'oubliera pas ses pinceaux, et la reconnaissance portera ses couleurs...; ou plutôt, écoutons Cambry à son retour. « Je fus, dit-il, distribuer aux » incendiés de Thémines, une somme que le gouver- » nement m'avait chargé de leur remettre. Nul incen- » die n'offrit une destruction plus entière. Au milieu » d'une forêt d'arbres noirs, on n'apercevait plus » que quelques cheminées...; les habitans, sans vête- » mens, aglomérés sur un tertre, cherchaient, en » s'approchant, une chaleur qui leur manquait. Point » d'abris contre les injures du temps! point d'espéran- » ces pour l'avenir! ils voyaient leurs maisons et leurs

» jardins entièrement brûlés, toutes leurs jouissances » perdues, leurs bestiaux bêlans et épars; des femmes » échevelées étaient suivies de leurs enfans nus; les » chiens hurlaient près de l'emplacement où fut la » porte de leurs maîtres.

» Je dis à ces infortunés :

» *Consolez-vous, et ils furent consolés!*

» J'allai ensuite, continue-t-il, rendre hommage à » une vertueuse fille, maltraitée par l'égarement sous » la terreur; à un ange ramené par l'humanité, pour » pardonner sur cette terre dévorée par le feu.... Ma- » demoiselle d'Hérouval venait de donner cent francs » à chaque incendié, et de rétablir les métiers qui » les faisaient vivre. »

Merveille du cœur humain! vierge mère des infortunés! puisse le feu qui t'anima, pénétrer et amollir tous les ressentimens! et vous, ministres de réconciliation dans nos provinces jadis la proie des discordes intestines, aujourd'hui soupirant après des embrassemens fraternels, semblables au peintre du sinistre et touchant tableau de Thémines, offrez à nos adorations les célestes émules de mademoiselle d'Hérouval.

Deux rapides années suffirent à notre F.·. de Cambry, pour faire de sa préfecture le modèle des préfectures; et dès que l'intérêt de la France fut satisfait de l'ouvrage de cet habile administrateur, un intérêt plus vaste, plus grand peut-être dans ses développemens et par son but, le rappela vers des travaux pour le succès desquels l'Europe savante réclamait de lui une apparente inactivité, et des sacrifices

qui, à tout autre qu'à lui, eussent semblé difficiles... Mais avec une fortune indépendante, avec un esprit qui, sans elle, eût été indépendant encore, s'adonner tout entier à la poursuite et à l'achèvement d'un temple digne de l'histoire, temple élevé à la vérité, à cette divinité qui, jusqu'à lui, avait été inconnue aux éxilés de ses domaines, ce fut pour Cambry, non pas une consolation, son âme était trop élevée, mais une jouissance d'autant plus délicicieuse, que plus de trente ans auparavant, ayant posé la première pierre de cet édifice, le tracas des administrations et les troubles civils l'avaient presque toujours écarté de son plus cher ouvrage; je veux parler de ses recherches sur nos origines. Et si la gloire de notre patrie renaissante le portait au plus justifiable des enthousiasmes, la gloire de notre antique patrie, de la Gaule, si féconde en grands-hommes et en philosophes ; si brillante, quoiqu'on en dise, de ses arts; si illustrée par sa morale et par ses colonisations; cette gloire, foyer éclipsé, mais non éteint, depuis que la philosophie et la tolérance en ont été instituées les gardiennes, le savant Cambry allait nous la montrer dans toutes ses phases. Il sentit combien était difficile la tâche d'un missionnaire de la vérité, arrivant seul, pour rétablir ses droits, au milieu des préjugés et des superstitions historiques consacrés par le temps, et faisant vivre de leur débit, une classe nombreuse que le genre de leurs études, et la paresseuse routine, leur avaient affectionnées. Ce sont ces obstacles, qu'en connaisseur parfait du cœur humain, il redoutait le plus.

Le hasard le servit. Depuis longues années je m'occupais des antiquités celtiques ; un semblable, mais plus fructueux dévouement, animait M. Jobanneau, l'un des savans estimés de cette capitale. Je lui fis part de mon désir de rassembler les explorateurs de la Gaule; il en parla au F.·. de Cambry ; nous nous réunîmes tous les trois, et l'académie celtique fut fondée (1).

Il était à propos d'exciter la curiosité, et de préparer la discussion sur la création de l'académie et le but de ses travaux; notre illustre F.·. publia son curieux ouvrage des *Monumens celtiques* (2). Quelque temps après, il fit connaître *l'agriculture des Celtes et des Gaulois*, pour tenir en haleine l'opinion publique.

Commandeurs, je ne vous entretiendrai point de l'importance de ces deux ouvrages; ils ne sont encore que des étincelles du génie de l'illustre Frère que nous pleurons. J'arrive à son Vocabulaire polyglote (3), que, près de quitter la vie, il légua à l'active philantropie. Le démon de la discorde avait inventé les langues pour séparer les hommes, et CAMBRY s'en servit pour les rapprocher. Par lui, l'arithmétique soumit les sons écrits aux charmes du colloque, et aux douceurs de la bonne intelligence entre des personnes nées sous des pays en-

(1) En 1805.

(2) 1 vol. avec gravures, 1805.

(3) Rouleau de sept feuilles en sept langues. Mille trois cent vingt-neuf mots, avec le chiffrant et le déchiffrant, suffisent à celui qui possède une langue, pour se faire entendre des six autres.

nemis ou indifférens. Par lui, le Français, l'Américain, font échange d'esprit et de loyauté; par lui, le Français et l'Italien se trouvent appelés au partage de la gloire d'une mère-patrie ressuscitée; déjà le Français et l'Allemand (avant l'invasion romaine peuples frères), se sont embrassés; bientôt le Français, issu des Celtes, et l'Anglais, descendant des Pictes, jureront la paix; enfin, le Français et l'Espagnol, retrouvant, à l'aide du Vocabulaire polyglote de Cambry, les dieux indigènes et les étendards d'aïeux communs dans la Galice, le Portugal et la Celtibérie se serreront d'amour, et s'embrasseront comme frères.

Ainsi le Vocabulaire du F.·. de CAMBRY nous flatte, Initiés, de la douce espérance que, par son usage devenu familier et plus étendu, la diversité des langues, et tout ce qu'elles introduisent de préjugés et de crimes, et tout ce qu'elles repoussent de vertus et de vérités, n'entretiendront plus ces discordes, ces attentats, ces exterminations qui, comme l'a si bien dit saint Augustin, *aliènent l'homme de l'homme,* et suspendent l'arrivée tant promise et si long-temps désirée, de cet ordre nouveau qui doit apporter une harmonie immuable entre le genre humain et les héros que le ciel lui envoie, pour le préparer à la recevoir sans convulsion.

Illustres Initiés ! si j'ai fait passer sous vos yeux les ouvrages du F.·. de *Cambry*, croyez que mon motif n'a point été de demander, pour sa renommée d'auteur, un vain rameau de laurier littéraire; non pas que j'y attache peu de prix...; mais de la science et

des lettres uniquement, vous n'êtes point, en ce temple, les juges, à moins qu'elles ne tendent au bonheur de l'humanité. Loin de vous, sans doute, ces productions des esprits brillans, mais futiles, mais dépravés, qui, sous des formes décevantes, conspirent notre exil de l'Eden, des mœurs et de la fraternité. Mais aussi, devant quels magistrats plus éclairés porterais-je la cause d'un poëte, d'un orateur, d'un savant, d'un philosophe, qui n'écrit que pour transmettre à ses semblables les inspirations des sentimens les plus nobles et les plus doux?

Sages Initiés! vous êtes suffisamment éclairés; vos opinions sont faites; et le jury qui, après la mort des hommes marquans, leur décerne, ou l'exécration de l'avenir, ou sa reconnaissance: ce jury est impatient de prononcer. Cependant, avant son arrêt souverain, qu'il porte ses regards sur le dernier fil de la vie du Commandeur, objet de nos regrets, et qu'il entende le peuple du Morbihan exprimer sa gratitude envers Cambry, président de son collége électoral (1).

«Notre aimable et vertueux compatriote, dit-il, » était à la fois pourvu d'un cœur français et d'un ca- » ractère breton. Envoyé vers nous, il nous rendit aux » douceurs de notre antique harmonie....; et, recon- » naissans de ce que sa touchante éloquence venait de » nous rallier sous le même étendard, nos cœurs le » portèrent au sénat, comme lien de notre foi (2). »

Oui, *Cambry*, tu siégerais au sénat conservateur,

---

(1) En novembre 1807.

(2) En décembre 1807.

si la pratique constante du bien étendait la durée des jours ; si une bonne vie était, pour le philosophe, le présage d'une vie sans limites ; si le temps, appréciant les félicités que les hommes vertueux répandent sur son passage, se faisait un devoir de respect et de gratitude, de baisser devant eux le tranchant de sa faux.

Mais ne blasphémons pas ! respectons les décrets du Très-Haut. Dans les mois noirs (1), chargés, par le destin, de la sépulture de la lumière, le soleil expirant pour la terre, et allant revivre dans un autre ciel, appelle à lui les génies qu'il favorisa le plus. Le soleil voulut *Cambry*...., et *Cambry* le suivit, laissant dans ses écrits une longue traînée de gloire, et dans nos souvenirs, un ineffaçable rayon d'amour. Regrettons son amitié fugitive, mais ne nous affligeons pas de son bonheur. Pleurons-le avec sa respectable veuve, avec l'héritier de son nom et de ses vertus, avec ses enfans d'adoption, avec les nourrissons des muses, avec les favoris des arts, avec les malheureux dont il fut le père et le consolateur... Mais, dans le temple du Thabor, fondé sur la pierre angulaire du temple de Memphis, les successeurs des prêtres de l'Égypte, dépositaires des secrets d'Osiris, étrangers à tout ce qui afflige la terre, uniquement préposés au choix des vrais Elus, vont prononcer dans des chants harmonieux l'apothéose de *Cambry*.

Disons-lui donc, pour la première fois :

Cambry, *Cambry !* sois heureux, soit que les ombres élysiennes environnent ton ombre, soit que ton âme plane dans les cieux !

---

(1) Les Bas-Bretons appellent *mois noirs*, octobre, novembre et décembre.

« C'est sous les roses, sous les lilas, sous des bos-
» quets de fleurs pâles, purpurines, disais-tu, que je
» veux reposer en paix (1). »

L'un de tes fils, Dodun de Neuvry, a rempli religieusement tes volontés, à Bièvres, dans son parc embelli par sa femme et ses enfans, et souvent peuplé d'amis, qui furent les tiens. Le saule attristé et les arbres verdoyans, emblèmes d'une éternelle vie; les rosiers, les lilas et les arbustes dont tu chéris les parfums, rassemblés dans un triangle défensif, couvrent le silencieux sanctuaire où tes mânes reposent.

Cambry! sois glorieux!

Tu désirais que ton tombeau répandît une idée douce, une pensée philosophique; tes amis, tes parens, tes frères, entourent, tu le vois, ce cénotaphe, d'un culte raisonnable, de doux sentimens et de nobles regrets.

Cambry! sois tranquille!

Tu formas le vœu que celle qui fit le bonheur de ta vie, reposât doucement près de toi; mon respectable *Cambry!* n'en doute pas, un jour ton vœu sera rempli....! Mais je t'en conjure, ô mon ami! que ton esprit inspire à ton épouse inconsolable la force de maîtriser, pendant de longues années, sa douleur, pour le bonheur de ses enfans, qui sont les tiens, et la consolation de tous les M.·., qui sont à jamais leurs frères.

Initiés! Commandeurs! Chevaliers! vivons, mourons et renaissons, irréprochables comme *Cambry!*

Manibus date lilia plenis.

---

(1) Rapport du F.·. Cambry, sur les sépultures.

STANCES FUNÈBRES.

Paroles du S.·. C.·. J. F. Roger, Orateur adj.·.; musique du F.·. C.·. Comte de Sorgo.

Muses, vous n'avez plus que des concerts funèbres;
Vos lauriers sont cachés sous de tristes cyprès.
Et le deuil, en pleurant, du voile des ténèbres
A couvert vos attraits.

La plaintive amitié, les yeux baignés de larmes,
Tout entière livrée à de noirs souvenirs,
Repousse l'éloquence; et, dédaignant ses charmes,
Ne veut que des soupirs.

Quelle austère douleur! quelle scène affligeante!
Des couleurs du néant, vos regards abattus,
Tout redit à mon cœur, d'une voix déchirante:
Cambry, Cambry n'est plus!

Echos, restez muets; échos, faites silence!
Multipliez sans fin les transports du bonheur,
Mais sachez retenir, comme une confidence,
Le cri de la douleur.

Respect aux malheureux! respect à leur tristesse;
Ils trouveront toujours trop d'échos dans leurs cœurs!
Raison, console-nous : ô divine sagesse!
Viens apaiser nos pleurs!

Cambry, Cambry n'est plus! je ne le veux pas croire.
Loin d'ici, loin d'ici ces discours imposteurs,
Notre ami n'est pas mort! interrogeons sa gloire,
Interrogeons nos cœurs!

Cambry n'existe plus! La douce bienfaisance
N'a-t-elle donc jamais trouvé que des ingrats?
Ah! dans tout cœur sensible à la reconnaissance,
Cambry ne vit-il pas?

Les tendres sentimens qui forment l'existence,
Bannis de tous les cœurs, lui seraient-ils ravis ?
N'avons-nous plus pour lui que froide indifférence ?
N'aurait-il plus d'amis ?

Ses ouvrages charmans ne sont-ils plus utiles ?
Seraient-ils effacés par d'illustres rivaux ?
Seraient-ils méprisés par des auteurs habiles,
Ou vantés par des sots ?

Non, Cambry vit toujours, car nous l'aimons encore ;
Car il nous laisse, au lieu de regrets superflus,
Avec une amitié dont notre cœur s'honore,
L'exemple des vertus.

Eh ! quoi ! Cambry mourir ! C'est pour l'homme vulgaire
Que sont faites les lois d'un assuré trépas ;
Mais quand on s'est ouvert une illustre carrière,
Non, non, l'on ne meurt pas.

On va prendre sa place au temple de mémoire ;
On se fraie un chemin dans la postérité ;
Ah ! bien loin de mourir, on assure sa gloire,
Son immortalité !

CHANT FUNÈBRE.

Paroles du Vén.·. C.·. J. Lavallée ; musique du F.·. C.·. Foignet père, Off.·. hon.·.

CHOEUR.

Par les mois, ramené dans le palais des heures,
L'astre du jour a douze fois paru ;
Et cependant, vers nos saintes demeures,
Il n'a point ramené notre ami disparu.

RÉCITATIF.

Quels dieux à nos regards voilent tes destinées !
Cambry, de notre amour n'es-tu donc plus jaloux ?
Loin d'une épouse et loin de nous,
Quelles vertus dépensent tes journées ?

AIR.

Aux nocturnes clartés des célestes flambeaux,
Le Druide, peut-être, ennemi de repos;
Dans la sombre épaisseur de ses forêts antiques,
Des Celtes te redit les immenses travaux;
Ou bien, foulant le sol des peuples armoriques,
D'un œil religieux cherches-tu leurs tombeaux.

CHŒUR.

Par les mois, ramené, etc.

AIR.

Rassure-nous par ta présence;
Reviens, exauce nos désirs;
Rappelle-toi de nos plaisirs,
Pour mettre un terme à ton absence.

Les dieux aux mortels ont permis
De se livrer à la science;
Mais le génie est sans puissance,
Quand on est loin de ses amis.

Termine notre inquiétude,
Et de toi-même prends pitié;
On peut se passer de l'étude,
Se passe-t-on de l'amitié?

CHOEUR.

Rassure-nous, etc.

UN CHORIPHÉE.

Mais quels éclairs, précurseurs des orages,
Sillonnent l'air de leurs feux pâlissans?
La foudre gronde, et, du sein des nuages,
Ebranle des palais les vastes fondemens.
Quel dieu, porté sur les tempêtes,
A suspendu nos timides accens?
Frémissez! Voyez-vous ses regards menaçans?
C'est l'ange de la mort qui plane sur nos têtes.

L'ANGE DE LA MORT.

Peuples! vos vœux sont superflus ;
La mort est sourde à la prière.
Il est tombé dans la poussière,
Et votre Frère ne vit plus.

CHOEUR.

Cambry n'est plus!
Jour de vengeance ;
Plus d'espérance !
Pleurez, vertus,
Cambry n'est plus!

UN CHORIPHÉE.

Horrible mort! quel fut son crime,
Pour trancher le cours de ses ans?
Quand tu le choisis pour victime,
N'était-il donc plus de méchans?

CHOEUR.

Jour de vengeance ;
Plus d'espérance!
Pleurez, vertus,
Cambry n'est plus!

RÉCITATIF.

Fermez aux jeux ce superbe portique,
De nos plaisirs le dernier jour a lui ;
Couvrez de deuil ce Temple magnifique,
Les malheureux ont perdu leur appui.

DUO.

Pleure, patrie, un serviteur fidèle,
L'ami des lois et l'exemple des mœurs!
Hymen, pleurez des époux le modèle!
Talens, pleurez un enfant des Neuf Sœurs!
Mais rappelez à votre âme attendrie,
L'ordre éternel de la Divinité :

Que sur les flots du fleuve de la vie,
Si l'homme juste est emporté,
Il est plongé, quand sa course est finie,
Dans l'océan de l'immortalité.

CHOEUR FINAL.

Pleure, patrie, etc.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE F.·. R...., OR.·. DU G.·. O.·. DE FRANCE, A LA COMMÉMORATION DES MEMBRES DU G.·. O.·., DÉCÉDÉS PENDANT L'ANNÉE 5822.

Tous les peuples, tant anciens que modernes, ont rendu des hommages à la mémoire de leurs princes, de leurs parens, de leurs amis, enfin de tous ceux qui s'étaient distingués, soit par des vertus éminentes, soit par des services rendus à la patrie ; et ce respect religieux, qu'ils portaient à la cendre des morts, est une preuve certaine que, loin de regarder la mort comme devant rompre les liens qui les attachaient les uns aux autres, ils la considéraient comme le nœud qui la perpétuait.

Le G.·.O.·., en arrêtant que chaque année il serait fait une commémoration des FF.·. qu'il aura perdus pendant le cours de l'année maç.·., par cette institution, prouve non-seulement que les liens qui l'unissaient à ces FF.·., sont indissolubles, mais encore, qu'elle est une marque du tendre attachement qu'il porte aux FF.·. qui lui avaient confié l'honorable mission de les représenter dans le Sénat maçonnique. Et si cette nouvelle tâche, imposée à vos Orateurs, leur est aussi pénible que difficile à remplir, puisqu'ils ont à faire taire leur propre douleur, et qu'ils doivent

essayer de calmer la vôtre, du moins ils n'ont pas à craindre d'abuser de votre indulgence, en prolongeant votre attention sur des objets qui vous sont aussi chers; et si, malgré leurs efforts, leurs moyens ne répondaient pas à ce que vous attendez de leur zèle, ils sont assurés que chacun de vous retrouverait facilement dans son cœur, dans les sentimens qu'il éprouva, dè quoi suppléer à leur insuffisance.

L'hommage que nous rendons aujourd'hui à la mémoire des FF.·. que nous avons récemment perdus, porte avec lui un caractère particulier, et qui le distingue des cérémonies funèbres qui ont lieu lorsque la mort enlève à notre amitié un F.·. chéri; alors les plaintes, les gémissemens, effets naturels d'une perte subite et imprévue, sont aussi justes que légitimes; mais aujourd'hui ces vives marques de douleurs ne seraient plus que des preuves de faiblesse peu convenables à des Maçons, qui, devant prévoir toutes les vicissitudes et les divers événemens de la vie, doivent aussi les supporter avec courage et résignation.

Je ne chercherai donc point à exciter votre sensibilité; et si quelques larmes échappent aux sentimens, qu'elles ne soient que l'expression d'un doux souvenir, et non des pleurs arrachés par la douleur.

Ce n'est pas non plus une apothéose que nous décernons à nos Frères. Comme citoyens, nous aimons sans doute à retrouver en eux les qualités brillantes, les sublimes vertus qui font les héros et les grands hommes; mais ce ne sont pas les lauriers qui ombrageaient la tête de l'illustre Beurnonville, qui nous rendent aujourd'hui sa mémoire si chère; ce sont

les branches d'acacia dont il était décoré, parce qu'elles nous rappellent à tous l'attachement qu'il portait à l'Ordre, son zèle actif et efficace, enfin l'amitié sincère qu'il n'a cessé de nous témoigner tant qu'il a vécu.

C'est donc un simple, mais authentique témoignage de notre vénération et de notre attachement, que nous rendons à des Frères qui eurent des droits certains à notre estime et à notre amitié.

En considérant que la vie de l'homme ne se calcule pas par le nombre des années, mais bien par ses actions, nous reconnaissons sans peine que ces Frères ont fait un sage emploi du temps qui, dans sa course rapide, nous entraîne. Tel homme a existé près d'un siècle, qui, n'ayant jamais rien fait d'utile pour les autres ni pour lui, voit, à son heure dernière, qu'il a traversé la vie comme un simple voyageur qui, n'ayant laissé sur sa longue route aucunes traces de son passage, ne laisse aussi rien à regretter, et dont le commencement et la fin sont également indifférens.

Les Frères dont nous honorons la mémoire, ne laissent pas, à la vérité, de hauts faits à tracer dans l'histoire, d'actions éclatantes, de découvertes brillantes, qui font les grandes réputations ; mais s'ils ont rempli honorablement la carrière qu'ils avaient à parcourir, les uns, par leur bonne foi, par leur loyauté dans leurs relations commerciales ; les autres, par leur intelligence et par leur exactitude dans les emplois qui leur étaient confiés ; enfin, si, par leurs soins, la veuve a été consolée, l'orphelin soutenu, le malheureux soulagé; si l'opprimé a été défendu dans ses

biens, dans sa vie, dans son honneur; ces Frères n'ont-ils pas bien mérité de leurs concitoyens, de leurs familles, dont ils étaient l'appui? L'attachement qu'ils ont montré pour l'Ordre; leur zèle, leur activité dans les fonctions qu'ils remplissaient dans le Sénat maçonnique; les services qu'ils lui ont rendus; l'amitié qu'ils nous portaient, ne nous les rendent-ils pas recommandables? Et cette colonne funéraire, où sont inscrits leurs noms vénérés, n'est-elle pas aussi pour eux celle de l'immortalité?

Je sens que j'aurais pu me dispenser de vous présenter ces réflexions; elles ont dû vous frapper comme moi. Je l'avouerai, ne pouvant supporter ma propre douleur, et voulant aussi ménager la vôtre, j'hésitais à rouvrir des blessures cruelles que le temps n'avait encore pu cicatriser, mais sur lesquelles il avait du moins commencé de verser le baume salutaire d'un tendre intérêt et d'un passible souvenir.

Faisant donc taire d'inutiles regrets, jetons de nouveau nos regards sur les pertes que nous avons faites.

Le Vénérable F.·. Neveu, député né du G.·. O.·., ce jeune philantrope, veut enfin effectuer ce plan tant de fois conçu, jamais réalisé, d'un établissement général de bienfaisance pour les Maçons vieux, infirmes et malheureux; il ne s'effraie ni des difficultés ni des obstacles; vaincre les unes, surmonter les autres, sont, disait-il, le fruit de la persévérance. En effet, il parvient à établir des relations utiles entre les ateliers, tout semble lui présager un heureux succès; mais déjà un venin mortel tarissait en lui les sources de la vie; lui-même le sentait. L'amour de ses Frères

redouble son ardeur, et , en présence de la mort, qui tient sa faux prête à le frapper, il trace d'une main hardie, quoique défaillante, ses vues, ses projets , ses plans, dont il nous lègue l'exécution. Sans doute, cet estimable Frère n'a pas assez vécu pour nous, ni pour les infortunés qu'embrassait sa bienveillance fraternelle! mais peut-on dire qu'il n'a pas assez vécu pour lui?

Honneur à la mémoire de ce fidèle ami de l'humanité, de ce véritable Maçon!

Qui pourrait compter les nombreux services que rendit à l'Ordre, et dans la chambre d'administration, le frère Thiébaut, Officier honoraire du G.·. O.·.? Ses qualités personnelles lui avaient mérité l'estime publique; son zèle et son attention à remplir ses fonctions, lui avaient acquis la confiance de ses Frères; il veut la justifier, en se chargeant de veiller à l'éducation d'un orphelin adopté par le G.·. Orient. Il fait plus; après lui avoir donné les connaissances nécessaires à la profession qu'il devait exercer, il parvient, avec l'aide du G.·. O.·., à l'établir. Ses soins sont récompensés, et le jeune *Lorain* ne cesse de prouver son attachement à son père adoptif, qui reçoit de lui, jusqu'à ses derniers momens, les soins assidus de la piété filiale.

Respectons la mémoire du F.·. Thiébaut, comme celle d'un homme de bien!

Il est des hommes qui, par les lumières et les talens qu'ils possèdent, les vertus qu'ils pratiquent, obtiennent une considération tellement générale, qu'il suffit de les nommer, pour que leur éloge se présente

naturellement. Tel fut le R.·. F.·. Delahaye, que de longs et honorables services avaient placé au rang de vos Officiers d'honneur. Toujours animé d'un zèle pur et constant pour l'autorité du G.·. O.·., qu'il regardait avec raison comme la seule légitime et nécessaire, dans toutes les circonstances il lui donna des gages de sa fidélité ; toujours plein d'activité, combien de fois ne l'avez-vous pas vu déployer, au banc de vos Orateurs, des talens propres à briller à la tribune ? Il semblait ne marquer la distance qui sépare la modeste chaire de nos Orateurs, de la tribune aux harangues, que pour montrer avec quelle facilité il savait la franchir. Souvent, dans des discussions embarrassantes, les regards se tournaient naturellement vers lui, comme pour invoquer ses lumières et sa sagacité ; à peine avait-il commencé à s'exprimer, que chacun saisissait sa pensée, et s'applaudissait, croyant avoir pensé comme lui.

Dans son honorable profession, il sut mériter l'estime et la considération du barreau, dont il fut un des membres les plus distingués ; et son nom, placé à côté de celui de son illustre frère, n'y sera jamais oublié. Fidèle à l'amitié, il en goûta toutes les douceurs ; uni, dès l'enfance, avec l'un de nos Frères, par la plus étroite intimité, sa mort, en portant l'amertume dans le cœur de son ami, semblait en quelque sorte le préparer, par degrés, à supporter avec courage une autre perte non moins cruelle et non moins sensible.

Dans les dernières années de sa vie, quoique le R.·. F.·. Delahaye ne fût plus guère occupé que de

devoirs religieux, et qu'il ne se plût qu'à remplir tous les jours les fonctions les plus humbles dans les cérémonies du culte, jamais il ne cessa de visiter ses Frères; prouvant ainsi, par son exemple, aux détracteurs de la Maç.·., qu'on peut être à la fois religieux et Maçon.

Le frère Bianchi, que son mérite, ses vertus, ses qualités aimables, avaient appelé à siéger parmi nous et à décorer nos colonnes, n'a fait que passer, comme un nuage léger poussé par la tempête. A peine ce digne F.·. nous a-t-il donné le gage de son attachement à l'Ordre, qu'en sortant de ce Temple, la tombe s'ouvre pour lui, et ne nous laisse que les regrets de l'avoir perdu, et de nous voir enlever tout-à-coup nos justes espérances.

Le R.·. F.·. Poulet, garde de vos archives, avait obtenu cette fonction importante, par son assiduité à nos travaux, et par un zèle constant qui ne s'est jamais démenti. L'aménité de son caractère, ses mœurs, les soins qu'il donnait à sa profession, semblaient devoir le mettre à l'abri des caprices de la fortune; et tout-à-coup le malheur appesantit sur lui sa lourde main de plomb, et le fait succomber à des chagrins non mérités. En portant des consolations dans le cœur de sa veuve affligée, vous avez fait connaître combien sa perte vous est sensible.

L'illustre F.·. d'Aubigny, jouissant de la considération publique, de l'amitié de tout ce qui l'entourait, placé, par votre estime, au rang de vos Grands-Officiers d'honneur, vient aussi de terminer sa carrière. Ses nombreuses occupations nous ont donné rarement

l'avantage de le posséder parmi nous; mais il n'en était pas moins attaché à l'Ordre; et dans toutes les circonstances, il lui rendait un hommage aussi sincère qu'utile. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu défendre la Maç.·. avec chaleur, sur-tout dans les cercles brillans, où la malignité cherchait quelquefois à jeter le blâme sur nos institutions et sur nos mystères? D'un seul mot, il faisait taire ces ridicules propos. « Et » moi aussi, disait-il alors, je suis Franc-Maçon! » A cet aveu, fait par un homme qui inspirait tant de respect, chacun rentrant en soi-même, jugeait notre Ordre avec plus de justice, et par conséquent avec plus de faveur.

Ici, mes FF.·., ma tâche semblait devoir être finie, et, consultant plus mon cœur que ma mémoire infidèle, je croyais, j'espérais du moins n'avoir omis aucuns des noms que j'avais à présenter à vos regrets et à votre vénération; vaine espérance!!! Semblable à celui qui, après s'être égaré dans le labyrinte des sombres demeures de la mort, ne pouvant retrouver la tombe de l'ami qu'il perdit hier, aperçoit à ses pieds celle de l'ami qu'il espérait embrasser demain, et qu'une mort prématurée a précipité dans la tombe, sans que le son de la cloche funèbre l'en ait averti; de même, ces mots frappent mon oreille: *le frère* SALLEMBIER *n'est plus!* il est mort loin de nous! non pas, à la vérité, sur une terre étrangère; mais nous n'avons pu le suivre à sa dernière demeure, ni déposer sur son cercueil le rameau de l'amitié. *Il n'est plus!!!*

La forte constitution que le F.·. Sallembier avoit reçue de la nature, semblait pouvoir nous permettre

l'espoir de le posséder encore long-temps. Chef d'une ancienne maison de commerce, il avait prospéré, autant par la réputation de sa loyauté et de sa délicatesse dans ses relations commerciales, que par son intelligence. Estimé de ses concitoyens, honoré des bontés et de la confiance du monarque, nommé par lui à des fonctions importantes, qui le forcèrent à quitter celles qu'il remplissait dans l'un de vos ateliers, ses regrets, en nous quittant, étaient allégés par l'espoir de nous revoir, et sur-tout parce qu'il nous laissait..... Ici, je m'arrête, les chagrins qui, peut-être, ont hâté la fin de notre F.·., vous sont connus ; les rappeler serait en quelque sorte troubler sa cendre, et ne ferait qu'ajouter à la peine que vous éprouvez d'avoir perdu un F.·. si estimable. En le plaçant aujourd'hui au rang des FF.·. dont nous honorons la mémoire, c'est dire assez combien il nous était cher!

Un sage a dit, que pour les gens de bien, la mort n'est que le commencement de la vie, parce qu'elle met à découvert toutes leurs actions. En effet, leurs vertus, leurs qualités mieux connues, mieux appréciées, leur font rendre une justice qu'ils n'ont pas toujours obtenue pendant qu'ils vivaient; et il semble aussi que nous sommes beaucoup plus sensibles à la perte des objets que nous possédions, que nous ne l'étions aux jouissances qu'ils nous procuraient; et de même que ce sont les remords qui font connaître au coupable toute l'énormité de son crime, de même aussi nous ne connaissons le prix du bonheur que lorsqu'il est déjà loin de nous.

Certes, nous n'avons pas à nous reprocher d'avoir méconnu le mérite des FF.·. que nous regrettons, ni d'avoir négligé envers eux les devoirs de l'amitié fraternelle! Nous ne pouvons pourtant pas nous dissimuler, que s'ils pouvaient maintenant être rendus à nos vœux, notre affection ne fût plus vive que celle que nous éprouvions lorsqu'ils étaient parmi nous, parce que celui qui n'a jamais éprouvé de privations, n'a jamais goûté de vrais plaisirs.

L'hommage que nous rendons aujourd'hui à nos FF.·., est donc à la fois le témoignage de notre affection pour eux, et l'expression des regrets que nous éprouvons de ne leur avoir pas toujours fait connaître dans toute son étendue, l'amitié que nous leur portions. Réparations tardives, à la vérité! mais pourtant les seules qui soient en notre pouvoir. Réparations inutiles! dira quelqu'un, puisque ne s'adressant qu'à des cendres froides et inanimées, elles ne peuvent nous entendre, et qu'enfin, pour ces FF.·., tout est fini!

Hé! pourquoi tout serait-il fini! je sais qu'il existe des hommes doués d'un génie supérieur, possédant des connaissances approfondies, fruits de longues et constantes études, qui, voulant tout embrasser, tout connaître, examinant chaque chose avec une sévère exactitude, rejettent toute probabilité, et n'admettent pour certain que ce qui leur est évidemment démontré; trop éclairés pour ne pas chérir la vertu et fuir le vice, ils rougiraient de pratiquer l'une par le seul espoir des récompenses, et de s'abstenir de l'autre par la seule crainte des châtimens; du reste, pensant

comme César, qu'au-delà des bornes de la vie, *nihil est*, il n'est rien.

Ces hommes, vertueux par principes, humains par sentimens, ne seraient d'aucun danger pour la société, si, pourtant, leurs opinions trop répandues n'aggloméraient autour d'eux ces êtres avilis et corrompus par le vice, qui, ayant tout à craindre, rien à espérer, doivent regarder comme un bienfait une mort éternelle, et, s'autorisant de ces maximes, se livrent sans honte et sans remords, aux excès de leurs passions désordonnées.

La Maçonnerie, étant cosmopolite, a dû nécessairement respecter toutes les formes de gouvernement, tous les cultes établis sur la surface du globe, et s'interdire toutes discussions sur les uns, et toutes réflexions sur les autres; mais on remarque dans ses institutions, une espèce d'ordre et de régularité applicable aux lois qui régissent toutes les sociétés; et, en partageant avec tous les peuples la croyance d'une intelligence suprême, elle a réfuté d'avance le reproche d'une coupable indifférence pour la religion.

Or, les Maçons ayant admis ce dogme, tout en convenant que celui qui ne fait le bien que pour obtenir des récompenses, n'en mérite aucune; que celui qui ne s'abstient du mal que par la crainte du châtiment, est déjà coupable, ne peuvent-ils donc aimer aussi la vertu pour elle-même? haïr le vice par l'horreur qu'il inspire? et croire à un avenir plus heureux, comme étant une suite naturelle de la vie, et même une conséquence nécessaire? Et s'il n'en était pas ainsi, la vie ne serait donc pour nous qu'un pé-

nible voyage sur une mer toujours orageuse et parsemée d'écueils! un voyage dont l'unique but serait un naufrage certain?

Non, mes Frères, cette idée répugne à ma raison, sur-tout lorsque je puis m'élever, par la pensée, jusqu'au suprême Ordonnateur des mondes, m'identifier à sa puissance, admirer sa grandeur, et concevoir les plus sublimes espérances. Et cette pensée, ne fût-elle qu'une illusion, une brillante chimère, me semble mille fois préférable à une triste vérité qui, ne m'étant pas plus démontrée, me laisse toute mon incertitude; et dans le doute......, pourquoi donc, de ma propre volonté, irais-je moi-même *sombrer* dans le gouffre affreux et sans fond du néant? Puisque nous ne pouvons soulever le voile qui nous cache l'avenir, sachons du moins étendre l'horizon qui se présente à nos faibles regards, et qu'il ne soit borné que par la riante espérance!

Par elle, tout s'embellit dans la vie; les soins, les chagrins disparaissent, et le malheur lui-même n'est qu'une ombre qui s'évanouit. Si le courage seul suffit pour soutenir le juste opprimé, l'espérance vient aussi le consoler; c'est par elle que la perte des Frères que nous regrettons nous paraît moins amère. En effet, ces voiles funèbres, ces emblêmes de deuil et de tristesse, m'annoncent en vain la présence de la mort; son air ne me paraît plus menaçant, ni son attitude hostile: car elle ne poursuit pas les humains au-delà du tombeau; et, permettant que, du fond de son empire, nous en rappellions nos Frères pour leur donner une nouvelle existence, elle n'est plus pour eux que la messagère de l'immortalité.

Déjà séduit par cette espérance consolatrice, il me semble voir disparaître les voûtes de ce Temple; je vois de nombreuses légions de Maçons vraiment dignes de ce nom; ils accompagnent ces Illustres FF.·. qui nous ont précédés, et qui remplirent avec tant de succès leur auguste mission dans le Sénat maç.·., dont ils furent l'ornement par leurs lumières, par leurs talens, et par l'exemple des plus sublimes vertus; la mort a effacé toutes les distinctions du siècle, qui excitent et tourmentent l'ambition des mortels; ils ont déposé dans le temple de mémoire, de la gloire et des arts, leurs lauriers, leurs palmes et leurs couronnes. Ici, avec une aimable simplicité, tenant d'une main l'acacia chéri des Maç.·., de l'autre, le symbole des vertus qu'ils pratiquèrent, et des qualités qui les firent aimer, ils applaudissent à l'hommage que nous rendons à des Frères qui, comme eux, ont bien mérité de l'Ordre; ils accueillent avec intérêt, ils entourent ce groupe vénérable de Frères que nous leur présentons; ils les placent au milieu de ce cortége imposant, et tous ensemble s'élèvent en silence et avec majesté, jusqu'au trône du Maître de l'univers, et prennent rang parmi les puissances célestes de ce séjour de gloire, de paix et de félicité.

Salut, honneur et gloire à ces Illustres Frères! que leur image reste gravée profondément dans nos cœurs, et que, toujours présens à notre pensée, ils vivent à jamais dans notre souvenir!

Vivant! vivant! semper in æternum vivant!

HONNEURS FUNÈBRES

RENDUS AU F∴ JOHN JACKSON, PRISONNIER ANGLAIS, DÉCÉDÉ A VERDUN.

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE VÉNÉRABLE.

Cet appareil lugubre, les sons plaintifs que nous venons d'entendre, toute cette pompe funèbre, répandent dans cette enceinte le deuil et la tristesse; ils annoncent les sentimens dont nos âmes sont pénétrées; ils attestent la perte que nous déplorons.

Il n'est donc plus, celui que nous avions choisi pour notre Frère! Sa jeunesse, les agrémens dont la nature l'avait si libéralement orné, ses qualités, ses vertus, les soins empressés de ses amis, rien n'a pu le soustraire à la rigueur du sort! A peine entré dans la carrière de la vie, le tombeau s'est ouvert sous ses pas, nous l'avons perdu sans retour!.... Sa mémoire, le souvenir de ses bonnes actions, nos regrets, voilà tout ce qui nous reste de lui!

Mais, j'en atteste vos cœurs, mes Frères, sa mémoire sera toujours en honneur parmi nous, et, dans ces réunions solennelles, où nous nous plaisons à célébrer les vertus sociales, nous entendrons avec un plaisir toujours nouveau, le récit de celles qu'il aimait tant à pratiquer. On nous le peindra s'introduisant en secret dans la cabane du pauvre, dont il essuyait les

larmes, à qui il prodiguait les secours de son art (1), et les ressources qu'il savait se ménager par une généreuse économie. Nous applaudissons avec attendrissement, au bien qu'il fit ; nous gémissons pour les malheureux, de celui dont le trépas les prive ; et, si l'effet inévitable du temps parvient, mes Frères, à rendre nos regrets moins vifs, rien, non ! jamais rien ne pourra les éteindre.

Oh ! quelle est affligeante, la mort d'un homme de bien ! quelles sont amères, les larmes que fait couler la perte d'un ami ! Mais c'est moins sur toi que nous devons en répandre, respectable jeune homme, que sur nous-mêmes. Si tes jours ne furent pas nombreux, tu sus les illustrer par tout ce qui rend l'homme recommandable. En quittant la vie, tu laisses un réputation glorieuse, un nom cher aux gens de bien. Comblé des bénédictions de l'infortuné que tu secourus, ah ! sans doute, ton âme vertueuse et pure, jouit, au sein de la divinité, de la juste récompense de tes bonnes actions ! Pour nous, que ta mort prive d'un si digne Frère, nous, à qui le ciel vient de ravir un ami si cher, livrés aux peines cuisantes que nous cause un événement si funeste, chaque jour nous voit faire de nouveaux pas dans le sentier de la douleur.

O toi, par qui seul tout existe ! toi, qui tiens dans tes mains la chaîne des événemens ! toi, dont la justice égale la puissance, et dont la miséricorde est infinie ! Dieu de l'univers ! permets que, sous les

---

(1) La médecine.

auspices, nous nous acquittions d'un devoir sacré! Ta bonté nous avait donné un Frère suivant notre cœur, et nous trouvions notre bonheur à le voir parmi nous; il t'a plu de le rappeler à toi : daigne exaucer les vœux que nous adressons à ta clémence! Sans doute, notre cher F.·. était doué des qualités les plus précieuses; mais il était homme, et, malgré son amour constant pour la vertu, l'imperfection attachée à la nature, a pu l'entraîner à des fautes.

Oh! si tu voulais n'écouter qu'une inflexible justice, quel mortel pourrait espérer de trouver grâce devant toi? Mais, ô mon Dieu! considère que toi seul es parfait : pardonne aux erreurs de sa jeunesse : qu'elles soient effacées par le bien qu'il fit! Laisse-toi fléchir par les larmes de la reconnaissance; que les prières du pauvre pénètrent jusqu'à toi, et que la miséricorde désarme ta justice!

Daigne aussi, nous t'en conjurons, daigne laisser tomber un regard favorable sur cette réunion consacrée à l'amitié! Pourrais-tu réprouver ce qui est un de tes plus grands bienfaits?

C'est toi, oui, c'est ta bonté paternelle qui allume dans nos cœurs ce feu pur et sacré, ce sentiment délicieux qui, nous identifiant en quelque sorte avec nos semblables, nous fait trouver des charmes à partager les maux qui les affligent, et double notre bonheur, par la part qu'ils y prennent : sentiment sublime, source des actions les plus héroïques! sentiment impérissable, vainqueur du temps et des événemens, et qui survit à la mort!

C'est pour obéir à sa voix puissante, que nous

venons confondre nos douleurs sur la tombe de notre Frère ! Ne sois point offensé, Dieu puissant, si, malgré notre soumission aux décrets de ta providence, cette perte est pour nous un coup trop rigoureux ! Ne condamne point des regrets qui nous paraissent, hélas ! bien légitimes ; et, puisque nos vœux ont été impuissans pour le sauver, pardonne, s'il nous est impossible de ne pas le pleurer !

A peine ces derniers mots étaient prononcés, qu'une symphonie douce et pénétrante fit entendre le trio de Zémir et Azor : *Ah! laissez-moi la pleurer.* Le silence le plus religieux régnait ; l'attendrissement se peignait sur tous les visages, lorsque le F.·. Orateur, sur l'invitation du Vénérable, prononça le discours suivant :

DISCOURS DU F.·. ORATEUR.

Mes Frères, qu'elle est grande, qu'elle est utile la leçon que nous donne aujourd'hui l'événement qui nous rassemble ! Quelques jours se sont à peine écoulés, et ce Temple, naguère paré pour une de nos fêtes, ce Temple, qui retentissait de nos cantiques d'allégresse, se trouve tout-à-coup tendu d'un crêpe funèbre, et n'a plus à répéter que les cris de la désolation....! Triste condition des hommes ! Le plaisir n'est souvent que le précurseur de la peine, et la vie tout entière, qu'un composé de jouissances ou de douleurs ! De la salle du festin au tombeau sépulcral, un seul pas nous sépare peut-être !

C'est en méditant cette affligeante vérité, que nous parviendrons à nous convaincre de la nécessité de vivre chaque jour comme s'il devait être le dernier de notre existence; que nous réussirons à ne plus craindre la mort; que nous obtiendrons de survivre à nous-mêmes, en laissant après nous un honorable souvenir, et que nous mettrons ainsi à profit la leçon cruelle que nous donne le trépas du T.·.-C.·. F.·. que nous pleurons.

Qui mieux que lui, mes FF.·., exécuta l'utile précepte que je viens de vous rappeler? Qui laissa plus que lui une vie pleine de bonnes œuvres, une réputation de vertus plus complète? Il commençait à peine sa carrière, et déjà son nom cher à tous ceux qui la parcouraient avec lui, méritait d'être cité avec les plus grands éloges. Des seuls pas qu'il eût pu faire jusqu'alors, une grande partie n'avait pas été guidée par l'expérience, et cependant, partout applaudi, estimé, chéri, on ne comptait ses démarches que par les bénédictions qu'elles lui avaient obtenues.

Que ne puis-je, mes Frères, vous faire l'histoire d'une vie aussi belle! que ne m'est-il possible de suivre d'année en année le F.·. que nous pleurons, et vous instruire de tout ce qu'il a fait! mon récit serait un panégirique, et le simple exposé des faits vous pénétrerait d'une juste admiration. Mais puisqu'un travail précipité ne me permet pas d'entrer dans tous les détails, prenons au hasard; tout sera bon, parce que tout sera vrai, et j'aurai, pour me consoler d'être resté au-dessous de mon sujet, et la douleur qui m'excuse, et l'intime conviction que chacun de vous,

connaissant notre F.·., ajoutera, dans son âme, une fleur à la guirlande que ma main lui prépare.

Notre F.·. John Jackson, médecin distingué, naquit à Kirey-Steven, dans le comté de Westmorland, en Angleterre, le 10 août 1778. Son père, médecin célèbre, et qui vit encore, pour la gloire de son art et le bonheur de l'humanité, le désigna pour son successeur, et le mit bientôt en état, par ses vertus et ses talens, de le remplacer dignement.

L'un et l'autre étaient convaincus que la médecine n'est pas seulement l'art de guérir le corps, et qu'elle doit s'appliquer également à calmer l'imagination, à consoler le cœur; que les maux physiques attaquent le moral; que l'être souffrant est le seul qui appelle son médecin, et qu'ainsi, pour obtenir la confiance, si nécessaire à la guérison du malade, il ne faut l'aborder qu'avec douceur, ne le traiter qu'avec ménagement; qu'il faut, avec connaissance, se prêter prudemment à ses fantaisies, enfin, couvrir de miel, et sur-tout du miel de la persuasion, les bords du vase amer qu'on lui présente. Aussi tous deux, confidens et amis de leurs malades, ont-ils vu leurs efforts presque toujours couronnés du succès le plus heureux; sans être plus forts que la nature, qui n'obéit qu'à Dieu, leur méthode salutaire a conservé plus d'un époux à sa famille, plus d'un fils à ses parens.

Le désir de s'instruire, pour être plus utile encore, amena le F.·. Jackson en France. La guerre le confina dans nos murs (1), heureux de le posséder.

---

(1) Verdun.

Mais il sollicita bientôt la permission d'en sortir momentanément, pour exercer plus librement son active bienfaisance ; et, comme son but était connu, ses vœux furent exaucés. Diverses communes furent bientôt témoins de ses nombreux succès; toutes celles qu'il a parcourues, comptent une multitude de citoyens qu'il a secourus, traités et guéris en secret. Beaucoup d'entr'eux m'ont pressé de rendre à la mémoire de ce F.·., le tribut de leur reconnaissance. Ils publient que, forcé de choisir entre deux malades, le moins riche ou le moins à portée d'être soulagé était toujours celui qu'il préférait, et qu'il adoptait comme son F.·.; que la souffrance le rendait son ami, et que, dès-lors, les soins les plus tendres, les plus assidus, lui étaient prodigués.

Le malheur était près de lui la meilleure recommandation. Généreux dans tous ses procédés, on l'eut offensé, pour ainsi dire, en lui offrant la plus légère indemnité; il jouissait au degré suprême, de la volupté des âmes pures; c'était dans sa propre conscience qu'il trouvait la douce récompense du bien qu'il avait fait; et ce bonheur était si vif, si continu, que son caractère habituel était une gaieté franche et naïve ; car, je l'ai souvent remarqué, mes FF.·., l'homme heureux par sa puissance ou par les dons de la fortune, n'est pas toujours gai; mais l'homme bon, l'homme vertueux, l'homme content de lui-même, vit dans une perpétuelle hilarité qu'il inspire à ceux qui l'approchent; sa précieuse quiétude est un ruisseau délicieux, dont les rives enchanteresses sont émaillées de mille fleurs qui parfument l'air,

et dont l'onde salutaire fertilise tout ce qu'elle arrose.

La réputation de ce F.·. était tellement établie, que des villes les plus éloignées de ce département, on venait le consulter. Partout l'on parle des cures qu'il a faites; et ce qu'on ne se lasse jamais de répéter, c'est l'éloge de son noble désintéressement. Hélas! il n'est plus!!!

Mais dans le bienfait, mes Frères, nous trouvons la preuve de cette honorable vérité, que les pays, les opinions, les guerres ne peuvent rien sur le cœur de l'homme de bien; que partout où il trouve un malheureux à soulager, une larme à essuyer, il est dans sa patrie, il est avec des amis; et, dans la gratitude qui voulait acquitter le service, nous voyons qu'il existe une chaîne immense, quoique secrète, qui attache les belles âmes : nous voyons qu'il a dû se tromper, le philosophe morose, qui soutenait que là où il voyait un bienfaiteur, il était sûr de trouver un ingrat; et, des sentimens que nous inspire ce récit, nous concluons avec raison, que les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière; que, qui reconnaît les grâces, aime à en faire; et qu'enfin, comme le disaient les anciens Egyptiens, cités comme les plus reconnaissans de tous les peuples, et bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien est si pur, qu'il n'y a pas moyen d'y être insensible. Je reviens à notre F.·., et je prends au hasard un trait de sa vie, qui va vous faire mieux connaître encore le F.·. que nous regrettons. Daignez me continuer votre attention.

D'affreux malheurs avaient réduit au désespoir une famille infortunée; poursuivie par la loi, qu'une juste

nécessité rend inexorable, elle allait se voir dépouillée de tout, obligée de fuir, sans aucunes ressources, une maison que, dans des temps plus prospères, elle s'était plû à décorer; elle allait subitement passer d'une sorte d'aisance à un état de gêne; tout est perdu pour elle....! un ange bienfaisant et consolateur semble descendre des cieux, pour la sauver. Le F.·. Jackson, assuré que la détresse dont il est le témoin, est plutôt fille du malheur que de l'inconduite, essuie les larmes qu'il voit répandre, pare aux premiers besoins, prévient jusqu'aux désirs, achète tout ce qu'on ne pouvait se dispenser de vendre, mais ne se rend possesseur de ce mobilier considérable, que pour se procurer le plaisir de n'en pas priver le malheureux propriétaire. Maître de tout, il ne possède rien. Ce premier bienfait l'attache davantage à ses obligés. On lui a fourni l'occasion d'être utile, d'être heureux, c'est lui qui doit de la reconnaissance; il s'acquitte, en rendant de nouveaux services, fait des fonds pour raviver un commerce de détail, nécessaire à l'existence de la famille qu'il adopte, reçoit, par délicatesse, les obligations signées par le malheur; mais il ordonne, en mourant, que ces promesses soient enfermées avec lui dans son cercueil; et, par une disposition aussi généreuse, charge l'honorable ami, dépositaire de ses secrets, exécuteur de ses volontés dernières, de remettre tout ce qu'il possède à ceux dont il a rétabli la fortune.

Voilà comment notre F.·. termina sa belle vie; c'est ainsi qu'après avoir bien vécu, il mourut, s'il est possible, mieux encore. Il entendit sans effroi, la

mort l'appeler ; il la vit venir, et se résigna. Il ne connaissait pas le remords, pouvait-il connaître la crainte? Le dernier sentiment qu'il éprouva, fut celui de la piété filiale. Entouré d'amis qui cherchaient à rendre moins pénibles ses derniers momens, touché de leurs douleurs, affligé de leurs regrets, il leur dit : *Consolez-vous, je meurs en paix.... L'avenir n'a rien d'inquiétant..... Je vivrai dans votre souvenir, et me survivrai ainsi à moi-même....* Puis, songeant à sa mère, à son père, à son jeune frère et à sa sœur chérie, il légua aux derniers les bijoux qu'il avait le plus portés, pria qu'on n'apprît qu'avec un ménagement extrême, aux auteurs de ses jours, que son cœur avait cessé de battre pour eux. Et poussant un long et tranquille soupir : *Ma mère...., ma mère....!* et ce fut son dernier mot.

Son âme divine retourna vers le Créateur, dont elle était l'image. S'il n'a fait que passer sur cette terre meurtrière, combien son voyage y fut utile, mes Frères! combien d'exemples précieux sa course ne nous laisse-t-elle pas! Et sa mort, sa mort si précoce, si précipitée, nous démontre, ainsi que je l'ai dit en commençant, la nécessité de vivre comme si chaque instant était le dernier qui nous fût compté ; de faire sans relâche une ample provision de vertus, pour rendre plus facile le trajet immense, inconnu, pour lequel on s'embarque en entrant dans la tombe..... La mort est sourde, elle est impitoyable ; les prières ne peuvent retarder le coup terrible que sa faux est disposée à nous porter. A vingt-huit ans, ce Frère en fut frappé... Et qui de nous peut

dire : elle m'épargnera plus long-temps? Est-ce vous? est-ce moi? qui pouvons compter que, pendant que vous m'écoutez, et que je vous parle devant cet insensible mausolée, la mort n'a pas le bras levé; que notre dernière heure n'est pas sonnée, et que le Frère que nous pleurons est là.... là... qui vous attend et qui m'appelle?

Ah! si l'avenir est tellement incertain, qu'une seule minute ne nous appartienne pas, n'attendons pas que la foudre nous écrase! Vivons comme notre Frère; vivons de manière à pouvoir toujours rendre un bon compte à celui qui nous prêta la vie.

Céleste Providence! nous devons adorer tes décrets; mais aussi nous devons croire à ta justice.... Elle nous console dans la douleur dont nous sommes accablés, puisqu'elle nous assure que notre Frère a trouvé, dans le sein de l'Eternel, la récompense méritée de ses travaux et de ses vertus !

Il serait difficile de rendre l'effet que produisit le tableau fidèle des vertus du frère Jackson; sur-tout la piété filiale, à laquelle il consacra son dernier soupir, excita les larmes et les sanglots. Les principes de modération et les vérités terribles, développés à la fin de ce discours, y firent succéder une méditation religieuse, à laquelle les accords enchanteurs d'une harmonie délicieuse donnèrent un nouvel aliment.

Après un discours plein d'onction prononcé par le Vénérable, et écouté avec la plus grande attention, une voix se fit entendre du sein du cénotaphe, et chanta les stances suivantes :

STANCES.

Cessez vos cris, séchez vos pleurs,
Enfans de la Maçonnerie;
Qu'il soit un terme à vos douleurs,
Comme il est un terme à la vie!
Dans le sein de l'éternité,
L'âme du juste en paix s'envole;
Et sa mémoire nous console
D'un trépas trop précipité.

L'homme vit dans le souvenir.
Du présent l'ombre fugitive
S'échappe, entraînant le plaisir
Qui jamais le temps ne captive.
L'avenir est trop incertain :
Insensé celui qui s'y fie!
Gardons-nous d'user notre vie,
En comptant sur un lendemain.

La vie annonce le trépas;
La vertu seule est immortelle :
Dieu la fit, et ne permit pas
Que l'homme vécût autant qu'elle.
Cet arrêt peut nous affliger;
Mais, puisque c'est la loi commune,
Soumettons-nous à l'infortune,
Obéissons sans murmurer.

Dans la douleur enseveli,
Le Profane se désespère :
Sur le tombeau de son ami,
Le Franc-Maçon regrette un frére.
Jackson! imitons tes vertus :
Honorons ainsi ta mémoire;
Et, tout en te couvrant de gloire,
Chacun de nous en aura plus.

Préside à nos travaux secrets,
Ombre aimable et toujours chérie!
Ramène parmi nous la paix
Que la douleur en a bannie!
Croyons ta mort un doux sommeil,
Et que la tombe où tu reposes
Ne soit pour toi qu'un lit de roses
Qui t'assure un plus doux réveil!

ORAISON FUNÈBRE

DU F.·. GEORGE, PREMIER SURV.·. DE LA L.·. DE LA GRANDEUR, A L'O.·. DE LYON. — 5805.

L'APPAREIL lugubre qui m'environne, la tristesse, la douleur empreinte sur vos fronts, ces larmes que je vois prêtes à s'échapper de vos yeux, tout m'annonce, mes FF.·., qu'il me reste un devoir bien pénible à remplir. Je vais renouveler vos regrets; mais, en parlant de la perte que nous avons faite, je consolerai vos cœurs...., je peindrai la mort de l'homme juste.

Tout passe, et roule avec la rapidité de la foudre. Chaque être arrive rarement au bout de la carrière que ses forces semblaient lui promettre de fournir. On est entraîné par le courant, submergé, et brisé contre l'écueil.

Combien est court l'intervalle qui sépare la naissance, de la mort! l'homme naît, et déjà il n'est plus! Ah! ce ne sont pas les grandes et rares révolutions de l'univers, ce ne sont pas les tremblemens de terre qui engloutissent les villes; ce n'est point tout cela qui me touche. Ce qui mine mon cœur, c'est cette force de consomption, cachée dans le grand tout de la nature, qui n'a rien formé qui ne se détruise de soi-même. Ciel, terre, forces diverses, qui se meuvent

autour de moi, je n'y vois qu'un monstre occupé éternellement à engloutir et à ranimer.

Qu'il paraisse l'insensé, qui, mentant à sa conscience, à sa raison, ne voit pas dans cette succession d'êtres, la force d'une main toute-puissante! Eh quoi! le hasard aurait produit cette harmonie universelle qui règne dans l'ensemble, dans les parties de la région céleste, de la région terrestre! Le hasard aurait donc une sagesse? La sagesse du hasard!.... Fuis, malheureux! porte dans un désert, et tes principes et tes systèmes! Mais, prends garde! la mort est là qui t'attend; et lorsque sa faux détruira tes forces physiques, que l'aspect du tombeau fera naître dans ton âme le remords, rappelle-toi, oui, rappelle-toi que ta dernière pensée sera pour ton créateur!

S'il n'existait pas dans l'homme une voix intérieure, organe de la Divinité, qui lui crie que cette vie passagère n'est qu'un échelon pour parvenir à une autre existence dont la durée n'aura point de bornes, l'homme devrait détester le moment où il vit le jour. En effet, sur cette terre, que nous arrosons de notre sang et de nos sueurs, que de peines réelles, et que les plaisirs sont rares! Ces plaisirs même font bientôt place aux chagrins, à la douleur; c'est l'éclair qui annonce l'orage.

L'animal, dirait l'homme avec l'accent du désespoir, a tous ses besoins satisfaits. La raison ne vient point s'opposer à ses jouissances; il ne prévoit rien; le moment de la dissolution de son être ne peut l'effrayer; il n'a pas le sentiment de l'avenir. Il n'a que les passions qui lui sont créées par son instinct; il est donc heureux!

Les productions brutes de la nature ont une existence, et semblent, par le renouvellement annuel, participer à l'immortalité. Ces monts, dont les pieds touchent au centre de la terre, dont la tête est dans les cieux, existent depuis le commencement des siècles, et peut-être existeront toujours. L'âme de la nature est partout, et cette animation générale suit un ordre inaltérable.

La vie, pour moi seul, est un fardeau trop faible au moment où je nais; la conservation de mon existence dépend des secours qu'on me prodigue; mes forces ne se développent qu'à travers mes cris et mes larmes; et, lorsque je suis vraiment homme, le mal physique, le mal moral, plus terrible encore, s'attachent à ma malheureuse destinée; je vis, mais pour souffrir.

La société elle-même, dans laquelle je devrais trouver des charmes, puisqu'elle est la réunion des individus, ajoute à mes tourmens. Je nais pour commander ou pour obéir, pour travailler ou pour dévorer le fruit des sueurs de mes semblables.

Qui pourrait désirer de commander? Un ver destructeur ronge continuellement le cœur des puissans du siècle; leur joie n'est qu'une joie factice; leurs plaisirs coûtent souvent bien cher à la vertu; le côté de la balance où ils placent leurs bienfaits, est emporté par le côté où viennent se placer leurs vices et leurs remords secrets.

Puisque la souveraine puissance n'échoit en partage qu'à peu de personnes, il faut donc obéir. Ah! combien de fois l'obéissance est pénible! Le génie

n'est presque jamais à sa place; l'ambition, la faveur, la richesse, obtiennent le prix du talent et de la probité; la main dorée manie un sceptre de fer; et il fait quelquefois baisser la tête devant des idoles d'argile qu'on brûle de renverser.

Celui qui ne vit que de son travail, n'est heureux qu'autant que sa raison se rapproche plus de l'instinct animal. Son existence précaire dépend des élémens, de la volonté de son maître; et souvent le produit de la culture de ses champs, sert à payer l'arme meurtrière qui doit lui ravir son fils.

Le riche serait-il plus fortuné? Considérons, mes Frères, et la source de sa fortune, et l'emploi qu'il en fait. Orgueilleux, égoïste, il ne connaît que lui seul. Ses sensations sont l'effet d'un calcul; ses jouissances énervent sa force et sa santé. Vieillard à trente ans, en proie aux maladies les plus aiguës, il termine péniblement sa carrière, sans avoir fait de bien à ses semblables, sans avoir été utile à sa patrie.

Ainsi, la destinée de l'homme effraie au premier coup d'œil. On est tenté de maudire son existence, d'accuser la Divinité.

Mais le dogme de l'immortalité de l'âme vient embellir cette destinée, et changer nos murmures en actions de grâces. Persuadé qu'il est immortel, l'homme n'a plus rien qui l'étonne. Il regarde cette vie comme un lieu épuratoire; il sait qu'il doit souffrir pour être éternellement heureux; il sait que le bien est inséparable du mal; et, maître de son choix, il cherche à mériter la récompense qui l'attend.

Ses affections les plus douces ne deviennent point

pour lui un sujet d'alarmes. S'il perd une épouse chérie, une amante adorée, un bon ami, un fils tendre et respectueux, il se console en pensant qu'il n'en est pas à jamais séparé, et que, lorsque son heure dernière aura sonné, son âme, brisant les faibles liens qui la retiennent, ira se réunir à l'âme de tous ceux qui lui sont chers.

O George, notre ami, le compagnon de nos travaux! c'est cette idée consolante que nous nous reverrons un jour, qui cicatrise la plaie que ta mort a faite à nos cœurs! Oui, nous nous reverrons! et le sourire de l'amitié viendra tarir la source des larmes que nous répandons sur ta tombe.

Du haut de la voûte céleste, où tu bois à la coupe de l'Eternel, le nectar toujours renaissant de la vie, où tu savoures les goûts de la félicité de cet être qui produit tout en lui et par lui, daigne jeter un coup d'œil sur tes FF.·. assemblés! permets que j'ouvre le livre de l'histoire de ta vie! La louange intéressée, la fade adulation, ne présideront point à mon récit. C'est moins pour te louer, que je parlerai de tes vertus, que pour nous exciter à marcher sur tes traces. Les conquérans, les rois, ont trouvé des bouches éloquentes qui ont consacré leurs fureurs, et célébré leur nullité. Le talent s'est déshonoré en prêtant les couleurs de son pinceau aux dépens de la vérité; mais la postérité, juge sévère et impartial, a passé l'éponge sur ces couleurs; le vice est resté à découvert.

Laissons, mes Frères, à ces âmes viles et intéressées, pour lesquelles l'or est tout, le soin de louer les grands, de leur élever des autels. Ouvriers du grand

Architecte de l'univers, ne défigurons pas ses ouvrages. L'ordre social repose sur la masse des vertus privées, et l'éloge de l'homme probe et vertueux est le seul que nous puissions entendre.

Le F.·. George, dont nous pleurons la perte, avait embrassé la profession d'horloger. Je ne dirai point qu'il reçut de la nature un esprit transcendant, et le don, souvent dangereux, du génie; mais je dirai qu'il possédait tous les talens qui distinguent dans son état, et que ces talens lui ont acquis une réputation étendue.

Le premier homme, et sa compagne, reçurent de l'Eternel cet ordre si facile à remplir, de croître, de multiplier. George sentit que, s'il est permis de chercher le plaisir, il faut que la source de ce plaisir soit pure. Jeune encore, il fut heureux époux.

Bientôt l'hymen le rendit père; et, dès cet instant, il travailla avec plus d'ardeur, afin de donner à ses enfans une éducation qui en fît des sujets utiles.

Avec quel soin il a veillé sur leurs premiers pas dans la carrière de la vie! Partagé entre sa femme et sa famille, son cœur élevait, des mains de l'hymen, un autel à l'amour paternel. Bon père, bon époux, il donnait l'exemple des vertus; son ménage offrait le tableau du bonheur.

George ne possédait pas une fortune brillante; mais quel emploi il en faisait! Sa main séchait les pleurs du malheureux; il soulageait ses besoins; il était auprès de lui l'ange de la bienfaisance.

Je devrais vous interroger en cet instant, jeune homme, pour qui notre F.·. a fait les plus grands sa-

crifices. Vous avez reçu les leçons de ces professeurs que le savoir distingue, qui jouissent de l'estime de leurs concitoyens, et des applaudissemens de la postérité. Vous avez profité de leurs leçons, et vos succès ont été la douce récompense de votre père.

Malgré le travail dont il était surchargé, notre F.·. ne s'en livrait pas moins à ces méditations sublimes qu'inspirent à l'homme vertueux les beautés de la nature et l'ordre de l'organisation générale.

Il jugea que, lorsqu'on est seul pour faire le bien, le bien s'opère difficilement; et son cœur ne fut satisfait, que dès l'instant où il fut admis dans cette société, où l'on ne pratique que la vertu; où l'homme, dépouillé de ses passions, de ses préjugés, ne voit dans son semblable, que son égal et son Frère.

George fut donc Maçon; et, s'il a été un modèle présenté aux cœurs froids et indifférens; s'il a été l'exemple des pères de famille, des époux, des citoyens, il est à nos yeux le vrai sage, le M.·. parfait.

Vous l'avez tous vu, mes FF.·., dans cette enceinte, suivre religieusement les préceptes sacrés de la Maçonnerie. Vous avez tous entendu son marteau donner l'éveil à votre paresse, et vous annoncer les ordres que vous deviez exécuter. Surveillant de vos travaux, il les rendait plus réguliers et plus conformes à nos rites; il était pour nous une lumière vive et brillante, qui chassait les ténèbres de nos esprits et de nos cœurs.

Comme il aimait ses FF.·.! comme il leur prodiguait et les conseils et les soins de l'amitié! sans orgueil, sans ambition, il bornait ses vœux à l'exercice

des vertus paisibles ; et sa modestie s'offensait de nos éloges, lorsqu'ils n'étaient pas voilés par le sentiment.

Mais pourquoi vous rappeler ses vertus, vous qui marchez sur ses traces ; vous, ses FF.·. et ses amis ! Votre douleur m'est un sûr garant que vous n'avez point oublié ce qu'il fut pour vous, ce que vous avez été pour lui.

Peu avancé en âge, je ne l'ai connu qu'un instant, et cet instant m'a suffi pour le juger ; aussi ma douleur est égale à la vôtre, et je mêle mes larmes à vos larmes.

Je conserverai à jamais le souvenir de ce moment affreux, où, parvenu dans son dernier asile, son corps fut déposé dans la fosse qui devait le cacher à nos regards.

La main insensible de l'exécuteur des ordres de la mort, fit bruire sur son vêtement funéraire la terre qui nous dévorera tous. Aucune voix ne se fit alors entendre ; mais nos cœurs disaient le dernier adieu à notre ami, et semblaient vouloir partager sa froide demeure,

La mort, la mort, voilà donc où tout se termine ! Force, jeunesse, beauté, grandeur, vous disparaissez devant elle ; la vertu seule parvient à l'immortalité.

Puisqu'il n'est que trop vrai, mes chers Frères, que la vie n'est qu'un songe, travaillons à rendre notre réveil agréable, suivons l'exemple que notre ami nous a laissé ; sa conduite fut celle d'un sage, sa mort fut celle d'un favori du ciel. Redoublons de zèle, donnons le plus fin poli aux ouvrages qui nous ont été confiés, et rendons-nous dignes d'être placés

un jour près de la colonne où George a reçu sa récompense.

George, notre ami, notre F.·.! si mes faibles accens peuvent parvenir jusqu'à toi, ne dédaigne point la prière que je t'adresse ! Descends au milieu de nous! Que ta substance épurée sourie à notre hommage! Sois toujours notre Surveillant, et offre pour nous, à l'Eternel, l'encens que nous brûlons sur ses autels!

O toi qui présides à la naissance des hommes! toi devant qui tout tremble et s'humilie! toi qui, du moindre signe, ébranles l'univers, et peut nous plonger dans le néant! toi qui as reçu dans ton sein celui qui était près de nous ton plus fidèle interprète! laisse encore quelque temps les ouvriers de ce Temple travailler à en consolider les bases. Cependant, si tu nous juges plus dignes d'être réunis à notre F.·., tonne, frappe; il est doux d'être la victime immolée à l'amitié!

CANTATE FUNÈBRE.

PRÉLUDE.

Il a pour motif l'effroi résultant de l'idée de la destruction totale des êtres.

PAR LE F.·. FÉLIX NOGARET.

UN CHORYPHÉE.

Ciel ! de quel bruit retentissent les airs !
Quel vent impétueux ! quels rapides éclairs !
La foudre gronde, elle étincelle ;
Un son fatal a troublé l'univers.
Mon œil se lève à la voûte éternelle :
Dieu paraît..... Devant lui les cieux se sont ouverts.

Les temps sont arrivés. O jour épouvantable !
Terre, voici ton juge ! Il s'avance..... il descend !
De l'airain le bruit formidable
T'annonce ton dernier moment !
L'heure a sonné..... Sur ce globe coupable,
Tout se tait..... Quel silence, image du néant !

CHOEUR.

Voici le jour de tes vengeances,
Dieu terrible !.... Ah ! de tes enfans
Daigne combler les espérances.
Devant les feux étincelans,
Du fer qu'irritent nos offenses,
Les justes mêmes sont tremblans !....
Daigne combler nos espérances,
Appelle à toi tes vrais enfans.

LE CHORYPHÉE revenant comme d'un songe.

(*Symphonie douce.*)

Quel calme! Je respire, et je sors de l'abîme
Où la frayeur m'avait plongé.

(*Situation douloureuse.*)

Mais qu'aperçois-je? Une victime!
Ah! c'est mon frère!..... Hélas! Dieu s'est vengé!
Que dis-je? ô doute affreux de mon cœur affligé!
Appela-t-il un juste? A-t-il puni le crime?
Comment, en un tombeau ce temple est-il changé?

CHOEUR.

De la Toute-Puissance
Respectons les décrets.
Tout est pesé dans sa juste balance:
Respectons ses arrêts,
Evitons sa vengeance.

DUO.

(*Le deuil règne dans le Temple. Musique analogue. Image du regret et de l'étonnement.*)

PREMIER PERSONNAGE.

Qu'est devenu ce Temple magnifique,
Où l'or et les rubis brillaient de toutes parts?

SECOND PERSONNAGE.

Où suis-je? où donc est-il, ce superbe portique?

ENSEMBLE.

Ces colonnes d'azur qui flattaient nos regards,
Et tous les ornemens de ce palais antique,
La mort les a couverts de ses noirs étendards.

CHOEUR.

O douleur! ô tristesse!
Pleurons l'ami de la sagesse.
Il vivait parmi nous;
La mort l'a frappé de ses coups:
Pleurons tous.

O douleur! ô tristesse!
La mort, dans son courroux,
Enlève à l'amitié, ravit à la tendresse,
Un disciple de la sagesse.

Il vivait parmi nous.
La mort l'a frappé de ses coups:
Pleurons tous,
Pleurons sans cesse.

Ici l'Orateur se lève, et prononce l'oraison funèbre du F.·. décédé, qu'un Choryphée chante, si l'éloge est en vers.

L'éloge terminé, la cérémonie continue.

LE VÉNÉRABLE.

Fidèle à l'amitié dont il connut le prix,
Par-delà le tombeau, qu'il en goûte les charmes!
Portons-lui le tribut de nos cœurs attendris.
(*Pause.*)

Le Ven.·. descend du trône, et s'avance vers l'urne. Il est suivi en silence, par les Frères, qui bordent l'orient à droite et à gauche du trône; les Orateurs d'un côté, de l'autre le Secrétaire, marchent derrière les Visiteurs, et sont suivis des deux colonnes.

Arrivé devant l'urne, le Vén.·. reprend:

De fleurs, de baisers et de larmes,
Couvrons ces précieux débris.
(*Pause.*)
Ami, tu n'es point mort, ton âme est dans les cieux!....
Ce mot sacré, tu dois l'entendre!
(*Pause.*)

Le Vén.·. donne à l'urne le mot sacré, et se range pour faire place aux Visiteurs et aux autres Frères;

il monte les degrés du trône, et s'y tient debout, en-dehors, faisant face à l'urne. Alors chacun s'avance.

(Symphonie religieuse, exécutée par des instrumens voilés.)

Chacun donne, par ordre et en silence, le mot à l'urne, à l'imitation du Vén.·.; savoir : un F.·. du côté du midi, un autre F.·. du côté du nord, et ainsi alternativement, jusqu'à ce que tous les Frères (à l'exception de la musique qui reste en place) aient donné le mot et le baiser fraternel, et qu'ils aient, de même, jeté des fleurs sur le tombeau.

Les Visiteurs reprennent leur place. Le F.·. Or.·. et le F.·. Secrétaire se rendent à la leur, en remontant par l'orient, et ainsi de suite.

Le premier Surv.·. seul, au lieu de retourner à la tête de sa colonne, monte les marches du trône, et se tient debout à côté du Vén.·., dans la même position que lui.

(Chant d'union.)

Le Vén.·. et le premier Surv.·., restés debout pendant cette cérémonie, à une égale distance de l'urne, s'en approchent, y posent une main, et donnent l'autre au F.·. le plus près d'eux.

(Les instrumens se taisent.)

LE VÉNÉRABLE.

Autour de lui formons encor ces nœuds,
Symbole du lien le plus pur, le plus tendre.

(Chœur.)

Pendant lequel les Frères entretiennent la chaîne,

qui ne doit se désunir qu'au moment où cesse le chœur, qui les représente.

Ombre chère à nos cœurs, puisse-tu nous entendre !
Puisse-tu, dans ces lieux,
Invisible témoin de nos soins douloureux,
Jouir des pleurs que tu nous fais répandre,
Agréer nos soupirs et nos derniers adieux !

DISCOURS

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME, PAR LE F.·. DESLAURIERS.

Calmez votre douleur, mes FF.·., et cessez un instant d'attacher vos regards sur ces images et ces dépouilles, qui appartiennent au néant; vos pleurs, en arrosant ces enveloppes funéraires, ont acquitté le tribut que vous deviez à ces cendres; maintenant élevons nos pensées, et, contemplant l'être dans son essence, méditons un moment sur cette incarnation de la Divinité, qui animait une vile poussière, et revoyons notre F.·., non tel qu'il était, mais brillant et radieux, et jouissant au sein de son créateur, des bienfaits de l'immortalité.

Être des êtres, je te bénis! tu as gravé dans nos cœurs la science de notre éternité, ce sentiment divin, consolation du juste et terreur du méchant... Du méchant!... il existe donc des êtres assez infortunés pour se refuser aux douces impressions d'un avenir sans fin, puisqu'il en est qui méconnaissent la vertu! Insensés, pour qui tout est périssable! je ne m'étonne plus de votre avidité à chercher des plaisirs factices, à briguer de vains titres, et je vois dans votre erreur les causes et les effets de votre égoïsme.

Ouvrez les yeux, profanes humains! et si votre vue, faible ou bornée, ne vous permet pas de découvrir la

vérité dans l'assemblage parfait des chefs-d'œuvres du grand Arch.·. des mondes, saisissez au moins les images les plus vulgaires, qui vous attestent votre immortalité! voyez cette rosée matinale qui vient fertiliser vos champs, et qu'un immense foyer de lumière ramène en vapeur au lieu qui l'a produite. Regardez cet éclair enfanté par la foudre; aussitôt que sa flamme a brillé sur la terre, il disparaît à vos yeux, et rentre dans les régions dont il est échappé; voilà les signes certains où vous devez reconnaître votre principe et votre destination. La nature n'est qu'une suite de révolutions, où tout est métamorphosé sans cesse, où rien ne périt; tout dans l'univers se produit et se renouvelle à vos yeux; des mondes innombrables parcourent l'espace; aucun d'eux ne s'écarte de sa route tracée par le Tout-Puissant; lui seul, tranquille et ferme, gouverne ces globes sans fin qui vous éclairent; lui seul, né de lui-même, a tout créé, et lui seul enfin vous a transmis cette étincelle qui vous anime, et qui doit être immortelle comme son créateur.

Douter de ces verités, c'est douter de l'existence de Dieu, c'est vouloir être incompréhensible à soi-même.

Invoquerai-je, pour vous éclairer dans les ténèbres, ces sages de la Grèce, lumières vivantes de l'antiquité, qui, les premiers, percèrent cette obscurité qui cachait l'homme à l'homme? Thalès, qui jeta la première étincelle de ce feu sacré; Tias, qui enseignait à vivre comme si on devait mourir l'instant d'après, ou comme si l'on devait toujours vivre; Anaxagoras,

qui ne connaissait d'autre patrie que le ciel; Démocrite, ce philosophe inébranlable, qui prouva que rien ne pouvait naître de rien, et qu'aucune chose ne pouvait être réduite à rien; Socrate, dont la fin sublime nous apprend à apprécier à sa juste valeur, cette enveloppe matérielle qui nous retient à la terre; Platon, qui admit pour principe de sa morale, Dieu comme l'auteur du grand tout et l'intelligence universelle; la matière, comme suppôt de la génération et de la corruption, et la pensée, comme une substance incorporelle qui réside dans l'entendement de Dieu. Tous ces vastes génies, avec moins de preuves que nous n'en possédons, n'ont pu résister à l'impression innée qui leur prouvait la grandeur de notre être. Plus tard, Cicéron vient offrir des certitudes, dans un traité digne du défenseur d'Archias; enfin, Locke, Bayle, Leibnitz, ne nous laissent aucun doute sur notre essence naturelle et spirituelle.

Malgré les schismes et les préjugés qui divisent les différentes sectes de cet hémisphère, nul ne révoque en doute l'immortalité de l'âme; tous, par des sentiers divers, cherchent les portes du ciel, et tous croient à l'éternité, s'ils sont vertueux. Respectons toutes les religions, puisqu'elles concourent au bien social; mais employons tous nos efforts pour éclairer l'incrédule qui les méprise; c'est un F.·. en démence et malheureux, que nous devons rendre à lui-même et au bonheur.

Mais qui pourrait penser que l'homme, sans cesse en butte aux orages de cette vie, n'aurait été jeté sur la terre, que pour y vivre, souffrir et mourir? que de-

viendrait cette chaîne qui, par des gradations insensibles, unit, par deux points opposés, chaque être au grand tout? qui pourrait douter de la continuité de ses parties? Ici, je vois la matière dormant dans l'inertie, attendre qu'elle soit appelée à la vie. Là, végétant, mais insensible, elle ne vit qu'à demi; bientôt le sentiment vient s'unir à la vie, et la complète. Mais cette raison qui brille dans l'homme mortel, n'a pas encore atteint ce degré de splendeur qui doit l'unir aux êtres qui sont tout esprit; et je vois là s'établir le point de contact qui l'enchaîne à son créateur ineffable. Si nous pouvions transiger avec cette assurance, que deviendrait notre orgueil, notre espoir? quel serait le refuge de la vertu? que serait la divinité...? Ah! qu'elle me garde d'un tel blasphème! Lorsque je recueille mes pensées, je ne puis méconnaître en moi cette émanation du Créateur, qui m'accompagne dans cette terre d'exil; je repousse avec un égal dédain, les plaisirs et les maux d'un monde éphémère; je souris au spectacle de la transformation de la matière, et mon âme s'élance fièrement vers l'immortalité.

Mais j'oublie que c'est au milieu de mes Frères que je combats une erreur qui n'appartient qu'au Profane ignorant, et que ces dignes FF.·. D.·. la V.·., pénétrés des grandes vérités de la religion maç.·., bénissent avec moi le Tout-Puissant, du sentiment qu'il imprime dans nos cœurs.

Oui, mes Frères, rendons grâces au grand Arch.·. de l'Un.·., et, détournant nos regards de ce sarcophage, revoyons notre F.·., qui nous tend les bras aux por-

tes de l'éternité; c'est là qu'il invoque pour nous la bonté du Très-Haut, c'est là qu'il doit être rendu à notre amour.

Qu'elle est douce et consolante, mes FF.·., la pensée qui nous réunit dans le sanctuaire de la Divinité, pour ne plus nous séparer de ceux qui nous sont chers! Cette idée nous fait supporter avec résignation les travaux et les chagrins inséparables de la vie humaine; ici, tous nos instans sont comptés par la douleur; là, tout est jouissance, et rien ne marque la durée. Ici, les privations, les maladies, accablent ce corps que nous devons rendre à la terre; là, notre âme, toute spirituelle, jouit des délices de la paix, et reçoit la récompense de ses vertus.

O toi qui fis couler nos pleurs! mon Frère, puis-je encore te regretter, lorsque je contemple la gloire et le bonheur de la vie spirituelle! Ne m'accuserais-tu pas d'égoïsme, si mes vœux te rappelaient sur cette terre d'épreuves? Mais, que dis-je, n'es-tu pas parmi nous! Oui, mon cœur me l'assure, tu assistes à nos travaux, et le F.·. qui tient ton maill.·. n'est que ton suppléant! Ombre chérie! reçois les offrandes de notre amour; certains de ton existence intellectuelle, tes FF.·. te retrouvent encore parmi eux, tu vis dans leurs souvenirs par tes vertus, tes travaux maç.·., et par l'amitié que tu sus leur inspirer, comme tu vis dans le séjour de l'innocence et de la paix. Rien de toi n'est mort qu'une masse hétérogène qui retenait ton âme, et qui devait périr; cette âme n'a rien perdu que la misère et les maux qui s'attachaient à son enveloppe; maintenant, libre et majestueuse, elle s'é-

lance vers l'Être des êtres, dont elle est émanée ; là où tout est réel, solide, là où tout est immuable et permanent.

Ah! si, dans ce séjour où l'homme renaît à la vie, le souvenir du passé se retrace à notre esprit, rappelle-toi sans cesse ces enfans de la poussière, qu'un Dieu rémunérateur daignera un jour admettre à l'éternité. Jette un regard sur ce monument qu'ils entourent ; plains tes FF.·. ; eux seuls habitent le séjour du tombeau et des ténèbres; eux seuls connaissent encore les larmes ; eux seuls enfin sont dignes de pitié, puisqu'ils attendent l'instant qui doit les faire jouir de la félicité !

Et toi, source intarissable de justice et de bonté, puissant moteur des mondes ! répands sur nous les dons de ta sollicitude ! Que ton esprit descende parmi nous; qu'il éclaire nos travaux, et les rende conformes à ta loi ! écoute la prière du sage que nous pleurons; c'est la prière du juste, elle ne sera point vaine; c'est pour nous qu'il t'implore ; bénis ses Frères, pardonne leurs erreurs, protége leur Temple, éclaire leurs âmes, et qu'un jour ils puissent paraître à tes yeux, dignes de leur Créateur et de l'immortalité!

DISCOURS

SUR LES QUALITÉS NÉCESSAIRES POUR ÊTRE ÉLU VÉNÉRABLE DE LOGE, PRONONCÉ PAR LE F.·. D....., PREMIER SURV.·., PRÉSIDANT LA L.·. DES TRINOSOPHES. — 5819.

Mes Frères,

L'ordre des travaux de ce jour est le renouvellement des Officiers dignitaires de la L.·. N'auriez-vous pas, comme moi, désiré qu'il nous eût été présenté quelques idées directrices sur les qualités convenables à chaque fonction ?

J'ai d'abord pensé au Vén.·., et le temps ne m'a plus permis de m'occuper des autres dignitaires. Que votre indulgence, TT.·. CC.·. FF.·., m'accorde quelques minutes, et me permette de retracer devant vous le tableau abrégé des qualités que doit avoir un Vén.·., sur-tout un Vén.·. de la L.·. des *Trinosophes*, de cette L.·., dont la renommée a été si grande, dont l'éclat, comme un fanal placé à l'entrée d'une île hospitalière, attirait vers elle tous ceux qui prenaient quelqu'intérêt à la science Maç.·., à la science de la morale. Je n'abuserai pas de vos momens.

Je conçois trois ordres de qualités que je crois de rigueur : les qualités du cœur, celles de l'esprit, celles du corps.

Affable en même temps que sévère, bienfaisant par caractère, et non par étude ou par système, le Vén.·. d'une L.·. doit savoir accueillir ceux que le malheur poursuit, et savoir repousser tous ces parasites importuns et menteurs, qui fondent leur dîner sur la charité des LL.·.... Il doit être celui qui porte à ses FF.·. le plus d'attachement. Il faut qu'il soit zélé, très-zélé, pour la gloire de l'Ordre, et pour la prospérité de la L.·. qu'il a la faveur de diriger. Il aura donc de l'activité dans le caractère, des goûts qui ne portent pas à la retraite, cette disposition innée à exécuter toutes les démarches que le bien-être de ses Frères exigeront, ce qui suppose que déjà il est assez répandu, et assez bien connu dans la société, pour que son nom seul devienne une recommandation.

En L.·., ses affections personnelles se tairont. Tous les FF.·. seront, à ses yeux, sur la même ligne; il les traitera tous avec une égale aménité. Obligé de faire remplacer temporairement, pour une tenue, quelques dignitaires absens, il n'ira pas, dans l'intention de flatter la petite vanité d'un ami, lui confier une fonction importante qu'un autre remplirait mieux que lui, ou bien, par petite vue de tracasserie, obliger quelqu'autre d'exécuter une mission pénible, pour laquelle il le sait peu propre. Il choisira, sans exception, celui dont les moyens sont en rapport avec la chose à exécuter ou à remplir.

Dans les discussions, il tiendra la balance égale pour toutes les opinions, accordant et maintenant la parole à chacun, dans les termes et dans les limites posées par le règlement. Si les discussions deviennent

bruyantes, il les ramènera au calme; et, se tenant impassible contre les diverses passions, il les remettra toutes sous le niveau de la raison. En posant les questions pour la mise aux voix, les règles du jugement veulent qu'il n'en pose que de simples, et la bonne foi exige qu'elles soient claires et précises. Il ne s'agit là ni de lui ni d'autres, ni de ses opinions, ni de celles d'autrui; il s'agit de la vérité et de la justice.

Les tenues exigent dans le Vén.·. une habitude de présider, et une connaissance des formules et du cérémonial, acquises depuis long-temps; une attention sans efforts, une tête sans distraction, une facilité toute naturelle de voir ce qui se fait, d'entendre ce qui se dit, et de répondre juste et de suite à un mot qu'on reçoit à l'oreille, et tout cela dans le même instant.

Pour accueillir les Visiteurs, il est indispensable de savoir adresser, sans préparation, un compliment approprié à l'esprit et à la réputation de la L.·. à laquelle ils appartiennent; et cela suppose, outre des relations étendues, le talent de saisir sur-le-champ les plus légers rapports, et celui de les faire ressortir naturellement et comme d'eux-mêmes, c'est-à-dire, l'art d'improviser avec agrément, et de répéter bien des fois la même chose, en la reproduisant toujours sous des formes nouvelles et sous des tours variés.

Quant aux réceptions, dans une L.·. comme dans la vôtre, que de choses ne faut-il pas posséder! Fertilité d'imagination, présence d'esprit, tact d'à-propos, pour les questions et les observations; fonds inépuisable de connaissances maçonniques, historiques, scientifiques, philosophiques et religieuses; discer-

nement exquis pour juger promptement, et sur très-peu de mots, le caractère et les talens du Récipiendaire; habileté fine et assurée pour l'amener, par la confiance, à laisser couler d'elles-mêmes ses opinions, ses vues, ses intentions.

J'ai réservé, pour troisième article, le détail des avantages du corps que le Vén.·. doit posséder, parce que l'influence de ces avantages exerce sur les hommes le plus éminent pouvoir. Ainsi, TT.·. CC.·. FF.·., un visage terne et sans couleur, un œil sans expression, qu'on prendrait pour signes d'un cœur froid et d'un esprit lourd; une figure sans cesse en mouvement, qu'on croirait le résultat des agitations de l'âme; une physionomie empreinte de la présomption de la fatuité ou de la sottise, de laquelle on conclurait le vide des idées et l'absence du talent, s'ils venaient à se trouver dans un Vén.·., offriraient un aspect d'abord repoussant, et on tirerait de la L.·. un augure défavorable. Je ne prétends pas qu'on aurait raison; mais enfin les hommes se conduisent guidés par les sens; et vous connaissez le proverbe des anciens : *Vultûs forma, formosa commendatio (Beauté de la figure, belle recommandation).*

Il me paraît indispensable que le Vén.·. soit d'une taille un peu élevée ; je la voudrais même bien prise dans ses contours. Un Vén.·. doit avoir de la dignité dans la représentation : un homme petit et mince ne saurait en avoir. Ses mouvemens trop prompts, semblent brusques et capricieux ; ses évolutions trop courtes, paraissent rapides, l'œil en est fatigué. Ainsi, les vagues brisées des mers étroites, se précipitant

trop vite l'une après l'autre, leurs flots paraissent irrités, et le nautonnier ne se confie à eux qu'en tremblant. Dans les hautes mers, au contraire, de longues et profondes lames se succèdent lentement et avec ordre; l'œil se repose mollement sur leurs ondulations, et le navigateur, balancé avec mesure, est porté sans inquiétude vers le terme de son voyage.

Sans doute vous avez quelquefois vu un évêque dans ses habits pontificaux. Les cérémonies auxquelles il préside sont imposantes; mais vous avez remarqué que, malgré la magnificence du costume, elles perdaient toute leur magie, quand elles étaient exécutées par un pontife plus petit que les personnes qui l'environnaient.

Une dernière observation qui ne semble être rien: ô vous FF.·., qui êtes à l'Occident, et vous FF.·. Visiteurs, quand vous entrez dans le Temple, dites: que vous paraît un petit homme placé à l'Orient (1)?

Mes Frères, ajoutons à ces indispensables qualités, certaines circonstances dans lesquelles il faut que le Vén.·. soit. Il faut qu'il ait une aisance de fortune qui lui permette une mise soignée, tant dans ses habits que dans ses décorations. La simplicité des vêtemens, qui sied si bien à l'homme privé, ou dans l'intérieur de sa maison, n'est pas également permise à l'homme public, dans l'exercice de ses fonctions : ainsi le veut la loi des convenances établies dans les sociétés humaines. Il faut même qu'il soit accoutumé à cette

---

(1) Il n'est que trop commun de voir des Présidens qui ne se donnent pas la peine de se faire entendre.

mise soignée. Il ne suffit pas d'avoir un bel habit sur le dos, il faut que le dos soit fait au bel habit. Ce qui rend si ridicules ceux qui, subitement enrichis, prennent aussitôt un habillement conforme à leur nouvelle position, c'est qu'ils ne savent pas le porter: ils en sont chargés, ils n'en sont pas décorés (1).

Il faut encore que le Vén.·. puisse faire quelques avances, au moins à la caisse de bienfaisance.

J'ai dit que le Vén.·. devait être zélé pour l'Ordre et pour sa L.·.; mais que produira le zèle, si la position de fortune ou de famille, obligeant de donner tout le temps aux affaires profanes ou domestiques, n'en laisse plus assez pour étudier l'art maç.·., ou ne fournit pas les moyens de se procurer les ouvrages manuscrits ou imprimés, nécessaires à son instruction?

Enfin, une L.·. est une vraie administration à diriger. Ce serait donc commettre une grande faute, que d'en charger un F.·. qui, n'ayant jamais eu à parler qu'à ses livres ou à ses cahiers, ignore comment on parle aux hommes, et comment on traite les affaires.

Résumons: Le Vén.·. doit avoir un bon cœur, un esprit juste, une tête forte, un caractère conciliant, un extérieur agréable, de la taille, et savoir s'exprimer avec dignité. Il doit connaître les hommes et les choses, sur-tout la science maçonnique, et pouvoir vivre presqu'indépendant d'autrui. Il doit être doué d'une grande activité, versé dans la science de l'administration.....

---

(1) De même un homme accoutumé à être bien mis, serait assez gauche sous la veste d'un charbonnier.

Eh mais! qu'entends-je autour de moi?

« Tu viens, T.·.-C.·. F.·., de dépeindre le Vén.·. qui nous a réunis, et que de grands intérêts emportent au-delà des mers (1). » Eh! oui, mes FF.·., il ne m'a fallu que songer au Vén.·. qui a fondé cette L.·., pour tracer le portrait du Vén.·. qu'il vous faut. Nommez maintenant celui d'entre vous qui approche le plus du modèle.

---

(1) Le T.·.-C.·. F.·. R....

DES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS.

EXTRAIT d'un ouvrage ayant pour titre : *Essai sur les Initiations anciennes et modernes.*

Viminex crates et mystica vannus Iacchi.
VIRG.

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les mystères des anciens (1), les plus célèbres, ceux qu'on entoura de l'appareil le plus éclatant, furent sans doute ceux d'Eleusis. Ils survécurent à tous les autres ; les Dactyles, les Curétes, les prêtres d'Adonis, des Cabires, ceux d'Egypte même, virent anéantir le culte secret de leurs divinités ; les mystères d'Eleusis, chaque jour plus brillans, ré-

(1) Les mystères étaient appelés par les Grecs, MUSERIA, *telete, orgia.*

Le mot *mystère* semble venir du verbe MUEIN (fermer), d'où se forment MUSERIA (silence), et MUSÊS (initié).

Casaubon cherchait cette étymologie dans les mots hébraïques, MISTAR, MISTOR, *vellum, absconsio, latibulum.*

Cornutus prétendait la trouver dans le mot MYSIAN (rassasier), parce que les principaux mystères appartenaient à Gérès, déesse de l'agriculture.

Nous ne parlerons pas des conjectures de Jamblique et de Clément d'Alexandrie ; elles ne méritent pas qu'on s'y arrête un instant. Le premier tirait cette étymologie de la magie exercée par le moyen des *rats ;* le second du nom d'un Athénien tué à la chasse.

gnèrent encore long-temps sur la Grèce et sur le monde entier (1). Aussi, dit Court-de-Gebelin, « la » gloire de ces mystères ne parut jamais avec plus » d'éclat que lorsque les Romains eurent asservi les » nations sous leur joug, et qu'ils se virent eux-mêmes » les esclaves vils et rampans de monarques insensés. » C'est dans ces mystères que la liberté expirante vint » chercher un asile; c'est par eux que les hommes » se consolaient des maux dont ils étaient accablés; » c'est par eux que l'Ordre banni de partout, chercha » à se soutenir; et qu'il fit espérer aux mortels qu'un » jour ils le verraient rétabli. »

Introduits chez les Grecs, avec la civilisation dont ils furent la source, leur origine se perd dans la nuit des temps, il est presqu'impossible de leur assigner une date précise.

Cérès les institua, disaient les *Initiés;* elle en régla elle-même les cérémonies. La déesse des moissons, ajoutaient-ils, avait déjà parcouru une partie du monde; déjà ses lois bienfaisantes avaient éclairé une portion de l'univers, lorsqu'elle apprit l'enlèvement de sa fille Proserpine. Inquiète, désolée, elle s'élance sur ses traces, dirigeant ses pas incertains à la lueur de deux flambeaux qu'elle avait allumés à la flamme de l'Etna. Elle recommence ses courses, parcourt de nouveau la terre, et arrive par hasard dans les plaines d'*Eleusis.* Charmée de l'accueil qu'elle reçut de Célée, roi de cette contrée de l'Attique, elle

(1) Ils ne furent entièrement supprimés que sous l'empire de Théodose.

nourrit de son lait le jeune *Triptolème* son fils (1), et se chargea de l'instruction de cet enfant. C'est par lui qu'elle fit aux habitans d'Eleusis les deux plus beaux présens que les dieux puissent accorder aux mortels, l'art de l'agriculture et la connaissance de la doctrine sacrée (2). On ajoute que, s'attachant chaque jour davantage à son fils d'adoption, elle voulut le rendre immortel. Elle avait préparé l'appareil mystique; l'enfant était posé sur l'autel, tout-à-coup des flammes l'environnent. Metanire (3), mère de Triptolème, n'écoute que son effroi; oubliant les leçons de Cérès, elle jette un cri, s'élance, reprend son fils, et l'empêche, par un excès de tendresse, de jouir des bienfaits dont la déesse allait le combler.

Telle était l'origine que l'Athénien donnait au culte d'Eleusine, ou, pour mieux dire, tel était le voile allégorique sous lequel on cachait aux yeux du vulgaire le secret des initiations. Tout dans ces mystères semblait se rattacher à ces premiers erremens. *Les courses de Cérès* étaient figurées par des danses mystiques. Le *Cyceon* était la nourriture que lui présenta *Baubo* à son arrivée dans l'Attique, jusqu'aux railleries dont

---

(1) D'autres mythographes attribuent toute cette histoire à Deiphon ou Démophon, qu'ils disent aussi fils de Célée.

(2) *Multa eximia divinaque videntur Athenæ tuæ peperisse, atque in vita hominum attulisse, tum nihil melius illis mysteriis, quibus agresti immanique vita exculti et mitigati sumus; initiaque ut appellantur, ita re vera principia vitæ cognoscimus.* (Cic. de legib. I. II.)

(3) Mega ou Meganire.

le peuple et les Initiés s'accablaient mutuellement sur le pont de Céphyse, en mémoire des efforts que fit la vieille Iambé, pour adoucir, par ses contes et ses plaisanteries, la douleur de Cérès, assise alors sur la pierre *Agelaste* (1), auprès du puits *Kallichore* (2).

Le peuple ne voyait autre chose dans les cérémonies d'Eleusis, que l'histoire des courses et des aventures de la déesse des moissons. Le philosophe, au contraire, soulevant une partie du voile, ne voulait apercevoir dans ces fêtes célèbres, qu'un moyen puissant de faire prospérer l'agriculture; les prêtres, selon lui, n'avaient revêtu ces cérémonies d'une apparence de mystère, que pour les rendre plus augustes aux yeux du vulgaire, qui n'admire et ne révère que ce qui passe les bornes de son entendement.

Tous deux se trompaient également; l'un n'apercevait que l'emblème qui voilait le secret des mystères, et l'autre, qu'une faible partie du but des grands hommes qui créèrent les initiations, vingt siècles avant la civilisation de la Grèce. Ainsi, des écrivains, d'ailleurs éclairés, abusés par quelques mots échappés à l'indiscrétion, par le nom emblématique de l'Ordre, par les instrumens consacrés dans la Franc-Maçon∴, et qui forment une partie de son emblème; ainsi, dis-je, ils ont erré, lorsqu'ils ont cru pouvoir fixer l'origine et découvrir le but de cet

---

(1) *Agelaste*, triste.

(2) *Kallichore* (belle danse). Au retour de la procession d'Iacchus on exécutait des danses mystiques autour de ce puits, sur les bords duquel il étiat défendu de se reposer.

Ordre célèbre, et plus encore, lorsqu'ils n'ont voulu voir dans les disciples des sages du GANGE et du NIL, que les descendans obscurs des Maçons qui élevèrent la tour de Strasbourg et le temple de Saint-Paul.

Après avoir indiqué les idées mythologiques sur l'origine du culte Eleusinien, nous allons chercher à remplacer la fable par des opinions historiques qui, si elles ne sont pas certaines, sont au moins antiques et probables.

Les uns prétendent que Danaüs apporta d'Egypte les cérémonies mystérieuses de Cérès. D'autres en font honneur à Orphée ou à son fils Musée (1), à Triptolème, à Eumolpe et à Erechtée (2); mais presque tous les anciens historiens se réunissent pour faire venir d'Egypte les mystères et leurs fondateurs. Eumolpe fut le seul qui, dit-on, les apporta de Samothrace, où était établi le culte des Cabires.

Je pense que l'institution des mystères d'Eleusis est due à Triptolème (3). Ce héros fut, selon Dio-

---

(1) Theodoret (*Græcanic. affect. lib.* 1).

(2) La Grèce, livrée aux horreurs de la famine à la suite d'une longue sécheresse, reçut des blés de l'Egypte, qui, cette même année, avait fait une récolte abondante. Erechtée fut chargé d'amener ce secours. Les Athéniens, remplis de reconnaissance, le proclamèrent roi. Il établit à Eleusis, en faveur de ses sujets, les mystères de sa patrie. (*Diod. de Sic. liv.* 5.)

(3) Les Athéniens consacraient à Triptolème des statues et des temples; ils lui élevèrent un autel à l'aire sacrée, sur laquelle on prétendait qu'il avait le premier foulé les grains. On voit, sur les monumens, ce héros ayant le pied sur un dragon, et menant une charrue attelée de deux bœufs. On le représente aussi tenant des épis de blé ou des pavots, debout sur un char traîné par des dragons. Enfin on le reconnaît à côté de Cérès, qui lui tient la main. (Sainte-Croix. *Recherches sur Tript.*)

dore de Sicile, le compagnon d'Osiris; mais celui-ci remonte à la plus haute antiquité, et Triptolème paraît avoir vécu quinze siècles à peu près avant l'ère vulgaire. En cherchant à dégager son histoire des fables dont les mythographes l'ont embellie, on peut croire que ce héros naquit à Eleusis; il était fils de Celée, roi, ou pour mieux dire, chef d'une peuplade sauvage, comme toutes celles qui habitaient la Grèce à cette époque. Un heureux hasard, le désir de s'instruire, conduisit ses pas dans des contrées plus civilisées; il parvint en Egypte. Admis à l'initiation, la seconde épreuve ébranla son courage; il jeta un cri, et sortit précipitamment du lac de feu dans lequel il était plongé.

Cette circonstance engagea les poëtes à feindre que Cérès voulant le rendre immortel, sa mère, Métanire, le retira des flammes que la déesse lui faisait traverser. Emblème ingénieux des flammes expiatoires au travers desquelles l'Initié devait passer dans la seconde épreuve, et qui devait le conduire à l'immortalité, en le faisant participer aux bienfaits de l'initiation, dont les effets étaient de rapprocher l'homme de la divinité, et de le rendre immortel comme elle.

Dans cette fable charmante, la crainte de la mort, la faiblesse humaine, est exprimée par Métanire, et opposée à la confiance aveugle, au dévouement entier, à l'obéissance absolue aux ordres du ciel, représentés sous l'emblème de Cérès.

D'après les lois de l'initiation égyptienne, Triptolème devait passer sa vie dans les sombres souterrains

où il était descendu ; mais ses vertus, ses rares qualités, le besoin d'envoyer un législateur à la Grèce encore barbare, engagèrent les prêtres d'Isis à transgresser une loi qu'on oublia encore une fois en faveur d'Orphée.

Triptolème reçut, avec une partie de la doctrine sacrée, les connaissances les plus étendues sur l'agriculture : art ignoré dans sa patrie, et déjà porté au plus haut degré de splendeur chez le sage et antique Egyptien.

De retour à Eleusis, le fils de Métanire s'empressa de mettre à profit les leçons de ses sages instituteurs. Il sema d'orge le champ de Rharia ou de Rharion, rassembla ses sauvages compatriotes, en fit d'utiles agriculteurs ; bientôt les belles plaines d'Eleusis furent couvertes d'épis ; des moissons abondantes s'élevèrent dans ces lieux où croissaient auparavant l'herbe inutile et la ronce du désert.

Triptolème (1) ajouta un nouveau présent à ce premier bienfait ; il jeta les fondemens du temple d'Eleusis, et partagea avec quelques-uns de ses sujets,

---

(1) L'établissement des mystères a fait dire aux poëtes, que Triptolème était un des juges des enfers.

On verra constamment, chez les anciens, les enfers devenir le symbole de l'initiation :

Inferos autem subire est sacra celebrare Proserpinæ.
(*Servius ad Æneid.* L. VI.)

La descente aux enfers, d'Hercule et d'Enée, ne signifie pas autre chose ; on s'en convaincra en relisant le sixième chant de l'Enéide. On retrouve dans ce sublime morceau, jusqu'à la première formule initiatoire : *Procul, ô procul este profani.*

les connaissances qu'il avait acquises chez les prêtres égyptiens. Imbu des principes de ses maîtres, il en éloigna la multitude, en les environnant d'épreuves, et en couvrant la lumière du voile imposant de l'initiation.

On ajoute que, quelque temps après l'établissement des mystères, Eumolpe, amenant de Samothrace du secours aux Eleusiniens, alors en guerre avec les Athéniens, transporta dans l'Attique le culte des Cabires, et l'adapta à celui de Cérès.

Telle est, je crois, l'origine la plus probable qu'on puisse assigner aux *Eleusinies*. On sent facilement qu'un moment de faiblesse ayant privé Triptolème de l'entière connaissance de la doctrine sacrée, ses mystères ne purent, en aucun temps, parvenir à la haute importance de ceux de l'Egypte, même avec le secours des lumières qu'Eumolpe avait apportées de Samothrace. Les prêtres d'Osiris n'admirent jamais à l'initiation, qu'un très-petit nombre d'hommes privilégiés, tandis que ceux d'Eleusis initiaient avec la plus grande facilité. Presque tous les Athéniens voulaient participer aux avantages qu'ils promettaient. Hérodote porte à trente mille le nombre des *Initiés* qui accompagnaient la procession d'Iacchus, dans la plaine de *Thriase*, lorsque Xercès entra dans l'Attique.

Je suis loin de croire, cependant, que le secret des mystères fut livré tout entier à cette multitude. Quoique les anciens ne nous aient rien laissé de positif sur ce point, tout porte à croire que les *Mystes* ou

Initiés étaient secrètement divisés en plusieurs classes, dont la plus grande partie ne possédait que des mots et des signes ; tandis que quelques-uns d'entr'eux, distingués par leurs vertus et par la hauteur de leurs connaissances, pénétraient jusqu'au fond du sanctuaire, et recevaient, sans aucune restriction, la lumière éleusinienne, qu'ils étaient chargés de transmettre.

Pendant assez long-temps, les habitans d'Eleusis furent les seuls possesseurs du temple et des mystères de Cérès et de Proserpine. Soumise par Erechtée, roi d'Athènes, cette petite nation se confondit avec les vainqueurs, sous la condition expresse que les mystères seraient toujours célébrés dans son territoire, et le sacerdoce conservé dans la famille d'Eumolpe, roi d'Eleusis. Depuis cette époque, les rites éleusiniens appartinrent exclusivement au peuple de Minerve.

Les mystères de Cérès formaient le point le plus important de la religion d'Athènes ; ils n'étaient pas comme les nôtres, le partage d'une société particulière. Le gouvernement ne se contentait pas de les tolérer et de les protéger tacitement ; ils appartenaient à la république. Les délits qui pouvaient avoir rapport à leur célébration, étaient placés dans la même classe que ceux qui attentaient à la sûreté de l'État, et punis avec une égale sévérité.

Pendant qu'Athènes fut gouvernée par des rois, le sacerdoce fut uni à la royauté. Après la mort héroïque de Codrus, son peuple ayant adopté le gouvernement

républicain, la direction des mystères fut confiée à l'un de ses premiers magistrats. Cette fonction sacrée lui fit donner le nom d'*Archonte-roi.*

Quatre ministres principaux partageaient les soins du sacerdoce, et avaient l'intendance suprême sur tout ce qui avait rapport au culte secret d'Eleusis, l'Hiérophante, le Dadouque, l'Hiérocéryce et l'Epibome. Tous quatre étaient tirés de l'ancienne famille des Eumolpides, ou de celle des Ceryces, qui n'était qu'une branche de la première (1).

L'Hiérophante (2), qu'on nommait aussi *Prophète*, ou Mystagogue (3), était chef des mystères. Sa personne était sacrée; les Athéniens ne faisaient presqu'aucune différence entre l'Hiérophante et les dieux au culte desquels il était attaché. Pendant la durée de son ministère, qui était à vie, il était défendu de prononcer son nom (4). Astreint à une continence perpétuelle, des frictions de ciguë le mettaient en état d'observer cette loi (5).

---

(1) Pausanias cite le fragment d'un hymne très-ancien, où se trouvent les noms des quatre premiers qui remplirent ce ministère : ce sont Triptolème, Eumolpe, Celéus et Dioclès.

(2) *Hiérophante*, qui révèle les choses saintes, de *Ieros*, *saint*; et *Phaino*, *je montre*, *je mets en lumière*.

(3) Conducteur des Initiés.

(4) Comme chez les Hébreux, de prononcer le nom révéré du dieu suprême *Jehovah*, que l'Hiérophante représentait à Eleusis, sous le nom de Demiourgos. Pour se faire une idée de la vénération qu'inspirait ce Pontife, il faut se rappeler qu'il était ordinaire à Athènes, de demander une grâce en son nom, comme au nom de la divinité.

(5) Quelques auteurs prétendent que le célibat de l'Hiérophante ne

Revêtu des emblèmes de la divinité créatrice (Demiourgos), couvert de pourpre, le front orné du diadème, l'Hiérophante, distingué par sa longue chevelure et son air imposant, était assis sur un trône (1).

Le second ministre d'Eleusis était le DADOUQUE (2); son nom indique assez que sa principale fonction était de porter le flambeau sacré : un soleil d'or brillait sur sa poitrine; sa chevelure, ses bandelettes, arrangées en forme de diadème, rapprochaient son costume de celui de l'Hiérophante (3) ; il marchait à la tête des Lampadophores, dont il était le chef, et présidait à la procession des flambeaux.

L'HIÉROCERYCE (4), couvert des ornemens de Mercure, prononçait les formules sacrées, veillait à la sûreté des mystères, en écartant les Profanes du sanctuaire de Cérés; il était chargé d'introduire les Initiés dans le temple, et d'y faire régner le plus profond silence (5); il portait à sa main un *caducée.*

L'EPIBOME (assistant à l'autel), était le dernier des ministres du premier ordre; le front chargé d'un

---

durait que pendant les fonctions du sacerdoce ; que, du reste, il pouvait être marié, mais qu'il ne devait épouser qu'une seule femme.

(1) L'Hiérophante avait sous lui plusieurs ministres du second ordre, qu'on appelait *Exegètes, explicateurs des choses sacrées.*

(2) Porte flambeau.

(3) Il portait les ornemens sacrés hors des fonctions de son ministère. On se rappelle qu'un Perse prit pour un roi le dadouque Callias, à la bataille de Marathon.

(4) Héraut sacré.

(5) On ajoute qu'il précédait la procession des Lampadophores, et aidait la femme de l'Archonte-roi, dans ses fonctions mystiques.

croissant d'argent, il aidait l'Hiérophante dans les fonctions de son ministère. M. de Sainte-Croix pense qu'à l'exemple des prêtres d'Isis, il portait un ou plusieurs petits autels dans les pompes sacrées (1).

Tous les quatre étaient vêtus de robes de pourpre; ils portaient des couronnes d'if ou de myrte, et une clef suspendue à l'épaule (2).

Un grand nombre de prêtres d'un rang inférieur, remplissait les fonctions secondaires, et ajoutait à l'éclat des processions éleusiaques. Les uns sous les noms d'LACCHOGOGUE (3), de KOUROTROPHE, de DAEIRITE, étaient consacrés au culte particulier d'Iacchus, de Cérès, considérée comme la terre, et de Proserpine.

Les PYROPHORES (4) et les PANAGES (5), étaient chargés principalement des rites mystérieux.

---

(1) Les emblèmes de ces ministres du premier ordre sont les mêmes que ceux des chefs maçonniques. Ainsi l'Hyérophante, revêtu des ornemens de la divinité suprême, est représenté dans les Loges par le Maître, dont l'emblème est l'étoile flamboyante, au centre de laquelle se trouve la lettre *jod*, monade exprimant l'être incréé, le fondement de toutes choses, le Démiourgos des Grecs. Le soleil et la lune, symboles du Dadouque et de l'Epibome, ont été consacrés aux premier et second Surveillans ; aussi ces chefs sont appelés lumières.

De l'Hiérocéryce, *héraut sacré*, nous avons fait l'Orateur. Il est inutile de rappeler que l'éloquence était une des principales attributions de Mercure, dont l'Hiérocéryce portait le caducée.

(2) Symbole des divinités infernales et du secret qu'ils devaient garder. (*Sainte-Croix. Recherches sur les mystères, etc.* Sect. IV, art. I.)

(3) Celui-ci, comme son nom d'Iacchogogue, ou mieux Iacchagogue, semble l'indiquer, était sans doute chargé du transport d'Iacchus d'Athènes à Eleusis, lors de la fameuse procession du sixième jour des mystères.

(4) Qui porte le feu.

(5) *Panages*, purs, saints, vénérables. On croit que les Panages n'étaient pas des prêtres, mais des initiés.

L'Hydrane purifiait les récipiendaires, et avait, après le *Dadouque*, la direction des mystères d'Agra. L'Hiéraule jouait de la flûte sacrée; le Lichnophore, ou Scaphephore, portait le van mystique.

Le soin des libations regardait les Spondophores; les Ramnophores et les Canephores portaient des branches d'arbres et des corbeilles, qui toutes avaient rapport à quelqu'usage mystérieux.

Des prêtresses, présidées par une femme de la famille des Philléides, étaient chargées de cérémonies sans doute moins importantes; on les nommait *Mélisses*, *Thasiades*, *Hiérophantides* ou *Prophantides*; peut-être ces deux derniers titres étaient-ils réservés à la première d'entr'elles, à laquelle les pontifes avaient confié le soin d'initier les femmes, obligées de paraître nues dans cette cérémonie (1).

---

(1) Les femmes étaient-elles admises à la connaissance des grands mystères? Les prêtresses, chargées de les initier, donneraient à penser qu'elles pouvaient y participer. Je ne le crois cependant pas. Le silence des anciens à cet égard, semble laisser la question incertaine; mais ce silence même n'est-il pas une preuve? Les premiers Chrétiens, les Pères de l'église, qui ont tant déclamé contre les mystères, auraient-ils manqué d'appuyer sur ce mélange des sexes dans un lieu secret, au milieu des ténèbres, au sein d'une association dont la première loi était de garder un silence inviolable sur toutes les choses qui avaient trait à l'initiation?

Il me paraît plus probable qu'on avait institué, en faveur des femmes, des mystères purement religieux, qui, sous la direction des prêtresses dont nous venons de parler, se célébraient avec éclat; mais dans lesquels, à l'aide de quelques formes mystérieuses, on n'avait d'autre but que de leur faire chérir les vertus de leur sexe. On ne cherchait pas, sans doute, à mettre sous leurs yeux une doctrine qui, sous aucun rapport, ne pouvait convenir aux femmes d'Athènes. Destinées, par les lois, à ne remplir dans l'état qu'un rôle secondaire, elles ne recevaient en général

Il paraît qu'on choisissait des femmes d'un grand mérite, pour remplir cette première dignité. On cite avec plaisir quelques réponses remplies d'esprit et

---

qu'une éducation bornée, presque toujours réduite aux talens de pur agrément. Je le répète, il aurait donc été de la plus haute imprudence de présenter à des femmes peu instruites, une morale dont les principes tendaient manifestement à détruire tous les préjugés, et à remplacer cette lueur trompeuse, mais salutaire, par le flambeau pur et brillant de la raison.

Qu'on se rappelle, d'ailleurs, les railleries qu'Aristophane se permet contre les mystères des femmes, dans sa comédie des *Thesmophoriazuses;* le supplice aurait immédiatement suivi de pareilles plaisanteries, si les Thesmophories, ou mystères auxquels les femmes étaient initiées, avaient contenu la moindre partie de la doctrine Eleusinienne.

Les mêmes motifs déterminent à penser qu'une faible partie des *Mystes* était initiée au secret entier des mystères, et que, loin de confier la doctrine sacrée à une multitude aveugle, les ministres d'Eleusis la cachaient soigneusement, et n'en faisaient part qu'à un petit nombre de sages.

Les fêtes mystérieuses célébrées par les femmes, leur appartenaient exclusivement. Une loi en vigueur chez les Grecs et les Romains, condamnait à la mort, ou du moins à la perte de la vue, l'homme surpris dans leur Temple pendant ces solennités.

On peut conclure, peut-être, de tout ce que nous venons de dire, que les femmes n'étaient pas admises à la véritable initiation; exclusion qu'elles partageaient avec la plupart de ceux à qui des signes, des formules et de vaines cérémonies avaient persuadé qu'ils possédaient le secret des mystères Eleusiniens. Je laisse aux *vrais Maçons* le soin de peser cette dernière circonstance; *eux seuls peuvent sentir ce nouveau rapport entre les initiations antiques et celles qui leur ont succédé.*

Je le répète, les rites *Thesmophoriens,* ceux de la *Bonne-Déesse,* n'étaient autre chose que des fêtes religieuses plus ou moins agréables, ressemblant en quelque sorte à notre Maçonnerie d'adoption. Le nombre cinq, répété plusieurs fois, et qui semble particulièrement consacré aux Thesmophories, est un rapport de plus entre les mystères des Grecques et cette institution charmante, dont nous aurions puisé l'idée chez elles, si les Français avaient besoin d'exemples pour concevoir la pensée de se rapprocher sans cesse du sexe le plus aimable.

Nous reviendrons, dans un autre mémoire, sur les *Thesmophories,* les *Fêtes de Cérès-Cabirie;* les *Mystères de la Bonne-Déesse,* etc.

de véritable philosophie, d'une d'entr'elles, nommée Théano. On se rappelle qu'à l'époque où le brillant Alcibiade fut accusé d'avoir violé la sainteté des mystères, en les imitant avec ses amis, à la suite d'un repas licencieux, la seule Théano refusa de suivre l'exemple des prêtres qui maudirent ce célèbre Athénien, et prononça ces mots, trop souvent oubliés par les ministres de tous les cultes : « *Qu'elle était » prêtresse pour prier et bénir, et non pour maudire au » nom des dieux.* »

Pour bien sentir la sagesse et le courage qui préside à cette réponse, il faut se rappeler l'effervescence, la fureur des Athéniens, contre le fils de Clinias ; il faut se représenter une femme environnée de furieux, qui, pénétrée des principes de son ministère de paix, ose seule résister au sénat, au peuple, aux prêtres, soulevés contre un homme plus imprudent que coupable.

On peut ajouter aux différens ministres que nous venons de nommer, quatre citoyens, dont les deux derniers devaient être de la famille des Eumolpides, et de celle des Ceryces ; ils partageaient les fonctions de l'Archonte-roi, et étaient appelés Epimenètes (inspecteurs).

Enfin, dix autres personnes, nommées chaque année par le peuple, qui, sous le nom d'Hiéropœés, présidaient aux sacrifices.

Les mystères de Cérès étaient célébrés dans le territoire d'*Eleusis* (1), petite ville éloignée d'Athènes,

---

(1) Quelques auteurs prétendent qu'on devait appeler cette ville, non

d'environ cent stades (1); le chemin qui y conduisait s'appelait la *Voie Sacrée* (2). A quelque distance d'Eleusis, elle était coupée par le Céphyse, sur lequel on avait construit un pont (3). C'était en cet endroit que, pendant les fêtes, une troupe de peuple attendait les passans, pour les assaillir d'injures et de plaisanteries mordantes.

Environ quarante stades (4) plus loin, à une faible distance de la mer (5), se trouvait la ville d'Eleusis, bâtie au pied d'une colline, sur le penchant de laquelle était élevé le temple fameux où se célébraient les mystères.

---

pas Eleusis, mais Eleusine. Harpocration et Pausanias semblent confirmer cette orthographe, en faisant venir son nom d'Eleusinas, fils de Mercure.

On croit, et cette opinion semble la plus probable, que le nom de cette ville rappelle l'arrivée de Cérès dans cette partie de l'Attique. Eleusis signifie retour, arrivée.

Le savant auteur de *l'Antiquité dévoilée*, s'est trompé, sans doute, lorsque, rejetant une étymologie si claire et si naturelle, il a été chercher au nom d'une ville grecque, une origine hébraïque. Il prétend que le mot Eleusis vient de l'hébreux *El-isei Eloi-isei*, qui signifie Dieu est mon salut, salut de Dieu.

Les médailles d'Eleusis représentent Cérès sur un char traîné par deux dragons; au revers, un sanglier.

(1) Trois lieues (de 2500 toises), plus 1950 toises. Treize milles romains, suivant l'itinéraire d'Antonin.

(2) Ce chemin était pavé de larges carreaux. La porte par laquelle on sortait d'Athènes, s'appelait aussi *la porte sacrée;* elle était située entre les portes Itoniennes et celle du Pyrée.

(3) Il fut emporté par un débordement. Hadrien, sous le règne duquel arriva cet événement, le fit rétablir à ses frais. Cet empereur était initié.

(4) Une lieue, 1280 toises.

(5) 1750 pas géométriques, suivant M. de Sainte-Croix.

Ce temple, déjà reconstruit, fut détruit une seconde fois par Xercès. Ce fut sans doute la raison qui engagea les Eumolpides à refuser l'initiation aux Mèdes et aux Persans. Une loi formelle interdisait pour toujours l'entrée du Temple à ces deux nations.

Périclès conçut le projet de donner un nouvel asile aux mystères de Cérès et de Proserpine. A la voix du protecteur des arts, on vit accourir à Athènes les plus célèbres artistes. Ictinus, Métagènes, Corœbus, Megaclès, Callicrates, se réunirent pour élever ce vaste et magnifique édifice, qu'enrichit sans doute le talent sublime de Phidias, d'Agoracrite et d'Alcamène.

Le Temple formait un *carré-long;* sa longueur était de trois cent soixante-trois pieds, sa largeur de trois cent sept.

Il était construit en marbre pentélique, et *tourné du côté de l'Orient.* Dix colonnes cannelées (1) en décoraient la façade principale, et formaient devant l'édifice un vaste et magnifique vestibule (2); un même nombre de pilastres était sans doute appliqué contre le bâtiment.

Une vaste enceinte, entourée de murailles également de marbre blanc, s'étendait autour du Temple; elle était destinée à contenir la foule des Initiés aux petits mystères, pendant l'instant qui précédait la dernière initiation.

---

(1) Les colonnes avaient six pieds et demi de diamètre; les cannelures, six pouces.

(2) Cette partie du Temple n'appartenait pas aux premiers architectes; elle fut ajoutée par Philon, dans le siècle qui suivit celui de Périclès.

Le Temple était divisé en deux parties; *la Seque, Celle mystique* ou nef, et *le Sanctuaire* ou *Telesterion* (1).

La nef seule était un des plus vastes édifices de la Grèce; elle était entourée de plusieurs rangs de colonnes, posés les uns sur les autres.

Il paraît que le sanctuaire dans lequel l'Hiérophante seul avait le droit d'entrer, était séparé de la nef par une colonnade, et environné de voiles de *pourpre.* Une vaste fenêtre s'ouvrait dans la voûte élevée au-dessus du sanctuaire.

Derrière le Temple, et entourés sans doute par la longue muraille dont nous avons parlé, se trouvaient des jardins d'une grande étendue; embellis de ruisseaux, de fontaines, de bosquets enchantés; ils rassemblaient tout ce que l'imagination peut concevoir de plus délicieux.

Les ordres Dorique et Ionique, moins élégans, mais plus majestueux que le Corinthien, décoraient ce superbe monument, qui devint, suivant l'expression d'Aristide, le temple commun de l'univers.

Aux environs de l'édifice sacré, s'élevaient plusieurs autels et d'autres monumens, destinés sans doute à des usages mystérieux.

Tel était le fameux temple d'Eleusis (2), ou, pour

---

(1) Ce dernier titre était particulierement consacré au sanctuaire d'Eleusis.

(2) Il fut consumé par les flammes, dans le second siècle de l'ère vulgaire. Il fut bientôt réédifié; mais (ajoute M. de Sainte-Croix), on doit juger, par l'état où se trouvait alors la Grèce, qu'il ne put recouvrer son ancienne splendeur; peut-être même fut-il élevé sur un plan moins étendu.

mieux dire, telle est l'idée que peuvent en donner ses ruines retrouvées, et si ingénieusement indiquées par Wood et Chandler, et les faibles traces qui nous en restent dans les ouvrages des anciens.

C'était dans cette vaste enceinte que se célébraient ces fêtes et ces mystères si long-temps révérés ; c'était là, qu'entouré de ce que la religion peut présenter de plus auguste, au milieu des prestiges les plus éclatans, l'Hiérophante faisait entendre sa voix. Interprète de la nature, sa main bienfaisante faisait tomber pour toujours le voile grossier qui couvrait les yeux de l'Initié.

Tous les hommes n'avaient pas un droit égal à l'initiation. Les Athéniens seuls purent d'abord y participer. Cette loi, sans être jamais abrogée, fut adoucie par la suite. Un étranger ne pouvant être Athénien par la nature, pouvait le devenir par la loi, en se faisant adopter par un citoyen. Ainsi Hercule fut initié comme fils adoptif de Pylius (1); Aphidnus servit de père à Castor et Pollux. Hippocrate et Anacharsis ne purent être initiés qu'après que leurs noms eurent été inscrits parmi ceux des citoyens d'Athènes. Les homicides étaient formellement exclus. L'homme coupable d'un meurtre, même involontaire, ne pou-

(1) Ce nom de Pylius fut ensuite donné à l'Initié qui présentait un étranger à l'initiation.

Ce que nous apprend ce récit (l'adoption d'Hercule), dit Court de Gebelin, c'est que les Initiés, du moins les étrangers, étaient présentés par un père adoptif, tels que les *parains* dans l'église chrétienne, et qu'on appelait ce parain Pylius, nom très-bien imaginé, puisqu'il signifie introducteur, venant du mot *pyle*, une porte. (*Hist. du Calendrier.*)

vait être admis qu'après avoir subi la cérémonie de l'expiation (1).

Une loi solennelle défendait l'entrée du Temple aux esclaves, aux Mèdes et aux Perses, ennemis naturels des Athéniens, aux criminels; enfin, à tous les hommes dont la conscience n'était pas pure.

Les *Eleusinies* étaient divisées en grands et en petits mystères.

La fête des grands mystères était célébrée le quinze du mois de Boëdromion (2), et celle des petits mystères, six mois auparavant, dans le cours du mois Anthesterion (3).

La cérémonie des petits mystères ne se faisait point à Eleusis; elle avait lieu dans un temple de Cérès, situé à quelques pas d'Athènes, assez près d'Agra, au pied du mont Hymette, et sur les bords de l'Ilissus.

On se préparait à la purification qui devait précéder l'initiation aux mystères, par une longue suite

---

(1) Dans cette cérémonie, le coupable était assis sur un siége peu élevé. Il devait garder un profond silence. Après les premiers rites expiatoires, on sacrifiait en son nom un jeune porc, et on lui frottait le corps avec le sang de la victime.

(2) Troisième mois de l'année athénienne; il répondait à la fin d'août et au commencement de septembre. Ce mois est fameux dans les fastes de la Grèce, par trois victoires célèbres remportées sur les Barbares : celles de Marathon, de Platée et d'Arbelles. Les Grecs étaient persuadés qu'ils devaient ces succès à la protection de Cérès Eleusine. Iacchus avait, disaient-ils, combattu pour eux à Salamine, et le voisinage de deux temples de la déesse d'Eleusis avait contribué à la défaite des Perses, à Mycale et à Platée.

(3) Huitième mois de l'année athénienne. Gebelin fixe les petits mystères au vingt-septième jour.

de jeûnes et d'observances sévères. Le jour arrivé, le récipiendaire était plongé, par l'*Hydrane*, dans les ondes de l'Ilissus; il passait à travers les flammes, et était soumis à des cérémonies mystiques, dans lesquelles on faisait usage de laurier, de sel, d'orge, de couronnes de fleurs appelées *hymera*, et de l'eau de deux ruisseaux consacrés à Cérès et à Proserpine (1). Après ces cérémonies, le Néophyte, couronné de myrte, posait le pied gauche, nu, sur les peaux sanglantes des victimes (2), et s'engageait, par le serment le plus redoutable, à ne jamais révéler les secrets dont on venait de lui confier une partie. Il est probable, d'après la reponse exigée des initiés aux petits mystères, pour participer à l'*époptée*, ou dernière initiation, que c'était alors qu'on leur faisait manger des fruits renfermés dans le vase appelé tambour, et boire le cyceon, liqueur mystique, composée d'eau, de vin, de miel et de farine, dans le vase nommé cymbale (3).

Après cette cérémonie, le Néophyte prenait le

---

(1) Ils étaient situés près de la voie sacrée, à quelques stades d'Eleusis. Leurs eaux étaient salées, et les prêtres seuls avaient le droit d'y pêcher.

(2) Immolées à Jupiter Ctésius ou Meilichius; c'est pourquoi ces peaux étaient appelées *dios hodion*, que j'explique par ces mots : *lit de Jupiter*. La véritable signification de *hodion*, rappelant les peaux de bêtes sur lesquelles couchaient les hommes des premiers temps.

(3) La mixtion renfermée dans l'urne et présentée au *petit architecte*, est une espèce de cyceon; les deux substances qui remplacent l'eau et le miel, tiennent à la différence des localités, et représentent les mêmes symboles.

La formule des Initiés, dont nous parlerons dans un instant, est assez importante pour devenir le sujet d'une dissertation particulière.

nom de Myste, et ne pouvait encore pénétrer que dans le premier vestibule des temples mystérieux.

Une année entière devait s'écouler entre la première initiation et la seconde, ou *époptée* : pendant ce laps de temps, le Myste assistait aux instructions faites par les ministres du second ordre (1).

Lorsqu'on jugeait que la doctrine sacrée, dont on leur faisait connaître quelques parties, avait suffisamment éclairé leur esprit; lorsque la pureté de leur cœur les avait rendus dignes de s'élever à la hauteur des grands mystères, l'Initié, qui leur servait de conducteur, les présentait à l'initiation; elle avait lieu le septième jour de la solennité des grands mystères.

Ces fêtes célèbres, dans lesquelles le génie brillant des Grecs se plaisait à déployer toute la pompe dont la religion peut être susceptible, attiraient à Eleusis un nombre infini de spectateurs. Pendant les guerres les plus sanglantes, au milieu des dissensions civiles qui déchirèrent tant de fois la Grèce, les ennemis d'Athènes pouvaient assister aux mystères.

---

(1) On a sans doute déjà remarqué l'analogie qui existe entre la première initiation et le premier grade de la Franc-Maçonnerie. Quelques personnes s'étonneront, peut-être, de n'apercevoir que deux grades dans l'initiation éleusinienne ; mais les rapports deviendront plus sensibles, si l'on se rappelle que le grade de Compagnon n'a été ajouté à la hiérarchie maçonnique que pour compléter le nombre ternaire, nombre mystique consacré dans l'Ordre, et qui l'était aussi chez les Grecs (les Cistes mystiques contenaient, entr'autres choses, des pyramides, symboles d'Iacchus) ; qu'en un mot, le grade de Compagnon n'est qu'une marche ajoutée pour passer de l'apprentissage à la maîtrise.

Avant la solennité, la république se hâtait de leur envoyer l'assurance d'une entière sûreté. Les exilés mêmes avaient le droit d'y paraître; le décret du peuple qui les condamnait au bannissement, tombait devant la voix puissante de la divinité dont on célébrait la fête. Pendant quelques jours, au moins, la paix et la concorde, bannies du monde entier, trouvaient un asile dans les plaines de Rharia. Réunis dans ces lieux sacrés, où tout retraçait les bienfaits de la paisible Cérès, les enfans de Sparte, d'Athènes, de Thèbes et d'Argos, pouvaient se regarder sans colère. Une chaîne fraternelle joignait leurs mains trop souvent armées d'un fer dérobé à l'agriculture. Plus d'ennemis, plus de combats; tout homme devenait un frère à leurs yeux.

Tels étaient les effets d'un culte trop souvent calomnié, d'une religion dont la fête solennelle était un moment de triomphe pour l'humanité.

Quand on se rappelle les croisades, les proscriptions sacrées, les fureurs et les victimes des Torquemada, des Dominique, des Vincent de Valverde, il est dangereux de reporter la vue sur les belles campagnes d'Eleusis.

Les fêtes *Eleusiniennes* duraient *neuf jours.*

Une partie des cérémonies était publique, l'autre consacrée aux seuls Initiés. Pendant la nuit, ils sortaient du temple, marchant deux à deux, en silence, éclairés par de longs flambeaux qu'ils se passaient rapidement les uns aux autres en les agitant. Après plusieurs nuits employées aux pratiques préparatoi-

res, on arrivait enfin à celle qui suivait le jour de la procession d'Iacchus. C'était alors que le *Myste* était admis à la grande initiation, et prenait le nom d'Epopte.

Avant d'aller plus avant, il est nécessaire de s'arrêter un instant sur l'histoire de cet Iacchus, qui semblait principalement présider à l'initiation, et que les anciens appelaient le conducteur des mystères (1).

Iacchus était fils de Cérès (2) ; il accompagna sa mère dans ses voyages, et la suivit aux enfers ; chargé par elle d'instruire le monde, il fut surpris par les *Titans*, ennemis éternels des dieux ; ils le tuèrent, et le mirent en pièces. Cérès chercha long-temps le corps de son fils, le découvrit enfin, l'enveloppa de branches de myrte, et le rendit bientôt à la vie (3).

---

(1) Sa statue, apportée d'Athènes, restait dans le temple d'Eleusis la nuit de l'époptée.

(2) D'autres disent de Proserpine. Si l'on pouvait donner la clef des mystères antiques, on verrait bientôt s'évanouir ces contradictions continuelles. Leclerc (*Bib. univ. t.* 6), dérive son nom de l'oriental *Eaach*, qui signifie cri de joie. Bochart prétend qu'en phénicien le nom d'Iacchus signifie *un enfant qui tète.*

(3) Les initiations de tous les peuples tiennent à un principe unique ; différant par quelques formes extérieures, par des cérémonies variées suivant les goûts, les mœurs, le génie des nations, toutes se rapportent sur les points principaux. Leur fondement est le même. Toujours un individu innocent, massacré d'une manière barbare ; toujours un appareil de mort. Je le répéterai, avec mon savant ami Delaulnaye : *La mort est le type des initiations.*

En effet, dans les mystères égyptiens, *Osiris* tombe sous les coups de son frère *Typhon ;* ses membres déchirés sont dispersés dans toute l'Egypte, et retrouvés par Isis.

Il était ordinairement représenté sous la figure d'un enfant couronné de myrte, et tenant un flambeau à la main. Parmi les formes symboliques dont il était revêtu, la plus singulière est celle d'une pyramide d'un triangle isocèle, sous laquelle il était révéré à Eleusis.

Il ne faisait qu'un avec le Bacchus grec, fils de Cérès ou de Proserpine, bien différent du Bacchus thébain, qui devait le jour à Jupiter. Sous ce rapport, il ne faisait qu'un avec Osyris. Suivant le sentiment d'Hérodote, auteur si instruit des pratiques égyptiennes, et initié à la plupart des mystères, ces deux divinités étaient les mêmes.

Sous le nom de Bacchus Æsymnète, Iacchus était adoré en Achaïe, dans un temple où sa statue était renfermée dans un coffre ou tombeau (1).

Dans ceux de *Samothrace*, on déplorait la mort du plus jeune des *Cabires*, assassiné par ses frères.

Chez les Indiens, *Chiven* tranche la tête à *Vinaguyen*, qu'il rend bientôt à la vie, sous le nom de *Pollear*. On retrouvera ces emblèmes funèbres chez les Grecs, les Chrétiens, les Syriens, les Perses ; enfin jusqu'au fond du nord, où ils étaient consacrés dans les mystères *Runiques*.

Je n'ai pas besoin de rappeler qu'ils forment la base des initiations modernes. Qu'on médite un instant le grade de Maître, le dernier, le plus élevé de la véritable Maçonnerie, on verra que l'acacia d'Idumée a remplacé, parmi nous, le *myrte Eleusiaque* et le *genet mystique*, dans les branches duquel était renfermé le corps d'Osiris. Le meurtre de *Hiram*, son corps emporté loin du temple, et soigneusement caché, la branche mystique qui sert à sa découverte, ne sont rien que des emblèmes indiens et égyptiens, couverts d'un voile hébraïque.

Je n'ajouterai aucune explication. *Le Maçon d'Egypte* me comprendra sans peine ; c'est à lui seul que j'offre ces rapprochemens.

(1) Le mot CAPSA, employé par Pausanias, et rendu par tous les traducteurs, par *coffre* ou *boîte*, est un mot symbolique, qui peut signifier en

Le jour qui précédait l'initiation, l'Archonte-roi et les Épimenètes faisaient, au nom du peuple, un sacrifice solennel pour la prospérité de la république.

Le moment arrivé, le Myste, après quelques cérémonies secrètes, était introduit dans le vestibule, ou pronaos. On lui demandait, lorsqu'il se présentait aux portes, *s'il avait mangé du fruit de Cérès*, question à laquelle il devait répondre par ces mots mystérieux : *Non, j'ai mangé du tambour, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté le kernos* (1), *je me suis glissé dans le lit*. On rapporte aussi cette formule : *J'ai jeûné, j'ai bu le cyceon, j'ai pris de la ciste* (2), *j'ai mis dans*

---

même temps *coffre* et *tombeau*. Les Grecs du moyen âge l'ont quelquefois employé dans cette dernière acception.

Sa racine, CAPTEIN, engloutir, dévorer, est une preuve de cette assertion. Pausanias, au surplus, était initié : par conséquent on peut trouver un double sens dans presque tous les endroits de sa description de la Grèce, où il est question de mystères.

(1) Vase de terre, qui contenait des pavots blancs, du blé, du miel et de l'huile.

(2) La ciste mystique était une espèce de panier tissu de jonc. On en a trouvé quelques-unes de bronze, mais imitant toujours le tissu du jonc. Les monumens nous la représentent de forme arrondie, avec des bords renflés, et un couvercle légèrement convexe. Elle contenait un serpent et des pyramides, symboles d'Iacchus ; de la laine rouge travaillée ; des grenades, fruits dont l'usage était défendu aux Initiés ; du lierre, du sezame ou blé de Turquie. Ces deux dernières plantes étaient consacrées à Vénus. Des pastilles, des tiges de férule, et de la moëlle de la même plante.

Dans les Thesmophories, ou mystères des femmes, la ciste était promenée dans les rues, sur un char traîné par des bœufs, et dont les roues étaient larges, massives et pleines, en forme de cylindre.

Tarda que Eleusinæ matris volventia plaustra.

Virg.

Les femmes suivaient le char, en jetant le cri mystique : *Chaire Demeter*,

le Calathus (1), *après avoir travaillé, j'ai remis du calathus dans la ciste* (2).

---

salut, ô Cérès! Elles portaient sur leurs têtes des corbeilles fermées avec des cordons *couleur de pourpre*, et contenant à-peu-près les mêmes choses que la ciste.

Pendant le passage du char, il était défendu de paraître aux terrasses et aux croisées, en un mot, de faire le moindre effort pour apercevoir les objets renfermés dans la corbeille mystique. J'ajoute cette observation sur les Thesmophories, à cause de l'erreur de Meursius et de Court de Gebelin. Trompés par la manière dont ils ont entendu l'hymne de Callimaque, ils ont donné cette procession aux Eleusinies, tandis que les expressions mêmes du poëte, toujours adressées aux femmes, comme l'a si bien remarqué M. de Sainte-Croix, prouvent sans réplique que cette cérémonie n'avait lieu que dans les seules Thesmophories.

Les deux dernières substances renfermées dans la ciste, étaient, comme nous venons de le dire, des tiges et de la moëlle de férule; elles étaient peut-être les objets les plus importans. Il est étonnant qu'elles n'aient excité les recherches d'aucun savant.

La férule; *ferula fœminea* de Pline, *ferula communis*. Lin., est une plante qui croît à la hauteur de cinq à six pieds, quelquefois davantage; ses feuilles ressemblent à celles du fenouil. Ses sommités soutiennent des ombelles où naissent des fleurs à cinq pétales jaunes, disposées en forme de rose; sa racine produit un suc gommo-résineux.

Cette plante fut, chez les anciens, le symbole de l'autorité royale. Les sceptres des empereurs du Bas-Empire étaient composés d'une tige de férule. Une canne du même bois soutenait les prêtres de Bacchus.

La férule est remplie d'une moëlle blanche, cotonneuse, appelée par les Grecs, NARTHEX, comme la plante. Cette moëlle séchée s'enflamme avec la plus grande facilité, et conserve le feu comme l'amadou. Les anciens l'employaient au même usage. Il est plus que probable que cette dernière substance était placée dans la ciste mystique, comme un emblème du feu ou de la chaleur.

(1) Le calathus était rond, découvert, plus étroit à sa base, et s'élargissant vers le sommet, en forme de cloche ou de tulipe.

Pline compare la fleur du lys au calathus: *ab angustiis in latitudinem paulatim sese laxantis effigie calathi.*

(2) La phrase où il est parlé de travail, d'un usage quelconque des choses mystiques, me fait supposer que cette seconde formule appartient exclusivement à l'Epoptée, et que la première est seulement celle des mystères d'Agra.

A cette réponse, on lui laissait le passage libre. Dès que les Mystes et les Initiés étaient placés dans l'enceinte sacrée, l'Hiérocerycе s'écriait : loin d'ici les profanes, les impies, ceux dont l'âme est souillée de crimes (1) ! Après cette proclamation, le profane surpris dans l'enceinte, était puni de mort. Après avoir renouvelé les sermens et les purifications, on commençait la lecture du rituel sacré ; le rouleau qui contenait cet ouvrage, était, suivant un usage égyptien, déposé dans le sanctuaire, entre deux pierres polies (2).

---

(1) Ekas ekas este bebêlôi, *Procul, ô procul este profani.*

On ajouta depuis, la défense de rien dire qui pût être pris en mauvaise part, ou d'être de mauvais augure.

Depuis l'institution du christianisme, l'Hiérocerycе excluait aussi les Athées, les Chrétiens et les Epicuriens.

Avant la célébration des mystères, on était d'ailleurs averti que personne ne pouvait entrer que celui à qui sa conscience ne reprochait rien, et qui était sûr de son innocence.

Le meurtrier d'Agrippine, sur le point de pénétrer dans l'enceinte d'Eleusis, fut frappé de cette voix, qui défendait à l'homicide d'approcher ; il n'osa souiller les mystères de sa présence. (*Suétone cité par Sept-Chênes, Hist. de la relig. des Grecs*).

Faut-il ajouter que les magiciens, ou prétendus tels, ne pouvaient participer à l'initiation ? Apollonius, dit Bougainville (*T. XXI des Mém. de l'Acad, des Inscript.*), s'étant présenté pour être Initié, l'Hiérophante le refusa d'abord, sous prétexte qu'il était magicien et ennemi des dieux. Vaincu néanmoins par le mécontentement général que son refus excitait, il offrit ensuite de l'initier. Oui, sans doute, je le serai, répondit Appollonius ; mais je le serai par un autre, en désignant quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient. Ce qui arriva, dit l'historien de sa vie, au bout de quatre mois

Loin d'ici, Profanes ! que les Cathécamènes, et ceux qui ne sont pas initiés, se retirent ! disaient les Chrétiens de l'église primitive, au commencement des cérémonies de l'eucharistie.

(2) On nommait les livres rituels des initiations, *Petroma.* Ils avaient

Enfin, le récipiendaire, d'abord entièrement nu, ensuite revêtu d'une simple peau de faon (1), s'approchait des portes du Temple. Plongé pendant assez long-temps dans l'obscurité, des bruits vagues, le silence morne quileur succédaient, ouvraient son âme à toutes les impressions de la crainte. Tout-à-coup un long mugissement fait retentir l'édifice. Le Temple s'ébranle, les portes roulent sur leurs gonds énormes, et s'ouvrent avec fracas; à la lueur des éclairs, au bruit redoublé du tonnerre, l'Initié s'avance tremblant. La foudre se tait; les ténèbres reprennent leur empire : bientôt un bruit nouveau se fait entendre; les éclairs brillent, se succèdent sans interruption; la foudre tombe avec fracas; le Néophyte aperçoit au fond du sanctuaire, la statue de Cérès (2) resplendis-

---

été publiés sous le nom d'Orphée et de Musée. Il paraît, d'après le texte de Platon, qu'ils étaient en grand nombre. Eumolpe passait aussi pour l'auteur d'un ouvrage en trois mille vers sur les mystères. (*Recherch. sur les myst. du paganisme.*)

(1) Le récipiendaire maçonnique, n'est, suivant l'expression consacrée, ni *nu* ni *vêtu ;* ensuite il est couvert d'un tablier de peau.

Chez nous, comme chez les Grecs, le Néophyte fut d'abord nu, ensuite, par des raisons tenant à la différence des usages, et sur-tout au climat, on mitigea cette coutume, dont on n'offre plus aujourd'hui qu'une simple image.

(2)Cérès est ordinairement représentée debout,et tenant deux flambeaux; ses cheveux sont relevés au-dessus de son front, et retombent majestueusement des deux côtés. Le diadème, ou cercle appelé pyleon, orne sa tête. Persque toujours couronnée d'épis de blé, elle tient quelquefois à sa main une coupe ou patère, plus souvent un vase; ce dernier attribut lui fait donner l'épithète de *Pateriophore*, sous laquelle les Achéens l'adoraient.

Ses vêtemens étaient semblables à ceux de Junon. Elle porte souvent des gerbes de blé et des pavots.

Elle paraît quelquefois dans un char traîné par deux dragons. Une pâle

sante d'une lumière divine ; elle disparaît ; l'obscurité la plus profonde règne dans le Temple, et ne se dissipe par intervalle, que pour laisser paraître des fantômes hideux. Leurs affreux hurlemens se joignent au roulement du tonnerre (1).

Une main invisible le saisit, et l'entraîne au sein d'une région de feu ; c'est là qu'il voit les furies vengeresses et les ombres des coupables, livrées à d'éternels tourmens ; il distingue sur leurs trônes d'ébène, la triple Hécate, et les sombres divinités des enfers ; enfin, il sort du Tartare. Ramené dans le Temple, il est aux pieds de la statue d'Eleusine. Le fond du sanctuaire s'entr'ouvre ; il pénètre dans l'Elysée. La vue de ces ombrages frais, de ces longues allées de platanes, de chênes, de palmiers ; ces gazons toujours verts, l'air embaumé du parfum des fleurs qui semblaient croître sous ses pas ; le doux murmure des

---

antique, du cabinet de Stosch, représente deux éléphans attelés à son char. C'est, je crois, le seul monument antique qui présente cette singularité. Les éléphans étaient ordinairement consacrés au char de Bacchus.

Enfin, les anciens la peignirent quelquefois comme l'Isis égyptienne et la vierge des Chrétiens, présentant la mamelle à son fils Iacchus.

(1) *Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri.*
Sedibus et claram dispergere culmina lucem
Adventum testata dei. Jam magnis ab imis
Auditur fremitus terris templumque remugit
Cecropidum. Sanctas que faces extollit
Eleusis. Angues Triptolemi stridunt...
Ecce procul ternis Hecate variata figuris
Exoritur lactusque simul procedit Iacchus.
Crinali florens edera...

(Claud. de Rapt. Prosep. Lib. I.)

ondes, le gazouillement des oiseaux, qui saluaient le premier rayon du jour ; le passage subit des ténèbres, des horreurs du Tartare, aux charmes de ces lieux enchantés, tout devait se réunir pour pénétrer l'âme de l'Initié, de cette joie céleste, de ce bonheur pur, que les anciens nous peignent si vivement (1).

A son entrée dans l'Elysée, des chants majestueux retentissaient de toutes parts. Couvert du vêtement mystique, couronné de fleurs et de branches de myrte, il se mêlait à la foule des Initiés, et recevait avec eux les dernières instructions de la bouche de l'Hiérophante (2).

---

(1) Voici le fameux passage de Themistius, tel que Stobée (*Sententiæ et Eclog.*) nous l'a conservé :

L'homme, à l'instant de quitter la vie, éprouve les mêmes terreurs qu'au moment de l'initiation. Les mots semblent répondre aux mots, comme les choses répondent aux choses. Mourir et participer à l'initiation, s'expriment par deux mots presque semblables. L'Initié est d'abord environné d'illusions et d'incertitudes ; effrayé, il marche à travers les ténèbres les plus profondes ; il arrive enfin aux portes de la mort, aux confins de l'initiation. C'est là que tout est affreux, terrible, épouvantable. Mais bientôt ces objets effrayans disparaissent. Des prés émaillés de mille fleurs, brillans d'une lumière divine ; des hymnes et des chants de musique charment tous ses sens. Reçu dans ces plaines charmantes, par des fantômes saints et sacrés, il est Initié ; désormais il est libre. Couronné de fleurs, il parcourt les champs Elisées, s'approche des Initiés, et célèbre avec eux les saintes orgies.

(2) Meursius a prétendu que les Initiés étaient congédiés par ces mots KONX OMPAX. Hesychius ne dit pas que ces mots terminassent la cérémonie, mais seulement qu'ils étaient une acclamation aux Initiés.

Leclerc (*Bib. univ. T. IV.*) a prétendu que cette phrase était phénicienne. En dénaturant les mots *konx hompax* en *kots hamphets*, il les a traduits par, *veiller, et ne pas faire de mal.* M. de Sainte-Croix, Warburton et Voltaire, ont adopté cette opinion, qu'a rejetée M. Larcher. L'illustre Barthelemy dit à ce sujet, dans sa lettre au savant traducteur d'Hérodote :

Telles étaient les cérémonies de l'Époptée, Autopsie, ou dernière initiation : voilà du moins ce qui résulte des faibles indices que les anciens nous en ont laissés.

Les Epoptes étaient obligés de copier, après leur réception, les lois et les règles de l'initiation. Il est

---

« Il est visible que ces deux mots sont étrangers à la langue grecque ; mais dans quelle langue faut-il les chercher ? Je croirais volontiers qu'ils sont Egyptiens, parce que les mystères d'Eleusis me paraissent venus d'Egypte. Pour en connaître la valeur, il faudrait, 1° que nous fussions mieux instruits de l'ancienne langue égyptienne, dont il ne nous reste que très-peu de choses dans la langue cophte ; 2° que les deux mots en question, en passant d'une langue dans une autre, n'eussent rien perdu de leur prononciation ; et qu'en passant dans les mains de plusieurs copistes, ils n'eussent rien perdu de leur orthographe primitive, etc. »

S'il m'était permis de choisir une opinion parmi celle de tant de grands hommes, je donnerais la préférence à celle que Court-de-Gebelin nous offre avec tant de modestie. On pourrait y voir, dit-il, les trois mots orientaux *Konx hom patse*, qui signifieraient *peuples assemblés, prêtez l'oreille*, ou *silence*. Cette explication me semble aussi ingénieuse que probable, 1° parce que les mystères sont sans contredit venus d'Egypte, où la langue hébraïque a pris son origine, et dont elle n'est peut-être qu'un dialecte ; 2° le son de la désinence *tse* a beaucoup de rapport avec celui de l'*x* que Gebelin a supprimé et remplacé par *tse*.

On peut supposer encore que la désinence *ts*, étant inusitée chez les Grecs, ils ont pu, comme tous les autres peuples qui, sans s'en apercevoir, suppléent aux sons qui leur sont étrangers par des sons auxquels leurs oreilles sont accoutumées ; ils ont pu, dis-je, remplacer la désinence *ts*, par la terminaison *x* si usitée parmi eux, comme l'ont souvent fait les Grecs du moyen âge.

Si ces considérations vagues se trouvaient justes, l'explication de Court-de-Gebelin serait aussi vraie qu'heureusement conçue. Je le répète, elle me paraît d'autant plus probable, que, suivant la remarque de Barthélemy, cette formule ne servait pas à congédier l'assemblée. Il ne doit donc plus paraître déplacé de voir prononcer, non pas à la fin, mais dans le cours des cérémonies : *Peuples assemblés, prêtez l'oreille.*

M. Delaulnaye présume que ces mots sont un composé d'initiales formant une phrase dont le sens est actuellement perdu.

probable qu'ils écrivaient alors le serment redoutable qu'ils avaient proféré, de ne jamais révéler les secrets qu'on leur avait confiés, ni les choses dont on les avait rendu témoins.

Ils portaient, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement usés, les vêtemens dont ils étaient revêtus à l'initiation; quelques-uns les consacraient aux dieux, ou en faisaient des langes pour leurs enfans au maillot.

Le licencieux Aristophane s'est permis quelques plaisanteries sur cette dernière circonstance, dans son Plutus.

SECONDE PARTIE.

Nous avons dit plus haut qu'une partie des fêtes Eleusiniennes était publique, et l'autre voilée du plus profond mystère; nous avons dit aussi que ces solennités duraient *neuf jours* (1); elles commen-

---

(1) M. Delabarre remarque à ce sujet, que dans l'histoire poétique, les temps sont presque tous marqués par ce nombre : Apollon décoche ses flèches sur les Grecs pendant *neuf* jours; Phœnix est retenu *neuf* nuits dans la maison de son père; les dieux se disputent *neuf* jours entiers au sujet du corps d'Hector; toutes les tempêtes d'Ulisse durent *neuf* jours. (*Acad. des Bell. Lett. t.* XVIII, *p.* 23.)

La guerre des géans contre les dieux fut de *neuf* ans. (*Sept-Chênes, histoire de la rel. des Grecs*, *t.* II, *pag.* 111.)

Qu'on ajoute à ces observations les neuf muses et les neuf sphères célestes des Grecs.

Les neuf hiérachies angéliques, les neuf trônes de Salomon, les neuf hiérogrames de son fameux anneau, les neuf cercles magiques, les neuf cris des conjurations, les neuf flèches d'Hussein chez les Orientaux.

Les neuf pardons des Hébreux, les neuf divinités du premier ordre, les neuf branches de la lampe mystique des Brames, les neuf trompettes

çaient le quinze de Boëdromion, précisément à la pleine lune de ce mois.

Le premier jour s'appelait *Agyrmès*, *convocation.* Les Mystes ou Initiés d'Agra, les Époptes, tous ceux enfin qui avaient quelque droit d'assister aux fêtes, s'assemblaient dans la journée, qui était entièrement consacrée aux cérémonies préparatoires, aux ablutions, à la reconnaissance des Initiés.

Le matin de ce jour, l'Hiéroceryce, entouré sans doute d'une foule de ministres subalternes, faisait entendre la formule: *Alade mystaï!* (Initiés à la mer.) Ils sortaient en effet d'Athènes, en procession, et, suivant les bords des *reites*, ou ruisseaux salés consacrés à Proserpine et à sa mère, ils allaient jusqu'au rivage de la mer, où ils continuaient les lustrations prescrites (2).

---

sacrées des Mexicains, les neuf jours que les habitans du Congo passent dans le silence avant d'ériger un monument religieux, etc. Qu'on se rappelle en un mot, toutes les circonstances où le novennaire fut mystiquement employé dans tous les temps et chez tous les peuples, on sera bien convaincu que chez toutes les nations, ce nombre a été spécialement consacré aux cérémonies mystérieuses.

Je ne tenterai pas d'expliquer ici les qualités occultes que peut renfermer le novennaire; je n'ai même présenté que les rapprochemens qui sont venus d'eux-mêmes s'offrir à ma mémoire. M. de L. va publier bientôt sa *Théologie des nombres*. Cet ouvrage donnera sans doute la clef des mystères numériques des anciens, avec tous les développemens dont cette matière épineuse est susceptible.

(2) Profitant avec adresse de la solennité de ce jour, pour encourager leurs soldats, Chabrias et Phocion, qui commandait sous lui l'aîle gauche de la flotte d'Athènes, attaquèrent et mirent en fuite, près de Naxos, l'armée navale du Péloponèse, commandée par le spartiate Pollis, la quatrième année de la centième olympiade (377 ans avant l'ère vulgaire).

Un jeûne rigoureux remplissait l'espace du troisième jour; on le rompait après le coucher du soleil, en buvant le cyceon, et en mangeant des différentes substances renfermées dans les corbeilles mystiques.

Des cérémonies lugubres avaient lieu pendant cette journée.

Le quatrième jour était celui des sacrifices. On offrait à la déesse un barbeau, poisson qui lui était consacré, et dont les Initiés ne pouvaient manger(1);

Cette victoire, la première que les Athéniens eussent remportée depuis la prise de leur ville, releva le courage des troupes. En reconnaissance de la protection que lui avait accordée Cérès-Eleusine, Chabrias faisait, chaque année, distribuer du vin au peuple, le second jour des mystères.

(1) Encore une pratique égyptienne. Les prêtres de cette nation devaient s'abstenir de certains poissons, comme le phagre, le lepidote ; on se rappelle la raison mystique de l'exclusion du phagre chez les Egyptiens ; il est plus que probable qu'à Eleusis la défense de manger du barbeau ou mulet d'Exone, tenait à quelque point de l'histoire tragique d'Iacchus.

Le barbeau, *cyprinus barbus*, Lin. Son fiel est regardé comme un excellent ophtalmique ; quelques commentateurs ont prétendu que ce fut avec le fiel de ce poisson, que le jeune Tobie rendit la vue à son père.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la seule espèce de nourriture dont les Initiés d'Eleusis dussent se priver. Porphyre (*De abtin. lib* IV, *parag* 16 *et* 22.) nous apprend qu'ils contractaient l'obligation de s'abstenir de la chair des animaux, des grenades, *des pommes,* et des fèves. On sait que les Brachmanes, les prêtres égyptiens et les disciples de Pythagore, avaient en horreur toute espèce de nourriture animale. On se souvient aussi que quelques-uns de ces derniers, pousuivis par les satellites de Denis de Syracuse, se laissèrent égorger, plutôt que de traverser un champ planté de fèves, qui leur fermait le passage.

Nihil mirabitur Eleusinia hæc Pythagoræ decretis fuisse adfinia, qui ex eodem fonte derivata meminerit, dit le savant Rhoer. (*Liv.* IV, *note* 22, *parag.* 16 *de son édition de Porphyre.*)

Pour bien entendre ce passage, il faut en effet se rappeler que le divin

de la farine et des gâteaux. Après les sacrifices, les Initiés exécutaient des danses mystiques autour du puits Kallichore.

La procession des flambeaux était fixée à la nuit du cinquième jour (1).

A la procession des flambeaux, succédait celle d'*Iacchus*. La journée qui lui était consacrée était la plus brillante des Éleusinies.

Les prêtres, couverts de leurs vêtemens éclatans, les prêtresses, les Initiés, la foule des spectateurs, se rendaient le matin au Céramique (2), et pénétraient dans le Temple, où était déposée la statue d'Iacchus. On l'élevait sur un brancard orné de riches draperies attachées par des bandelettes de *pourpre*.

Pythagore, regardé par quelques auteurs comme l'instituteur de la Franc-Maçonnerie, puisa les principes de sa doctrine chez les Indiens. (*Alex. Polyhist. ap. Clem. Alex. strom.* I, *pag.* 357. *Philost. vita Appoll. lib.* XIX.), et chez les Egyptiens, *Diod. Sicul.*, *lib.* I, *pag.* 86. *Amm. Marcel. lib.* XXII *cap.* 16.

(1) Quelques nations, dit Charles Blount (*Comment. sur Philost., vie d'Appol., liv.* III, *pag.* 23.), avaient institué en l'honneur de Prométhée, des jeux de flambeaux, dans lesquels ceux qui couraient portaient des torches allumées. Si elles s'éteignaient, ils étaient obligés de céder la place et la victoire à ceux qui les suivaient, en sorte que celui qui le premier atteignait le but avec sa torche allumée, remportait le prix.

(2) Quartier d'Athènes situé au nord-ouest, borné dans la ville par les quartiers de Mélite et du Pnix; il était divisé en deux parties, l'une dans la ville, et l'autre hors des murs. Dans cette dernière se trouvait l'académie.

C'était aussi dans le Céramique extérieur, entre la ville et l'académie, que, suivant Pausanias, Thucydide et Suidas, on voyait les sépultures des grands hommes qui, pendant leur vie, avaient illustré leur patrie, ou qui étaient morts pour elle dans les combats.

Couronné de myrte comme les Initiés, tenant un flambeau comme eux, Iacchus, que l'on appelait le chef et le conducteur des mystères, s'avançait majestueusement, porté par des prêtres; il semblait diriger la marche de la foule qui l'environnait. Le Lichnophore, soutenant sur sa tête le van mystique (1), était auprès des autres ministres qui portaient la ciste et le calathus, et suivait immédiatement la statue du dieu, qu'entouraient sans doute ses prêtres particuliers, connus sous le nom d'Iacchogogues. Les Spondophores, ayant l'Hydrane à leur tête, marchaient à quelque distance; plus loin, les Meiagogues conduisaient les victimes (2). Des ministres inférieurs, peut-être des Néocores (3), portaient vraisemblablement des autels destinés aux sacrifices qui devaient avoir lieu sur la route.

Les Melisses, les Thasiades, présidées par la Grande-Prêtresse ou Hiérophantide, marchaient accompagnées d'un chœur de jeunes filles que suivaient tous les Initiés, la tête ornée de couronnes de myrte.

---

(1) Le van mystique signifiait, suivant Servius, la purification de l'âme; d'autres ont voulu qu'il soit la figure de la séparation des Initiés et des Profanes dans l'une et l'autre vie. Quoi qu'il en soit, il était de jonc ou d'osier, ayant la forme d'une barque large et plate, ce qui lui fit donner le nom de *scaphé*. La raison qui l'avait fait consacrer à Iacchus, tenait à une circonstance de l'histoire d'Osiris. Après le meurtre de son époux, Isis ayant rassemblé ses membres épars, les réunit sur un van. On se rappelle sans doute qu'Osiris, Bacchus et Iacchus, étaient un seul et même personnage.

(2) Le porc était la victime consacrée à Cérès-Eleusine. Chez les Egyptiens, on offrait à Osiris des truies pleines.

(3) Espèce de sacristains.

Environnée d'une double haie de spectateurs, la pompe d'Iacchus s'avançait en silence; tout-à-coup l'Hyéraule donne le signal, au son de la flûte sacrée, des chœurs de musiciens entonnent l'hymne d'Iacchus, les airs retentissent de chants harmonieux qu'accompagnent les sons des lyres, des flûtes et des cythares.

La procession s'arrête, la flamme brille sur les autels, de nombreuses victimes tombent sous le couteau des prêtres, des nuages d'encens s'élèvent jusqu'au ciel, une troupe de jeunes-gens exécute des danses mystiques, au bruit des crotales et d'autres instrumens d'airain.

Cette marche, qu'Alcibiade rendit une fois plus brillante encore, en l'escortant à la tête d'une armée (1), était à chaque instant interrompue par des

(1) Il lui prit une envie honeste et gentille, qui l'arresta jusques au tems qu'on célèbre la solemnité des grands mystères; car depuis que la ville de Decelée avoit été occupée et fortifiée par les Lacédémoniens dedans le territoire de l'Attique, et que les ennemis estans les plus forts en campagne, avoient tenu les chemins par où l'on va d'Athènes à Eleusine, il n'y eut ordre de faire la procession solemnelle par terre, avec telle dignité et telle dévotion qu'on avoit accoutumée auparavant; ainsi y falloit aller par la mer : de manière que les sacrifices, les danses, et plusieurs autres sainctes et dévotes cérémonies qu'on souloit faire par le chemin en chantant le saint cantique de Iacchus, par nécessité venoient à estre délaissées et omises. Si sembla lors à Alcibiade que ce seroit à luy œuvre méritoire envers les dieux, et glorieux envers les hommes, de rendre à cette fête et solemnité sa forme et dignité accoutumées, en accompagnant la procession, et la défendant contre les courses et invasions des ennemis; car il estima qu'il adviendroit l'un des deux, ou que Agis, roi des Lacédémoniens ne se bougeroit, et par ce moïen il lui diminueroit d'autant sa réputation et rabaisseroit sa gloire : ou s'il sortoit en campagne, qu'il lui donneroit la bataille dévote et religieuse envers les dieux, attendu que ce seroit pour défendre leurs plus

danses et des sacrifices. Elle se terminait au temple d'Eleusis, où la statue était introduite. Selon toute apparence, elle n'était ramenée dans le sien que le jour suivant. En effet, observe M. de Sainte-Croix, il ne serait pas possible qu'une pareille troupe eût fait vingt-six milles (1) en un jour, et qu'elle eût rempli tout le cérémonial prescrit au temple de Cérès.

La nuit qui suivait la procession d'Iacchus, était consacrée à l'initiation aux grands mystères.

Le lendemain, septième jour des Eleusinies, les Initiés reprenaient le chemin d'Athènes, avec le même appareil et les mêmes cérémonies; ils s'arrêtaient à quelque distance d'Eleusis, près du figuier sacré (2).

---

sainctes et sacrées cérémonies en vue de son pays, là où il auroit tous les citoyens spectateurs et témoins de sa prouësse et vaillance. Ayant prins ceste résolution, il la fit entendre aux prêtres Eumolpides, aux huissiers et autres supposts et ministres des mystères; puis disposa tout le long du chemin des gens au guet sur les plus hauts costeaux d'alenviron, et envoya devant au plus matin des avant-coureurs, pour découvrir le pays; et après cela fit marcher les prêtres, religieux et confrères, et ceux qui les conduisoient en procession, lesquels il couvrit et environna, tout à l'entour, de son armée, qui marchoit coste à coste en bonne ordonnance et en grand silence, qui fut une conduite d'armée fort vénérable, pleine de grande sainteté, et en laquelle si les envieux vouloient contester vérité, ils diroient qu'Alcibiade fit autant office de grand-prêtre et de souverain pontife que de capitaine. Si mena cette procession en seureté jusques dedans la ville, sans que personne des ennemis eust jamais la hardiesse de sortir aux champs pour lui courir sus. (PLUTARQUE, *vie d'Alcibiade, traduction d'Amyot.*)

(1) Vingt-six milles romains, un peu plus de huit lieues communes de France.

(2) Ce fut en ce lieu, disent quelques auteurs, qu'on cueillit la première figue dont les habitans de l'Attique firent usage. Suivant d'autres,

Le huitième jour était celui des Epidauries; il était destiné à ceux qui n'avaient pu participer aux mystères pendant les nuits précédentes. On disait qu'Esculape étant venu d'Epidaure à Athènes, pour se faire initier, il ne put, malgré ses efforts, arriver qu'après la solennité, que le peuple fit recommencer en sa faveur le jour suivant (1).

Le neuvième et dernier jour des grands mystères était destiné à des libations et à des sacrifices. Il était appelé ***Plĕmochoë***, du nom d'un grand vase de terre plus large du haut que du bas, profond, et n'ayant qu'une seule anse.

Après avoir creusé la terre, les prêtres remplissaient de vin deux de ces vases, et les plaçaient, l'un au levant et l'autre au couchant, en prononçant quelques paroles mystérieuses. Après s'être tournés successivement du côté de ces deux vases, ils les versaient dans l'ouverture qu'ils avaient faite, en disant: *Puissions-nous, sous de bons auspices, renverser ces vases dans le gouffre terrestre!*

Aux mystères Eleusiniens, succédaient des jeux gymniques. Les plus fameux athlètes de la Grèce venaient à Eleusis, disputer le prix, qui consistait en

---

ce fut là que Pluton, enlevant Proserpine, entr'ouvrit la terre, et se précipita dans les enfers.

(1) Il n'est pas étonnant d'ailleurs que ce jour fut consacré à Esculape; car l'initiation de ce dieu n'est qu'un *conte* qui *couvrait* une grande vérité : c'est que ce *jour* était un *jour* de salut pour ceux qui le voyaient, lorsque des indispositions ou d'autres obstacles les avaient empêchés d'assister aux cérémonies des jours précédens.

(G. de Gebelin. *Hist. du Calendrier.*)

une simple mesure de l'orge recueilli dans la plaine de Rharia (1).

Suivant quelques auteurs (*Alex Neapol. lib. III, cap. 7, S. Hieronymi epist.*), les Athéniens initiés aux mystères, qui, à l'époque des fêtes, avaient perdu quelques-uns de leurs parens, quittaient le deuil pendant la célébration des Eleusinies, afin de pouvoir assister aux sacrifices et aux cérémonies; on éloignait avec soin les morts, du lieu des mystères; car Cœlius Rhodiginus (2), en parlant de la fin du philosophe Démétrius (3), observe que, pour ne pas souiller sa maison par la présence d'un cadavre, et par conséquent *empêcher ceux qui l'habitaient de participer aux fêtes d'Éleusis*, il consentit à prolonger sa vie pendant quelques jours, en respirant continuellement l'odeur d'un vase rempli de miel.

Immédiatement après les fêtes, le *Sénat sacré*, présidé par les Eumolpides, s'assemblait à Athènes dans l'*Eleusinium* (4), et sévissait contre les délits qui

---

(1) On se rappelle que ce fut dans cette plaine que le premier grain fut semé par Triptolème.

(2) Chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs et les Romains, on se croyait souillé par l'approche, et même par la vue d'un cadavre; si par hasard on en avait touché un, il fallait se purifier par de nombreuses ablutions.

Chez les Romains, on garnissait de branches de pin et de ciprès, la porte de la maison où un mort était déposé (*Plin. lib.* XVI, *cap.* 10.), afin qu'aucun citoyen, sur-tout le souverain pontife, n'y entrassent par mégarde; ce dernier aurait été obligé de cesser les sacrifices, les cérémonies du culte, en un mot, d'abandonner toutes les fonctions du sacerdoce, jusqu'à l'instant où il aurait fini de se purifier par des lustrations mystiques, longues et fatigantes.

(3) Lib. XXI, cap 3.

(4) Temple de Cérès Eleusine, situé à Athènes dans le quartier du Pnix, entre cet édifice et le temple d'Euclée.

avaient été commis contre les mystères et pendant leur célébration (1). Une sévérité inflexible présidait aux jugemens de ce tribunal ; la moindre indiscrétion, la plus légère atteinte au secret, à la majesté des mystères, était toujours punie de mort.

On se rappelle avec quelle fureur ce tribunal terrible poursuivit l'infortuné Diagoras (2). Le père de la tragédie, Eschyle, accusé d'avoir dévoilé, dans ses

---

Pendant que le sénat sacré tenait ses séances, l'édifice était entouré de cordes, formant une espèce de barrière qui s'ouvrait aux seuls Initiés. Cette précaution semblerait indiquer que l'assemblée se tenait au dehors et sous le vestibule du Temple. Tous les Initiés avaient d'ailleurs le droit d'assister aux jugemens, et le temple d'Eleusis était le seul édifice de la Grèce qui fût assez vaste pour contenir une aussi nombreuse assemblée.

(1) Le sénat sacré jugeait en première instance toutes les causes qui intéressaient le culte public ; mais il fallait que ses jugemens fussent confirmés par le tribunal des Héliastes, par le sénat, ou par le peuple.

Les Eumolpides se présentaient aussi comme accusateurs devant ces différentes autorités.

(2) Diagoras naquit dans l'île de Melos, vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère vulgaire. Ses talens distingués, ses progrès rapides dans l'étude des sciences et de la philosophie, le placèrent au rang des plus grands hommes de son siècle, et lui méritèrent l'estime de la Grèce entière. Il donna bientôt un code de lois aux Mantinéens.

Victime d'un faux ami, qui osa lui nier, aux pieds des autels, un dépôt qu'il lui avait confié, indigné du silence de la divinité outragée, le plus religieux des hommes passa subitement de l'excès de la crédulité à l'excès de l'athéisme ; il nia publiquement l'existence des dieux, et mutila leurs statues. Initié précédemment à tous les mystères, il poussa l'imprudence jusqu'à divulguer le secret des initiations. Cette dernière faute mit le comble à ses malheurs. En horreur au peuple, persécuté par les prêtres de tous les dieux, il fut enfin accusé par les Eumolpides, et cité à leur tribunal. Sa tête fut bientôt proscrite. Athènes promit deux talens (près de onze mille francs) à celui qui le livrerait vivant, et moitié à ceux qui lui ôteraient la vie. Poursuivi, sans asile, Diagoras quitta la Grèce ; il s'embarqua, et périt dans un naufrage.

Quelques auteurs prétendent cependant qu'il mourut en paix à Corynthe.

pièces, une partie de la doctrine sacrée, n'échappa au supplice qu'en prouvant qu'il n'était pas Initié.

Le glaive du Sénat sacré semblait destiné à ne frapper que d'illustres victimes. Alcibiade, Aristote, Aristagore, furent accusés tour-à-tour; le premier, condamné à mort, chargé des malédictions des prêtres et du peuple entier, se retira chez les Spartiates; rappelé par sa patrie, il fit révoquer l'arrêt de sa condamnation, et briser la colonne sur laquelle il était gravé. Aristote n'échappa à la vengeance des Eumolpides, qu'en s'exilant à Chalcis. Les juges de Socrate balançaient; ses ennemis l'accusèrent d'avoir parlé des mystères avec mépris, et le plus vertueux des hommes fut condamné. Deux jeunes-gens qui s'étaient introduits dans le temple d'Éleusis, furent à l'instant mis en pièces.

Pendant la célébration des fêtes, les tribunaux étaient fermés, toutes les affaires suspendues; on ne pouvait présenter aucune requête ni constituer prisonnier aucun individu. Évandre, citoyen d'Athènes, ayant violé cette loi, en faisant arrêter un de ses débiteurs, allait être puni de mort, si le plaignant lui-même ne s'y fût opposé.

Des amendes, versées dans le trésor du Temple, expiaient les fautes moins graves (1).

En général, tant que la république jouit de tous ses droits, la jurisprudence du Sénat sacré fut d'une sévérité terrible : les Eumolpides, implacables comme

---

(1) Les biens de ceux que le Sénat sacré condamnait au dernier supplice, étaient aussi consacrés au temple d'Eleusis.

tous ceux qui se croient chargés de la cause du ciel, ne semblaient pas encore satisfaits par la punition de l'imprudent ou du sacrilége; ils dévouaient ses mânes à la vengeance des divinités outragées, et perpétuaient par une colonne de bronze, le souvenir de son crime et de son supplice (1).

Nous avons traité jusqu'à présent des rites, des cérémonies, en un mot, de la partie physique des mystères : il nous reste à présenter aux lecteurs les conjectures des savans, sur les *Aporètes*, ou doctrine secrète des initiations.

Il paraît certain que les ouvrages nombreux des anciens, sur les mystères, ouvrages dont les titres nous sont à peine parvenus (2), ne contenaient qu'une sim-

---

(1) Xenophon nous apprend qu'une loi ancienne privait de sépulture les cadavres de ceux qui avaient été condamnés comme sacriléges ; on devait au moins les transporter hors du territoire de la république, et les inhumer loin de leur pays.

On sentira combien cette dernière punition était effrayante aux yeux des Athéniens, si l'on fait attention aux soins minutieux qu'ils prenaient de leur sépulture, et à l'importance que les Grecs, en général, attachaient à ces dernières cérémonies.

(2) M. de Sainte-Croix indique tous ces ouvrages dans son excellent Traité des Mystères. Il compte :

1° Les Rituels d'Orphée et de Musée.

2° Un poëme d'Eumolpe.

3° Un traité de la pythagoricienne Arignotte, dans lequel cette femme célèbre, qui florissait dans le cours du cinquième siècle avant l'ère vulgaire, s'était attachée à décrire tout ce qui concernait les mystères de Cérès.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, on compte encore :

4° Melanthius.

5° Ménandre, poëte célèbre, né la troisième année de la cent neuvième olympiade.

6° Hicisius.

ple description des cérémonies mystiques ; probablement ils étaient écrits d'une manière tellement énigmatique, que les Initiés seuls pouvaient en faire usage.

On peut remarquer que les anciens n'étaient pas plus instruits sur cette matière, que les écrivains modernes qui ont hasardé des conjectures sur le même sujet.

En effet, chaque auteur, chaque secte philosophique, présente une opinion différente sur l'origine, le but et la doctrine des institutions mystérieuses. Peut-on trouver une preuve plus certaine du secret inviolable qui présida toujours aux initiations? S'il est vrai, comme on l'a tant répété, comme l'histoire même le prouve, que plusieurs individus aient osé divulguer quelques parties de la doctrine sacrée, il est également certain que l'indiscrétion fut étouffée dès sa naissance. Dans le temps même où la religion chrétienne fondait son empire exclusif sur les ruines de tous les cultes établis ; à l'instant où les Chrétiens, persécutés si long-temps, arborèrent à leur tour l'étendard de l'intolérance, les mystères furent détruits, mais leur doctrine ne fut pas révélée. Vainement dira-t-on qu'Origène, Justin, Clément, Athénagore, connaissaient le secret des initiations ; en vain chercherait-on à prouver qu'Augustin et Eusèbe l'ont di-

---

7° Stesimbrote de Thase, historien du cinquième siècle avant l'ère vulgaire.

8° Thrasias de Cyzique.

9° Neanthe.

10° Démétrius Scepsius.

On ignore même les titres de leurs ouvrages ; nous savons seulement que les deux derniers ont écrit sur les initiations en particulier.

vulgué dans leurs écrits; ils ne l'ont pas fait, ils n'ont pas pu le faire; s'ils l'avaient possédé, ils n'auraient osé le découvrir.

Plusieurs d'entr'eux ont parlé des mystères; nous devons aux Pères de l'église, la connaissance d'une foule de particularités relatives aux cérémonies du culte initiatoire. Tant qu'il n'est question que des rites extérieurs, des usages, des mœurs de leur temps, les ouvrages de ces grands hommes sont une mine inépuisable offerte aux recherches des savans; mais dès qu'ils traitent de la doctrine secrète, on est forcé de les lire avec une défiance qui doit augmenter à chaque page.

Chacun sait que les anciens avaient deux religions bien distinctes; l'une publique, brillante de pompe et de majesté, mais surchargée de pratiques minutieuses, de fables incohérentes, de contradictions continuelles; elle était destinée à la multitude, et lui convenait sous tous les rapports.

L'autre, secrète, environnée de barrières presque insurmontables, renfermait dans son sein mystérieux les grands principes de la morale et de la philosophie. Née au même instant que le culte public, elle avait conservé la pureté, la simplicité primitive, que la religion du peuple avait perdue par des altérations insensibles, mais toujours renaissantes.

Possesseurs des secrets de la nature, les Hyérophantes dévoilaient aux Élus ses mystères éternels. Ces nombreuses divinités, qui surchargeaient les religions antiques, disparaissaient devant leurs savantes instructions, et reprenaient dans le système de l'uni-

vers, la place qu'elles avaient d'abord occupée. Dieu, l'homme, le monde, étaient les sujets de leurs méditations, et la fin des connaissances qu'on recueillait dans les mystères sacrés.

Les Pères de l'église ont un avantage immense, lorsqu'ils attaquent le culte public; leurs argumens sont alors clairs, précis et irrésistibles. Armés des traits de la saine raison, ils descendent dans l'arène, et terrassent, d'un regard, cette foule de divinités, dans lesquelles ils ne voulaient apercevoir qu'un bloc de pierre livré aux adorations d'une populace imbécile.

La scène change entièrement lorsqu'il s'agit de combattre la religion mystérieuse; ici la vérité est impuissante; elle ne peut rien contre elle-même. A des raisonnemens simples et concluans, succèdent des attaques obliques et détournées; ils affectent de confondre les rites sacrés d'Eleusis, avec ces prétendus mystères que vendaient pour quelque monnaie un vil eunuque ou un prêtre imposteur; des symboles, monumens honorables des siècles d'innocence où ils furent créés, ne sont, à leurs yeux prévenus, que des figures impudiques; les flambeaux d'Eleusine n'éclairent, disent-ils, que des scènes de débauche qu'il faudrait rendre à l'obscurité de la nuit; devons-nous ajouter que ces ministres d'un Dieu de vérité n'ont pas craint de fabriquer de fausses pièces, pour les combattre ensuite avec avantage (1)?

(1) Qui ne connaît cette soi-disant lettre, écrite par Alexandre à sa mère Olympias, citée par St. Augustin (*Civ. Dei, lib.* IX, *cap.* 7.) et confirmée par Clément d'Alexandrie? Il est dit dans cette lettre : que le grand-prêtre

L'explication des emblèmes mythologiques était la base du secret des mystères. Les Pères de l'église l'ont cru ; personne n'en doute plus aujourd'hui. En donnant cette interprétation, ils divulguaient la doctrine sacrée ; mais comment ont-ils essayé de le faire? Adoptant un système historique, qui peut, dans les dernières branches de la mythologie, donner quelques résultats satisfaisans, mais qui tombe de lui-même, quand on veut l'appliquer aux masses principales, ils se sont péniblement traînés sur les traces d'Evhemère ; n'ont vu, dans les divinités de la Grèce et de l'Égypte, que des mortels couverts de crimes et dégoûtans de vices, élevés aux honneurs de l'apothéose, par leurs complices ou leurs esclaves.

Mais, je le répète, ils ne la connaissaient pas, cette doctrine qu'ils ont calomniée. Abusés par leurs préjugés, par leur zèle orgueilleux pour une religion

---

égyptien *Léon*, intimidé par le roi de Macédoine, lui confia que, non-seulement *Picus* et *Faunus*, *Rèmus* et *Romulus*, mais encore *Hercules*, *Esculape* et *Bacchus*, *Jupiter et Saturne*, n'étaient rien que des hommes divinisés par la reconnaissance et la flatterie. *Ubi non Picus, et Faunus, Remus et Romulus... sed ipsi majorum gentium Dii ... quos Varro conatur ad mundi partes sive elementa transferre homines fuisse produntur.*

On est tenté de croire, après une pareille lecture, que l'auteur de cette évidente fausseté avait perdu la tête, ou qu'un ennemi de l'évêque d'Hipone s'est avisé d'intercaler ce morceau dans le recueil de ses œuvres.

Peut-on croire possible en effet, qu'Alexandre ait eu besoin d'aller en Egypte pour pénétrer le secret des initiations, et sur-tout pour connaître l'origine de quelques divinités romaines, dont le nom était à peine alors connu dans la Grèce? Quelle importance pouvait avoir aux yeux d'un grand-prêtre d'Osyris et d'un roi de Macédoine, les génies subalternes portant le nom de Picus et de Faunus, et les héros fondateurs d'une ville encore barbare? Apparemment, dit Leclerc de Sept-Chênes, que ces noms étaient plus familiers dans la ville d'Hipone, que ceux des principales divinités de la Grèce et de l'Egypte.

dont ils étaient les défenseurs et les apôtres, ils n'ont pas pu, ils n'ont pas voulu pénétrer dans les sanctuaires, au pied des autels mystérieux, où ils auraient trouvé, sous des noms différens, le dieu dont ils annonçaient l'existence.

Chaque secte philosophique, avons-nous dit, il n'y a qu'un instant, offrait une opinion différente sur la doctrine secrète des initiations; chacune d'elles prêtait effectivement aux mystagogues ses sentimens particuliers. Nous n'essaierons pas de donner une idée de leurs conjectures diverses, ce serait tracer l'histoire de toutes les écoles philosophiques de l'antiquité, celle du moins de leur doctrine ésoterique ou cachée; une pareille entreprise excéderait et les forces de l'auteur et les bornes de cet ouvrage.

Si le secret des mystères est resté éternellement caché dans les temples qui lui étaient consacrés, si les anciens n'ont pu soulever le voile dont les Hyérophantes avaient enveloppé leur doctrine, on doit penser que, séparés par quinze siècles, du sanctuaire de Cérès, les savans modernes n'ont pu nous offrir de grandes lumières sur ce point, le plus important de l'histoire des religions antiques. Abusés par de fausses lueurs, arrêtés à chaque pas par des difficultés nouvelles, les ouvrages des anciens ne leur présentant qu'un fil toujours faible, quelquefois trompeur, souvent interrompu, combien de fois n'ont-ils pas dû s'égarer dans l'immense labyrinthe qu'ils avaient à parcourir?

Sans être effrayés des vaines et pénibles tentatives de ceux qui les avaient précédés, des obstacles qu'ils avaient à vaincre, plusieurs écrivains ont tenté de

dissiper les ténèbres qui couvrent à nos yeux la doctrine des mystères.

Divisés d'opinions sous tous les autres rapports, ils se réunissent cependant pour admettre un fait principal, qu'on peut regarder comme démontré; c'est que l'interprétation des fables qui composent le tissu des religions vulgaires, formait la base de la doctrine secrète que recevait l'Initié (1).

Partant généralement de ce point, comme d'un centre commun, ils ont cherché, en prenant des routes toujours opposées, à saisir le véritable but des initiations. D'après les idées qu'ils s'étaient faites des emblèmes mythologiques, chacun d'eux a créé un système, quelquefois établi sur des probabilités, mais plus souvent encore, dénué de preuves et de vraisemblance.

Les uns n'ont voulu voir, dans les anciennes mythologies, qu'un judaïsme corrompu (2); dans leurs divinités, que des patriarches hébreux, ou des anges rebelles (3); quelques-uns ont fait de Jupiter ou

---

(1) Quelques mythographes modernes ont cru que les religions anciennes n'avaient aucun sens, qu'elles étaient le résultat d'une suite de rêveries inventées en même temps, ou succesivement établies. Il n'est peut-être pas plus difficile d'expliquer les emblèmes mythologiques, que de concevoir qu'on ait pu les considérer comme un tissu de fables insignifiantes; en un mot, qu'on ait regardé ce système, toujours simple, toujours suivi, qu'on retrouve dans tous les temps et sur toute la surface du globe, comme l'ouvrage de quelqu'imposteur qui, profitant de la sottise de ses contemporains, les a forcés de courber humblement la tête devant les rêves de son imagination exaltée.

(2) *Huët*, Demonst. Evangelica. *Bochart*, Geograph. sacra.

(3) *Vandale*, de Origin. et progressû idolatriæ.

d'Hercule, des marchands (1) et des tours (2), des digues et des canaux (3); d'autres, les élémens de la pierre philosophale (4).

Il serait facile, sans doute, de faire apercevoir le ridicule de ces opinions bizarres, mais ce serait attaquer des fantômes qui n'ont jamais pu que faire sourire les gens éclairés.

Nous n'essaierons pas de discuter, dans cet ouvrage, les différens systèmes d'interprétation mythologique; chaque auteur s'est chargé d'ailleurs de faire la critique de ceux qui avaient parcouru la même carrière. Nous bornant à donner un détail, le plus exact possible, des pratiques extérieures qui environnaient l'initiation, notre but n'a jamais été de livrer à la curiosité publique le secret de la doctrine sacrée. Quelques hommes le connaissent encore; il a traversé les temps, sans éprouver l'altération la plus légère. Il existe tel qu'il était lorsque, renfermé dans les temples mystérieux de Thèbes et d'Eleusis, il excitait la vénération du monde. Laissons les successeurs des Hyérophantes choisir leurs disciples, éclairer leurs esprits des lumières de la vérité, propager, dans le silence, leur doctrine sacrée, et contentons nous d'offrir à nos lecteurs un précis des conjectures que les savans modernes ont formées sur la science secrète des initiations.

---

(1) *Leclerc*, Bibliotéque universelle.

(2) *Bruyant*, a new-system of the Mythol.

(3) *Bergier*, Origine des dieux du paganisme, et le sens des fables découvert.

(4) *Tollius*, Fortuita. *Pernetty*, Fables égypt. et grecques dévoilées, etc.

Le savant *Warburton* (1) se présente d'abord : il a prétendu que le secret des mystères n'était autre chose que le dogme de l'unité de Dieu, et celui de la vie future. Il croit qu'on apprenait aux Initiés à regarder comme autant d'êtres chimériques, ou d'*individus mortels*, les dieux qu'ils adoraient quelques heures auparavant; qu'en un mot on les détrompait du polythéïsme, en leur annonçant le Dieu d'Abraham, les peines et les récompenses d'une autre vie.

Quelques changemens légers dans le système de Warburton, ont fourni à *Leclerc de Sept-Chênes* (2), les moyens d'en établir un, qui, formé d'élémens pareils, s'éloigne sensiblement du premier. « Les mystères avaient été institués, dit-il, pour donner aux Initiés la connaissance de l'Être-suprême, et l'explication de diverses fables attribuées aux dieux qui le représentaient; la doctrine d'une providence, le dogme de l'immortalité de l'âme, et celui des peines et des récompenses futures; l'histoire de l'établissement des sociétés, aussi-bien que l'invention des arts, parmi lesquels l'agriculture tenait le premier rang, en même temps qu'ils tendaient à inspirer l'amour de la justice, de l'humanité, et toutes les vertus patriotiques, et qu'ils joignaient aux préceptes de la morale la plus pure, l'amour des vérités les plus importantes.

« Loin de détruire le polythéïsme, dans le sens où ce mot doit être pris, les mystères, ajoute-t-il, ne tendaient qu'à l'établir; mais ils le resserraient dans ses véritables bornes; ils le garantissaient sur-tout des

---

(1) Dissertations sur l'union de la religion, etc. Londres, 1742.

(2) Hist. de la Relig. grecque. Genève, 1788.

écarts de l'imagination; et, après avoir expliqué ce qu'il fallait entendre par cette multitude de dieux offerts à la vénération publique, ils remontaient jusqu'à l'intelligence suprême qui les comprend tous, et dont ils n'étaient chacun qu'une *émanation.* »

Pluche (1) a cru trouver l'origine des dieux dans l'interprétation fautive des hiéroglyphes. Ces caractères servaient primitivement, suivant lui, à désigner la marche des grands corps célestes, le débordement du Nil et les phénomènes les plus remarquables, dans un pays entièrement agricole; bientôt leur véritable signification étant perdue à la suite d'une grande révolution du globe, les figures symboliques existantes sur les monumens, produisirent cette foule de divinités qui, de l'Egypte, se répandirent dans le reste du monde.

« Les Romains qui voyageaient en Grèce, ne trouvant qu'incertitude et obscurité..... dans les idées et les disputes des philosophes sur la nature des dieux, ne manquaient pas de se faire initier aux mystères de Cérès, de Lemnos ou de Samothrace, espérant que dans cette partie des initiations, qu'on appelait *la vue claire*, on leur apprendrait enfin ce que c'était que ces dieux, dont le nombre, les fonctions et la conduite les *scandalisaient;* mais ils étaient fort surpris, au sortir de ces mystères, de n'avoir rien appris sur la nature des dieux, et de voir le sens des figures qu'on leur présentait, réduit aux réglemens du labourage encore informe; aux avantages de la paix et de la *justice, qui nous donne droit d'espérer une meilleure vie...* »

(1) Histoire du Ciel. Paris, 1748.

Il ajoute que le dogme d'un Être-suprême, intelligence unique, était le point principal de la doctrine initiatoire.

La nature des travaux de *Boulanger* (1), fixait à chaque instant ses yeux sur les traces du séjour des eaux dans l'intérieur du globe. Ces marques sensibles d'un affreux bouleversement, produit peut-être par des inondations successives, lui firent supposer l'existence d'un déluge universel, et la certitude de voir se renouveler un jour cet épouvantable phénomène.

Pour rassembler les restes effrayés du genre humain, les premiers législateurs cachèrent soigneusement cette doctrine, qui ne pouvait être révélée, sans danger, qu'à des hommes au-dessus de la crainte. De là les mystères, les épreuves et la doctrine secrète.

« Ne nous arrêtons pas, dit-il, aux abus qu'on a faits des différens emblèmes; tenons-nous-en à la doctrine qu'ils représentaient. Tout s'accorde à nous confirmer quelle était la nature du grand système des mystères sur tous les êtres de l'univers. Ils faisaient envisager la nature comme un grand fleuve qui s'écoule perpétuellement, qui reçoit sans cesse de nouvelles eaux, mais qui doit tarir un jour par la volonté de l'Être-suprême... *Enfin la science de l'univers et de son sort futur, était l'objet principal de ces fameux mystères:* science importante et sublime, si elle n'eût cherché à lire dans l'avenir; c'est en cela qu'elle était vicieuse en elle-même, et dangereuse, relativement à l'état de

(1) L'Antiquité dévoilée par ses usages. Amsterdam, 1766.

l'homme en société... Regardons, *en un mot*, les mystères comme le dépôt funèbre de la mélancolie religieuse des premiers hommes; ceux qui en ont fait un secret, méritent les louanges du genre humain.... »

Suivant les principes qu'Evhemère, Strabon et Diodore avaient autrefois professés, *Banier* (1) ne voyait, dans les divinités antiques, que des hommes puissans qui avaient régné dans les temps les plus reculés. Les Initiés n'apprenaient rien, dit-il, sinon que Dio (Cérès) et Proserpine avaient été deux femmes mortelles. «La première, reine de Sicile, avait rendu son règne recommandable par le soin qu'elle prit d'enseigner l'agriculture à ses sujets; elle établit aussi plusieurs lois concernant la police et la propriété des terres, afin que chacun pût recueillir, sans être troublé, le blé qu'il avait semé; ce qui fit regarder cette reine comme la déesse des blés et de la terre.

L'abbé *Foucher* (2) s'est contenté de faire, au système historique, une légère addition, à l'aide des théophanies ou incarnations. Les nations antiques, qui descendaient, suivant lui, des patriarches hébreux, ayant conservé quelques idées confuses de la promesse faite au premier homme, d'un libérateur divin, se figuraient que les dieux avaient autrefois paru sur la terre, sous les noms des personnages fameux de l'antiquité. Il ajoute que les fables mythologiques expliquées dans les mystères, n'étaient rien que l'histoire de ces dieux pendant leur séjour sur la terre.

---

(1) La Mythologie, ou les Fables expliquées par l'histoire. Paris, 1738.

(2) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tomes XXXIV, XXXV, XXXVI, XXXVIII, et XXXIX.

Si l'on en croit *Bergier* (1), l'Initié ne voyait, dans la religion de son pays, qu'une description de la Grèce encore inculte, et des efforts de ses ancêtres pour défricher ce vaste désert, pour contenir ou faire écouler les eaux, arracher les forêts, applanir les montagnes. Les dieux immortels, ces héros couverts de gloire, ces déesses brillantes de grâce et de beauté, descendent de l'Olympe, et deviennent, sous la plume de cet auteur, des canaux et des digues, des marais ou du mortier.

Don *Pernetty* (2) est-il plus heureux en conjectures? Partisan zélé de l'alchimie, il ne voit dans la religion des Grecs et des Egyptiens, que des emblèmes de la pierre philosophale, des travaux que nécessitent sa recherche, et des modifications diverses qu'elle doit éprouver pendant sa confection. Avec de pareilles idées, on devait voir dans les mystères, une réunion d'adeptes; c'est aussi tout ce qu'a aperçu don Pernetty. Après des épreuves longues et pénibles, dit-il, on expliquait à l'Initié toute l'histoire de Cérès et de Proserpine. La dernière se promenait dans les riantes campagnes d'Enna, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. Ces plaines sont l'emblème de l'île des philosophes de Bazile Valentia ; Pluton, la couleur noire, la putréfaction qui s'empare de la matière. Il rencontre près d'un lac, la nymphe Cyannée. L'eau mercurielle renfermée dans le vase, est un vrai lac. Cyan-

(1) Origine des dieux, et le sens des fables découvert par une explication des poésies d'Hésiode. Paris, 1767.

(2) Fables égyptiennes et grecques dévoilées, et réduites au même principe. Lyon, 1781.

née (bleuâtre) indique une légère variation de couleur dans l'œuvre. Cérès cherche sa fille par terre et par mer; il y a de l'eau et de la terre dans le vase philosophique. Elle monte sur son char, et va trouver Jupiter; c'est la volatilisation de la matière, qui commence à monter. Proserpine a mangé trois grains de grenade, et ne peut plus sortir des enfers; lorsque la matière a atteint le commencement du rouge, indiqué par les grains de grenade, elle ne peut plus rétrograder; le rouge se fortifiera de plus en plus.

La pierre *Agelaste*, sur laquelle se repose Cérès, est le signe de la fixité de la matière...

Les religions antiques, suivant le président *Desbrosses* (1), n'étaient qu'un culte rendu à des pierres, à des figures inertes; il rejette les symboles et les emblèmes. Les divinités grecques et égyptiennes ne sont, à ses yeux, que des fétiches, de véritables idoles dans toute l'énergie du mot; par conséquent les nations antiques se prosternaient devant des dieux semblables à ceux qu'inventent et révèrent les grossiers habitans de la Nigritie.

Bougainville (2) a réduit presqu'à rien le secret des mystères; il voit, dans les prêtres d'Eleusis, des charlatans autorisés par l'État, et dans les Initiés, des dupes, que l'espoir de s'amuser à leur tour aux dépens des nouveaux venus, forçait à garder le silence. « Les objets de ce culte, ajoute-t-il, divinisés dans des temps postérieurs, n'étaient que des emblèmes qui

---

(1) Du culte des Fétiches, ou parallèle de l'ancienne religion des Égyptiens avec la religion antique de la Nigritie.

(2) Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome XXI.

présentaient originairement, sous une image sensible, quelque point de la théogonie égyptienne, relatif à la formation de l'univers et des êtres qui le peuplent. Quoi qu'il en soit, les Initiés eux-mêmes étaient intéressés à garder le secret. Il y a apparence que de si longs préparatifs devaient leur faire envisager un grand objet. Le voile une fois levé, peut-être étaient-ils bien surpris de ne rien voir qui répondît à leur attente ; mais c'était pour eux une nouvelle raison *de se taire ;* l'amour-propre trompé rougirait d'un repentir public. D'ailleurs un tel aveu *eût* exposé ceux qui l'*eussent* fait, aux railleries de l'incrédule, qui n'aurait pas manqué d'insulter à des soupirs si constans et si mal récompensés.... De là viennent peut-être ces éloges pompeux des mystères d'Eleusis dans la bouche d'auteurs trop sensés pour en faire grand cas. Caton s'étonnait qu'un aruspice pût en regarder un autre sans rire ; ne pourrait-on pas en dire autant de deux Intiés ? »

Les mystères d'Eleusis, dit *Court de Gebelin* (1), sont le triomphe de l'agriculture ; c'est le plus grand hommage que l'antiquité ait pu rendre à cet art nourricier du genre humain. Par cette pompe magnifique et sacrée, les hommes reconnaissaient que tout venait de l'agriculture ; qu'avec elle naquirent les lois, la religion, les empires. Destinés à faire fleurir l'agriculture, ils n'étaient point établis pour détruire les idées que le peuple se formait des dieux.

---

(1) Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne. Paris, 1776.

« Institués dans un pays agricole, ils le furent, poursuit-il, pour rendre grâce à la divinité, des biens dont elle les comblait, et des suites heureuses de l'agriculture, pour la prospérité de l'Etat. Ils eurent en même temps pour objet d'apprendre aux hommes à faire un bon usage de ces biens, à mériter par-là de nouveaux bienfaits de la part de la divinité, à éviter sur-tout les châtimens qui attendent les méchans après cette vie. On y voyait enfin une ressource admirable pour unir tout le peuple par les liens les plus étroits de l'amitié et de la concorde, et pour lui faire chérir sa patrie,

M. *de Sainte-Croix* (1) pense « que les mystères ne furent, dans leur origine, que de simples lustrations, et ne consistèrent qu'en certaines observations légales. Dans la suite, on y ajouta une doctrine secrète, où il ne fut question que des services rendus par les chefs des colonies étrangères et les premiers législateurs, tels que l'établissement des lois, la découverte de l'agriculture, et l'introduction du nouveau culte religieux. En y menaçant les Profanes des punitions de l'autre vie, on assurait les Initiés d'y jouir d'un bonheur éternel et d'une préséance flatteuse. »

La doctrine des Hyérophantes était, suivant *Danse de Villoison* (2), le matérialisme des Epicuriens, ou plus encore, le panthéisme de Spinosa; ils ne reconnaissent d'autre divinité que l'universalité des

---

(1) Mémoires pour servir à l'histoire de la religion secrète des anciens peuples; ou recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme. Paris, 1784.

(2) *De triplici theologiâ mysteriis veterum commentatio.* Paris, 1784.

choses, *la nature;* tous les êtres existans sont des parties de cette divinité. Il n'existe pas de mort réelle, l'état auquel nous donnons ce nom, n'étant autre chose qu'une modification de la matière, que la *désagrégation* des parties qui composent un corps, et leur réunion au grand tout; il n'y a par conséquent ni peines ni récompenses à espérer, les âmes, après la séparation des parties qui formaient leur enveloppe, allant se plonger dans le sein de l'âme universelle, et s'y retrouvant dans le même état où elles étaient avant d'aller animer un corps.

L'astronomie est la science sur laquelle M. *Dupuis* (1) a posé les bases de son système d'interprétation mythologique; l'état des cieux à certaines époques, l'aspect constant des paranatellons, lui fournissent les moyens d'expliquer les emblèmes qui composent le tissu des religions anciennes et modernes. Ses ouvrages sont aujourd'hui dans les mains de tout le monde, et nous pouvons nous dispenser d'appuyer davantage sur un système aussi difficile à analyser qu'intéressant à connaître en entier.

La génération universelle, la naissance, la vie, la mort et la reproduction continuelle de tous les êtres; les opérations de la nature, par lesquelles, dans tous les instans et dans tous les règnes, les corps se détruisent pour se reproduire sans cesse; ces grands phénomènes étaient, suivant M. *Delaulnaye* (1), les

(1) Mémoire sur l'origine des constellations, et sur l'explication de la fable. — Origine de tous les cultes.

(1) Histoire générale et particulière des religions et du culte de tous les peuples du monde. Paris, 1791.

vérités que les créateurs des emblèmes religieux avaient autrefois cachées aux yeux du vulgaire, sous le voile des allégories mythologiques, et qu'ils découvraient dans les mystères, aux seuls Initiés.

Telles sont les opinions diverses des savans qui se sont efforcés de nous faire connaître la science secrète des initiations, et l'interprétation de la mythologie des peuples anciens. On sera frappé, sans doute, de les voir envisager des objets semblables sous des rapports si différens. La surprise du lecteur augmenterait encore, si le temps nous eût permis de lui offrir un tableau complet des mythologues explicateurs. Nous n'avons parlé que de ceux dont les travaux présentaient des différences marquées; les autres, s'emparant des idées de leurs prédécesseurs, en ont formé des systèmes mixtes, à l'aide de quelques nuances plus ou moins caractérisées.

Sous ce rapport nous aurions peut-être dû placer ici les hypothèses de quelques écrivains; mais en parlant des formules hermétiques de Tollius et de Pernetty, des briques et du mortier de l'abbé Bergier, nous avons assez fait preuve de patience, pour nous croire dispensés de disserter encore sur les aurores boréales de Mairan, l'arche de Noé, les tours et les promontoires de M. Bryant, les bethels et les aiguilles aimantées de messieurs Girardet et Herward, et le grossier athéisme de Sylvain-Maréchal (1).

(1) On a dû remarquer que les systèmes d'interprétation mythologiques pouvaient être divisés en deux classes : la première consacrée à l'histoire, et la seconde à l'allégorie. La dernière sur-tout peut être subdivisée à l'infini.

Avant de terminer cet essai, il faut dire un mot de l'état des mystères, depuis leur institution jusqu'à leur chute totale. Pendant les beaux jours de la Grèce, ils s'élevèrent graduellement au plus haut point de splendeur. Loin d'affaiblir leur puissance, les conquêtes des Romains la firent paraître dans tout son éclat. Ces vainqueurs du monde, qui donnaient à toutes les nations le nom de barbares, qui méprisaient toutes les institutions étrangères, déposaient leur orgueil aux pieds des divinités mystérieuses qu'on célébrait à Eleusis, et venaient en foule dans leur temple, demander l'initiation. Plusieurs empereurs furent initiés (1). Néron, obligé de sortir du temple, à la voix du héraut qui défendait aux meurtriers de souiller, par leur présence, l'enceinte sacrée, le farouche Néron dévora sa rage impuissante, et n'osa rien entreprendre contre cette institution révérée. Les Chrétiens, élevés à l'empire du monde, évitèrent pendant long-temps d'attaquer ouvertement le culte d'Eleusis; ils laissaient à leurs écrivains le soin de les affaiblir par des imputations calomnieuses. Constance et Gratien proscrivirent les mystères, en défendant les assemblées nocturnes (2); mais les initiations Eleusiniennes furent exceptées, et régnèrent seules pendant quelques années.

---

(1) Auguste, Adrien, Marc-Aurèle et Gallien. Atticus, Sylla, Marcellus, Cicéron, Lucullus, le furent également.

(2) Défendre les cérémonies nocturnes était en effet détruire entièrement les mystères, puisque les rites initiatoires ne pouvaient avoir lieu que la nuit. *Quid ergo aget Iacchus, Eumolpidæque nostri, et antiqua illa mysteria, siquidem sacra nocturna tollimus?* Cic. de leg., lib. II.

Il était réservé au bourreau des Thessaloniciens, à l'impitoyable Théodose, de renverser cet antique édifice de la sagesse humaine (1). Il anéantit les mystères, et détruisit leurs temples (2).

La tâche que nous nous étions prescrite est enfin remplie. Donner une idée des cérémonies mystérieuses d'Eleusis, faire sentir quelquefois leurs rapports avec la Franc-Maçonnerie, retrouver au sein des initiations antiques la véritable origine de cette dernière institution (3), telles étaient les intentions

---

(1) Les mystères d'Eleusis furent institués quinze cents ans avant l'ère vulgaire, et subsistèrent encore trois siècles après l'établissement du christianisme. Pendant ce long espace de temps, leurs cérémonies furent quelquefois moins éclatantes ; les événemens politiques purent, pendant quelques instans, nuire à l'éclat de leur célébration ; mais elles ne furent jamais interrompues qu'une seule fois, la seconde année de la cent onzième olympiade (335 ans avant l'ère vulgaire), à cette époque terrible où la Grèce tremblante vit Alexandre, vainqueur de Thèbes, détruire cette ville superbe, et vendre comme esclaves ses malheureux habitans.

(2) Ce farouche tyran, qui proscrivit de sang-froid, après plusieurs mois de réflexion, tous les habitans de Thessalonique ; qui, au milieu des réjouissances publiques annoncées par ses ordres, fit massacrer le peuple de cette malheureuse ville, sans distinction d'âge ni de sexe ; Théodose était en même temps le plus faible et le plus faux de tous les hommes. Bassement soumis aux ministres de l'église chrétienne, il était plus fier, disait-il, du titre de chrétien, que de celui de maître du monde.

Voilà l'homme qu'on a décoré du titre de grand !

(3) Quelques auteurs ont déjà senti que l'opinion de Ramsay, qui fait naître la Maçonnerie de la destruction d'un Ordre célèbre, était également absurde et dangereuse.

Nous l'avons déjà dit, nous ne cesserons de le répéter : la véritable Maçonnerie est renfermée dans les trois premiers grades. On ne trouve au-delà, que suppositions vagues, pratiques puériles et souvent odieuses aux yeux de ceux qui connaissent la doctrine qu'elles renferment.

de l'auteur; c'est au lecteur à juger s'il a atteint le but qu'il s'était proposé.

A. B.

N. B. Peut-être aurions-nous dû citer en marge, nos autorités. Le désir de borner ce précis, déjà trop étendu, est la principale raison qui nous en a empêché.

Nous nous contenterons de dire que les principales sources où nous avons puisé ces détails, sont, chez les anciens: Hérodote, Plutarque, Diodore, Pausanias, Porphyre, Aristote, Aristophane, Suidas, Pollux, Hesychius, Eusèbe, Origènes, etc.; et parmi les écrivains modernes: Meursius, Kircher, Warburton, Leclerc, Bougainville, Freret, Boulanger, Sept-Chênes, Dupuis, Barthelemy, Gebelin, etc., et sur-tout M. de Sainte-Croix.

DISCOURS

DE L'OR.·., POUR LA RÉCEPTION AU PREMIER DEGRÉ.

Mon Frère,

Vous étiez dans les ténèbres ; vous avez désiré d'avoir la lumière, et la lumière vous a été donnée. Vous venez d'être initié dans des mystères dont l'auguste majesté, inconnue à tout Profane, va faire de vous un homme nouveau ; vous allez pénétrer dans les secrets d'une institution que le temps semble avoir respectée ; le temps, qui, de sa faux d'airain, détruit tout, n'a fait que consolider cet Ordre sublime auquel vous êtes maintenant agrégé. Des nations ont disparu, des empires ont été renversés ; de nouvelles nations, de nouveaux empires se sont élevés sur les débris des anciens, et les mystères sacrés, ou la Maç.·., ont résisté aux chocs terribles qui ont causé tant de révolutions, et sont parvenus jusqu'à nous, dans toute leur pureté : en faut-il davantage pour attester leur sublimité? et faut-il encore se demander à quoi la M.·. doit sa stabilité, et ce qui assure sa perpétuité? c'est parce qu'elle est fondée sur la pratique des vertus ; c'est parce qu'elle repose sur la morale la plus pure, que cette institution vraiment royale ne peut jamais périr.

Vous sentez maintenant, mon Frère, toute l'im-

portance des engagemens que vous venez de contracter dans ce lieu ; vous sentez qu'ils ne vous obligent pas seulement envers nous et envers tous les Maçons, devenus vos Frères, mais encore envers la grande famille sociale, pour laquelle l'homme est spécialement formé ; ce n'est donc pas seulement dans l'enceinte resserrée de nos ateliers, ce n'est pas seulement au milieu de nous, que vous devez renfermer la pratique des vertus qui vous sont recommandées ; c'est aussi partout où vous vous trouverez ; c'est dans tous les lieux où vous porterez vos pas ; car partout vous serez en présence du Grand Architecte de l'univers, dans le Temple universel qu'il a construit, dans lequel il reçoit les hommages de toute la nature, et dont les nôtres ne sont que des images imparfaites.

Le but de notre institution est donc de rendre l'homme meilleur, de le disposer à faire tout le bien dont il est capable, à s'abstenir du vice ; de lui enseigner l'art de commander à ses passions, et de diriger ses bonnes qualités vers le plus grand avantage de la société. La vérité, la seule vérité, est honorée dans nos Temples, parce que la vérité est Dieu même, et qu'en lui est *la vie et la vérité*. C'est pour cela que les Loges maçonniques sont dédiées à la sagesse (1), parce que la science nous défend de toutes les superstitions qui obscurcissent la plupart des dogmes sur l'essence de la divinité, et que la difficulté d'acquérir la science, nous rend tolérans pour ceux que les ténèbres de l'ignorance environnent encore. Un de

(1) En tant que ce mot signifie, comme chez les anciens, la science des choses, et non la prudence, comme il s'entend aujourd'hui.

nos premiers devoirs est donc de les éclairer, plutôt que de les blâmer: non que les Maçons prétendent s'ériger en précepteurs du genre humain ; mais ils doivent, par l'exemple de leurs vertus, montrer combien le culte éclairé qu'ils rendent au suprême Architecte des mondes, est propre à former les hommes, et à les rendre utiles à leurs semblables.

Vous parler de culte, mon Frère, c'est presque vous annoncer que la Maçon.·. est elle-même une religion qui aurait ses dogmes et ses rites particuliers; peut-être votre attachement à la religion de vos pères est-il déjà alarmé de cette insinuation! Je me hâte de vous détromper à cet égard. Non, la Maçonnerie n'est point une religion; mais elle est le principe de toute religion. En effet, qu'enseigne-t-on dans ses ateliers? qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur et rémunérateur, qui récompense et qui punit; on ne va pas plus loin ; on laisse ensuite à l'homme le choix du culte qu'il lui convient de rendre à cet Etre-suprême, bien persuadé qu'aucune religion ne peut reposer que sur la vertu et la morale dont on recommande la pratique et les exemples. C'est d'après ce principe, que nous admettons dans nos temples tous ceux qui recherchent la lumière et la vérité, sans nous informer de la religion qu'ils professent, parce que nous ne voulons pas, et que nous ne devons pas nous établir juges entre Dieu et les hommes. Nous sommes d'ailleurs persuadés que celui qui adore Dieu en esprit et en vérité, qui fait le bien et s'abstient du mal, ne peut déplaire à cet Architecte suprême. Telle est notre profession de foi, telle est la règle générale

de notre conduite. Nous ne pourrions donc avoir un culte spécial, sans nous en écarter, et même sans compromettre l'existence de l'Ordre.

Tels aussi ont été les mystères dans la plus haute antiquité; les Initiés vivaient paisiblement au milieu des Idolâtres, dont certainenement ils ne partageaient pas les erreurs; ils se soumettaient aux rites du culte public, et se gardaient bien de devenir un objet de scandale, en divulguant ce qu'ils avaient appris dans l'initiation; mais ils cherchaient à ramener les peuples à la vérité, d'abord, par l'exemple des vertus qu'ils pratiquaient, ensuite, par les écrits remplis de sagesse et de prudence qu'ils répandaient à propos; et leurs efforts ont été couronnés du succès, puisqu'enfin les hommes, devenus plus raisonnables et plus éclairés, ont élevé leur intelligence jusqu'à l'Être-suprême, et ont abandonné des cultes, peut-être vrais dans leur origine, mais défigurés par l'ignorance des uns et par la mauvaise foi des autres.

Bénissons donc les *travaux* de ces illustres philosophes, fondateurs des mystères, dont les *efforts* ont si efficacement contribué à répandre les lumières parmi les hommes, et à leur faire connaître la vérité! Mais que de précautions n'ont-ils pas dû prendre pour se faire écouter! Il fallait éviter de heurter trop vivement des idées enracinées par une longue succession d'années; il n'était pas non plus sans danger pour les individus que l'on voulait instruire, de les éclairer trop promptement (1); ne pouvait-on pas,

(1) Il ne faut, dit Fontenelle, répandre qu'une à une les vérités dont on a les mains pleines.

d'un état de crédulité sans bornes, les conduire, par une transition trop subite, à un scepticisme peut-être encore plus dangereux? car telle est la faiblesse des organes de l'homme, qu'il n'est qu'un pas d'une extrémité à l'autre. Nos sages instituteurs jugèrent donc qu'il fallait montrer la vérité avec précaution, la présenter d'abord voilée, et ne soulever le voile qui la couvrait, qu'à mesure du développement des forces et de l'entendement du Néophyte; c'est ce qui les détermina à diviser l'initiation en plusieurs classes ou degrés. Nous avons conservé ces divisions, autant par respect pour la sagesse de l'intention, que pour ne pas porter une main trop hardie sur un ouvrage aussi parfait; et encore, pour lui conserver cette forme originale, qui atteste son antiquité et doit garantir sa durée. J'ajouterai aussi que je ne pense pas, que malgré les lumières qui distinguent notre siècle de tant d'autres qui l'ont précédé, cette précaution soit inutile. Trop avides de connaissances, nous ne nous donnons peut-être pas assez le temps de les approfondir; nous courons d'abord au but, sans nous informer des écueils qui peuvent se trouver sur notre route; et il arrive souvent que nous manquons ce but, ou que nous le dépassons. En retenant donc l'Initié dans les limites qui ont été posées par les instituteurs de l'Ordre; en ne lui montrant qu'un petit nombre d'allégories, nous le forçons à exercer son intelligence sur les emblèmes que nous ne lui expliquons pas d'abord, et il arrive, sans s'en être aperçu, à cet état de maturité que nous devons attendre pour lui confier les derniers mystères; d'ailleurs, l'initia-

tion ou les mystères, sans cesse en butte aux attaques de l'ignorance, ont besoin de conserver leur enveloppe mystérieuse. C'est le boisseau sacré sous lequel ils doivent conserver la lumière, lorsque le génie du mal l'emporte sur celui du bien, mais pour l'en faire sortir plus tard, lorsque ce dernier peut se flatter de vaincre son ennemi.

Vous admirerez sans doute, mon Frère, l'art avec lequel les philosophes initiés ont su renfermer l'histoire de leurs travaux dans les cérémonies mêmes de l'initiation, en même temps que ces cérémonies étaient l'emblème des progrès de la civilisation, qui était le but de l'institution. Je ne me propose pas aujourd'hui de vous donner l'histoire des mystères anciens, ni de vous expliquer comment la Maçon.·. leur a succédé; c'est un sujet qui demande à être traité à part, et dont le développement nous conduirait plus loin que ne le permet le temps qui nous reste; en fréquentant avec assiduité nos ateliers, et en assistant régulièrement à nos travaux, vous aurez occasion d'entendre sur cette matière des orateurs beaucoup plus instruits que moi, et qui vous donneront là-dessus les lumières que l'histoire et nos traditions nous ont laissées. Je me borne dans ce moment à vous découvrir le sens des diverses épreuves par lesquelles vous avez passé avant d'être admis parmi nous.

D'après ce que je viens de vous dire, mon Frère, vous ne devez pas être surpris des difficultés que nous opposons à ceux qui veulent pénétrer dans nos Temples, des épreuves auxquelles nous les soumettons, ni du secret que nous gardons sur nos mystères. Vous

apprendrez un jour tout ce que ces mystères ont de grand et de sublime, et vous reconnaîtrez combien ils sont dignes de l'estime d'un vrai philosophe, d'un véritable ami de l'humanité. En attendant, écoutez l'instruction première que mes fonctions m'appellent à vous donner, et rappelez-vous les diverses circonstances de votre réception.

En arrivant, vous avez été conduit dans un lieu obscur, où vous étiez environnné de débris humains, images de la destruction qui nous attend. Devant vous, étaient le pain et l'eau, alimens naturels de l'homme. Ces figures ont dû vous rappeler que la vie et la mort sont de la condition humaine, et qu'à côté de la destruction est toujours l'élément de la reproduction. Nous avons dû exciter chez vous ces réflexions, pour vous disposer aux grands mystères dont vous deviez être l'objet, et porter votre esprit vers l'observation. Dans cette situation, on vous a proposé trois questions à résoudre; ce sont les mêmes que celles que l'on proposait dans l'initiation ancienne: nous devions savoir ce que vous pensiez sur les devoirs qu'elles concernent; votre réponse pouvait nous déterminer à vous repousser immédiatement, ou à exiger de vous de certaines garanties; mais nous n'avons eu qu'à applaudir aux nobles sentimens que ces questions vous ont donné occasion de développer. Vous reconnaissez sans doute le but de cette enquête; si nous ne pouvons nous flatter d'être parfaits, nous désirons, au moins, de ne recevoir dans notre société, que des hommes dont le cœur nous paraît disposé à recevoir toutes les impressions des nobles vertus qui doivent distinguer les Maçons.

Ici, mon Frère, commencent vos épreuves allégoriques; vous êtes destiné à représenter l'homme de la nature, sans art, sans connaissances; vous ignorez tout, vous ne pouvez rien voir; pour rendre l'emblème plus frappant, on vous dépouille de tous métaux, et l'on vous bande les yeux. On vous suppose à une époque de la société où l'homme ne savait pas encore se fabriquer des vêtemens; on vous ôte les vôtres, et vous êtes amené, dans cet état, à la porte du Temple, qui représente la réunion des sages qui ont entrepris de civiliser les hommes. Avant de vous introduire, on vous questionne sur ce que vous êtes et sur ce que vous demandez; les réponses, qui sont dictées par votre conducteur, vous en disent assez pour qu'il soit inutile de m'appesantir sur ce point. Vous demandez la lumière; mais, avant de l'obtenir, il faut vous en rendre digne par vos travaux. Vous concevez que l'homme ne s'éclaire que par l'étude, et qu'il faut s'y livrer avec ardeur, en braver tous les dégoûts, en surmonter toutes les difficultés. On vous fait donc voyager. Je ne m'étendrai pas sur la signification des diverses circonstances de vos voyages, le Vén.·. M^e^.·. de cette Loge a pris le soin de vous en instruire.

Les purifications auxquelles vous avez été soumis, sont la commémoration de celles des anciens Initiés; ils traversaient effectivement des fleuves et des fournaises ardentes, pour être purifiés par l'eau et par le feu, et ces épreuves avaient pour eux un danger réel que le courage seul pouvait leur faire surmonter. Ceci rappelle à l'aspirant que ce n'est pas assez

que de s'instruire pour se rendre utile à ses semblables, mais qu'il faut encore avoir un cœur pur, le courage d'être vertueux, et de fuir les attraits du vice, si l'on veut mériter l'estime de ses Frères.

Les voyages terminés, on vous a donné enfin la lumière, après laquelle vous aspiriez avec tant d'ardeur. Qu'avez-vous vu alors? Un peuple de Frères armés pour votre défense, et aussi pour vous punir, si vous transgressiez les lois que vous venez d'accepter. C'est l'image du contrat qui se forme tacitement entre les hommes qui se réunissent en société; chacun d'eux s'engage à défendre et à protéger les individus et la communauté, contre l'ennemi commun; à se soumettre aux lois qui seront jugées nécessaires pour le maintien de l'ordre; chaque citoyen met sa liberté en dépôt entre les mains de la société, pour garantie de ses engagemens, et pour jouir avec sécurité de la paix et du bonheur qu'il saura se procurer; c'est aussi ce que vous avez fait en prêtant l'obligation qui vous lie à nous et à notre Ordre; dès ce moment, nous n'aurons aucun plaisir, aucune jouissance dont vous ne puissiez prendre votre part; et cette part, mon Frère, est égale pour tous; ici, point de distinctions; notre chef, que nous entourons de respect et de vénération, n'est que le premier d'entre nous, qui sommes ses égaux; telle a dû être la première organisation de la société. Ne pensez pas que les décorations dont plusieurs d'entre nous sont revêtus, leur donnent, dans l'Ordre, d'autre autorité que celle des fonctions que notre choix libre leur a confiées, ou que celle que donne l'expérience de l'âge

sur la jeunesse ; après le temps expiré, les premiers retourneront dans la masse commune, tandis que d'autres seront élevés à leur place, sans que l'amour-propre de l'un ni de l'autre ait à s'en enorgueillir, ou à en rougir. Telle est notre loi, tels sont nos usages. Heureuses les sociétés qui peuvent demeurer dans cette innocence de mœurs ! heureux les peuples, s'ils pouvaient ainsi se gouverner ! mais ce serait pour eux l'âge d'or, et il ne reviendra plus ! Cependant, vous pouvez être un jour appelé à prendre part aussi à l'administration publique ; souvenez-vous de ces principes ; faites en sorte de vous en écarter le moins possible, et ayez toujours présent à l'esprit, que les hommes sont nés égaux, et qu'ils doivent l'être devant la loi, qui est impassible, et ne fait acception de personne.

En vous adoptant pour Frère, on vous a revêtu d'un nouvel habit, en vous disant qu'il est l'emblème du travail; c'est en effet ce qu'il signifie parmi nous, mais il nous rappelle encore le premier vêtement que l'homme a dû porter; ne sachant pas fabriquer des étoffes, il s'est couvert de la peau des animaux qu'il avait immolés à sa faim ou à sa sûreté ; c'est ce que l'on a voulu vous apprendre, en vous le donnant de peau d'animal. Vous voyez, mon F.·., que rien n'est indifférent dans notre institution, et que chaque chose a sa signification. La blancheur du tablier vous enseigne que vous devez avoir horreur du sang, et que vous ne devez jamais verser, ni le vôtre, ni celui des autres, que dans la juste défense de la patrie, qui seule peut vous en donner l'autorisation. Et dans

la guerre, même la plus juste, si vous pouvez épargner votre ennemi, sans danger pour la cause, vous devez vous abstenir de verser un sang que le salut de la société ne commande pas. Soyez donc humain, et regardez tous les hommes comme vos Frères, vous serez toujours assez puissant de votre bon droit, et vous commanderez assez de respect par vos vertus.

Comme nos mystères doivent être cachés aux Profanes, et que cependant les Maçons doivent avoir des moyens de se reconnaître hors de nos Loges, on leur a donné des signes, des paroles et des attouchemens qui ne sont connus que des Initiés. Ces signes, ces paroles, sont encore emblématiques. Le signe vous rappelle les conditions de votre admission parmi nous. La parole, qu'il ne vous est pas permis de prononcer, même en L.·., mais que vous devez épeler, ne vous rappelle-t-elle pas les premiers pas faits dans l'étude des sciences? On ne fait encore, en effet, qu'assembler quelques observations, dont on pourra bientôt composer une suite de raisonnemens, former une série de problèmes qui donneront l'ensemble de l'art que nous avons cultivé, et dont nous possédons alors toutes les règles.

Je pense, mon Frère, vous en avoir dit assez sur le but et sur les moyens de notre institution; je ne veux pas fatiguer davantage votre attention; je veux laisser à votre esprit et à votre intelligence encore quelque chose à faire. A mesure que vous avancerez dans la carrière qui vient de vous être ouverte, vous y ferez des découvertes nouvelles, et vous vous applaudirez chaque jour d'être Maçon.

Et nous, mon Frère, nous nous félicitons, dès aujourd'hui, d'avoir été choisis pour vous donner la première lumière; les vertus que nous vous connaissons nous assurent que nous aurons toujours à nous louer de vous avoir procuré l'entrée dans l'immense famille des Initiés, qui sont répandus dans tout l'univers; de leur avoir donné un Frère qui les aimera, et qui justifiera, nous n'en doutons pas, dans toutes les occasions, le titre que nous lui avons conféré en son nom.

Bénissons, mes Frères, le grand Architecte de l'uninivers, d'une si heureuse journée, et qu'il soit loué au plus haut des cieux, sa demeure céleste!

DISCOURS

PRONONCÉ PAR UN TRINOSOPHE, A LA RÉCEPTION D'UN APPRENTI, DANS LA R.·. L.·. DE LA FIDÉLITÉ.

PRÉAMBULE.

En levant les yeux sur le frontispice du T.·. où nous sommes, j'ai vu cette inscription : *Fidélité*, et je me suis dit : entrons ici, j'y trouverai des hommes meilleurs que les autres, puisqu'ils pratiquent la plus rare, la plus courageuse des vertus, la fidélité. En effet, de quelque côté que se portent mes regards, je n'aperçois que des hommes fidèles à l'amitié, à la sagesse, à l'étude, au bon goût; fidèles à l'honneur, à la gloire, à la conscience; toujours fidèles à la patrie; et je me trouve heureux de pouvoir saluer tant de beaux modèles à la fois, de pouvoir leur offrir hautement ce tribut d'estime et de reconnaissance que le monde profane même se plaît à leur payer chaque jour. Philosophes éclairés, poëtes aimables, savans utiles, guerriers illustres, magistrats intègres, citoyens irréprochables, tout est ici. Prononcer leurs noms, serait blesser leur modestie, nos yeux les connaissent assez. Hommes fidèles, poursuivez votre noble carrière ! il est, au fond de votre âme, une voix qui vous crie : *C'est bien !* Voilà votre première récompense;

souffrez que ma faible voix vous le dise aussi. Ne rejetez point l'hommage d'un modeste Maçon, quelqu'obscur qu'il soit, parce que ce M.·., tout ignoré qu'il est, n'en connaît pas moins les hommes et les choses, pour les avoir vus et observés avec toute l'attention et tout l'intérêt que peut inspirer l'amour du pays et de la vérité.

Mais il faut d'autres talens que les miens, pour célébrer dignement vos vertus. C'est une tâche que la gratitude publique n'oubliera pas de remplir. La mienne, aujourd'hui, est seulement d'ajouter quelques instructions à celles que vient de recevoir le nouvel Initié, et peut-être est-ce encore une témérité, de prendre la parole après le discours plein de lumières que vous venez d'entendre ; mais je n'abuserai point de vos momens, je me bornerai à quelques considérations historiques, qui, selon moi, peuvent developper dans les jeunes Frères, l'envie de s'instruire, et relever à leurs yeux l'importance de la Maçonnerie ; du reste, l'indulgence est une vertu des Maçons, j'en ai grand besoin, mes Frères, je vous prie de ne point me refuser la vôtre.

DISCOURS.

De l'origine de la Maçonnerie.

F.·. NOUVELLEMENT INITIÉ !

Vous avez désiré d'être reçu dans la société des Maçons, vos souhaits sont accomplis ; votre mérite, votre courage, vous ont ouvert les portes de ce T.·.,

où vous n'apercevez que des Frères qui vont vous aimer, vous chérir, et solliciter pour vous l'amour de tous les Maçons, dans quelque contrée que vous portiez vos pas. C'est la première récompense du zèle éclairé qui vous a conduit en ces lieux.

Applaudissez-vous, mon Frère, d'un tel avantage, et croyez que vous y mettrez plus de prix encore, à mesure que vous avancerez dans les grades réservés à la sagesse et à la persévérance.

Mais, qu'est-ce que la Maçon.·., demanderez-vous? quelle est son origine? quel est son but? quels sont les résultats de ses préceptes? que veulent dire les emblèmes et les allégories dont elle s'enveloppe?

Je vais essayer, très-cher Frère, de satisfaire une si juste curiosité, et de dévoiler à vos yeux une partie des mystères qui couvrent cette institution, trop peu connue, trop peu appréciée, trop souvent calomniée, mais qui n'en est pas moins, malgré tous les obstacles, triomphante et presque universelle.

Je ne me vanterai point de pouvoir fixer son origine; elle se perd dans la nuit des temps, ou plutôt, elle commence avec les hommes mêmes. Dès qu'il y a eu des êtres souffrans, il y a eu des Maçons pour les soulager. Dès qu'il y a eu des hommes injustes, il y a eu des Maçons pour réparer les torts. Dès qu'il y a eu des oppresseurs, des tyrans, il y a eu des Maçons pour les haïr, pour les combattre, et diminuer les maux dont ils désolaient la terre.

En effet, qu'est-ce qu'un Maçon? Le zélateur de la justice; c'est une espèce de chevalier de l'humanité, de conservateur du feu sacré de la vertu. C'est

dire assez tout ce que ses Frères ont droit d'en attendre, et tout ce que lui-même peut espérer de ses Frères; mais c'est désigner aussi les ennemis qui l'attaqueront, l'accuseront, le persécuteront.

Des historiens, des commentateurs hasardeux, ont placé l'origine de la Maçonnerie dans les pays des anciens Iduméens, sous le règne du troisième roi des Israélites, Salomon. Ils supposent que le temple qu'il bâtit donna lieu à ce rassemblement d'ouvriers habiles, dont le nom nous aurait été transmis.

Je n'admettrai pas ce système. Salomon emprunta les meilleurs ouvriers, de Hiram, roi de Sidon. Il employa, selon les livres hébreux (1), vingt années, et cent quatre-vingt mille hommes, à construire un monument dont les étroites dimensions n'annoncent le besoin, ni de tant d'années, ni de tant de bras (2); et si quelque gloire peut résulter de l'élévation d'un tel édifice, elle appartient au peuple industrieux dont on employa le secours, et non au fils de Bethsabé, dont la renommée, quelque grande qu'elle soit, ne peut faire oublier qu'il fut le meurtrier d'Adonias, son frère aîné (3), à qui le trône appartenait; qu'il fut infidèle à son Dieu, à ses lois, à ses sujets (4). La Maçonn.·., si elle avait pris naissance dans l'antique Jérusalem, viendrait plutôt des vengeurs, qui durent

---

(1) Rois, liv. 2.

(2) Rois, liv. 3, chap. 6. (Longueur, 60 coudées, largeur, 20, hauteur, 36. La coudée est d'un pied et demi.)

(3) Rois, liv. 3, chap. 2, v. 25.

(4) Rois, liv. 3, chap. 11.

s'élever alors, pour punir la violation des ordres du ciel, des droits du trône et des lois de la nature.

Si vous avez lu avec attention, mon Frère, les annales que je cite, vous ne serez plus surpris d'aucunes des choses que je dis. Si vous les ignorez, ouvrez le troisième livre des Rois, et vous reconnaîtrez la vérité des faits que j'énonce.

D'autres placent le berceau de la Maçonnerie en Egypte, au temps des Pharaons, à l'époque où parut Moïse, le législateur si fameux d'une nation qui subsiste encore, dispersée dans tout l'univers.

Ils disent que Moïse, élevé chez les prêtres du pays, prit connaissance de leurs divers secrets, et qu'il s'en servit pour préparer l'obéissance de son peuple, lorsqu'il le tira d'Egypte, et qu'il le força de s'emparer de la terre promise, où régnaient trente et un rois qui en étaient les maîtres.

Mais je vois trop de rébellions, trop de sang répandu, trop de carnage, durant cette merveilleuse et terrible expédition, pour croire que le dogme de la bonté, de la pitié et de l'humanité, puisse sortir d'une semblable origine. Les livres de Moïse avouent plus de deux cent mille Israélites mis à mort dans le désert; le livre de Josué, son successeur, annonce plus de six millions d'habitans des contrées envahies, rois, sujets, femmes, enfans, vieillards, immolés sans miséricorde... et cela, dans un temps où la religion des véritables Initiés de l'Egypte défendait de tuer même les animaux dont on avait reçu quelques services domestiques.

Et comment la Maçonnerie aurait-elle pu entrer avec les tribus hébraïques, dans la terre de Chanaan,

puisque les lois mêmes, données aux Hébreux, leur défendaient de fréquenter les nations étrangères, d'épouser leurs enfans, même de manger d'un aliment préparé dans un vase qui leur eût appartenu? puisqu'elles leur ordonnaient, au contraire, de brûler leurs T.·., de renverser leurs dieux, d'exterminer leurs prêtres, et d'anéantir leurs villes? puisqu'elles leur commandaient, enfin, une haine éternelle pour tout ce qui n'était pas issu du sang d'Israël?

A coup sûr, la haine ni la vengeance, le pillage, le meurtre ni l'incendie, n'entrèrent jamais dans le cœur des Maçons.

Je suis forcé de vous le faire remarquer particulièrement, mon Frère, deux cent mille hommes mis à mort par celui qui leur avait promis la liberté et le bonheur, par leur propre chef, par leur compatriote...! six millions d'hommes massacrés par des étrangers qui ne les avaient point offensés...! trente et un rois égorgés, en moins de dix ans, par un conquérant révéré encore aujourd'hui, sont des événemens rares dans les révolutions du monde; des événemens qui ne peuvent être que le résultat d'une législation toute séparée des législations humaines, et où, par conséquent, nous ne pouvons trouver le type de nos institutions fraternelles.

Mon Frère, je le répète, vous ne connaissiez peut-être pas ces faits extraordinaires, malgré que le livre qui les contient soit dans vos mains depuis votre enfance; mais n'en soyez pas humilié; peu d'hommes le connaissent plus que vous, pas même les docteurs chargés de l'enseigner; et voilà pourquoi on les voit

surpris, et comme étourdis, des récits qu'on leur présente, et des conséquences qui en dérivent; mais le Maç.·. ne recule point devant la vérité; la chercher est son devoir, la dire, la plus sacrée de ses obligations.

Laissons donc les conquêtes de Moïse et de Josué, et revenons vers l'Egypte, d'où les Hébreux se sont retirés, vers ce berceau des sciences et des arts; et voyons si nous y placerons l'origine de la Maç.·., ou si nous irons la chercher sur les bords du Gange, aux rives de l'Indus; ou bien, si nous la trouverions plutôt dans la patrie de Confucius, peuples qui précédèrent les prêtres de Memphis.

Ici nos efforts restent encore incertains, et les doutes ne s'éclaircissent pas; mais peu importe. En parlant de l'Inde et des bords du Gange, j'ai nommé des peuples et des climats où la vertu et la science ont été enseignées de tout temps, d'une manière si éclatante, et pratiquées avec une constance si noble, un enthousiasme si beau, qu'ils sont devenus à jamais l'exemple et la merveille de tous les siècles.

En effet, il y a plus de trois mille ans que Zoroastre a dit : « Soyez bons, soyez doux, soyez humains, » charitables; aimez vos semblables; consolez les af- » fligés; pardonnez à ceux qui vous ont offensés. » Zoroastre n'avait pas inventé ces maximes; il les tenait des sages qui l'avaient devancé.

Il y a deux mille trois cents ans que Confucius a répété, d'après ses ancêtres aussi : « Aimez votre pro- » chain comme vous-même. Ne faites pas aux autres » ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait. Par-

» donnez les offenses. Pardonnez à votre ennemi; ré-
» conciliez-vous avec lui; soyez-lui secourable; invo-
» quez Dieu en sa faveur. »

Je ne sache pas qu'on ait porté plus loin la perfection de la plus auguste morale.

Lycurgue, Thalès, Pythagore, n'ont point eu d'autre langage. Que dirai-je de Socrate? que dirai-je de Platon? Ces grands hommes eurent pour disciples, des rois, des princes; et ce qui est plus glorieux encore, des grands hommes comme eux, et des peuples entiers.

Les législateurs modernes n'ont donc fait que remettre au jour les maximes qu'ils avaient apprises des anciens. Heureux quand ils ne les ont pas affaiblies par des explications contradictoires, ou enveloppées de paraboles dangereusement inintelligibles... !

Depuis Zoroastre et Socrate, depuis les doctrines qui donnèrent au monde des Aristide, des Titus, des Caton, des Marc-Aurèle, de nouvelles religions, des doctrines nouvelles, sont venues changer la face de la terre; les dieux anciens ont disparu. Constantin a fait monter sur le trône une religion qui lui donna des soldats, qui pardonna ses crimes, et qui affermit sa puissance, en même temps qu'elle proscrivit les dieux de l'auguste antiquité. Il a quitté Rome, et transporté le siége de son empire aux rives du Bosphore. Là, ses successeurs passent trois siècles dans des disputes ridicules autant que sanglantes, jusqu'à ce qu'un simple arabe, Mahomet, prenant, comme tous les novateurs, sa mission du ciel, vînt, avec la double puissance du glaive et de la parole, changer

encore la face des choses, et renverser, dans l'Orient, l'ouvrage de Constantin.

Ainsi le monde, comme une argile méprisable, prend, sous la main de ses maîtres, toutes les formes qu'il plaît à leur ambition de lui donner!

Ainsi les hommes sont plongés sans cesse dans des abîmes de maux et d'incertitude!

Plus tard, les héritiers de Constantin veulent reprendre aux successeurs de Mahomet, des contrées où leur croyance a placé ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré. Alors s'engagent ces guerres nouvelles, connues sous le nom de *croisades*, guerres affreuses, temps vraiment déplorable, où la voix du fanatisme appela tous les souverains et tous les peuples de l'Europe, à la conquête d'une terre qui n'était point leur héritage; entreprise insensée, qui n'eut, comme on le sait, d'autre résultat que de laisser sur cette terre, des montagnes d'ossemens humains, qui purent le disputer en nombre aux ossemens dont Moïse l'avait laissée couverte trente siècles auparavant.

La Maçonnerie, ou plutôt une Maç.·. (car il est certain qu'il y en a eu plusieurs, et de plusieurs espèces) a-t-elle pris naissance des croisades? Oui, je le pense, les croisés malheureux, trompés par la folie de leurs chefs, environnés d'ennemis qui les exterminaient, durent se cacher, pour sauver leur vie et pour célébrer leurs mystères. Ils durent inventer des signes, des paroles et des attouchemens qui ne fussent connus que d'eux seuls.

La France aussi, a pu voir naître des Maçons. Vous n'avez pas oublié, mon F.·., la fameuse et terrible

histoire des Templiers; vous n'avez pas oublié les accusations dirigées contr'eux, ni leur supplice, ni le courage héroïque avec lequel ils ont enduré les plus cruels tourmens?

Si leur mort était injuste, si elle était un crime, il dut s'élever des défenseurs, qui en appelèrent à Dieu et à la postérité.

« On nous accuse, disaient les Templiers expirant » dans les flammes, parce que nos richesses excitent » l'envie; on nous fait périr pour nous dépouiller!

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Puisse-t-il naître de nos cendres un vengeur!

Qu'as-tu fait de ton frère, a demandé le Dieu de Moïse à Caïn? Ministres du même Dieu, qu'avez-vous fait des Templiers? qu'avez-vous fait de vos frères....? leur sang crie vers vous :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!

Mais les Templiers ne furent point vengés; leurs meurtriers, semblables à Caïn, avaient reçu une espèce de lacerne qui les mit à l'abri du châtiment.

Laissons, mon F.·., ces grandes iniquités couvertes du voile qui leur convient; on ne gagne à le soulever, que la crainte de les voir renaître, et peut-être d'en être les victimes.

Outre la Palestine et la France, il est encore bien d'autres lieux et d'autres époques où l'on pourrait chercher l'origine de la Maçon.·.; mais c'est errer assez long-temps dans les conjectures. Je reviens à l'époque que j'ai assignée d'abord, et je dis que la Maçon.·. a

commencé là où il y a eu un homme persécuté, là où il y a eu un homme qui a eu faim, qui a été dépouillé, qui a eu besoin du secours de ses Frères.

Voilà l'origine de la Maçon.·.; c'est vous dire en même temps quel en est le but, et quelle est la valeur de ses institutions.

Le but de la Maçon.·. est donc de rendre les hommes meilleurs; mais quels sont ses moyens d'y parvenir?

Ses moyens sont, de dissiper les ténèbres de l'ignorance, et de faire naître toutes les vertus qui découlent de l'instruction et de l'amour de ses semblables.

Décrirai-je les résultats de l'ignorance? Non, ce serait entreprendre l'histoire entière des malheurs du monde; ce serait retracer les effets du mensonge, de l'hypocrisie, de toutes les espèces de tyrannie; et j'en ai dit assez pour ceux qui ont pu m'entendre.

Décrirai-je le plaisir et le bonheur qui naissent de la pratique des vertus, de la bonté, de la douceur, de la sagesse, de la charité, de la fraternité? Interrogez votre propre cœur, il vous en dira plus que ma faible voix.

Oui, mon F.·., substituer les connaissances solides, à l'ignorance et aux préjugés; apprendre à s'aimer, à se secourir mutuellement, voilà l'œuvre que se proposent les Maçons : telle est la doctrine qu'ils enseignent et qu'ils pratiquent. C'est par ce moyen que la pierre brute se polit dans leurs mains, et devient un ornement de l'édifice social.

Le nom de F.·. a frappé vos oreilles. C'est le doux nom dont s'appellent les Maçons. C'est de ce nom que s'appelaient sans doute les premiers hommes,

avant que les distinctions, les richesses et l'orgueil les eussent séparés. C'est de ce nom consolateur que s'appellent tous les preux qui s'enrôlent pour une même entreprise, pour une même expédition, pour un même danger.

Vous le savez, depuis que le monde existe, il n'a pas manqué d'époques où les hommes ont été épouvantés, et comme enveloppés par des institutions subversives de la justice et de la raison, persécutés, poursuivis par des tyrans extravagans et cruels. Alors ils durent fuir les villes, où tout était péril pour la vertu. Ils cherchèrent leur refuge dans les déserts, au milieu des rochers, et jusque dans les entrailles de la terre. Là, vivant des mêmes frayeurs et des mêmes espérances, mangeant le même pain trempé des larmes communes, ils se sont appelés Frères...; et ils l'ont été véritablement, car rien n'unit les hommes autant que le malheur. Là, transportés de l'illusion la plus douce, ils s'embrassaient, ils unissaient leur courage, et savaient vaincre jusqu'à la persévérance de leurs bourreaux.

Les Maçons ont eu aussi leurs persécuteurs, et ils en ont encore aujourd'hui. Prier le dieu de vérité d'éclairer leurs ennemis, voilà leur manière de répondre aux coups dirigés contr'eux; et, grâce au dieu de lumière, il est devenu impossible désormais d'atteindre la Maçonnerie.

Levez les yeux, mon Frère, et regardez tous ces emblèmes qui vous environnent. Ils disent assez clairement sur quels fermes appuis reposent nos institutions.

Voyez ces nœuds enlacés qui parcourent cette enceinte, et ne s'interrompent nulle part! Voilà les liens qui unissent nos cœurs, et les tiennent enchaînés, pour le même but, dans le même sentiment.

Voyez ces instrumens de la patience, de l'intelligence et du génie; ces équerres, ces compas, ces niveaux! quel Initié ne comprend sur-le-champ tout ce que de semblables images disent à l'esprit et au cœur?

Voyez ces lumières, ce feu multiplié, ce signe ardent, ce triangle unique, adoré de tout ce qui respire! Voilà l'origine de toutes choses, la source de la vie, le type de la nature agissante. C'est le feu éternel, qui anime tout, qui donne l'existence à tout; c'est Dieu lui-même, sous ses plus intelligibles symboles; car sans le feu, sans la lumière, il n'y a plus rien, le monde n'a jamais existé, le monde est impossible.

Je m'arrête, mon F.·.; il ne m'est pas permis d'aller plus loin. Il faut proportionner l'instruction à la faiblesse de votre premier âge: plus tard, vous entendrez d'autres paroles, vous comprendrez d'autres mystères.

Jusque là, le temple de la science vous est ouvert. C'est à vous de le fréquenter souvent, d'en parcourir les avenues, de chercher la sagesse qui l'habite, et de vous rendre digne des trésors qu'elle procure.

N'oubliez donc jamais, mon F.·., les choses qui vous ont été dites; et, pour les graver en peu de mots dans votre mémoire, retenez que l'origine de la Maçonnerie date du premier jour où il y a eu des malheureux, c'est-à-dire, du commencement du monde.

Souvenez-vous, que son culte est Dieu et la vertu;
Que ses dogmes, sont le silence et le courage;
Ses mystères, la lumière et la raison;
Ses préceptes, la charité et l'humanité;
Ses ministres, les hommes vertueux;
Et ses récompenses enfin, l'estime de soi, et l'amour de tous ses Frères.

DISCOURS

DE L'OR.·., POUR LA RÉCEPTION AU SECOND DEGRÉ.

Mon Frère,

Si vous vous êtes bien pénétré de la signification emblématique des cérémonies qui ont eu lieu à votre première initiation, il ne vous aura pas été difficile de saisir le sens de celles dont vous avez été l'objet. Cependant il est possible que votre attention, attirée par les choses nouvelles que vous avez aperçues, et que votre esprit, préoccupé de l'attente d'une révélation plus spéciale de nos mystères, vous aient détourné du véritable point de vue sous lequel vous devez envisager les connaissances qui vous ont été, non pas communiquées, mais seulement indiquées, dans ce degré. Il est donc de mon devoir de vous éclairer, afin de vous confirmer dans vos idées, si vous avez devancé ce que j'ai à vous dire, ou de vous remettre sur la voie de l'observation, si vous avez pu vous tromper.

Vous avez appris, par les diverses instructions qui ont été données dans ce respectable Atelier, depuis que vous y avez été admis, que l'initiation ancienne avait aussi plusieurs degrés; en effet, il était difficile, dans une institution qui avait de si vastes plans, et

des vues si élevées, qui voulait éprouver les hommes avant de leur confier les vérités que l'initiation était destinée à répandre, il était difficile, dis-je, qu'il n'y eût pas plusieurs classes d'Initiés. Nous apprenons que ceux dont l'esprit n'était pas capable de concevoir, dont l'âme n'était pas assez forte pour soutenir de certaines vérités, étaient retenus toute leur vie dans le premier degré de l'initiation ; qu'ils ne rentraient plus dans la société, où leur retour paraissait dangereux aux sages qui dirigeaient les colléges d'initiation, et qu'ils demeuraient attachés au service des temples, où ils remplissaient des fonctions subalternes ; précaution qui nous rappelle cette maxime, *que rien n'est plus nuisible à la vraie science, que les demi-savans*, comme *rien n'est plus pernicieux pour la vérité, qu'un fanatique et qu'un zélateur ignorant.*

Rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami :
Mieux vaudrait un sage ennemi.

La Fontaine, *fable de l'Ours et de l'Amateur des jardins.*

Les Initiés étaient donc divisés par classes ou degrés, et ils recevaient, dans chacun de ces degrés, un enseignement séparé; de même, aussi, nous avons plusieurs degrés, et nous réservons pour chacun, des connaissances particulières.

La première chose que l'on vous a fait remarquer, à votre entrée dans ce Temple, est la colonne J.·., près de laquelle vous receviez votre salaire, comme apprenti ; vous savez que c'est l'initiale d'un mot qui signifie *sagesse;* dans le second degré, on vous place

près de la colonne B, dont la parole signifie *force*. Ceci vous indique assez, qu'amené dans nos temples, par la sagesse, il vous faut encore du courage et de la force pour persévérer dans le bien ; que rien ne doit vous rebuter ; que vous devez supporter avec fermeté les peines et les fatigues indispensables pour acquérir la science, et pour arriver au but de vos travaux.

Vous avez dû être frappé de l'éclat de cette étoile flamboyante, qui éclaire notre Loge, et au milieu de laquelle brille la lettre G.·. ; cette lettre, comme on vous l'a dit, signifie *Géométrie, la première des sciences dans l'ordre des connaissances humaines*. C'est cette science inappréciable qui a ouvert les premiers canaux de la conception, qui a dévoloppé les facultés de l'intelligence des hommes; c'est la véritable clef de toutes les autres sciences ; elle ne s'acquiert que par un esprit droit et accoutumé à l'analyse ; et c'est par cette même méthode, avec laquelle elle nous familiarise, que nous parvenons à nous élever aux plus grandes vérités. On a donc eu raison de la proposer comme but d'étude, au second degré.

On vous a mis en main tous les instrumens dont se servaient les ouvriers employés à la construction matérielle du temple de Salomon; vous êtes censé en connaître l'usage, et être en état de vous en servir. Ce n'est pas que les écoles des anciens Initiés eussent été converties en ateliers d'ouvriers manuels; mais cette cérémonie nous rappelle que les Initiés étaient formés à l'application des sciences qui leur étaient enseignées, à connaître tous les moyens que l'on pouvait employer pour en faire profiter la société, pour laquelle ces hom-

mes étaient élevés. Vous sentez bien que l'on ne se bornait pas, dans les souterrains des pyramides, à l'étude de la seule géométrie; on y enseignait aussi l'agriculture, premier besoin des hommes; l'architecture, la physique, l'arithmétique, les mathématiques, la grammaire, la logique, la rhétorique, l'astronomie, l'art de gouverner ou la politique, la morale, l'art poétique, et enfin la musique, toutes sciences utiles à la perfection des hommes en société. Vous devez penser combien de temps cette étude devait employer; mais aussi, les Initiés n'en étaient jamais distraits; une fois entrés dans le Temple, ils n'en sortaient que parfaitement instruits, et cette éducation durait un grand nombre d'années.

Voilà l'histoire que votre réception, et le temps que l'on vous a fait attendre pour y parvenir, a eu pour objet de vous apprendre; mais il est encore d'autres mystères, cachés allégoriquement sous les formes de votre réception, et que je crois de mon devoir de vous révéler.

Vous avez vu l'homme physique, parcourant les degrés de l'initiation, et puisant dans les écoles de la sagesse, les sciences humaines, dont il fera pour le bien de la société, l'emploi que sa situation et les circonstances lui offriront; voici maintenant la signification religieuse et emblématique de votre initiation au second degré.

Vous êtes déjà instruit que la religion des Initiés, qui a pour but unique le culte du grand Architecte de l'U.·., seul Dieu créateur, conservateur et rémunérateur, était allégorisée sous les formes astronomiques;

que, par l'observation des grands phénomènes de la nature, elle conduisait l'homme à la connaissance de ce grand Être unique et universel, et l'invitait, par l'étonnement que cause un ordre si admirable dans sa constance et sa régularité, à rendre à l'Être-suprême un culte d'adoration, qu'une saine philosophie prenait soin de dégager de toute superstition, en faisant voir à l'Initié les opérations de la divinité, qui étaient attribuées, par le vulgaire, à des dieux secondaires que l'erreur avait personnifiés et isolés du grand Être; en lui faisant voir, dis-je, que ces personnages n'avaient été, dans l'origine, inventés que pour rendre plus sensibles les attributs de la divinité unique, qui possède toutes les puissances, et à laquelle seule nos hommages sont légitimement dus.

Cette connaissance une fois acquise, vous avez bientôt senti que, dans les premières épreuves de l'initiation, vous aviez figuré vous-même comme représentant le soleil dans sa marche, autour de notre globe. Le premier degré vous a laissé au moment où cet astre bienfaisant sort victorieux des combats qu'il a eu à soutenir contre Typhon, son ennemi éternel, le génie du mal, le dieu des ténèbres, la cause des frimats et des rigueurs de l'hiver. La lumière qui vous a été rendue, et qui a excité les acclamations de joie que vous avez entendues, indiquait l'instant où le soleil, arrivé à l'équinoxe du printemps, nous annonce une nouvelle saison de fleurs et de fruits. La nature va se réveiller de son engourdissement, et produire de nouveau.

C'est ce travail de la nature, que vous représentez

encore dans la formule de votre réception au second degré; et c'est pour cela que tous les instrumens du travail ont été mis entre vos mains. N'admirez-vous pas l'heureuse conception de l'institution des mystères, dans ce rapprochement ingénieux? Vous allez voir comme la progression des merveilles de la reproduction est suivie.

Je vous ai dit que l'apprenti conduisait l'histoire de ces merveilles, jusqu'à l'équinoxe du printemps. Le belier, qui est l'emblème de l'amour et de la reproduction, nous indique la providence bienfaisante de l'Être-suprême, qui ne veut pas que l'espèce humaine, qu'il a créée à son image, désespère de son salut; dès ce moment, l'homme est certain que la terre reproduira des fruits, et que son sauveur est ressuscité; dès-lors, la vie lui est assurée; mais il faut qu'il travaille encore; il faut que, dans le sein de la terre, disposée à la reproduction, il confie des semences nouvelles, et qu'il en suive les progrès; c'est ce qui vous est indiqué par le premier voyage que vous avez fait, tenant un maillet et un ciseau, pour travailler sur la matière encore brute. Le signe du taureau, qui succède à celui de l'agneau, est le signe du travail pénible auquel l'homme doit encore se livrer; c'est sous l'influence de ce signe, ou plutôt pendant le temps que le soleil le parcourt, qu'il doit purifier les pousses nouvelles des plantes parasites et étrangères qui pourraient empêcher le développement de la bonne graine. C'est pour figurer cette opération, que l'on vous confie au second voyage la règle et le compas; la règle, pour élaguer les jets pa-

rasites qui pourraient exténuer le corps des plantes, et le compas, pour mesurer les espaces à conserver entr'elles.

Au troisième voyage, on vous a mis entre les mains la règle et la pince, parce que la règle doit toujours vous guider pour la conservation des productions qui se développent; et la pince, pour les gouverner, et leur donner l'attitude qui leur convient pour les rendre plus fructueuses. Le quatrième voyage se fait encore avec la règle, mais le compas est remplacé par l'équerre; ce dernier instrument, qui est aussi l'emblème de la rectitude, vous enseigne que tout doit être terminé quand le soleil parvient à la fin du signe du taureau.

Enfin à ce dernier signe succède celui des gémeaux, emblème de l'union; ce qui vous représente le concours des puissances germinatrices de la nature. En effet, c'est sous ce signe que se développent les organes qui doivent perpétuer à l'avenir les plantes; vous voyez, à cette époque, les calices de fleurs s'épanouir, mettre à découvert, pour me servir des termes des botanistes, leurs parties sexuelles, et les exposer aux impressions fécondantes de leurs analogues; vous voyez, enfin, les embrions des fruits se montrer, comme un point imperceptible, mais dont le développement sera prompt.

Vous avez fait le cinquième voyage les mains vides, parce qu'il ne vous reste plus qu'à laisser agir la nature, que vous avez dû aider dans le commencement de la conception; les fleurs ont disparu, mais les fruits se montrent, et croissent à vue d'œil; l'agricul-

teur se repose un instant, et s'applaudit du succès de ses travaux; il se prépare à faire une ample récolte, fruit de ses soins; et la nature, en mère généreuse, rendra au centuple ce que le laboureur lui a confié.

Cette récolte, mon Frère, est l'emblème de votre admission au second degré; admission qui est la juste récompense de vos travaux et des épreuves que vous avez subies, après lesquels il vous est permis de vous reposer, en attendant que de nouveaux soins vous appellent à d'autres mystères, qui complèteront votre instruction.

Que cet intervalle de repos ne soit point absolument vide pour vous, mon F.·.; ce qui a précédé doit vous avoir donné assez à penser pour nous faire espérer que si vous suspendez pour un moment vos travaux, vous saurez employer ce repos à la réflexion, et que vous arriverez au suprême degré de l'initation, muni de connaissances qui vous en feront ouvrir facilement les portes.

Je ne terminerai pas cette courte instruction, sans vous rappeler que le but de nos mystères est la perfection de l'homme, et que les figures matérielles dont nous nous servons, en expliquant les merveilles de la nature, sont destinées à élever votre esprit vers l'auteur suprême de toutes ces choses, et à vous engager à lui rendre le seul hommage qui lui puisse être agréable, qui est le culte de la vérité, et la pratique de la vertu.

DISCOURS

DE L'ORATEUR, POUR LA RÉCEPTION DE MAÎTRE.

Mon Frère,

Parvenu au dernier degré de l'initiation ancienne, vous avez acquis les connaissances qui constituent le maître Maçon. C'est vous qui, désormais, êtes destiné à conduire et diriger les Néophytes de l'Ordre, et à leur enseigner les secrets de notre art. Vos travaux assidus, depuis que vous êtes parmi nous, vous ont rendu capable de cette fonction, et vos vertus ont décidé votre élection. Vous n'abandonnerez donc pas la voie dans laquelle vous avez marché jusqu'à ce jour; et nous ne pouvons plus attendre de vous que de nouvelles perfections.

Il est temps de vous révéler enfin ce que nous avons pénétré des mystères de l'initiation, et de justifier à vos yeux tout ce que nous vous avons dit de leur excellence. Je dis, *ce que nous avons pénétré,* parce que nos ancêtres, soit par une réserve dont nous devons respecter le motif, soit parce qu'ils ont jugé inutile une révélation plus précise, nous ont laissé à deviner des emblèmes que la connaissance des mystères anciens, qu'ils nous donnaient comme

le modèle des leurs, devait rendre facile à expliquer, et nous mettre sur la voie de l'interprétation.

Je ne vous parlerai pas des circonstances de votre réception à notre grade sublime; elle vous retracent une histoire tragique, dont heureusement les événemens n'ont aucune réalité, mais qui ont été ingénieusement inventés pour couvrir de plus hautes connaissances, que nous ne vous révélerions pas, si vous n'aviez obtenu que par l'importunité, la faveur que vous venez de recevoir. Vous vous doutez déjà que la fable, calquée sur la construction du temple de Salomon; que les détails empruntés à cet effet à la Bible sacrée, et dont on a fait le fondement de nos mystères; que le meurtre prétendu de l'architecte Hiram, ne sont que des figures allégoriques, sous lesquelles on a voilé les grandes opérations de la nature, dans la reproduction des êtres, et qui ont pour but de conduire insensiblement l'homme à la connaissance de l'Être-suprême, auteur de toutes ces merveilles. Si telle a été votre pensée, vous avez d'avance pénétré ce que j'ai à vous dire.

Il ne me reste donc plus qu'à développer à vos yeux la signification des emblèmes renfermés dans le grade que vous venez de recevoir.

Outre les considérations morales que l'on peut tirer du récit du meurtre de notre maître Hiram, et pour lesquelles notre secours ne vous est plus nécessaire, vous y reconnaîtrez un sens allégorique, qui est le tableau de la marche apparente du soleil dans les divers signes du zodiaque. L'histoire de Hiram est donc celle de cet astre lumineux, d'où semble dé-

couler pour nous la vie, dont l'absence attriste tout ce qui respire, plonge toute la portion du globe qu'il abandonne, dans les ténèbres, la livre aux glaces et aux frimats, qui tarissent la sève dans toutes les plantes, et les rendraient inertes et incapables de se reproduire, si son absence était prolongée.

Hiram est le soleil Osiris, dont on pleurait la mort dans les mystères des Egyptiens, d'où nous tirons évidemment notre origine; l'histoire de ses voyages, de son combat, si fatal aux humains, contre le génie du mal et de la mort, est retracée fidèlement par les travaux et le meurtre de Hiram. Cette analogie va devenir si sensible pour vous, que vous la regarderez comme évidente et démontrée.

Le nom de l'architecte Hiram, qui, en hébreu, signifie *haut*, *élevé*, n'a pas été choisi sans dessein : il convient également au soleil dont il est l'emblème.

Dans les premiers degrés de l'initiation, on voit le soleil sortir, comme adolescent, du sein des eaux, et s'élever majestueusement jusqu'au solstice d'été; sa marche ascendante, qui est fort bien figurée dans l'apprenti et le compagnon, cesse à ce dernier degré, et l'astre du jour va quitter insensiblement notre hémisphère; le Temple était presque achevé, c'est-à-dire, qu'alors toutes les plantes ont produit, et qu'il ne s'agit plus que d'attendre la maturité. Hiram va, selon sa coutume, visiter le Temple, pour s'assurer qu'il n'y a plus personne, et le fermer. Là, il trouve, à l'une des portes du Temple, que vous concevez qu'il ne peut dépasser, le premier des compagnons infidèles, qui le frappe sans le renverser. Ceci figure les

premiers instans où l'on voit le soleil s'incliner au-delà du tropique, qu'il semble ne pouvoir déjà plus regagner. Remarquez que c'est l'époque où cet astre est dans le signe du cancer, premier signe inférieur, animal malfaisant, et qui appartient, selon la cosmogonie des anciens, aux régions inférieures, aux enfers. Il semble reculer à l'aspect de ce monstre; mais il rencontre sur ses pas la tête de l'hydre, qui figure le second meurtrier, et qui le frappe d'un second coup; cependant Hiram, ou le soleil, échappe encore à la mort dont il est menacé; il va pour sortir par la porte de l'est, mais il est attendu par le troisième compagnon, qui l'étend mort sur la place. En suivant toujours la sphère céleste, on voit qu'avant d'arriver au solstice d'hiver, le soleil est rencontré par le scorpion, autre signe malfaisant, qui semble lui porter le coup de la mort, car dès cet instant, son inclinaison vers l'hémisphère austral, paraît si prompte, qu'elle ressemble à une chute. Voilà donc Hiram, Osiris, ou le soleil, précipité dans le tombeau; reparaîtra-t-il? sera-t-il rendu à nos vœux? c'est cette inquiétude, qui a dû saisir les premiers hommes, que l'on figure par les recherches que l'on fait du corps de Hiram; cés recherches, les voyages que l'on fait pour découvrir les restes précieux de cet Architecte, sont encore la figure allégorique de la marche extra-zodiacale de la lune pendant l'hiver. Les anciens disaient, qu'Isis parcourut les deux hémisphères, pour découvrir les restes de son époux mis à mort par le génie du mal, faisant ainsi allusion à la marche de la lune, représentée par cette déesse.

On découvre enfin le lieu où est déposé le corps de Hiram; une branche d'acacia, plantée sur sa tombe, sert d'indice pour le retrouver. Ici la figure paraîtrait manquer d'exactitude, puisque l'acacia est dépouillé de ses feuilles à l'époque du solstice d'hiver, que semble indiquer le récit; mais si nous devons nous en rapporter à quelques traditions anciennes, au lieu d'une branche d'acacia, ce devrait être une branche de myrthe ou de laurier, arbustes toujours verts (1). Quoiqu'il en soit, et quelque motif que nos prédécesseurs aient eu pour faire ce changement, l'allégorie n'en est pas moins soutenue; elle est confirmée par la couronne verte que l'on aperçoit entre les jambes du sagittaire, signe dans lequel est le soleil au solstice de l'hiver. Ainsi, tout est expliqué.

Le corps de Hiram est relevé par les Maçons; il est rapporté à Jérusalem, où il reçoit les derniers honneurs; son tombeau est placé dans le temple, pour être exposé à la vénération des Maîtres, seuls dépositaires du secret de sa mort et de sa sépulture.

Vous avez figuré notre Maître Hiram, dans la représentation du drame; et vous avez été retiré du

---

(1) L'acacia est un arbre qui nous vient de l'Amérique, et n'était pas connu avant l'époque de sa découverte, dans les anciens continens.

(*Traité sur l'arbre nommé acacia.* Bordeaux, 1762.)

Il est probable que cet arbre a été choisi, dans cette circonstance, à cause du mot grec ΑΚΑΚΙΑ, que Cicéron traduit : *animus terrore liber*, ce qui signifie un homme intrépide, un cœur libre de crainte; nom que l'on peut avoir donné à cet arbre, parce qu'aucun insecte ni aucun animal ne peut lui nuire.

(*Ibid.*)

tombeau, plein de vie, pour vous enseigner que le soleil, père de toutes les productions, était ressuscité d'entre les morts, et qu'il allait recommencer une nouvelle carrière. Le soleil est ici évidemment la figure du Dieu des cieux, puisque lui seul est le père de la nature, et l'auteur de toutes choses.

Tel était le secret réservé aux Initiés qui avaient subi toutes les épreuves, et qui avaient été reconnus capables de concevoir cette grande et belle vérité.

Le grade de Maître est donc, parmi les Maçons, l'histoire figurée de la mort apparente et de la résurrection du Christ, de l'oint du Seigneur, du soleil enfin, que les poètes de l'antiquité ont peint sous toutes sortes de formes allégoriques, en le représentant sous la forme de Bacchus, d'Hercule, d'Adonis, de Jason, etc. Des peuples ignorans et crédules, séduits par des ministres intéressés, admirent facilement comme vrai ce qui n'était que des figures ingénieusement inventées, et les Initiés seuls furent mis dans le secret de ces hiéroglyphes.

Les Maçons, successeurs des Initiés, ont conservé leurs mystères; vous venez d'en voir la représentation. Si le degré de nos connaissances actuelles semble rendre inutiles les mesures que l'Ordre prescrit pour faire aujourd'hui cette révélation, ces précautions n'en sont pas moins recommandables, ni moins nécessaires au but que se propose l'institution. A la vérité, il ne s'agit plus actuellement d'apprendre à l'Initié ce que tout homme bien élevé sait presqu'en naissant; mais en le tenant, depuis le premier degré, dans une espèce d'inquiétude curieuse sur ce qu'on

lui promet de lui révéler un jour; en lui faisant envisager qu'une conduite exemplaire et remplie de bonnes actions, peut seule le conduire à ce qu'il désire de connaître, on parvient à lui faire contracter l'habitude de la vertu ; et ainsi, l'on atteint le but actuel de la Maçon.·., qui est de rendre l'homme meilleur.

Sans doute, la Maçonnerie n'a pas entièrement remplacé l'initiation ancienne, et cela ne pouvait être ; cela eût même été inutile dans l'état actuel de la société. Vous savez que l'on ne se bornait pas à la religion, dans les mystères; que les sciences humaines entraient aussi dans l'éducation des aspirans, et qu'ils passaient, dans leur noviciat, un grand nombre d'années ; cela était nécessaire alors, parce que la science résidait dans les seuls colléges d'initiation ; mais depuis que les connaissances sont sorties de cette espèce d'esclavage ; depuis qu'elles sont devenues le domaine commun de la société civilisée, il ne devait plus rester à l'initiation, que l'enseignement de la morale, et c'est à quoi se borne maintenant la Maçonnerie.

Mais, mon Frère, le titre d'Initié n'impose pas moins d'obligations ; quoiqu'un Maçon puisse ignorer de certaines sciences, il n'est pas moins obligé de se distinguer par ses vertus, par son amour pour ses Frères et pour son prochain, et enfin, par toutes les qualités qui constituent l'honnête homme. Tel est le but auquel nous devons tendre ; telle est la direction que les Maîtres doivent donner aux jeunes Néophytes qu'ils sont destinés à conduire : tendre à la perfection, tracer une route pour y arriver, c'est ce que nous nous proposons, c'est ce que les Maîtres doivent

enseigner par des exemples, et par la pratique de toutes les vertus qui rendent l'homme utile à la société.

La Maçonnerie, envisagée sous ce point de vue, sera toujours la chose la plus parfaite et la plus sublime; et son règne est assuré pour jamais, si les membres qui la composent continuent à se guider d'après les hautes considérations que je viens de vous exposer. Suivons donc les beaux exemples que nous avons reçus de nos prédécesseurs; conservons avec intégrité le dépôt qu'ils nous ont confié, et dont les Maîtres sont responsables, nous aurons la douce satisfaction de voir se perpétuer, par nos soins, et de se propager, sous nos yeux, la plus noble et la plus sainte des institutions.

EXTRAIT

D'UN DISCOURS PRONONCÉ AU G.·. O.·. DE FRANCE, A LA FÊTE DE L'ORDRE, 5822, PAR LE F.·. LANGLACÉ, OR.·. DE TOUR.

Si je n'avais consulté que mes forces, j'aurais sans doute refusé de prendre la parole dans une solennité qui a été précédée de tant d'événemens funestes à la Maçonnerie. En effet, lorsque cette admirable institution ne semble plus marcher qu'entourée d'ennemis acharnés à sa destruction, quelle éloquence ne faudrait-il pas avoir pour rétablir ses avantages méconnus, repousser les inculpations injustes, et faire remonter l'art royal au rang élevé où la gloire a tant de fois couronné ses efforts? Mais si la faiblesse de mes talens devait m'interdire de remplacer aujourd'hui l'Orateur qui devait monter à cette tribune, un sentiment plus fort que l'amour-propre a dû m'inspirer le courage de parler; ce sentiment est celui du devoir. Placé par vous au banc des Orateurs, fort de votre suffrage, et enhardi par votre indulgence, on ne me verra jamais reculer au moment du danger, et refuser, par une prudence pusillanime, de montrer mon dévouement à l'Ordre qui m'a adopté. Plein de zèle pour notre sainte loi, l'énergie suppléera, chez moi,

à la faiblesse du talent. Puissé-je combattre avec succès d'odieuses agressions, et rendre à une institution utile et respectable, les justes hommages que doivent lui mériter les bienfaits qu'elle répand sur l'humanité!

Quelle est donc, mes Frères, cette fatale disposition des esprits, qui tend toujours à blâmer ce qu'on ignore, et à attaquer ce qu'on ne comprend pas? Il semble que l'amour-propre s'indigne de ne pouvoir percer le mystère dont nous entourons nos travaux, et qu'il veut se venger de son ignorance, en dégradant ce qu'il ne peut atteindre; et cependant, nos temples ne sont jamais inaccessibles aux gens de bien. La Maçonnerie est un autel consacré à la vertu; tout homme porteur d'un cœur pur, d'une âme honnête, peut venir y déposer son hommage. Si nos rites s'accomplissent sous le sceau du secret, nous ne craignons jamais que nos discours se répandent dans le monde social; l'impression leur donne une publicité qui, destinée seulement au peuple Maçon.·., déborde bientôt dans la société tout entière; et alors, quels principes les yeux profanes peuvent-ils remarquer dans ces ouvrages, livrés à leur indiscrète curiosité? Ces principes ne sont-ils pas ceux de la vertu la plus pure, de la morale la plus austère? L'amour du souverain, l'obéissance aux lois, le respect pour ceux que le pouvoir a établi leurs organes, ne cessent d'être proclamés par nous, comme les premières obligations que les Maçons contractent à leur entrée dans nos temples. Ces préceptes divins, que le législateur des Chrétiens fait pénétrer avec une onction si ton-

chante, dans le cœur des fidèles observateurs de sa loi, sont à chaque instant recommandés par nous aux adeptes que nous admettons aux faveurs de l'initiation. Non-seulement nous leur défendons de faire à autrui le mal qu'ils en redouteraient ; mais nous leur prescrivons de faire à leur prochain tout le bien qu'ils voudraient en recevoir. Faut-il le répéter encore? oui, mes Frères, dussiez-vous nous accuser de vous fatiguer par d'inutiles rédondances ; oui, dans un moment où nos principes sont méconnus, nos intentions dénaturées, nos actions les plus louables injuriées, il faut le répéter à haute voix, le but de la Maçonnerie est de rendre l'homme meilleur, par des communications plus intimes avec ses semblables; de former un peuple de Frères réunis par un lien commun d'amitié ; de lui présenter des encouragemens pour le bien, des punitions pour le mal, enfin, de lui faire aimer cette douce bienfaisance, adorable vertu que le ciel a accordée au monde, pour le consoler de tous ses maux.

Et dans quel temps ces principes conservateurs de l'ordre social ont-ils eu plus besoin d'être proclamés? Dans quel temps la Maçon.·., qui ne prêche que l'union entre les citoyens, a-t-elle senti davantage la nécessité de rappeler les hommes aux sentimens d'une douce fraternité? Si, dans le monde profane, les différentes opinions qui se heurtent, les intérêts qui se croisent, les passions qui se tourmentent sans cesse, excitent, dans la société, des troubles continuels, qui, trop souvent, enfantent des tempêtes, et entretiennent encore l'agitation des

flots, lors même que l'orage est passé; dans nos temples, au contraire, tout rappelle l'union, la paix, l'accomplissement des devoirs. Dans quelle assemblée publique voit-on régner plus d'ordre dans les délibérations, plus de décence dans la discussion, plus de fidélité à l'observation des réglemens? La voix d'un Vénérable est-elle jamais méconnue? et son autorité bienveillante et révérée ne ramènerait-elle pas bientôt au devoir celui qu'un moment d'erreur en aurait écarté? Le Maçon habitué à fléchir sous le joug d'une règle sévère, y contracte l'habitude de la soumission aux lois de son pays. Accoutumé à chérir et à révérer le pouvoir de son Véné.·., il est naturellement porté à respecter l'autorité des magistrats. Ainsi, chacun de nos devoirs maçon.·., est un pas fait vers l'accomplissement de nos devoirs sociaux.

Et c'est dans un moment où ces préceptes seraient si nécessaires à répandre, qu'on affecte de nous injurier, de nous calomnier davantage!

Les uns voudraient bien nous assimiler à ces associations criminelles, que le besoin de nuire a formées, et qui se font du mystère un voile favorable, pour dérober leurs infâmes complots aux regards de l'autorité surveillante. Ces accusateurs oublient que notre bienfaisante institution, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et qui a répandu ses lumières sur tant d'empires, n'aurait pu subsister pendant tant de siècles, si l'on n'avait reconnu la pureté de sa morale et de ses intentions.

Les autres ne consentent à faire grâce à la Maç.·.,

d'accusations criminelles, que sous la condition du ridicule dont ils espèrent la couvrir, en la prétendant plongée dans une sorte d'enfance et de nullité, qui fait qu'on l'épargne, parce qu'on la méprise.

Et qu'a donc de méprisable une institution qui a pour but la pratique de toutes les vertus, et dont je viens de vous retracer les devoirs et les plaisirs? Ah! nous n'acceptons point ce mépris, dont une insultante bienveillance veut bien nous couvrir pour nous protéger contre la calomnie! Nous avons une égide plus sûre contre ses attaques : c'est par de bonnes actions, par une morale pure et sévère, par les sentimens d'une bienveillance universelle pour tous les gens de bien, que nous voulons répondre aux accusations de la méchanceté, comme aux sarcasmes de la présomptueuse ignorance!

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE F.·. ORATEUR DE LA LOGE DE THALIE, DANS UNE FÊTE D'ADOPTION.

Si jamais les devoirs du ministère qui nous est confié, nous ont paru difficiles à remplir; si, plus d'une fois notre faiblesse alarmée trembla de succomber sous le poids qu'ils lui imposent, c'est sans doute dans ce moment flatteur, où l'œil de la beauté va calculer la propriété de nos expressions, et les mettre à leur juste valeur. Rassuré néanmoins par cette vérité constante, que plus la beauté porte en soi les caractères inhérens qui la constitue, plus la douceur et l'indulgence sont ses compagnons inséparables, que nous resterait-il donc à craindre? Elle ferait grâce, sans doute, à la médiocrité des talens, en faveur du désir de lui plaire et de l'instruire; mais des craintes mieux fondées viennent agiter nos esprits émus, et pourtant enchantés.

Comment oser se faire entendre à ces oreilles délicates et sensibles, après le plaisir que nous venons de partager avec nos Sœurs, à la lecture du discours du Vén.·., par lequel il vient de montrer que les hommes isolés, sevrés volontairement et par goût, de la société des femmes, sont autant d'êtres indiffé-

rens et froids, des statues grossières, des automates, pour qui le statuaire n'obtiendra jamais, comme Pygmalion, le feu divin qui pourrait les animer; que, semblables à ces oiseaux nocturnes et funèbres, qui, vivant ensevelis loin de la lumière et du commerce des autres oiseaux, en sont le rebut et le fléau; que les femmes, à leur tour, en qui la nature grava si profondément, osons le dire, l'envie de plaire, éloignées du commerce des hommes, voient fuir les grâces qui les embellisent; et, faute d'aliment à cette variété constitutive de leur existence, deviennent languissantes et monotones. Tel on peut se peindre le printemps sans fleurs et sans verdure; l'automne sans guérets, sans fruits et sans vendanges. De ces deux principes puisés dans son cœur, il en a tiré la conséquence naturelle, que la réunion des deux sexes, en société, est nécessaire, même indispensable, pour leur bonheur commun.

Comment, encore, oser élever la voix, après avoir admiré la tournure harmonieuse de notre second Orateur, mon collègue, qui, empruntant le langage des dieux, prouve aussi, par une galanterie anacréontique, que cette réunion est l'âme de nos plaisirs? L'éloquence du premier, la magie poétique du second, ne nous laissent pas même l'idée de pouvoir glaner dans un champ où ils ont cueilli tant de fleurs, et qu'ils ont moissonné avec tant de succès. Leur morale moins sèche, plus active que celle des Chrysippe et des Zénon; leur philosophie aimable, recule loin de nous le véritable but de nos fonctions, qui devraient se borner à la simple instruction, et ce-

pendant, semble nous tracer un autre plan que la circonstance nous ordonne de suivre.

Leur exemple nous ramène insensiblement à tenter à notre tour, d'examiner, d'après leurs principes incontestables, la question qui en dérive; savoir : Si l'amitié désintéressée, la pure et simple amitié, toutes deux assez fortes par leur existence, peuvent maîtriser les autres sentimens, se les subordonner dans la réunion des deux sexes en société Maçonnique ? Ce problème métaphysique, à l'aide de la Maçonnerie, qui nous soutient et nous dirige, pourrait sans doute se résoudre d'une manière victorieuse dans une bouche plus éloquente. Tâchons néanmoins d'en ébaucher le projet par quelques réflexions sommaires: consacrons nos efforts à l'indulgence, qui voudra bien ne rien comparer, et sur-tout ne voir que nos obligations dans la question que nous risquons de traiter.

Tout ce qui respire est soumis aux lois de la sensibilité; cette sensibilité est soumise elle-même à l'organisation qui l'enveloppe. Mais dans notre espèce individuelle, viennent, après cette première loi de la nature, celles de l'éducation, des préjugés et de la fortune, qui augmentent ou diminuent le degré de cette même sensibilité.

Le cœur se comprime ou se dilate, en raison de l'effervescence du sang qui le meut ou l'agite ; ainsi ce sentiment si consolant pour l'humanité, l'amitié, peut perdre quelquefois de sa pureté primitive, mais il n'en appartient pas moins à tous les êtres, à tous les sexes et à toutes les conditions; il naît d'un rapport involontaire et incommunicatif entre l'individu

qui l'inspire et celui qui l'éprouve. Sa première impression est plus forte que la raison, plus impérieuse que les raisonnemens. Elle leur impose un absolu silence; tout sert, tout concourt à établir la puissance de ses effets sympatiques. Souvent le son de voix, l'arrangement plus ou moins symétrique des parties de la figure, une taille aisée et noble, ce je ne sais quoi, si difficile et même impossible à exprimer; enfin, la douceur répandue et dans les yeux et sur la physionomie, sont, nous le voyons tous les jours au milieu d'un grand nombre de personnes rassemblées et inconnues, sont, dis-je, son premier véhicule. Le germe de ce sentiment d'amitié une fois éclos dans le cœur, il ne cherche qu'à y prendre racine, à s'y étendre; ses rameaux bientôt trouvent une nouvelle sève dans l'étude plus intime des qualités de l'esprit, du cœur et du caractère. Ce que le hasard commença, le mérite personnel l'achève; la droiture de l'âme, la constance et la probité en cimentent la durée, et le rendent plus aimable, plus solide et plus précieux. C'est l'amitié qui forme en nous cet heureux penchant qui nous porte à la philantropie, pour détruire le prestige de l'égoïsme, qui nous réduit et nous ravale; elle fait plus, elle excite en nous une indulgence réfléchie et relative, pour les défauts d'autrui. Que lui manque-t-il donc pour être le don le plus précieux de la nature? O trois fois fortunés les cœurs qui en ont senti tout le charme! Par cette sensation délicieuse, elle leur apprit en outre qu'il n'est dû qu'à l'extrême vertu d'être indulgente.

Loin de nous ces détracteurs de tout sentiment

épuré, qui prêchent que toutes les affections de l'âme ne viennent que d'un raffinement d'amour-propre ! ils trouvent leur condamnation dans la nature. Cette mère commune de tous les êtres, nous met sans cesse sous les yeux que les animaux mêmes sont susceptibles d'attachement, tant pour leur espèce que pour la nôtre. Oseront-ils soupçonner, dans leur fait, de l'art et du déguisement? Diront-ils aussi, que tous leurs sentimens ne sont qu'un raffinement d'amour-propre? Et s'ils sont contraints enfin, par la force de l'expérience, d'admettre une amitié désintéressée dans des êtres qui leur paraissent sans doute inférieurs, par quelle règle d'analogie refuseront-ils ce sentiment à des êtres d'un ordre plus relevé?

Nous sommes persuadés, ne leur en déplaise, avec tous les cœurs bien nés, qu'il existe en nous tous, ce levain précieux de l'amitié, qu'il n'attend même pas souvent une occasion choisie de se développer, et que, pour le cœur qui le recèle, son développement est un besoin insurmontable ; nous ne pouvons donc jamais, avec eux, prendre l'amitié pour un mot dépourvu de sens et de réalité.

Dans le commerce des hommes entr'eux, si nous voyons donc se manifester ce prodige par des services rendus sans être sollicités ; si la discrétion a su les taire, pour laisser à la reconnaissance le droit exclusif d'en parler ; si la délicatesse a su quelquefois cacher la main qui présentait l'offrande du bienfait, pourquoi, dans le commerce des femmes entr'elles, ce miracle ne s'opérerait-il pas? elles sur-tout, plus susceptibles de sensations délicates ; elles, que la

fibre la plus déliée rend plus propres à cette douce complaisance, à cette sociale assiduité, à ces tendres soins, à cette aptitude, à cette patience à les remplir, toutes qualités dont le grand Architecte de l'univers les a si universellement gratifiées.

Pourquoi, par endurcisssement sur ce qu'elles valent, ferions-nous parade d'incrédulité? Nous sommes convaincus que formées pour sentir les délices d'une amitié désintéressée, il serait surabondant de surcharger le tableau par des exemples qui, tout frappans qu'ils pourraient être, ne valent pas le sentiment intime qui nous en fait admettre la réalité. Nous croyons donc fermement que l'amitié désintéressée est dans la nature, qu'elle marche à sa suite, qu'elle est toujours, telle qu'une jeune nymphe, belle sans art, vive sans affectation, et que, si parfois on la vit déchue de l'état de perfection, elle est dans nos temples et sous nos sacrés parvis, plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu, que d'acquérir de nouvelles beautés.

Après cela, paraîtra-t-il incroyable qu'elle puisse répandre ses douceurs, sans autre intérêt que son culte, sans autre résultat que sa bienveillance, même pour les individus de sexe différent?

Quel esprit opiniâtre oserait soutenir l'impossibilité de pratiquer les vertus que l'amitié désintéressée enseigne? Voudrait-il se persuader que ces vertus, d'une pratique facile entre les personnes d'un même sexe, sont exclues entre les deux sexes? Pourquoi ne pas conclure avec nous, que la simple amitié, l'amitié désintéressée, qui nous paraît si naturelle entre les individus d'un même sexe, n'est pas plus rare ni plus

extraordinaire entre ceux de deux sexes différens? Suivons la faible lueur qui nous guide, et disons que si cette véritable amitié règne parmi les hommes, si on la voit souvent se soutenir d'un pas uniforme parmi les femmes, comment des cœurs susceptibles de sentir sa divine influence, ne pourraient-ils pas entr'eux, dans leur réunion, lui fixer des bornes sans lesquelles elle ne serait plus elle-même? Nous sentons, à la vérité, combien de difficultés à vaincre pour maintenir ce juste équilibre : c'est là où se trouve la vertu.

De la simple amitié à ce sentiment tendre, qui jette, par l'impression de la beauté, un désordre tumultueux dans nos sens, enchaîne nos facultés, et les soumet à son empire, il n'est qu'une nuance légère, que l'haleine brûlante du désir a bientôt effacée; mais s'il est difficile de se défendre, ne savons-nous pas, après tout, qu'il est glorieux de combattre, et que l'effort suprême de l'espèce humaine n'est pas de vaincre, mais de lutter sans cesse? Au surplus, quoique toujours en garde, si notre surveillance se trouvait assoupie par les fatigues renaissantes d'un combat inégal; si, dans un dédale d'enchantemens, où la molle volupté, couchée sur un lit de roses, sourit à la beauté qui lui fait des esclaves, elle s'y oubliait quelques instans, nous devons espérer que la raison, soutenue de nos principes maçonn.·., comme Arianne, lui offrirait un fil secourable.

Une fois vainqueurs, comme Ulysse, des filtres magiques de l'enchanteresse Circé, nous jouirons de la douce tranquillité que les innocens plaisirs préparent

à ses sectateurs ; la beauté ne pourra plus jeter dans nos agapes et dans nos temples, dont elle fera l'ornement, la fatale pomme de discorde ; les torches funestes de cette divinité infernale, dont la fumée épaisse et noire trouble jusqu'à la sérénité de l'air, ne viendront jamais à bout d'éteindre, ni même d'éclipser la vive lumière qui nous éclaire. Les basses et jalouses rivalités, filles inquiètes et présomptueuses des serpens de l'envie, ne siffleront pas sur nos têtes ; heureux les uns par les autres, nous coopérerons au but moral qui nous rassemble. Quant à vous, Sœurs aimables, affermies sans cesse dans les principes de l'amitié désintéressée, de la pure amitié, vous n'aurez pas les mêmes dangers à courir. Vit-on jamais, d'ailleurs, naître des rivalités entre Vénus et les Grâces?

Ce tableau de l'amitié désintéressée, de la simple amitié entre les deux sexes, bien compris, les efforts qu'il doit en coûter pour suivre ses lois, la possibilité d'y réussir, que nous préconisons, n'a pu nuire, s'il n'a pas donné une nouvelle énergie, à cette vérité éternelle qui vous a été annoncée, que de la réunion des deux sexes naît le bonheur commun. Nous y trouvons de plus un avantage réel pour la Maçonnerie, dont nous faisons profession ; cet avantage développé, peut nous acquitter envers les Sœurs récipiendaires, de l'instruction que nous leur devions.

Il existe une vérité physique, réduite en axiome, qui peut nous servir à établir la preuve de l'avantage réel qui doit résulter de cette réunion fraternelle, non-seulement pour la partie théorique et spéculative, mais plus encore pour la partie pratique et essentielle

de la morale maçonnique. Deux forces, dit l'axiome, *vis unita sit fortior*, soit pour pénétrer la résistance des corps, soit pour en soutenir le poids, en sont plus actives, plus robustes, dans leur parfait et strict assemblage; ainsi il est facile de concevoir qu'elles viendront plus aisément à bout toutes deux, de ce qu'elles n'auraient pu exécuter l'une sans l'autre, ou du moins, l'emploi qu'elles feront de leurs moyens, sera-t-il plus puissant, plus prompt et plus efficace. Nous trouvons l'application de ce principe et de sa conséquence, dans le caractère de Maçonnes, Sœurs récipiendaires, qui vient de vous être conféré; ce caractère indélébile s'amalgame avec celui que nous avons reçu nous-mêmes, sur la promesse de suivre les obligations que cet Ordre respectable nous impose. Engagées aujourd'hui, par un serment solennel, à nous aider à en soutenir le fardeau, il devient plus léger, en se prêtant d'un effort égal, à le porter ensemble. Cessez de vous effrayer, il n'est pas au-dessus de vos forces; la délicatesse de vos organes est peut-être plus propre à l'aller chercher dans le sentier étroit de la vertu; sentier que nous tâcherons toujours de vous parsemer de fleurs : elle y est, dis-je, peut-être plus propre que la prétendue force dont nous nous targuons, et qui nous porte à une constance opiniâtre, quoiqu'elle ne soit pas toujours victorieuse. Mais, afin de ne pas laisser plus long-temps en suspens le désir qui éclate déjà dans vos regards, d'en connaître le genre méritoire, apprenez quelles sont nos obligations communes. Vous ne vous êtes pas sans doute imaginées que le plaisir de la société fût le seul attrait de nos

assemblées : une jouissance plus suave, un intérêt plus vif les président. La discrétion, à la bouche toujours close, aux oreilles ouvertes et attentives, y conduit par la main, la confiance au front serein; le bonheur de l'humanité, les secours dus à l'indigence, le crédit qu'on oppose à sa ruine totale, les ménagemens scrupuleux, pour ne pas blesser sa délicatesse, pour lui rendre l'aisance qu'elle mérite, et lui éviter, quand il est impossible de la secourir, l'humiliation d'avoir découvert sa misère; telles sont nos occupations principales; tel est le résultat de la confédération maçonnique.

Reste encore, sans doute, plus d'une autre vertu sociale à pratiquer, parmi lesquelles le plus grand avantage que je découvre dans l'exercice de nos facultés, c'est de nous fournir les moyens d'étendre notre bienveillance, et les occasions de répandre nos bienfaits plus qu'il n'appartient aux êtres d'un ordre inférieur. La générosité compatissante est de ce nombre; elle conduit celui qui fait le bien, à la douce illusion de la plus noble et de la plus pure des jouissances; illusion qui le place au plus haut degré du bonheur, qui l'élève au rang des puissances de la terre, et l'assimile, en quelque sorte, à la Divinité.

En faisant le bonheur de ceux qu'elle a choisis pour être l'heureux objet de ses complaisances, la bienfaisance ressemble à ce chêne élevé, respecté par les temps, dont la cime se perd dans les cieux, dont les rameaux, utilement multipliés par les mains de la nature, portent, sous leur ombrage épais, la fraîcheur et la tranquillité; qui, plus il est élevé, à la vérité,

plus il est exposé à la tempête et aux éclats de la foudre, mais qui se trouve, s'il en est frappé, trop heureux d'avoir abrité les voyageurs effrayés; d'avoir préservé sur-tout, ce qui se trouvait au-dessous de lui, et se reposait à l'ombre de sa protection.

Je ne sais trop pourquoi, en voulant peindre sous leurs vraies couleurs, les charmes naturels des vertus sociales et maçonniques, l'idée de la générosité et de de la bienfaisance, ne se reproduit jamais sans séduire tous les cœurs, et sans nous avertir nous-mêmes qu'il est difficile de s'abstenir de leur éloge aussi souvent que cette idée se présente dans le discours ou à la réflexion. Mais, afin d'éviter l'ennui d'une énumération nombreuse, revenons à la dernière de vos obligations.

Vous me pressentez déjà; vous reconnaissez d'avance cette divinité qui range tous les hommes dans une même classe; qui, sans égards pour les qualités plus ou moins grandes de l'esprit, pour les perfections plus ou moins combinées de la beauté, sans considération déterminée ni absolue pour l'élévation des rangs et les distinctions politiques, les yeux seulement fixés sur les élans du cœur, digne objet de ses préférences et de ses soins; qui enchaîne à ses pieds l'orgueil de la naissance, et la trop haute opinion de soi-même; cette divinité qui a su ne les mesurer, ces hommes, qu'au poids de leurs vertus; à ces traits, vous reconnaissez sans peine la douce égalité, mère du bonheur dont jouissent les vrais enfans de la lumière : voilà quels sont nos devoirs et nos plaisirs.

L'association à laquelle nous vous admettons, vous

rend désormais tributaires de l'Ordre maçonnique, pour qui il en résulte un avantage réel. Dans la société privée, aimables Sœurs, vous paîtrissez le levain de nos âmes; par la douceur insinuante, la flexibilité du caractère, vous adoucissez les amertumes de la vie; que n'avons-nous pas lieu d'espérer de votre constance, dans une société particulière, qui n'a pour base que l'humanité et la bienfaisance, vous qui êtes si bien organisées pour le sentiment! ce que l'esprit a peine à découvrir, votre cœur l'a déjà senti. Ainsi, vous nous servirez de guides; vous encouragerez nos travaux, en les partageant; ou plutôt, comme ces anciens et preux chevaliers, en qui la galanterie et l'amour des dames était l'âme de leurs prouesses et de leur courage, nous vous ferons sans cesse hommage de notre loyauté. Dans nos tournois maçonniques, vous serez les juges du combat; la beauté y distribuera la couronne; et la même main qui la recevra, aura la faveur insigne de se couronner elle-même, en vous faisant l'hommage des mystères qu'elle aura conquis, comme étant votre bien et votre ouvrage. Si, sur son char belliqueux, Mars, le dieu des grands cœurs, place l'harmonie militaire à côté de la victoire, nous plaçons la beauté sur l'autel de la Maçonnerie, pour nous inspirer la vertu, et pour partager la gloire des belles actions qui doivent perpétuer l'existence immortelle de cette noble institution.

Résumons-nous, en vous rappelant que nous avons voulu essayer de prouver que l'amitié désinterressée est dans la nature; qu'elle peut exister entre les individus d'un sexe différent, comme il est vrai qu'elle

existe entre ceux d'un même sexe ; que, par une suite de conséquencces, nous avons aperçu un avantage réel pour la Maçonnerie, dans une association adoptive, qui n'est faite que pour embellir ses dogmes, que pour donner un nouvel essor aux vertus, et inspirer un zèle plus ardent pour suivre ses instructions.

Bien loin de nous flatter d'avoir réussi dans une matière dont l'abondance a dû nous laisser échapper quelques traits, mais que votre cœur saura bien deviner, nous abandonnons nos regrets, pour nous livrer aux transports qu'un si beau jour apprête.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA CONFÉDÉRATION DES CINQ CONSEILS DES GR.·. CHEV.·. EL.·. K.·.-H.·. DE LA CAPITALE, PAR UN F.·. CHEV.·. K.·.-H.·. TRINOSOPHE. — 5821.

Nous ne professons point d'autre sagesse que la sagesse de tous les siècles, et par conséquent la vraie sagesse donnée par Dieu lui-même. (Page 303.)

Notre Maç.·. laisse en paix les opinions et les consciences. Nous n'admettons dans nos assemblées aucune controverse religieuse, aucune discussion politique.

Là où la dispute politique ou religieuse commence, notre Maç.·. cesse. (Page 305.)

Il y a quelque témérité à élever la voix dans cette enceinte, où des talens supérieurs se sont fait remarquer de tant de manières différentes; mais il vous sera facile de voir que ce n'est pas pour entrer en lice, que je me présente à la tribune. Je ne cherche point des palmes que je ne pourrais atteindre; le seul désir d'être utile à la Maçonnerie, m'encourage à parler: je voudrais la faire connaître davantage, la faire aimer plus qu'on ne l'aime, la tirer, s'il est possible, de l'état d'abaissement où la tient je ne sais quel système d'inertie, ou plutôt d'oubli des devoirs qu'elle impose; je ne sais quel goût de prééminence et de domination, quelle habitude de dispute et de controverse, qui l'avilissent, consument le temps des Maçons, ne leur apprennent rien, finissent par les fatiguer,

et par leur faire déserter des temples où ils étaient venus chercher la sagesse et la lumière.

Mes FF.·., je ne me dirai pas plus habile qu'un autre dans les conceptions d'ordre et de législation; mais je crois savoir autant qu'un autre ce que c'est que le cœur de l'homme, et quels sont ses besoins. Je crois savoir quelle haute idée la plupart de nos FF.·. s'étaient formée de la Maçonnerie avant qu'ils ne la connussent ; quelle peine ils éprouvent de voir leur attente mal remplie, et quelle certitude ils conservent cependant, qu'on pourrait rendre ses institutions beaucoup plus profitables à la société.

Qu'est-ce que la Maçonnerie? N'est-ce pas la recherche de la science, la pratique de la vertu et la confraternité générale entre les hommes?

Si cette définition est juste, il ne s'agira donc plus que de passer à l'application, et de tracer les moyens que nous emploierons pour remplir les vœux de la Maçonnerie. C'est une tâche que nous ne devons plus différer d'entreprendre; il y va de sa gloire et de sa prospérité : du moins je me le persuade; et c'est le seul motif qui me porte à vous prier de vouloir bien m'entendre un moment. Je réclame votre indulgence, car je sens qu'elle me sera souvent nécessaire.

Pour mettre quelque méthode dans ce discours, je l'ai divisé en trois parties. Ne vous effrayez pas; chaque point sera court.

Le premier présentera des considérations générales sur le but de nos institutions, et placera nos esprits dans l'état où ils doivent être pour mettre nos travaux d'accord avec nos principes.

Le second traitera de l'enseignement à donner aux Initiés, sur nos *dogmes* et sur notre *morale.*

Et le troisième, des encouragemens et des récompenses à établir pour les FF.·. qui s'en rendront dignes.

Je commence.

Tous les hommes sont nés pour la vérité et pour la lumière; mais tous ne sont pas préparés à les recevoir, ni par conséquent à en faire un bon usage. Si l'on mettait plus de soin à cultiver l'esprit et la raison de l'homme, à lui faire comprendre la dignité de son être, il n'y a pas de doute que la congrégation des hommes ne présentât l'aspect du bonheur général, n'offrît un tableau vraiment digne du Dieu qui nous a créés, et qui, certes, puisqu'il est bon et juste, ne nous a pas créés pour être ignorans et malheureux.

C'est une vérité que vous ne pouvez vous refuser de reconnaître, puisque c'est d'elle précisément que la Maçonnerie a pris naissance.

« Non, nous ne sommes pas créés pour être ignorans et malheureux. » Voilà les premiers mots qu'ont dû prononcer les premiers Maçons; et ils en durent prendre Dieu lui-même à témoin.

La Maçonnerie est donc destinée à réparer les torts des fausses institutions, et à tracer les règles nécessaires pour rendre à l'homme ses droits et sa dignité.

Aussi met-elle au rang de ses premiers devoirs la propagation des idées généreuses; et c'est ce qui lui attire des partisans nombreux, mais dont malheureusement les qualités et l'esprit, quelquefois peu appropriés à ses vues, nuisent souvent à ses succès.

Aussi la Maçonnerie, envahie, pour ainsi dire, et prise d'assaut dans ses premiers grades, par le vulgaire, s'est réfugiée dans des grades supérieurs, dont elle rend l'accès plus difficile, et qu'elle va s'empresser de faire tourner à l'avantage réel de la société.

Le grade de Ch.·. K.·.-H.·., c'est-à-dire, de Chevalier *saint, sanctus*, qui est un des plus élevés, présente beaucoup de moyens d'atteindre le but qu'elle se propose.

Pour parvenir à ce but, il faut moins s'occuper de ce que la Maçonnerie a été autrefois, que de ce qu'elle doit être aujourd'hui; il faut, en quelque sorte, renoncer au passé, pour ne plus envisager que l'avenir.

Nous ne discuterons donc plus sur son origine, ni sur son histoire. Il est libre à chacun de lui supposer celles qu'il lui plaira, de la tirer de l'Inde ou de l'Égypte, de la faire naître de telle guerre, de telle secte, de telle révolution, de tel système astronomique ou religieux. Les Ch... K.·.-H.·. abandonnent un moment les plaisirs de l'érudition, pour des avantages beaucoup plus grands : je veux dire l'application des principes de la M.·.; et c'est précisément pour remplir ce dessein, qu'ils ont établi la confédération qui nous rassemble.

Déjà cette confédération s'est donné des lois et des règlemens; elle est prête à commencer ses travaux. Elle éprouve le besoin de mettre en jeu ses utiles conceptions; mais presqu'aussitôt votre désir de bien faire vous porte à vous demander à vous-mêmes : « Comment allons-nous faire le bien? qu'allons-nous enseigner? » Etrange position, qui révèle en un instant,

et malgré qu'on en ait, tous les obstacles et tous les embarras qu'éprouve la vertu sur la terre.....!

« Qu'apprendrons-nous à nos disciples? Quels se» ront nos *dogmes*, notre *morale?* En un mot, com» ment allons-nous coopérer au bonheur de l'huma» nité? » Car, vous ne me démentirez point, ce sont là tous vos vœux.

Ces questions, mes Frères, quelqu'importantes et quelque nombreuses qu'elles soient, sont heureusement faciles à résoudre : vous n'aurez que l'embarras du choix dans les moyens qui se présentent; et d'abord, pour vous mettre plus vite sur la voie, je n'ai besoin que de vous rappeler une chose, c'est le serment que vous avez fait.

Vous avez juré de combattre le fanastisme et la superstition.

Eh bien! mes FF.·., c'est dans un tel serment que vous trouverez la source de tous vos devoirs, et la possibilité de les remplir; c'est de là que vont découler les dogmes et la morale que vous proposerez aux Adeptes dignes de s'associer à vos nobles travaux.

Combattre le fanatisme et la superstition me semble un des plus glorieux efforts de la vertu humaine; car une pareille entreprise ne présente que peines et que dangers, sans autre récompense que l'estime de soi, et l'approbation de quelques FF.·., qui font leur bonheur du bonheur des autres : il est vrai que cette récompense est la plus douce de toutes, pour qui sait l'apprécier.

Mais qu'est-ce que le fanatisme, et qu'est-ce que la superstition, vous demanderont peut-être de nou-

veaux Initiés? et comment pourrons-nous les combattre?

Le fanatisme et la superstition sont deux monstres nés de ce qu'il y a de plus stupide au monde; ce sont deux hydres à cent têtes, toujours renaissantes, toujours affamées, qui répandent partout le poison et la flamme, qui dévorent les hommes, les peuples, les générations, et qui ont creusé sur la terre un gouffre éternellement ouvert pour engloutir encore des générations nouvelles.

Ah! mes FF.·., en vain votre esprit s'épuiserait à faire le calcul des maux qu'ils ont causés, à mesurer les larmes et le sang qu'ils ont fait répandre; vous tomberiez de lassitude, avant que d'avoir pu compter la moitié de leurs victimes.

Ce qui m'étonne, ce que j'admire, c'est le courage qui vous reste encore pour combattre un ennemi que nulle puissance au monde n'a pu vaincre.

Mais enfin, vous avez conçu quelqu'espoir, et vous cherchez s'il est des armes qui puissent servir votre courage.

Oui, mes FF.·., il en existe; elles sont près de vous; il ne tient qu'à vous de vous en saisir et d'en faire usage; je les ai souvent indiquées aux vrais Maçons; ces armes sont la science, la vérité, l'humanité. Le fanatisme naît de l'ignorance... A l'ignorance, opposez le savoir; éclairez les hommes, enseignez la vérité. Aux lumières, joignez les vertus, et l'univers est sauvé. Présentez, ne cessez de présenter à tous les yeux, ses funestes résultats. L'histoire du monde est là, qui sera votre auxiliaire. Prenez-y les

exemples et les faits les plus frappans. On écoute encore l'histoire; elle parle du haut de soixante siècles de malheurs; elle parlera pour vous; elle touchera les cœurs les plus durs, et confondra les plus pervers.

Demandez aux Gaulois, nos ancêtres, pourquoi ils brûlaient des femmes et des enfans, en l'honneur de leur dieu *Teutatès*, et consultaient l'avenir dans des entrailles humaines?

Descendez chez les peuples modernes. Demandez qui a causé la division et la ruine de l'empire romain? qui a égorgé les Saxons, les Vaudois, les Albigeois? qui a massacré les peuples de l'Amérique, et la moitié des peuples de l'Europe? Écoutez cette cloche qui sonne la *Saint-Barthélemy...?* Parcourez les rues de la ville où nous vivons, et demandez qui les a jonchées de morts, inondées de sang? Qui donc a commis tous ces crimes, toutes ces barbaries? Répondez; n'est-ce pas le fanatisme et la superstition?

C'est donc à juste titre, que nous conjurons de les combattre et de les détester. L'histoire des malheurs du monde nous absoudrait, si l'ignorance et l'imposture osaient nous accuser.

Mais, mes Frères, le ciel n'a pas refusé tout remède à des maux aussi grands; celui qui a créé le soleil pour éclairer l'univers, a aussi créé la raison et la science, pour nous guider dans ce dédale d'horreurs et de calamités. Si le fanatisme enfante des monstres, le ciel crée des hommes vertueux pour les combattre; et chaque siècle, pour ainsi dire, a vu naître un réparateur à côté d'un génie malfaisant. Des héros, des sages, des amis de l'humanité, ont paru presque sans

interruption, dans tous les âges, pour éclairer, pour consoler la terre. Rassemblez leurs noms augustes; recueillez leurs préceptes divins, leurs vertus, leurs actions sublimes, et présentez-les sans cesse au souvenir de vos Initiés : par-là vous ramènerez l'espoir dans des cœurs éperdus, et vous prouverez que le bien qu'ils ont fait est encore possible à faire.

Citez souvent les préceptes de *Zoroastre* et de *Confucius;* rappelez le dévouement *de Codrus* et de *Léonidas*, les maximes et les vertus de *Pythagore*, de *Socrate*, de *Platon*, d'*Epictète* et de *Marc-Aurèle.*

Dites avec Zoroastre : « Aimez vos semblables, » secourez-les, pardonnez à ceux qui vous ont of- » fensé. »

Ne cessez de dire avec Confucius : « Aimez votre » prochain comme vous-même ; ne faites pas aux au- » tres ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait. » Pardonnez à votre ennemi; réconciliez-vous avec » lui ; invoquez Dieu en sa faveur. »

« Honorez l'homme; ne l'insultez point, ne l'ou- » tragez pas; car, après Dieu, il n'y a rien de plus no- » ble que l'homme. Il est écrit : Dieu a fait l'homme à » son image. »

Faites remarquer que ces préceptes sont aussi anciens que le monde; qu'ils ont été communs à tous les pays, à tous les climats, et que les efforts des méchans n'ont jamais pu les détruire; ce qui prouve qu'ils ne périront jamais.

Les Initiés, préparés par de telles leçons, éclairés par de si pures lumières, reconnaîtront facilement que nous ne professons point d'autre sagesse que la

sagesse de tous les siècles, et, par conséquent, la vraie sagesse donnée par Dieu lui-même.

Ici commence naturellement l'instruction particulière que vous pouvez présenter à vos Initiés, et dont je vais faire la seconde partie de ce discours.

Cette instruction sera simple ; elle se déduira évidemment des principes et des exemples que je viens d'exposer : il ne s'agira que de la diviser en théorèmes, ou propositions faciles à comprendre, qui ne blessent en rien les doctrines du monde, et qui soient en même temps propres à satisfaire les Initiés ; car, vous le savez, il en est peu qui ne s'attendent, lorsqu'ils montent en grade, à recevoir quelque lumière nouvelle sur les grandes questions de l'ordre moral, sur les dogmes et les lois qui gouvernent l'univers. « Qu'est-ce que Dieu ? Où est Dieu ? Est-il séparé de la » nature ? Est-il la nature elle-même tout entière ? » Pourquoi le mal existe-t-il avec un Dieu juste et » bon ? »

Toutefois, mes FF.·., vous ne croirez point que ce soit à des questions de cet ordre que nous nous proposions de répondre : nous renverrons toujours les nouveaux Frères aux livres qui traitent de ces matières, et nous ne prendrons point la responsabilité de fixer leurs idées à cet égard. L'instruction que nous donnerons est moins embarrassante ; elle est plus selon nos forces, et se place plus utilement dans l'usage de la vie maçonnique : elle serait le vrai corollaire de la morale universelle. Je vais donc essayer de l'exposer succinctement et avec clarté ; je réclame de nouveau votre indulgence.

Nos dogmes sont : Dieu et la vertu.

Nous honorons Dieu, comme l'auteur de tout ce qui est bien ; et la vertu, comme destinée à conserver tout le bien que Dieu a fait.

Nous cultivons notre raison, comme le moyen le plus sûr de plaire à la Divinité, et d'être utiles à nos semblables.

Nous cultivons la science, comme le plus sûr moyen de rendre la raison profitable, d'établir l'amour de l'humanité, et de nous sauver, par conséquent, des ravages du fanatisme et de la superstition.

Nous jurons haine à la superstition et au fanatisme, parce qu'ils sont la source des plus grands maux qui puissent affliger les hommes.

Nous n'exigeons d'autres conditions, pour être admis parmi nous, que la probité et le savoir; nous recevons tout homme honnête et instruit, quels que soient sa croyance, son pays et ses lois.

Notre Maçonnerie laisse en paix les opinions et les consciences : nous n'admettons dans nos assemblées aucune controverse religieuse, aucune discussion politique.

Là où la dispute politique ou religieuse commence, notre Maçonnerie cesse.

Elle n'enseigne rien de caché, de douteux, de mystérieux, de surnaturel; elle ne s'occupe que d'idées positives, et faciles à comprendre; elle ne s'appuie que sur l'expérience, sur l'histoire, et sur des faits prouvés, et non contestés.

Là où le mensonge, la ruse et la violence paraissent, notre Maçonnerie n'existe plus.

Elle regarde comme mensonge, tout ce qui n'est pas conforme à la raison, au bon sens, et aux lois invariables de la nature ;

Comme violence, tout ce qui abuse de la force, pour enfreindre les lois de la justice et de la raison ;

Comme ruse, tout ce que réprouvent la franchise, la droiture et le cri de la conscience.

Pour pratiquer la vertu, il faut du courage : il en faut tous les jours, à tous les instans ; car le vice, le mensonge et l'ignorance, veillent sans cesse pour attaquer ce qui est vrai, détruire ce qui est bien, et régner à sa place.

Ainsi donc nous exigeons que nos Initiés s'instruisent, afin que la science devienne pour eux le moyen de combattre l'ignorance, le vice et le mensonge ; nous exigeons qu'ils soient attentifs, réfléchis, discrets, laborieux, et qu'ils aient toujours en vue le triomphe de la justice et de la raison.

Tel est, mes Frères, l'aperçu de l'instruction que je crois nécessaire de donner à vos Initiés ; vous lui prêterez l'expression et le sentiment d'une rédaction plus habile ; mais il est indispensable que cette instruction soit de nature à fixer leurs idées, et à frapper leur esprit d'une impression solide et durable, qui les rende capables d'être les coopérateurs du grand œuvre que vous entreprenez.

Il est temps, mes Frères, que ce grand œuvre commence : les Maçons le demandent avec ardeur, l'attendent avec impatience. Assez d'années, souffrez que je le dise, ont été employées en discussions stériles, en travaux de forme et de représentation. Ce

n'est pas pour offrir au monde le vain spectacle de cérémonies futiles, que la Maçonnerie existe; ce n'est point pour nous créer des dignités oisives, pour nous couvrir d'insignes et de cordons, pour marcher la mitre en tête et le bâton augural à la main; ce n'est pas pour servir aucune secte ancienne ou moderne, pour venger d'illustres morts, ou rétablir des ordres éteints, ni pour retourner aux croisades, ni pour nous constituer les *premiers* parmi nos Frères, que nous existons; mais pour enseigner et pratiquer la justice, la vérité, la charité; mais pour enseigner la sagesse, le pardon, la concorde et la confraternité générale entre les hommes.

Voilà pourquoi la Maçonnerie existe, et pourquoi elle doit exister. Elle n'a point d'autre but, d'autre volonté; et je pense qu'il serait difficile d'en trouver de plus nobles et de plus sacrés.

Annoncez ces principes à vos Initiés : répandez-les chez tous les Frères, et vous trouverez plus de vrais disciples que vous ne pensez. Le cœur de l'homme ne demande que justice et qu'amour. Fatigués des erreurs et des iniquités du monde, les profanes eux-mêmes cherchent le repos. Vous les verrez accourir auprès de vous, et se réfugier dans nos temples, comme dans un port de salut et de tranquillité. Oui, les hommes sont bons; les mauvaises institutions seules ont fait les méchans, et c'est à la Maçonnerie à les rendre à la vertu.

Il ne me reste plus, mes Frères, qu'à vous parler des récompenses et des encouragemens : je souhaite que ce dernier point ne vous fasse pas oublier les deux

autres. Je terminerai, si vous le permettez, par quelques observations critiques, que je crois nécessaires au bien commun de la Maçonnerie. Ne considérez pas si, dans ce discours, je conserve, ou non, l'unité de mon sujet : ce n'est point une pièce d'éloquence que je viens vous offrir, mais une preuve de zèle et d'utile sincérité.

Parlons d'abord des récompenses.

Il n'est pas d'institution qui, quand elle prescrit des obligations et des devoirs, n'établisse en même temps des récompenses et des encouragemens; notre faiblesse humaine le veut ainsi; partout où il faut combattre, il faut encourager le soldat, et récompenser le vainqueur. La récompense est le doux aliment du courage; elle l'est, parce qu'elle prouve l'estime et le contentement de ceux qu'on a voulu servir. Le vainqueur montre sa couronne, et chacun de ses compagnons, en l'applaudissant, dit: « Demain je serai peut-être aussi couronné par mes Frères. »

Les Chevaliers qui veulent tenir leur serment, et qui savent ce que c'est qu'un serment fait à Dieu et à la vertu; ces Chevaliers, dis-je, ont des devoirs longs et pénibles à remplir; ils ont des obstacles à vaincre, des erreurs à combattre, des adversaires à redouter, une guerre éternelle à soutenir contre les plus terribles de tous, l'ignorance et le fanatisme. Un digne Chevalier peut tomber dans les piéges d'un traître, sous les coups d'un délateur, d'un méchant, d'un hypocrite; il peut être la victime de trop de confiance et de générosité; il doit s'attendre enfin aux persécutions réservées aux zélateurs de la justice,

aux ennemis du mensonge : alors n'a-t-il pas droit à la reconnaissance, aux hommages, à l'amitié, aux consolations de ses Frères?

Il vous appartient donc de fixer par quels moyens vous honorerez ses efforts, vous couronnerez ses succès, vous proclamerez sa vertu; par quels moyens vous consolerez ses disgrâces et soulagerez ses infortunes; comment vous le visiterez dans ses maladies et ses infirmités; et, s'il vient à cesser d'être, comment vous répandrez des fleurs sur sa tombe, et lui direz le dernier adieu.

Il importe, pour encourager sa vie, que vous assigniez aussi des récompenses à ses talens. Les talens vivent d'émulation; il faut instituer des concours et des prix pour les ouvrages les mieux faits, les questions les mieux traitées : par ce moyen, vous donnerez un motif à son zèle, et vous augmenterez des lumières qui rejailliront sur tous les Frères.

Mais il est encore un genre d'encouragement plus propre que tous les autres, à fortifier l'âme du Chevalier, à lui donner de l'énergie : ce serait le tableau constant du zèle et de la bonne intelligence de tous les Frères, dirigeant leurs pensées, leurs démarches et leurs efforts vers un même but, qui serait le bonheur commun, la gloire et la prospérité de l'Ordre. Un tel accord soutiendrait merveilleusement l'ardeur et le dévouement des Initiés, parce qu'il offrirait le présent comme une sûre garantie de l'avenir.

Ici nous sommes obligés de nous arrêter un moment, pour nous demander jusqu'à quel point les Maçons présentent un tel spectacle à leurs FF.·., ou pour

rechercher quelle cause enlève à la Maçonnerie un attrait aussi puissant.

Cette cause est facile à trouver, et je l'ai déjà indiquée au commencement de ce discours : c'est la tiédeur, c'est la négligence et l'oubli du devoir; ce sont les petites passions qui se glissent dans nos temples, comme si nous étions encore des profanes. Oui, mes Frères, c'est une remarque, ou plutôt un reproche, que la plupart des Maçons ont la franchise de se faire eux-mêmes trop de fois, pour qu'il ne soit pas permis de le répéter. « On vit trop sèchement, disent-» ils, trop froidement chez le peuple des Maçons; on » se porte envie, on travaille peu, on se querelle, » et le bien public est oublié. Comme chez ces an-» ciens célibataires qu'on appelait des *Moines*, on se » réunit, pour ainsi dire, sans se connaître, on vit » ensemble sans s'aimer, et l'on se quitte sans se re-» gretter. » Voilà ce que disent des Maçons, et voilà véritablement ce qui enlève à la Maçonnerie un grand nombre de prosélytes d'autant plus regrettables, qu'ils étaient plus capables d'en connaître et d'en remplir les obligations.

Cependant, mes FF∴, nous pouvons changer de situation, en changeant de système : il ne tiendrait qu'à nous de mettre dans nos rapports plus de cordialité, plus d'affabilité, plus de douceur dans nos discussions, plus d'aménité dans nos manières : la politesse seule, si elle était soutenue et active, ferait le charme de nos relations. Je voudrais que les Maçons se distinguassent autant par la délicatesse de leurs mœurs maçonniques, que par les connaissances qu'ils

possèdent : il ne leur en coûterait que d'apporter dans les Loges le savoir-vivre dont ils font un si noble usage dans le monde.

Vous le voyez, mes Frères, je me suis fait l'écho des reproches qu'on nous adresse; il faut bien que quelqu'un nous dise nos défauts, si nous voulons nous en corriger. Votre censeur, qui vous honore, compte près de trente années de campagnes maçonniques; vous pardonnerez cette liberté à ses longs services, et sur-tout au désir ardent qu'il éprouve de voir la Maçonnerie remplir enfin ses hautes destinées. Le temps des améliorations est arrivé, si j'en crois tout ce que je vois et tout ce que j'entends chaque jour. Le G.·. O.·. lui-même vous l'apprend, en soumettant ses propres règlemens à vos méditations. Partagez, secondez ses efforts. Laissez là les disputes du cérémonial, des priviléges et de l'amour-propre : la Maçonnerie est l'amour de la vérité et de l'humanité; partez de ce principe, n'en ayez point d'autre; qu'il soit la seule boussole qui dirige vos pensées. Occupez-vous de l'instruction et de la morale; simplifiez vos emblèmes, vos rites et vos lithurgies; dépouillez-les, s'il se peut, de ce que le temps et la barbarie leur ont donné de trop discordant avec les lumières du siècle et les progrès de la civilisation; reconnaissez ces progrès et leur empire irrésistible; que les nuages qui les cachent quelquefois ne vous découragent point. Le soleil de la vérité dissipera les nuages : gardez-en l'espérance, et marchez en avant. L'union fera votre force. Parcourez, fréquentez les Loges; visitez vos Frères; soyez les missionnaires de

la vertu et de la vérité. Assez d'autres enseignent les ténèbres et le mensonge. Mettez la lumière sur le boisseau : ce n'est pas en restant chacun dans vos temples, qu'elle se répandra.

Exigez, pour prix de vos grades, des talens et de bonnes actions.

Instituez des cérémonies touchantes et des pratiques vraiment instructives.

Ennoblissez tout ce que vous ferez; que le recueillement, que le silence président à vos examens, à vos réceptions; qu'un Initié, sortant de vos mains, dise : voilà des hommes! j'en cherchais, j'en ai trouvé! voilà de la science, de l'ordre, des lumières...! Qu'il soit glorieux, qu'il se sente heureux d'entrer dans un tel état de choses, et alors il aimera tous ceux qui l'y auront introduit. Son âme s'élèvera; nos institutions auront pour lui des charmes; il célébrera leurs bienfaits; et la Maçonnerie, victorieuse de toutes les puissances adverses, deviendra le lien fortuné qui réunira tous les hommes en un seul peuple de frères.

Un si beau succès, un triomphe si doux, vaut bien la peine qu'on y songe, et qu'on s'occupe de l'obtenir.

Je n'irai pas plus loin, mes FF.·., j'ai rempli la tâche que je m'étais imposée; je vous remercie de m'avoir écouté. Je crois avoir oublié peu d'objets importans. J'ai montré le but de la Maçonnerie; j'ai désiré son triomphe; j'en ai indiqué les moyens; j'ai rappelé vos sermens; j'ai tracé nos devoirs; j'ai fait connaître nos ennemis; j'ai peint les maux causés par l'ignorance, le fanatisme et la superstition. Ces maux sont grands: s'ils ont touché vos cœurs, si vous partagez l'horreur

qu'ils inspirent, c'est à vous d'agir maintenant, et de chercher à les diminuer. Le remède est en votre puissance ; il ne s'agit que de s'aimer et de s'instruire. Vos Frères vous attendent ; ils vous écouteront, vous chériront : l'univers entier vous applaudira, car la terre a besoin de vertu; elle a besoin de paix et de consolation : voilà trop long-temps qu'elle est malheureuse.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA R.·. L.·. DE LA TRINITÉ, O.·. DE PARIS, A LA SAINT-JEAN D'HIVER, PAR LE F.·. LE R......—5818.

Mes Frères,

D'après le lien universel de fraternité qui unit l'immense famille des Maçons, et les attache aux mêmes règles et aux mêmes usages, je vois d'ici les Temples maçonniques des deux hémisphères, parés des plus beaux ornemens; j'entends retentir sous leurs voûtes célestes d'innombrables battemens mesurés; j'aperçois le grand concert des hommages offerts de l'un à l'autre pôle, au sublime Architecte de l'univers; je vois enfin partout les colonnes des Loges garnies de sages, qui, de l'occident à l'orient, s'empressent d'apporter au roi des rois, non de l'or, non de la myrrhe et de l'encens, mais des gages d'union et de charité fraternelle.

Que ce spectacle imposant fixe un instant notre attention, mes FF.·.! Avec tous les Maçons de l'univers, élevons nos regards et nos mains reconnaissantes vers ce flambeau de la nature, dont les rayons, encore affaiblis par la longueur des nuits, vont désormais reprendre *force et vigueur;* invoquons les faveurs de ce Dieu bienfaisant, qui ne consent à mourir

que pour nous, qui ne semble descendre au tombeau, que pour y puiser une nouvelle force, et nous inonder de sa lumière radieuse.

O vous! dont les cœurs sont plongés dans l'affliction, livrez-vous à l'espérance! mettez votre confiance dans l'Éternel, et attendez tout de son inépuisable bonté! dites avec nous, dites avec tous les Maçons et avec l'Église chrétienne :

«O Dieu! qui nous avez rendu ce jour vénérable » par la naissance de Jean, accordez à votre peuple la » grâce d'y trouver des joies toutes spirituelles, et con- » duisez les cœurs de vos fidèles dans la voie du salut » éternel (1)! »

Réunis dans cette enceinte mystérieuse, pour célébrer l'une des deux fêtes de l'Ordre maçonnique, permettez, mes Frères, que je vous soumette, à ce sujet, quelques réflexions.

C'est un usage antique, dans la Maçonnerie, de célébrer et d'observer les fêtes de Saint Jean d'hiver et de Saint Jean d'été; cet usage est de tradition, car je ne connais aucun statut qui l'ordonne ou qui l'établisse. Pourquoi ce choix, et pourquoi cette observation si exacte? je vais essayer d'en rendre raison.

Saint Jean-Baptiste, comme vous le savez, mes Frères, est l'unique patron de l'Ordre, et cependant nous fêtons aussi Saint Jean l'Evangéliste; et nous n'ignorons pas que, selon l'Église chrétienne, ce n'est pas le même personnage. Mais si ces deux saints

---

(1) *Deus, qui præsentem diem, etc.* (Miss. Rom., fête de la nativité de Saint-Jean.)

n'en devaient faire qu'un seul pour les Maçons? A la vérité, on célèbre la fête de l'un, le 24 juin, et celle de l'autre, le 27 décembre; mais n'avez-vous pas déjà remarqué que ces époques correspondent aux deux situations zodiacales du soleil, que l'on nomme solstices? et n'est-il pas permis de croire que ces deux fêtes sont en rapport avec les époques auxquelles elles correspondent, époques d'ailleurs très-importantes pour la nombreuse famille du genre humain?

Et si nous parvenons à expliquer le nom de notre auguste patron, peut-être découvrirons-nous le motif de la vénération dont il est l'objet, et dans l'Église chrétienne et dans les Loges maçonniques.

Ce nom déjà nous met sur la voie de l'origine de la fête; car je pense que le nom de Jean doit venir du latin *Janua*, qui veut dire, *porte*, *entrée* (1).

Les anciens croyaient que le ciel avait plusieurs portes, mais sur-tout deux principales (2), l'une vers le midi, et l'autre vers le nord; lesquelles servaient à fixer les grands écarts du soleil, par les deux tropiques d'hiver et d'été. L'Église romaine, dans ses chants religieux, les nomme les *portes du ciel* (3). On lit dans la Genèse : *Locus iste; non est hic aliud nisi domus Dei, et porta cœli* (4). « Ce lieu n'est autre

---

(1) En hébreu, *johan* ou *johannes*, signifie *gratiosus*, *pius*, *misericors*; c'est un des noms de Dieu.

(2) Dupuis. Origine de tous les cultes; in-8°, tom. 4, pag. 621.

(3) *Porta cœlorum*, *janua cœli*. Bibl., lib. psalm. 77, ℣. 23.

(4) Gen., ch. 28, ℣. 17.

» que la maison de Dieu et la porte du ciel. » Les prédications de la chaire, où l'on cite constamment l'Écriture sainte, ne frappent-elles pas souvent les oreilles de ces expressions : *Les portes du ciel et de l'enfer?* Mais où sont donc situées ces portes tant renommées ?.....

Ne peut-on, mes Frères, d'après les anciens, entendre, par les portes de l'enfer, *portæ inferi,* le point du ciel le plus élevé, auquel le soleil étant parvenu, va immédiatement descendre vers les signes inférieurs, appelés *loci inferi;* et n'est-ce pas là l'époque de notre Saint-Jean d'été? *Ecce sto ad ostium, et pulso,* dit l'Apocalypse ; me voici à la porte, et je la pousse.

Les portes du ciel, *portæ orientis, januæ cœli,* expriment, au contraire, l'arrivée du soleil au solstice d'hiver, à partir duquel cet astre va s'élever dans les signes supérieurs. À cette époque, si long-temps attendue et desirée, la lumière renaît, *lux oritur,* et tous les mortels se livrent à la joie ; c'est pour eux la plus heureuse nouvelle; et l'on crie, et l'on chante partout : *Noël, Noël, Noël!* Bonne nouvelle! *lux oritur!* la lumière renaît (1).

Vous remarquerez, mes Frères, que ces fêtes nous viennent de l'Orient ; les peuples de ces contrées aspiraient, avec la plus vive ardeur, à voir arriver l'astre du jour à la porte du ciel, ou au solstice d'hiver, parce que, pour eux, les mauvais temps étaient passés, les longues nuits, les ténèbres allaient cesser; la mort de la nature n'était plus à craindre, puisque

---

(1) Explication des cérémonies de l'église, par D. Devert, t. 2, p. 10.

le vainqueur d'*Astaroth*, génie du mal, allait régénérer le monde.

Saint Jean est appelé : ***Trompette du ciel*** (1), ***Héraut du Sauveur, Précurseur de Jésus, dressant et nettoyant le chemin du Seigneur, et rendant témoignage de son éclatante lumière.*** Il était nécessaire, disent ses historiens (2), que Jean vînt pour préparer la voie du Seigneur, et disposer le cœur des hommes à le recevoir. Le monde, qui était enveloppé d'épaisses ténèbres, ne pouvait souffrir tout-à-coup cette éclatante lumière du soleil, sans s'aveugler, s'il n'eût été accoutumé peu à peu par ce flambeau ardent de Jean, qui le leur venait montrer. Les prophètes, ajoutent-ils, annoncent aux peuples que le Messie viendra; mais Jean, plus que prophète, est chargé de le montrer au doigt, et de témoigner qu'il est venu. Il est le bout et l'achèvement de l'ancien testament, et le commencement du nouveau. *Lux oritur, lux fulgebit;* la lumière renaît, elle deviendra éclatante.

On trouve, dans la légende sacrée, un *Jean-Porte-Latine*, dont l'histoire, selon Ribadeneira, est la même que celle du patron que nous révérons.

Nous voyons également que l'une des fêtes de Saint Jean est nommée la *Saint Jean chaude*, d'où Jean fut surnommé *Boanergès*, c'est-à-dire, enfant du tonnerre. On ajoute qu'il a le don de changer en or les feuilles des arbres, et les cailloux en pierres précieuses, comme aussi de les remettre dans leur état

(1) Ribadeneira. Vie de Saint Jean-Baptiste et de Saint Jean l'apôtre.
(2) *Idem.*

primitif. N'est-ce pas une allusion complète aux effets du soleil ardent de l'été, et au nouveau soleil du solstice d'hiver ?

Ces qualifications et ces propriétés merveilleuses désignent assez la Saint Jean d'été, époque où les rayons du soleil, tombant presque perpendiculairement sur notre hémisphère, et d'aplomb entre les deux tropiques, agissent plus puissamment sur les végétaux et sur les minéraux soumis à leur influence, et accélèrent, selon la marche constante de la nature, leur décomposition et leur transformation. Qui sait si ces images de la puissance de l'astre lumineux ne sont pas le type de la Maçonnerie hermétique ou alchimique ?

Vous demanderez peut-être, mes Frères, pourquoi les fêtes de Saint Jean, qui, selon l'opinion que je viens de vous exposer, auraient été placées, par les Chrétiens mêmes, aux deux solstices, comme les portes du ciel; vous demanderez, dis-je, pourquoi ces fêtes ne se trouvent point placées avant les fêtes religieuses qui paraissent consacrées à célébrer ces deux stations apparentes de l'astre sauveur, de Jésus, dont Jean est le précurseur ? Il serait peut-être possible de répondre à cette question, si l'on voulait admettre que *Jean* et *Jésus* sont deux représentations allégoriques du soleil, le vrai sauveur du monde physique; mais cette hypothèse nous mènerait trop loin, et je ne veux pas entreprendre de la développer. Cependant, Jésus dit de Jean (1) : *Celui qui est devant moi se trouvera*

---

(1) Ribadeneira. Les fleurs des Vies des Saints. Vie de Saint Jean.

après moi; ceci n'annoncerait-il pas seulement que le culte de Jésus, venu le dernier, remplacera celui de Jean? On sait, en effet, qu'il y a eu deux espèces de christianismes, celui de Saint Jean et celui de Jésus; il en reste encore des débris dans l'Asie, et ces religionnaires sont connus sous le nom de *Mandaïtes*. Nous apprenons encore, par l'évangile, que Jean prêchait et baptisait avant la prédication de Jésus, qui ne commença qu'après avoir reçu le baptême de Jean. C'est donc ainsi qu'il paraît que l'on doit entendre ce que Jésus a dit de Jean. Alors, dans le rituel de leurs fêtes, les disciples de Jésus ont dû donner à leur législateur la place qu'occupait avant lui Jean son précurseur.

Mais, viendra peut-être me dire un Aristarque, à ce compte, les Maçons sont des Sabéens, et, depuis long-temps, la raison a fait justice de ces sectaires. Je répondrai que les Maçons ne sont d'aucune secte. Non, nous adorons le seul vrai Dieu, auteur et conservateur de toutes choses; nous l'adorons dans ses œuvres admirables, et nous nous élevons vers lui plus particulièrement au renouvellement des grandes révolutions de la nature. En cela, nous avons l'exemple même des Chrétiens, dont le culte est basé, comme on peut le remarquer, sur les phénomènes célestes, sans que pour cela on les accuse d'idolâtrie. Je démontrerai que le culte maçonnique et le culte du Christ sont identiquement les mêmes, et que la plupart des fêtes célébrées par ces derniers, aux grandes époques de l'année, sont déterminées par la révolution solaire.

Et, pour prouver particulièrement que les deux fêtes de Saint Jean ont eu pour objet de solenniser les deux solstices, je vais, mes Frères, vous citer quelques extraits des offices chantés dans les églises catholiques, vers l'époque de la renaissance de l'astre du jour, qui est justement celle où nous nous trouvons (1), me réservant de vous entretenir une autre fois des solennités relatives à l'époque opposée.

Les Chrétiens ont consacré au jeûne et à la prière les temps qui précèdent immédiatement la renaissance du Soleil-Sauveur, sous le nom d'Avent; c'est dans les offices de cette époque que je trouve les passages que je vais transcrire.

« Faites paraître, Seigneur, votre puissance, et venez vers nous (2). » *Excita, quæsumus, Domine, potentiam tuam, et veni.*

« Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune » et dans les étoiles, et la mer fera un bruit effroyable » par l'agitation de ses flots; alors on verra paraître » le Fils de l'homme, avec une grande puissance et » une grande majesté (3). » *Erunt signa in sole et lunâ, etc.*

« Réjouissez-vous sans cesse, car le Seigneur est » proche (4). » *Gaudete in Domino semper, etc.*

« Venez nous visiter, Seigneur, et éclairer nos té» nèbres par votre lumière (5). » *Mentis nostræ tenebras, etc.*

(1) On célébrait ce jour, la Saint Jean d'hiver.

(2) Ier dimanche de l'Avent. — Collecte.

(3) *Idem.* — Evangile.

(4) IIIe dimanche de l'Avent. — Introït.

(5) *Idem.* — Collecte.

« Voici notre Dieu qui va venir, et il nous sau-
» vera (1). » *Ecce Deus noster veniet, etc.*

« Portes éternelles, ouvrez-vous, et le roi de gloire » entrera (2). » *Elevamini, portæ æternales, etc.*

« Le Seigneur va venir, et il paraîtra une grande » lumière en ce jour-là (3). » *Ecce Dominum veniet, etc.*

« Notre Sauveur descendra du plus haut des cieux, » et il y retournera (4). » *A summo cœlo egressio ejus, etc.*

« La terre, qui était déserte, se réjouira ; elle abon- » dera en fleurs et en fruits, et elle sera dans une » effusion de joie et de louanges (5). » *Lætabitur deserta et florebit, etc.*

« Le Seigneur a placé sa demeure dans le soleil, » qui sort comme un époux de sa chambre nuptiale; » il parcourt l'espace des cieux d'une extrémité à » l'autre (6). » *In sole posuit tabernaculum, etc.*

« Vous apprendrez aujourd'hui que le Seigneur » viendra, et qu'il vous sauvera ; et demain au matin » vous verrez sa gloire (7). » *Hodie scietis quia veniet, etc.*

« Une nouvelle lumière nous éclairera aujourd'hui, » parce que le Seigneur nous est né; il sera appelé » admirable, Dieu, prince de la paix, père du siècle

---

(1) IIIe dimanche de l'Avent. — Communion.

(2) Mercredi des Quatre-Temps. — Grad.

(3) Vendredi des Quatre-Temps. — Communion.

(4) Samedi des Quatre-Temps. — Grad.

(5) *Idem.* — Proph. Isaïe.

(6) *Idem.* — Graduel.

(7) Veille de Noël. — Introït.

» futur, et son règne n'aura point de fin (1). » *Lux fulgebit hodie super nos, etc.*

« Le Seigneur est le vrai Dieu, et il nous a envoyé » la vraie lumière, et nos yeux la voient avec admi- » ration (2). » *Deus Dominus, et illuxit nobis, etc.*

« Le soleil est né de l'étoile.... (3). » *Sol de stella natus est, etc.*

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appe- » lait Jean; il vint pour servir de témoin, pour ren- » dre témoignage de la lumière, afin que tous crus- » sent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint » pour rendre témoignage de la lumière. Celui-là était » la vraie lumière qui éclaire tout homme venant au » monde (4). » *Fuit homo missus à Deo, etc.*

Je pourrais, mes Frères, grossir le volume de ces citations; mais je crains d'avoir déjà été trop long, et d'avoir lassé votre patience; je me suis donc borné aux passages les plus marquans.

Gardez-vous d'inférer de tout ce que je viens de dire, que le culte pratiqué dans les Loges maçon- niques ne soit pas celui du vrai Dieu, du Dieu tout puissant; nous savons que ces astres brillans, dont nous admirons la marche et la majesté, ne sont que des images imparfaites de l'Être éternel et immuable, et nous n'en célébrons le cours, qu'en rendant à ce grand Être l'hommage qui n'est dû qu'à lui seul; et

(1) Messe de l'aurore. — Introït.

(2) *Idem.* — Graduel.

(3) Messe de Noël. — Prose.

(4) Jour de Noël. — Evangile.

nous sommes véritablement les Chrétiens de l'église primitive.

A la vérité, nos formes, nos allégories, nos emblèmes, paraissent différens. Nous nommons *orient* (lieu où le soleil se lève), le fond de nos temples; cette partie, élevée de quelques degrés, présente, dans son centre demi-circulaire, une image du *soleil*, et avec son disque radieux, l'emblème de la Divinité, sous la figure d'un *triangle ardent et lumineux*. Nous y voyons aussi la figure de la *lune*, et nos voûtes azurées sont parsemées d'*étoiles*. L'Initié, interrogé sur ce qu'il a vu lorsqu'on lui a donné la lumière, est enseigné à répondre : « J'ai vu le soleil, la lune, » et le Maître de la Loge. » Trois *candélabres* expriment, par leur position, la marche ordinaire du soleil, de l'orient à l'occident, par le midi. Nous datons nos actes à compter de la création du monde, que nous nommons l'an de *la vraie lumière*.

Mais si nous portons nos regards dans les temples catholiques, nous y retrouvons les mêmes emblèmes sous d'autres dénominations. La partie appelée le chœur, est aussi élevée de quelques degrés, ainsi que l'autel... Outre le signe du *Jehovah*, que nous avons aussi, et qui les décore presque tous, n'y voyons-nous pas toujours une lampe ardente, dont les trois chaînons par lesquels elle est suspendue, forment autant de triangles lumineux? et le profil même de la cuvette de cette lampe, ne présente-t-il pas encore une figure triangulaire?.... Dans les fêtes solennelles, on expose aux regards et à l'adoration des fidèles, l'image du Dieu sauveur, sous la

forme d'un disque solaire tout radieux.... Dans les temples catholiques, comme dans nos Loges, des candélabres en grand nombre, portent des feux toujours allumés pendant les cérémonies... Enfin, dans le temps pascal, n'y allume-t-on pas un flambeau, vraie figure du soleil, que l'on fait assez grand pour brûler pendant une suite de jours déterminés?....

D'après ces similitudes, et une infinité d'autres que je pourrais citer, vous reconnaissez, mes Frères, que si, loin des Profanes, nous nous enfermons mystérieusement dans l'enceinte de nos Loges, pour *creuser maçonniquement des cachots pour les vices, et élever des temples à la vertu*, notre culte envers l'Éternel n'en est pas moins en parfaite harmonie avec celui des disciples du Christ; je dirai plus, les deux cultes sont identiques, et je crois l'avoir prouvé.

Oui, mes Frères, si le Tout-puissant est adoré par les Maçons, sous le titre vrai de *Grand-Architecte de l'Univers*, c'est aussi le titre que lui donnent les Chrétiens; ils le nomment également, Constructeur de toutes choses, *Conditor omnium rerum.* Mais qu'importe, en effet, le nom sous lequel nous adorons la Divinité, puisque Dieu ne peut être qu'un, et qu'il n'a point de semblable? Le dieu de Brama est le même que celui d'Israël.

Si nous avons introduit dans nos temples les images du soleil, de la lune et des étoiles, c'est pour nous représenter sans cesse les admirables ouvrages de la Divinité toute-puissante, et nous porter à la louer de toutes choses; nous disons aussi avec le psalmiste : Les cieux publient la gloire de Dieu, et le firmament

atteste l'ouvrage de ses mains. *Cœli enarrant gloriam Dei; et opera manuum ejus annuntiat firmamentum* (1). Et nous rapportons tout à leur grand Architecte.

C'était aussi la forme du culte de tous les sages de l'antiquité et des auteurs de tous les mystères; les Indiens, les Égyptiens, les Grecs, les Gaulois, les Romains, et même les Israélites, auxquels les Chrétiens de tous les rites ont succédé, adoraient la Divinité suprême dans le cours des astres. Jésus lui-même a dit à ces Sabéens : «Votre foi vous a sauvés(2).» *Fides tua te salvum fecit;* il ne les regardait donc pas comme les adorateurs des astres ! Et plus loin, Jésus dit: *qu'il est venu pour accomplir, et non pour détruire;* aussi, n'a-t-il prescrit aucun rite nouveau, n'a-t-il imposé aucune croyance qui ne fût déjà enseignée, et l'on de doit pas être surpris de retrouver dans les cultes modernes, la plupart des formules et des emblèmes des anciens. *Quand un peuple a adopté un culte, dit le savant Bailly, ce culte peut s'altérer dans quelques circonstances, mais il reste le même pour le fonds* (3); et c'est pour cela que la Maçonnerie et le christianisme, venus de la même source, ont des formes communes.

Pour achever le tableau de similitude entre la Maçonnerie et la religion de Jésus, je vous rappellerai quelques circonstances communes dans l'initiation aux deux espèces de mystères. L'Initié Maçon est pu-

---

(1) Messe du IVe dimanche de l'Avent. — Introït.

(2) Marc, c. 10, ℣. 52.

(3) Essai sur les fables, tom. 1, pag. 25.

rifié par l'eau. Autrefois on le plongeait en entier dans un bassin rempli d'eau, aujourd'hui l'on se contente d'une simple ablution ; n'est-ce pas là l'origine du baptême, qui, dans la primitive église, se donnait par immersion, et que l'on a réduit aussi à une simple ablution?... Le Néophyte est aussi purifié par le feu. Qui ne reconnaît cette purification dans la communication de l'Esprit saint, qui autrefois descendit en langues de feu sur les disciples de Jésus, et dont le souvenir est conservé dans le second sacrement des Chrétiens?.... Et quelle autre analogie, bien plus frappante encore, n'y reconnaîtriez-vous pas, s'il m'était permis de soulever le voile sacré de nos degrés supérieurs, et de montrer aux apprentis qui m'écoutent, les ardens flambeaux de notre *espérance*, de notre *foi* et de notre *charité*?... Mais je dois m'arrêter.

Je ne répondrai pas à ceux qui nous accusent de nous livrer, dans nos Loges, à des pratiques superstitieuses, et de vouloir faire revivre les initiations payennes. C'est précisément par la simplicité, que notre culte se distingue de tous les autres; il est tout en morale. Mais ces ennemis de la Maçonnerie ignorent que son but est de rendre au Très-Haut le culte le plus pur, le seul qui puisse lui être agréable, puisqu'il porte les hommes à s'aimer les uns les autres, à exercer incessamment la tolérance et la charité envers tous leurs semblables, sans exception, et par conséquent à se procurer le bonheur, en devenant meilleurs... Qu'ils apprennent donc, ces Profanes ignorans, que nos Loges sont le vrai tabernacle du Sei-

gneur, dans lequel le feu sacré de la morale, de la vertu et de la vérité, se perpétue d'âge en âge sans souillure ni altération.

Mais je m'aperçois, mes Frères, qu'insensiblement je me suis écarté du premier objet dont je voulais vous entretenir; entraîné par la chaîne qui lie tant de choses, j'ai suivi le cours de mes idées, sans réfléchir que je pouvais lasser votre bienveillance et fatiguer votre attention.

Je crois donc avoir démontré que les deux fêtes de Jean ne sont autres que celles des solstices; et soit que Jean signifie *porte du ciel*, ou qu'il soit pris comme le soleil lui-même, ces deux époques sont de véritables fêtes solaires, dont le retour régulier et périodique offre aux humains un motif toujours nouveau de reconnaissance envers le suprême Architecte de l'Univers. Répétons donc avec tous cette invocation :

« O Dieu! qui nous avez rendu ce jour vénérable » en faveur de Jean votre bien-aimé, accordez à votre » peuple fidèle et parfait, la grâce d'y goûter des joies » toutes spirituelles; et faites que, par la puissante vertu » de nos mystères, nous célébrions avec fruit la fête » de ce bien-aimé, qui est avec vous, et par vous, » la source et le principe de toute vie et de toute » vertu! »

DISCOURS

LU DANS LA R.·. L.·. DU MONT-THABOR, PAR LE F.·. TH...., ORATEUR. — 5823.

En acceptant les fonctions d'Orateur, si peu proportionnées à mes moyens, fonctions qui, par leur application présente, ne prouvent qu'un excès de bonté toute fraternelle, que je dois considérer plutôt comme un nouvel encouragement qu'une récompense méritée, j'ai dû me conformer à votre décision, en Maçon zélé, avec la conscience de ma faiblesse.

Je n'aurai pas la témérité, en m'autorisant de mes fonctions, et sur-tout dans le sanctuaire de la sagesse, au sein du Mont-Thabor, de rappeler à ses Dignitaires et à tous ses Membres, les devoirs qu'ils ont à remplir, tels que d'engager les premiers à l'exercice tout fraternel de leurs fonctions maçonniques, qui ne sont qu'une suprématie d'égalité raisonnée, régulatrice de nos travaux libres, naturels, tout en rapport avec les principes de l'Ordre, et d'inviter fraternellement les autres, à la stricte déférence à cette supériorité compatible aux statuts généraux et à nos réglemens particuliers, et de les exhorter enfin à ne jamais s'écarter du cercle moral d'unanimité, d'union, et d'unité de sentiment qui les ont toujours

distingués, sentiment éminemment philosophique, de tolérance et de philantropie.

Ces observations, qui seraient utiles, et même indispensables dans d'autres réunions, se trouvent, dans cette auguste enceinte, pour le moins surabondantes, et d'une prolixité indiscrète de ma part, à l'égard de mes doyens, sur qui l'esprit de sagesse, semblable à cet oiseau hypsipète (1), à l'aigle, qui, des plus hautes régions, du plus subtil des élémens, se complaît à descendre, à se reposer avec orgueil, et à planer alternativement sur la tête de tous, avec une joie souveraine, toute spirituelle, semble s'être fixé. C'est au contraire près de ces Illustres FF.·. et précieux amis, que je ne cesse de puiser des leçons de morale et de sagesse.

De ce nombre se trouve naturellement le digne ami, le respectable Frère que je n'oserais jamais dire que je remplace; ce F.·., interprète de la langue des dieux, fidèle, subtil et plein de grâce; ce Frère qui, par l'érudition la plus vaste, par l'éloquence la plus persuasive, par le talent sublime de discussion et de polémique, par la sagacité des réparties dans la dialectique; ce Frère, dont les saillies aussi spirituelles qu'agréables, si rares dans le commun des hommes, sont si habituelles chez lui, qu'il faudrait les recueillir à l'instant même, afin de les préserver du torrent de tant d'autres qui se succèdent toutes les fois que sa voix se fait entendre parmi nous, ce Frère qui, en s'associant à ses Frères et à ses égaux, donne une nouvelle vie à nos travaux.

(1) Qui tend à s'élever haut.

Mais en parlant de cet Illustre Frère, je n'ai pas entendu parler de lui seulement. Semblables à ces miroirs, mais des miroirs de la vérité, vous vous réfléchissez alternativement, et c'est de vos lumières communes que j'ai parlé. Je me réserverai donc le seul mérite auquel j'aspire, celui d'avoir rempli le devoir sacré de la reconnaissance, et payé le tribut, non moins sacré, de l'amitié; enfin, mes Frères, d'avoir confessé mes justes craintes de ne pouvoir remplir mes nouvelles fonctions d'une manière digne de vous. Toutefois, je vais avoir la faveur de vous entretenir d'un sujet, exprimé d'ailleurs sans éloquence, avec le seul langage du cœur et de la conviction, mais assez digne de vos lumières, par sa gravité.

Tout est dit, et on en parlera toujours! C'est ainsi que s'exprimait, en Orient, un philosophe de l'antiquité, en parlant de la nature, de la vérité. Je ne saurais mieux définir l'Ordre maçonnique, qu'en lui appliquant cette sublime sentence.

Il n'y a rien de plus incontestablement vrai que la nature, que l'existence. L'Ordre maçonn.·., ainsi qu'il a été dit, dérive des anciens mystères, qui, à leur tour, n'ont pris naissance, et n'ont eu pour base sacramentelle, que cette même nature. Il est en conséquence indubitable que cet art royal, ce Temple symbolique et mystérieux, l'Ordre maçonn.·. enfin, est l'emblème de la nature, de la vérité préexistante. Cet Ordre est donc la loi naturelle, l'unique et véritable religion?

Cette religion est née avec le premier des humains;

elle a subi plusieurs variations, quant à son application, dans les différens degrés des connaissances humaines; mais toujours tendant vers la perfection, son essence est invariable, et nous avons, à cet égard, une infinité de preuves prises dans la Genèse, dans les traditions relatives à Noé, aux Sabéens, aux Brames, aux Mages, aux Hyérophantes, aux Druides, aux différens prophètes; à Salomon, à Aaron, à David, à ses descendans, et aux véritables souverains pontifes et patriarches, leurs successeurs.

Je me conforme ici au texte sacré des écritures, et aux traditions subséquentes, non moins authentiques, sans y chercher, dans ce moment, des allégories et des symboles que je ne suis pas loin de supposer, et même d'admettre.

Je m'autorise donc, d'après l'histoire et les traditions sacrées, à adopter un premier point principal, d'après la Genèse.

Sem, Cham et Japhet, furent les trois fils aînés de Noé, ou les trois premiers habitans de la terre, après une grande révolution du globe.

Je provoquerai ici votre attention, mes Frères, sur le nombre *trois*, indiqué par l'histoire, à l'égard de ces premiers hommes sortis de l'arche, et qu'elle qualifie de trois frères issus, ou fils de Noé.

Ce mot *Noé*, disputé par plusieurs langues anciennes, se trouve également dans la langue grecque; et sous ce rapport, je suis forcé à croire que le mot *Noé* dériverait, pour nous, qui cherchons le positif, des mots NOS, NOÊSIS, NOÊ, ou NOÉ, qui signifient intelligence.

Ces trois frères, dis-je, se sont partagé la terre; chacun administrant la portion qu'il avait acquise, créa des usages consacrés, que j'appellerai des lois, que son premier état de nature lui avait suggérées, basées sur les convenances des climats et des régions, et sur les mœurs qui naissent et se multiplient en raison de la multiplicité des générations humaines. Les lois qui régissaient chacune de ces trois portions de la terre, se ressemblaient fort peu; mais toutes avaient une même base, la nature, et par conséquent l'amour de la patrie, d'où naît cette force vitale et indestructible, cette effervescence de toute société humaine, que provoque le besoin naturel d'indépendance, et celui de communication de peuple à peuple.

Chacune de ces parties pouvait trouver réciproquement les lois des deux autres défectueuses, et n'accorder le mérite de la perfection qu'à celles qu'elle s'était données; mais malgré cette différence, toutes les trois étaient satisfaites de leurs institutions respectives. Quel en est le motif? C'est que toutes les trois avaient pour base la nature. C'est cette nature, l'arbitre de l'univers, le code du monde philosophique, qui avait indiqué aux fondateurs de ces lois, celles qui convenaient le mieux aux régions, aux climats et à leurs habitans, selon la nécessité, et le degré d'intelligence dont l'horizon atsmophérique sous lequel ils étaient placés, les rendait capables.

Cette considération importante s'applique naturellement à tous les siècles, à tous les pays, et à toutes les époques, jusqu'à nos jours. Ce sont de ces caractères historiques, de ces instructions de morale,

de ces leçons indispensables d'économie politique et d'administration, qu'on ne saurait trop s'empresser de recueillir. Mais le genre humain ne s'arrêta pas là. Bientôt on vit des prophètes, amis éclairés de la vérité; des sages, sortis de la périférie, ou cercle des sublimes connaissances naturelles, destinés, par le degré de leur intelligence, à faire connaître cette vérité à leurs semblables.

Pour parvenir à leur but, les uns ont adopté les allégories, et la mythologie en fait partie; d'autres, des symboles personnifiés, des idoles, pour caractériser, sous une infinité de formes matérielles, cette même nature; d'autres enfin, et je range Salomon en première ligne, ont cherché à introduire toutes les subtilités imaginables et mystiques pour le même objet. Plus tard, d'autres ont succédé à Salomon; ils ont pris une autre marche, mais toujours sur la voie de la perfection, comme en d'autres temps, les sages de la Grèce, les philosophes de Ptolénaïs, en remontant jusqu'à Moïse, qui a adapté ses vastes connaissances naturelles à la capacité intellectuelle de ses contemporains et de ses administrés.

Ici, je pense, finit succinctement ce Panthéon allégorique dont l'histoire nous a légué les caractères.

J'arrive maintenant à un second point de départ, à une époque fixe, transmise par l'histoire sacrée, sans interruption; époque qui est le centre de la régularisation de l'Ordre maçonnique.

En l'an de la V.·. L.·. 4000, une intelligence divine, supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, succéda, pour ainsi dire, à Moïse. A cette époque, les

différentes révolutions œcuméniques, qu'on s'obstine à appeler déluges; les différentes variations déterminées par l'action physique des corps célestes, qui ont influé nécessairement sur la terre, ont donné plus d'ardeur, plus de capacité au genre humain, et par conséquent plus d'intelligence, plus de génie aux uns, et plus de susceptibilité aux autres, pour concevoir tant soit peu ce qu'ils croyaient naguère surnaturel et miraculeux.

Cette seconde époque de la transmission de la loi naturelle, de cette essence pure et exacte, en un mot, de la vérité, a été représentée, adoptée et maintenue par les générations suivantes, au moyen d'allégories, de symboles, semblables à ceux qui furent attribués aux sages législateurs, leurs devanciers, qu'on qualifiait de prophètes.

Après cette notice préparatoire, que j'ai cru indispensable, et arrivé dans les limites de l'an de la V.·. L.·. 4000, j'aborde mon sujet.

C'est de la *morale maçonnique*, comme vous avez dû vous en apercevoir déjà, que je vais avoir la faveur de vous entretenir. Je ne saurais, mes Frères, trouver un sujet plus digne de la solennité de ce jour, et de vos brillantes lumières. Je sollicite en conséquence cette indulgence et cette patience qui vous sont si habituelles à mon égard.

La *morale maçonnique!* Quel sujet sublime et fécond pour le pinceau de Pindare et d'Hermogènes! quel champ fertile et sans horizon, pour reproduire les sentences divines du père de la philosophie, et les argumens irrésistibles de Démosthènes, qui les

auraient si bien couronnées! Je tremblerais devant cette masse formidable de génies divins, à la seule idée de vouloir traiter un sujet si digne de ces grands hommes du monde philosophique, de ces sages, si je m'écartais de l'intention unique de ne citer que des faits, et de ne parler que de la vérité, qui est si facile à exprimer, et si agréable à reproduire sans cesse, lorsqu'on est assez heureux d'en approcher, et assez courageux pour s'y maintenir; sur-tout dans le siècle où nous vivons, au milieu des sectes qui infectent la société sous différentes formes; sectes ennemies des lumières et de la vérité, du mérite et de la fidélité; de la vérité, contre laquelle toutes ces sectes se briseront toujours. C'est au milieu, dis-je, de tous ces combats multipliés, et dans cette sublime et rare persévérance, qu'on peut reconnaître l'homme, le véritable Maçon.

L'an de la V.·. L.·. 4000, fut l'époque mémorable où, par la réunion des différens systèmes religieux qui avaient précédé, la législation mystique a pris une meilleure forme, mais dont la base n'a pas changé; elle n'est pas susceptible de changement, c'est la nature, c'est la vérité.

A cette époque, une jurisprudence divine et nouvelle, un code complet fut établi. Le point central et le point de départ ont été fixés et conservés à travers les siècles, purs et intacts, chez le *père de la Maçonnerie*, et le principe représentant la nature, fut la trinité (*Noé avait aussi trois fils*). Cette remarque est importante.

Cette trinité fut divinisée par les disciples contem-

porains de cette intelligence divine et toute prophétique. Elle fut expliquée sous son véritable sens, par les sages, qui l'appelèrent le clef de tout, la morale ; et cette morale, pure dans son essence, nullement susceptible de perfectionnement, a pris, dès-lors, un essor ostensible; elle est devenue la religion par excellence. Elle tendait à se constituer universelle, sans les outrages tant spirituels que temporels, que ne cesse jusqu'à présent de recevoir la vertu et le courage de cette nation généreuse et intrépide, digne héritière du sol classique qui a produit les Thémistocle, les Léonidas, les Platon et les Pythagore, en un mot, les héros et les sages de la Grèce. Oui, je le répète, elle tendait, sans cela, à se constituer universelle.

Témoin l'histoire, où l'on ne saurait lire, sans une morne admiration, le récit sanglant de ce convoi lugubre, ouvrage de la barbarie la plus raffinée, convoi resplendissant d'une auréole éternelle de vertu et de courage de tant de victimes et de martyrs célèbres.

C'est de cette réunion sublime d'événemens mémorables, que date la dernière et véritable génération religieuse; c'est de ce laboratoire, ou alambic précieux, qu'est sortie l'essence de notre religion, la *morale maçonnique.*

La Chine, les Indes et l'Égypte, fourmillent de monumens de ces anciens mystères, de ces lois orales et symboliques ; mais elles sont restées dans leur premier état d'institution. Elles sont orales en partie, même parmi nous. Comme dans le premier mot sacré et pentagrammate du premier degré de l'initiation, qu'il n'est pas permis, en suivant la doctrine à la

lettre, de *tracer ni buriner*, toutes ces lois ne sont que l'image de la nature, de la vérité.

Et si les peuples de l'Asie ont conservé ces mystères, c'est la Maçonnerie qui en a régularisé le dogme, l'action, l'esprit, et qui a montré les avantages moraux qui doivent en être la conséquence : ce que nous appelons les *bienfaits de la Maçonnerie.* Elle a consacré les symboles, les allégories ; elle nous a éclairés sur leur sens véritable. La base unique et invariable, c'est toujours la nature, la vérité.

Son édifice est élevé sur trois principales fondations, et formé de trois élémens relatifs, à la fois distincts et inséparables : l'*existence*, l'*action* et l'*intelligence;* la trinité, qui est l'allégorie de la nature.

Le premier degré, dans la carrière mystique de l'initiation, se distingue par le nombre trois, la trinité. Plus on avance, et plus on s'aperçoit que tout est calqué sur l'ancienne et sur la nouvelle Écriture, où l'on a pris indifféremment des noms propres mentionnés dans ces deux histoires universelles et symboliques de la religion naturelle. Tout y respire la nature, la perfection. Tout y est au nombre de trois, la trinité.

Le culte de la nature, dans les Indes, était basé, comme il l'est encore, sur trois essences, *trinité.* Le système de Zoroastre repose sur trois bases : encore une *trinité.* Dans les mystères d'Isis aussi, le nombre trois était consacré ; toujours la *trinité.* On recommande les vertus ; on en nomme trois principales : la foi, l'espérance et la charité : toujours la *trinité* ; et, par une semblable prédilection pour le nombre trois,

en signalant les écueils qu'il faut éviter, on suppose emblématiquement trois compagnons coupables, afin de dénoncer allégoriquement l'orgueil, la haine et l'avarice, ou bien la haine, l'ignorance et l'hypocrisie; c'est encore, par antithèse, le nombre trois, la *trinité.* Les Adeptes étant parvenus à s'acclimater dans les régions de la vertu; étant placés au-dessus des faiblesses du genre humain; maîtres de leurs passions, arbitres de leurs actions, ils deviennent Maîtres.

C'est ici la première station de l'Ordre dans toute sa perfection, symbolique, pure et simple; et c'est le troisième degré: encore une *trinité.* On ne saurait enfin se dispenser de reconnaître que notre religion est basée sur la *trinité*, la *perfection*, conséquence de la vérité, qui prend sa source dans la nature.

Il y a encore un chemin mystique et plus élevé à parcourir. Trois degrés principaux et préparatoires se trouvent comme prodrames ou précurseurs. C'est encore le nombre *trois*, la *trinité*, qui est en action. De là on parvient à un état plus élevé d'existence religieuse et mystique, au dix-huitième degré : partout la *trinité.*

Les mots sacrés en usage, sont alternativement puisés, comme je viens de le faire remarquer, dans les deux Écritures; mais cet usage n'a été établi que pour donner une fixité morale, une indication distinctive et emblématique des différens degrés, en conservant toutefois le plus d'analogie possible entre les mots et les pratiques qui en sont l'objet, ce qui n'a pas toujours été suivi. Les coups se multiplient à la vérité, mais ceci tient à l'organisation de détail,

ou à la manie des novateurs. Tout dérive des premiers coups, et c'est encore le nombre trois, la *trinité*.

Je m'arrête au dix-huitième degré. Plus haut, les philosophes deviennent des sages, des législateurs; j'aurai incessamment l'occasion d'en parler au sein de leur illustre assemblée.

Je me résume. Les hommes, depuis la création du monde intellectuel, ont hérité de ces mystères. Les peuples de l'Orient les ont conservés dans leur premier état de nature, mais négligés par suite de la décadence de ces nations, des variations survenues dans leur état social, et du renouvellement successif des générations.

Ceux de l'occident, prenant pour leur principal point de départ, et le plus rapproché, l'an de la V.·. L.·. 4000, les ont reçus à l'époque des croisades, tout régularisés, formant un tout, qui fait la base de notre religion; et, de cette charte maçonnique, de ce centre, sont sortis des rayons dispersés dans les différens pays du monde connu.

On s'est autorisé à subtiliser la théorie, en forçant le sens des choses les plus simples; à embrouiller la véritable doctrine, si pure et si claire, par des innovations infinies de pratiques différentes dans chaque pays. De là s'est formée malheureusement une espèce de dissidence, et même un schisme aussi déraisonnable que criminel, parce qu'on n'a jugé que sur les apparences; de là sont sorties les personnalités de secte, par rapport au pays où elles ont été créées, dont un grand nombre n'a que le mérite de la médiocrité, pour ne pas dire de la mauvaise foi;

de là la haine implacable, le fanatisme, l'hypocrisie, la trahison, fléaux de toute société. Mais les Maçons instruits et zélés sont pénétrés du principe que la Maçonnerie, qui est une, est la loi naturelle ; la vérité, qui est de toute éternité, et qu'elle n'a pour résultat que la charité.

Un sujet à la fois si sublime et si facile à expliquer, puisqu'il est basé sur la vérité, n'est pas moins susceptible d'autres développemens qui excéderaient les bornes que je me suis prescrites ici, et qui d'ailleurs ne seraient que d'un intérêt secondaire. Je n'ai cru devoir parler aujourd'hui que de l'origine et de l'essence de l'Ordre maçonnique. J'ai voulu enfin parler de la *morale maçonnique*, invariable dans sa base, et qui date de la création du genre humain.

Les *bienfaits de la Maçonnerie* ne sont que la conséquence de cette morale, et par cela même la question ne saurait faire un sujet distinct et séparé ; elle est ce que l'effet est à la cause.

C'est sous ce point de vue, et par des raisons si concluantes, l'histoire à la main, avec ce calme résultant d'une délibération de la raison et d'une lente expérience, que je considère, comme je le dois, la Maçonnerie, la morale maçonnique. Je la crois la seule religion véridique, la pure vérité, la loi naturelle, telle qu'elle a été instituée, transmise, et conservée intacte jusqu'à nos jours, par les véritables souverains pontifes et patriarches, successeurs légitimes, organes divins de cette même nature. C'est cette religion qui peut seule mettre des bornes raisonnables à une philosophie outrée.

Rendons grâce à ce centre divin et unique, seul dispensateur de la véritable lumière, d'où partent des rayons qui éclairent l'universalité de l'Ordre dans les deux hémisphères ; ce centre conservateur du feu sacré de l'antique initiation, qu'aucune puissance du monde ne saurait éteindre. Entourons, dis-je, ce centre auguste du souverain pontificat, ce régulateur sacré, les uns par des nouvelles lumières, les auttes par leur zèle, mais un zèle à toute épreuve (et je me range parmi ces derniers), pour le maintien de nos institutions toutes spirituelles et métaphysiques.

Tels sont, tels doivent être les devoirs, d'ailleurs si doux, que nous nous sommes engagés à remplir. Alors, seulement alors, chacun de nous, fussions-nous même les plus minimes en nombre, mais toujours assez forts, pourra dire avec orgueil : *je suis Maçon!*

Tâchons, par notre assiduité, et par des travaux continuels et non interrompus, et sur-tout par cette constance exemplaire qui doit nous caractériser sans cesse dans toutes les situations de la vie, comme dans nos travaux maçonniques, d'accomplir ce qui fait l'objet de nos plus vifs désirs..., et vos doyens en donnent l'exemple ; s'il n'est pas suivi d'autant d'imitateurs qu'il y a d'Initiés, ils auront du moins consolidé ce centre précieux, ce feu sacré, d'une manière digne des vrais Maçons.

Mais, mes Frères, ce n'est pas au milieu de cette grande nation, généreuse et hospitalière par caractère, véritable pépinière de Frères et de philosophes, de la France enfin ; ce n'est pas, dis-je, au milieu de cette nation, que je me glorifie d'appeler la *Grèce*

de l'occident, que j'aurai besoin de recourir à des développemens; dès qu'il s'agit de philosophie, de grandeur et de gloire, c'est abonder dans son sens, ce sont ses élémens, c'est lui rappeler ce qu'elle est, ce qu'elle doit être; et la Maçonnerie, cette sublime et unique religion, ne saurait trouver un plus beau foyer. Je ne me permets donc ici que de faire une simple indication.

Qu'il est doux pour mon cœur, tout français, de pouvoir rendre avec courage cet hommage sincère et solennel à la vérité! Qu'ils sont à plaindre, tous ceux qui persisteraient plus long-temps à la méconnaître!... Je m'arrête.

Je ne serai pas le dernier, mes Frères, qui parlera de toutes ces sublimes et précieuses vérités, avec tant de conviction, de sincérité et de zèle; et je reviens à cette sublime sentence :

Tout est dit, et on en parlera toujours.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA R.·. L.·. DES TRINOSOPHES, POUR LE JOUR DE LA FÊTE D'ORDRE D'ÉTÉ, PAR LE F.·. BERVILLE. — 5822.

TT.·. CC.·. FF.·.,

Admis à la faveur de partager vos travaux, je n'ai pas tardé à reconnaître que l'humanité en était le principe, que la bienfaisance en était le but. Jaloux de concourir avec vous à ce but honorable; empressé de payer à l'Ordre illustre qui daignait m'accueillir, le tribut de mes faibles efforts, j'ai dû chercher en moi-même, parmi les moyens d'être utile à nos semblables, quel est celui qui semble appeler de préférence la sollicitude d'un ami de l'humanité. J'ai cru m'apercevoir que le premier besoin de l'homme, le présent le plus désirable qu'on lui puisse offrir, c'est la Vérité. Le flambeau de l'histoire, à la main, j'ai promené mes regards sur les sociétés humaines, et j'ai vu que tous les maux qui les ont désolées avaient pris leur source dans quelque erreur. J'ai cherché l'origine de ces institutions tyranniques sous lesquelles a gémi le monde, et j'ai rencontré le mensonge, éternel instrument des oppresseurs; j'ai de-

mandé à la philosophie, quels sont, entre les hommes les plus célèbres, ceux que l'humanité place au premier rang parmi ses bienfaiteurs; et la philosophie m'a nommé le petit nombre de sages dont la vie fut vouée à la Vérité. Frappé de cette pensée, que confirment tous les jours vos paroles et vos exemples, j'ai voulu consacrer à la Vérité les premières paroles qu'il me soit donné de proférer dans nos réunions fraternelles. D'autres agrandiront son domaine par des conquêtes; d'autres, par de savantes investigations, reculeront les bornes de nos connaissances. Pour moi, simple soldat sous leur bannière, j'embrasse une tâche plus modeste, et peut-être l'aurai-je accomplie, si je retrace à vos yeux la nature divine, les sacrés caractères de la Vérité; si je rappelle quelques-uns de ses bienfaits; si j'offre à ses augustes favoris un hommage digne d'être avoué par la Vérité elle-même.

Qu'est-ce que la Vérité? La réponse est peu difficile. Nous nommons la Vérité, *ce qui est;* nous nommons le Faux, *ce qui n'est pas.* Rien de ce qui existe n'est faux; rien de ce qui n'existe pas n'est vrai.

Ainsi, en cherchant la source de toute vérité, nous sommes ramenés à la source de toute existence, à la Divinité : ainsi, le plus parfait des êtres mortels, est aussi, des êtres mortels, le plus fait pour la Vérité. Elle sort du sein de Dieu même, et c'est pour l'homme qu'elle descend sur la terre.

Honneur à ce noble attribut de la nature humaine, qui l'élève au-dessus de toutes les autres natures! Honneur à cet instinct inné, à cet attrait impérieux

qui nous porte incsssamment vers la Vérité! La brute ignore, et jouit; l'homme s'inquiète, et veut connaître. La Vérité est l'aliment de son esprit, le besoin de sa raison, la divinité de son cœur. Pour elle, il embrasse les plus pénibles travaux; il dispute sa vie aux charmes du sommeil; il affronte les menaces de l'Océan, et la foi douteuse d'une plage inconnue. A sa voix, il triomphe de tous les obstacles; il fait plus, il triomphe de lui-même. C'est la Vérité, qui, sous le nom de *conscience*, érige au fond de son âme un tribunal incorruptible, cite l'homme en jugement devant l'homme, pèse les passions à la balance du devoir, et fait infirmer les décisions de la volonté par la volonté même. Faut-il rendre témoignage à la Vérité? En vain vous lui montrez l'exil, les fers, la mort; il les brave, et s'enorgueillit de souffrir pour une si noble cause. O sublime épreuve, où triomphe, dans toute sa majesté, la grandeur morale de l'homme! Il est donc un bien que le cœur humain préfère au repos, à la patrie, à la liberté, à la vie; et ce bien, c'est la Vérité! C'est elle qu'il revendique au milieu des dangers, qu'il atteste au milieu des souffrances; c'est elle qui conduit Descartes sur la terre de l'exil, Galilée dans les cachots de l'inquisition, Thraséas à la tribune aux harangues, la Peyrouse aux confins du monde, Barnevelt à l'échafaud.

Assistons un moment, par la pensée, à cette noble victoire; descendons ensemble sous ces voûtes obscures qu'habitent le crime et la douleur. Là, repose chargé de chaînes et promis à la mort, un martyr de la Vérité. Sous le règne des faux dieux, il a pro-

clamé un Dieu suprême...., et ils l'ont condamné à mourir. Il a pu racheter sa vie, en se reconnaissant coupable : « *Non*, a-t-il répondu, *je ne donnerai point* » *aux hommes l'exemple de préférer la vie à la* Vérité.» Ses amis, ses disciples, venaient en pleurant, baiser ses chaînes ; il les a consolés; et maintenant, calme et résigné, il s'entretient avec eux du Dieu qu'il adore, et de l'immortalité qu'il espère. Enfin, le moment est arrivé ; l'esclave lui présente la coupe empoisonnée. Socrate le bénit, reçoit le vase en souriant, l'épuise, reprend l'entretien qu'il n'a fait qu'interrompre, et, près de s'endormir de l'éternel sommeil, sa dernière parole, sa pensée dernière, est encore pour la Vérité.

A côté de ce tableau, contemplons un tableau bien différent.

Un grand homme a dérobé le secret de la nature, et dévoilé le système du monde. L'inquisition l'a jeté dans les fers. Les persécutions ont brisé son courage ; moins heureux que Socrate, il a fléchi, et le génie à genoux vient de prononcer le désaveu menteur imposé par la violence. Étonné de son parjure, accablé sous le poids de la Vérité qu'il vient d'abjurer, il reste long-temps immobile, silencieux, et les yeux fixés vers la terre. Enfin, la présence même du redoutable tribunal ne peut plus étouffer le cri de sa conscience; en face des juges qui viennent de le condamner, frappant du pied cette terre que leurs arrêts déclarent immobile : « *Elle marche*, » dit-il, et l'histoire a recueilli cette énergique protestation de la Vérité subjuguée par la tyrannie.

Tel est l'ascendant suprême de cette Vérité, qu'on peut proscrire, et qu'on ne peut étouffer. Tous les siècles sont pleins de ces témoignages de son pouvoir; tout le manifeste, tout, jusqu'à l'erreur elle-même. L'erreur n'existerait pas, si l'esprit humain était moins avide de Vérité. Indifférent pour elle, il se reposerait dans une paisible ignorance. S'il s'égare, c'est en cherchant le vrai; s'il se trompe, c'est qu'il a soif de connaître. L'erreur, par sa seule existence, dépose de l'empire de la Vérité.

Disons plus : si le faux parvient quelquefois à nous séduire, c'est encore à la Vérité qu'il doit ce triomphe usurpé. C'est en se mêlant avec elle, c'est en revêtant son apparence, qu'il fascine nos sens et se glisse dans nos esprits. S'il nous abuse, c'est à la faveur de la *vraisemblance* dont il sait s'entourer. La *vraisemblance* est un hommage que le *mensonge* rend à la Vérité.

Mais cette ardeur de l'homme pour la Vérité, est-elle l'effet d'un aveugle et stérile instinct, ou l'effet d'un rapport intime entre la nature de la Vérité et la nature de l'homme?

Rappelons successivement à notre pensée les principaux élémens de la destinée humaine, et nous reconnaîtrons que tout le bonheur de l'homme est fondé sur la Vrrité.

Qu'est-ce que la religion, cette religion pure, que n'altèrent point les superstitions, et qui n'apporte sur la terre que des consolations et des bienfaits? C'est la Vérité dans les croyances.

Qu'est-ce que la liberté? C'est la Vérité dans les institutions.

Qu'est-ce que la justice? C'est la Vérité dans les lois et dans leurs organes.

Qu'est-ce que la philosophie? La recherche de la Vérité.

Qu'est-ce que les sciences? Des collections de Vérités, ou des méthodes pour trouver la Vérité.

Qu'est-ce que l'éloquence? L'expression énergique de la Vérité.

Qu'est-ce enfin que les beaux-arts, ce luxe charmant de la vie et de la civilisation? L'imitation de la Vérité.

Justice, religion, liberté, sagesse, science, génie, tel est donc le cortége de la Vérité. Homère, Socrate, Newton, Lhôpital, Fénélon, Epaminondas, toutes ces gloires si diverses reposent également sur la Vérité.

Pour faire apprécier l'étendue de ses bienfaits, est-il nécessaire de leur opposer le souvenir des maux causés par l'erreur? L'erreur! Tous les maux de la société ne sont-ils pas son ouvrage? Parcourez l'un et l'autre hémisphère; remontez le cours des siècles; partout où vous verrez du sang ou des larmes, attendez-vous à rencontrer l'erreur.

Qui, dans les forêts celtiques, offre à d'effroyables divinités, des victimes humaines? Qui, sur les rives de l'Inde, entraîne une veuve égarée, sur le bûcher d'un époux? Qui, dans Rome dégénérée, dévoue à d'horribles supplices les martyrs d'une religion naissante? Qui soulève l'Europe, et précipite sur l'Asie ses hordes fanatiques? Qui suscite entre Rome et Genève ces dissensions homicides? Qui dé-

chaîne le monstre de l'Inquisition? Qui change en solitudes plaintives les vastes régions d'un nouveau monde? Qui sonne les sanglantes matines de la St.-Barthélemy? Qui porte le poignard dans le cœur du plus français de nos rois? Qui promène sur les Cévennes épouvantées l'Évangile et les échafauds? Qui rejette de la terre natale ces tribus fugitives? Qui livre à de viles persécutions ces génies, l'honneur de leur pays et l'appui de l'humanité? Qui, sous les yeux de la philosophie indignée, condamne aux tortures ce vieillard innocent, plonge cet enfant dans les flammes? Qui sème avec une cruelle prodigalité, dans les codes de la moderne Europe, l'infamie et la mort? Qui corrompt dans le cœur de l'homme les plus doux sentimens de la nature? Qui réfléchit sur une famille entière la honte d'un seul coupable? Qui commande à l'honneur abusé de laver dans le sang une injure légère? L'humanité gémissante répond : l'erreur, toujours l'erreur!

Et c'est en présence de ces excès, que des esprits légers ou dépravés osent regarder l'erreur avec indifférence, jouer avec elle, et répondre par un froid sourire, aux défenseurs de la Vérité! Que dis-je? N'entendons-nous pas tous les jours répéter que l'erreur est souvent utile au bonheur des sociétés; que l'homme a besoin d'être trompé; qu'il est des déceptions salutaires; qu'il est des préjugés respectables?

Professeurs de mensonge, portez vos maximes aux tyrans; c'est à la tyrannie de les accueillir. La tyrannie a besoin de tromper; la déception est sa

constante auxiliaire. « Le plus fort, a dit un grand » écrivain, n'est jamais assez fort pour être toujours » le maître, s'il ne transforme sa force en droit, et » l'obéissance en devoir. » De là, tant d'efforts pour égarer l'esprit des peuples, et pour les retenir, à l'aide de mille fausses croyances, dans les liens d'un docile servage; de là, cette éternelle alliance de l'erreur et de la servitude, dont les exemples remplissent les annales du genre humain. En doutez-vous? Jetez seulement les yeux sur deux sociétés diverses d'origine, plus diverses de constitution. La société européenne naquit de la conquête : l'invasion des Barbares y fonda le droit du glaive et le code de la force. Dès ce moment, vous voyez, par un système suivi sans relâche depuis quinze siècles, toutes les institutions en guerre avec la Vérité et le progrès de la raison universelle; et l'histoire de cette longue période n'est que l'histoire des combats livrés à la pensée, aux lumières, à la perfectibilité sociale. Traversez maintenant les mers; abordez sur un autre hémisphère; interrogez la patrie de Penn et de Washington : ici, la société, s'emparant d'un sol vierge encore, ne s'est fondée que sur la nature; ici, tout appelle la Vérité; ici, pas une institution qui ne tende au développement des facultés humaines : les lois y sont vraies, parce que l'homme y est libre.

Ouvrez les fastes des nations, vous ne voyez pas une institution oppressive qui ne repose sur une erreur; vous ne voyez pas une erreur qui, pour se conserver, n'appelle une institution oppressive. Trouvez-vous chez un peuple des lois ombrageuses, des

tribunaux d'intolérance? Existe-t-il une inquisition contre les croyances, un code contre la pensée? Les peines y sont-elles exhorbitantes, les jugemens sans garantie? Prononcez sans crainte : *Ici, le pouvoir ment à la société.*

Si la Vérité n'a que des bienfaits, si l'erreur n'a que des maux pour le genre humain, je n'ai pas besoin de vous dire à quels caractères nous pouvons juger l'œuvre des législateurs, à quels signes nous pouvons, entre les cultes innombrables qui se partagent l'univers, discerner la seule religion digne de nos hommages. Sous vos institutions, la société apparaît-elle paisible et florissante, gloire à vous! vous avez fondé sur la Vérité. Sous vos institutions, la société apparaît-elle souffrante, inquiète, incessamment déchirée par la discorde et le crime, honte à vous! vous n'avez fondé que sur l'erreur.

N'allons donc plus chercher ailleurs que dans la Vérité, les sources de la solide gloire. Le premier rang dans l'estime des peuples, appartient aux sages qui les éclairent; c'est par leur secours que l'homme améliore sa condition, qu'il perfectionne son être, qu'il s'affranchit des préjugés destructeurs de sa félicité, qu'il rompt les liens de la servitude, qu'il apprend à marcher d'un pas ferme vers le bonheur et la vertu. Socrate nous enseigne à connaître la Divinité; Newton pouve son existence par la contemplation de ses ouvrages; Galilée, par ses découvertes, commence d'ébranler les croyances intolérantes dont Voltaire consommera la ruine. D'autres révèlent aux peuples leurs droits; d'autres annoncent aux grands leur de-

voirs. A la voix de la Vérité, tombent les chaînes de l'industrie et du commerce, les voiles de la superstion; la législation s'adoucit, les mœurs s'épurent, l'égalité descend dans les rangs de la société; les larmes du pauvre se tarissent; le terrible droit de la guerre modère lui-même sa sévérité; les rivalités des nations disparaissent; leurs haines héréditaires s'effacent; l'esclavage est banni du code des empires civilisés; un lien de fraternité commence à réunir tous les peuples de la terre. Demandez à l'histoire, qui prépara tant d'heureux changemens? l'histoire vous dira le nom de quelques sages, qui, dans des siècles d'erreur et d'infortune, ont fait, les premiers, briller aux yeux des hommes le flambeau de la Vérité.

Tel est pour nous le prix de la Vérité, qu'elle régénère en quelque sorte celui qui se dévoue à sa cause : en acceptant ce ministère auguste, il efface toutes les fautes de sa vie passée, et, dès ce moment, il peut prétendre, à juste titre, aux honneurs de la vertu. Apportait-il la recommandation d'un caractère irréprochable, cet orateur dont la voix puissante inaugura si glorieusement la tribune française? Long-temps égaré par des passions trop ardentes, encore froissé des écarts d'une jeunesse orageuse, il avait l'estime publique à reconquérir en même temps que la liberté. Il ose aspirer à cette double victoire; il se fait l'orateur de la Vérité; il consacre à cette noble clientelle le reste de sa vie et les prodiges de son talent. La Vérité triomphante a couvert de son éclat légitime les faiblesses de son défenseur; les fautes de l'homme sont oubliées; la postérité ne verra plus que le grand citoyen

Quelle est, dans cet asile champêtre, cette tombe qu'environnent les hommages d'une génération tout entière? Là, repose le fils d'un simple artisan! Dès l'enfance, séparé de sa famille et de sa patrie, long-temps il promena d'erreurs en erreurs sa jeunesse vagabonde; long-temps il porta dans un monde pervers la dangereuse alliance d'une âme active et d'un caractère indolent. Bon, mais faible; généreux, mais imprudent, plus d'une fois il s'est brisé sur les écueils de ce monde séducteur. Soudain, la VÉRITÉ, la divine VÉRITÉ, apparaît à son âme; elle y allume la flamme des plus nobles vertus. Il jure de ne vivre que pour elle. *Vitam impendere vero*, voilà désormais sa devise: il ne la démentira plus. Dès-lors il devient un autre homme; dès-lors, de son génie épuré, s'échappent des torrens de sublime éloquence; il étonne son siècle; il contraint ce siècle frivole d'être attentif aux sévères enseignemens du devoir. En vain le despotisme, qu'il détrôna; en vain la superstition, qu'il confondit, s'unissent pour l'abattre. Poursuivi de retraite en retraite, d'exil en exil, il soutient, sans se démentir, l'épreuve du malheur. Cet homme, vulgaire au sein de la société, s'est agrandi dans la solitude et dans le commerce de la VÉRITÉ: il lui rend témoignage jusqu'à son dernier soupir; et lorsque, succombant sous le poids de l'infortune, il a payé le tribut à la destinée, la VÉRITÉ vient consacrer sa tombe aux acclamations de l'humanité reconnaissante.

Tels sont, mes Frères, autant que ma faible voix a pu vous les retracer, les attributs de la VÉRITÉ: tels

sont ses titres à nos hommages! Pour nous, qui, voués au ministère de la parole publique, nous trouvons plus étroitement attachés à son culte, nous n'ignorons pas quelles sévères obligations nous sont imposées envers elle. C'est à l'orateur, sur-tout, que la VÉRITÉ doit être respectable; à lui, que ses fonctions appellent à la produire incessamment devant les hommes; c'est lui, sur-tout, qui serait coupable de sacrifier à des intérêts humains, cet intérêt sacré dont il est dépositaire. Comptable de toutes ses paroles, il ne doit jamais laisser échapper de ses lèvres l'approbation d'une erreur, ou le désaveu d'une vérité. Il ne lui est pas permis d'acheter, aux dépens des principes, même le triomphe d'une juste cause. Ces devoirs sont grands : saurons-nous toujours les remplir? C'et à vous, mes Frères, à nous en faciliter l'accomplissement : que vos lumières nous dirigent, que vos conseils nous affermissent, que votre amitié nous soutienne dans ces voies difficiles; que votre franchise, à propos indulgente ou sévère, nous préserve de nous égarer, ou nous ramène promptement dans la route du vrai : puissions-nous enfin, formés par vos leçons, guidés par les avis de votre expérience, ne jamais faire entendre une parole qui ne soit digne de vous, digne de la VÉRITÉ!

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA R.·. L.·. DES TRINOSOPHES, O.·. DE PARIS, PAR LE F.·. B...... — 5818.

TT.·. CC.·. FF.·.,

Après avoir fréquenté un assez grand nombre d'At.·. maç.·.; après avoir pris connaissance de divers rites; après avoir siégé au G.·. O.·. de France, en qualité d'Off.·., en son G.·. C.·. G.·., il m'est bien doux de venir au sein de cette R.·. L.·. puiser de nouvelles lumières; il est sur-tout bien flatteur pour moi d'y avoir reçu un accueil aussi véritablement fraternel. Permettez-moi de vous en témoigner toute ma gratitude, et d'épancher mon cœur au milieu de vous, en jetant un coup d'œil en arrière sur ma carrière maçonnique.

Je me rappelle toujours avec une nouvelle émotion, le jour où je vis pour la première fois la V.·.L.·., la L.·. vivifiante, par laquelle un homme vulgaire, et circonscrit dans la routine de l'existence sociale, se sent tout-à-coup pénétré d'un rayon céleste, qui lui présente, dans une séduisante perspective, l'étendue, la dignité, le but de son être, et lui fait apercevoir la route qu'il a à parcourir, surmontée d'un dôme formé par les vertus, et parsemée de fleurs.

J'avais déjà passé la première jeunesse, et acquis quelqu'expérience de la vie, lorsque je reçus cet ineffable bienfait. L'impression n'en fut que plus forte et plus durable.

En apercevant la forme et la disposition intérieure du temple, le Vén.·. placé à l'extrémité; la lumière resplendissante du JEHOVAH, qui l'entourait, et semblait le présenter comme une image vivante de la Divinité; le recueillement plein de dignité, répandu sur la physionomie des FF.·. qui décoraient les colonnes, deux idées principales frappèrent vivement mon imagination : « Ceci, me dis-je, est essentiellement antique et religieux. » Je conçus dès-lors une haute opinion de la Maç.·., dont je n'avais, auparavant, comme tous ceux qui y sont étrangers, que des notions bien imparfaites.

Le temps n'a fait que confirmer mon premier jugement, étendre et affermir mon respect pour une aussi sublime institution, accroître ma vénération et mon sincère attachement pour ceux qui la pratiquent avec ferveur, augmenter ma reconnaissance envers ceux qui m'ont admis dans la pratique de ses mystères.

L'opinion que j'avais d'abord conçue, acquit chaque jour plus de certitude et de développement, quand, par la fréquentation de Maç.·. instruits, j'appris que son origine remonte au berceau du monde; que, surnageant sur l'océan des âges, elle a traversé les siècles, et est arrivée jusqu'à nous, comme elle parviendra aux générations les plus reculées. Une transmission qui a parcouru une aussi longue chaîne

d'événemens, vaincu une série si multipliée d'obstacles, serait un véritable phénomène aux yeux d'esprits vulgaires, accoutumés à ne juger que selon les règles les plus communes; ils se demanderaient, avec l'accent du doute, quelle peut être la cause d'une *perpétuation* (1) qui tient du prodige ?..... Le vrai M.·. la connaît, l'admire, mais il n'en est point étonné; il sait qu'elle tient à la solidité des bases fondamentales de l'institution, qui ne sont telles, que parce qu'elles sont prises dans la nature même, dans l'essence des choses : elles sont par conséquent inaltérables.

Babylone, Memphis, Thèbes, et tant d'autres cités célèbres, vous avez disparu! Le voyageur, avide de découvertes, cherche en vain vos traces sous l'herbe qui les cache; il ne reste de votre magnificence, qu'un souvenir peut-être mensonger, dans la mémoire des hommes! La doctrine de l'*Initiation*, car il faut bien prononcer son nom antique et respectable, vous a précédées de nombre de siècles, et vous survivra de milliers d'autres; elle s'est conservée intacte. Pourquoi? Vous n'étiez que des monumens élevés par l'ambition, l'initiation est un monument élevé par la sagesse; vous étiez exposées aux vicissitudes humaines, aux catastrophes destructives des convulsions de la nature; chef-d'œuvre d'une modeste simplicité, l'excellence de l'initiation l'a fait transmettre d'âge en âge; vous faisiez la gloire des rois, sa destinée est de faire le

(1) Cette expression, qu'on serait tenté de prendre pour un néologisme, est consacrée par le *Dictionnaire de l'Académie*.

bonheur des hommes! Pyramides, qui pesez sur le sol de l'antique Egypte, vous subsistez encore, il est vrai; mais vous êtes des monumens devenus sans objet, des corps sans âme, consacrés vraisemblablement à l'orgueil des grands, peut-être aussi aux sciences. A quoi êtes-vous propres maintenant! sinon à exercer la sagacité des savans, à fournir un aliment à leurs conjectures (1)! On ne connaît bien ni votre origine, ni votre véritable destination. La clef des hiéroglyphes qui vous couvrent, et qui pourraient nous apprendre tant de choses essentielles, est perdue pour jamais (2). Vous en imposez par votre masse énorme; mais tout en vous, devient à peu de choses près inutile. L'édifice maçon.·., code de la véritable morale, livre universel et sacré, modestement caché au milieu de la société qu'il dirige vers le

---

(1) On croit savoir que les fameuses pyramides furent élevées pour servir de tombeaux aux rois. Le savant Paucton a cherché à démontrer, dans un ouvrage très-curieux sur ces énormes édifices, que la main destructive du temps a respectés jusqu'à présent, que, par la manière dont leur construction est orientée, ils étaient des espèces de sphères destinées à conserver les connaissances fondamentales que les peuples anciens avaient en astronomie; il prétend qu'elles présentaient aussi *l'étalon* des mesures, ayant pour base une portion déterminée du méridien (comme notre mètre, sinon qu'elle était infiniment plus grande). Plusieurs autres antiquaires ont publié des aperçus de ce genre, ainsi que sur le grand Sphynx, qu'ils considèrent comme un emblème de la fécondité; mais toutes ces idées, qui sont très-ingénieuses, ne sont au fond que de simples conjectures.

(2) Il ne faut pas dire, *jamais!* un savant antiquaire, M. de Champollion, paraît avoir découvert une clef des hiéroglyphes égyptiens, qui laisse entrevoir la possibilité de découvrir leur signification, et de porter un jour la lumière sur ces signes, jusqu'à présent muets pour nous.

(*Note de l'Editeur.*)

bien, comme la violette qui embaume l'air, sans être aperçue, subsiste dans toute sa splendeur, dans toute son utilité. Les emblèmes dont il est orné sont encore à la portée des Adeptes fervens et appliqués, qui savent y lire les devoirs de l'homme, et y reconnaître le type de toutes les vertus.

J'appris encore par quelle autre singularité une institution qui semblait être le comble de la civilisation, a pénétré dans un coin de notre Europe, qui, couvert des voiles de la barbarie, nourrissait des êtres humains, qui disputaient au milieu des forêts leur pâture aux bêtes féroces, dans le même temps que l'initiation comblait de félicité ceux qui habitaient le berceau de notre race, sous le beau ciel de l'Orient.

Cette partie historique, et pleine d'intérêt, vous est particulièrement connue, TT.·. CC.·. FF.·.; elle exigerait des développemens beaucoup trop étendus, pour vous être retracés ici.

Les documens les plus reculés de l'histoire, vous le savez, nous laissent apercevoir pour la première fois l'initiation dans tout son éclat, exerçant sa bienfaisante influence sur les contrées qu'arrose le Nil. Moïse, s'en pénétrant à la cour des Pharaons, et l'inoculant parmi le peuple, dont il devint dans la suite le législateur; Salomon, relevant sa splendeur, par la construction solennelle d'un temple dont le souvenir est encore aujourd'hui présenté aux Maç.·. comme le modèle et l'emblème de toutes les vertus; Esdras, Néhémie, et tant d'autres, enfin, qui ont mérité une réputation distinguée parmi les Hébreux, et qui se sont consacrés successivement à son culte et

à sa conservation, nous attestent son antiquité. Je laisse de côté Pythagore, Platon, et les autres philosophes, qui allèrent en Egypte recevoir l'initiation, et instituèrent ou perpétuèrent en Grèce les fêtes d'Eleusis, ou de la bonne déesse, pour arriver plus rapidement à Saint Jean-Baptiste, reconnu comme le patron des Maç.·., et dont nous célébrons en ce jour la fête, par reconnaissance de ce qu'ayant rassemblé les élémens de l'initiation, il les remit en pleine vigueur sur les bords du Jourdain. Saint-Jean est l'anneau qui forme, pour nous, la chaîne entre les temps anciens et les temps modernes. Ce fut à son école que les premiers Chrétiens, dont le divin fondateur avait reçu lui-même le baptême de l'initiation, apprirent à purifier allégoriquement l'âme, par l'application matérielle de l'eau et du feu, afin de se dépouiller du vieil homme. Les premiers Chrétiens, étaient, à mes yeux, tout simplement des *Initiés* (1).

Une chose beaucoup moins hypothétique pour le plus grand nombre des Maç.·. instruits, c'est que nous devons à ces braves Chevaliers, qui, tenant l'épée

---

(1) Dans la primitive église, on ne donnait pas le baptême aux enfans; il fallait, pour le recevoir, être adulte, avoir reçu l'instruction nécessaire dans le dogme, et être présenté par un *parrain*, qui répondait, pendant trois ans, de la conduite morale et des principes du cathécumène. Dans la suite, on put recevoir le baptême à l'âge de sept ans; enfin, de nouvelles doctrines introduites successivement par les Pères de l'Eglise, en prescrivirent l'emploi dès la naissance des enfans : comme, dans quelques autres cas, d'une commémoration allégorique, on en a fait une chose positive et d'un effet spécial.

Il est aisé, à ces différens caractères, de reconnaître l'identité du baptême des Chrétiens, même tel qu'il est de nos jours, avec les cérémonies et les conditions qui accompagnent l'initiation,

d'une main, et de l'autre la truelle, remplirent la Palestine de leurs exploits, au temps des croisades, d'avoir recueilli avec transport les débris des anciennes traditions, dont le foyer s'était réfugié à Jérusalem, et d'en avoir répandu la connaissance, à leur retour, dans nos contrées. L'horrible catastrophe des Templiers les avait bannies de notre sol; elles nous ont été récemment rapportées par le recommandable Ramsay, qui accompagna le Prétendant en France, au déclin du règne de Louis XIV. Pendant le séjour que l'initiation fit en Ecosse, et par extension, dans la Grande-Bretagne, elle prit la dénomination de Franc-Maçonnerie. Revenue au milieu de nous, elle y fit de rapides progrès; elle se trouvait en quelque sorte sur sa terre de prédilection. Les Français ont un trop noble caractère, pour ne pas donner asile à une institution dont la base essentielle prend sa source au sein de tous les sentimens généreux.

Je n'ignore point, TT.·. CC.·. FF.·., que des versions consignées dans des ouvrages fort estimables, tracent tout différemment l'historique de notre Ordre. Ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir une discussion polémique à ce sujet; qu'il me suffise de dire que je crois avoir eu de bonnes raisons pour adopter de préférence le système que je viens d'exposer (1).

---

(1) Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on lit, entr'autres choses, dans les *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde,* publiées par Bernard Picard, ouvrage d'ailleurs très-recommandable, à l'article concernant la *Franc-Maçonnerie,* que ce n'était qu'une simple confrérie formée par des ouvriers Maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, etc., dans l'origine, à Strasbourg, et qui passa ensuite en Angleterre; qu'elle eut pour

Du reste, ce coup d'œil rapide, qui pourrait enfanter des volumes, n'a d'autre objet que d'indiquer, de loin en loin, en quelque sorte comme des jalons, les hommes recommandables qui ont bien mérité de leurs semblables, en se rendant les conservateurs et les propagateurs d'une institution si intimement liée au bien-être universel.

Il me reste, TT.·. CC.·. FF.·., à vous présenter un court exposé de la seconde proposition que j'ai mise en avant, en débutant.

J'ai dit que le premier aperçu d'une réunion maçonnique m'avait présenté un aspect religieux. Eh bien! la suite m'a convaincu que je ne m'étais pas trompé.

D'abord, tout ce qui consacre la morale a un caractère religieux; car il n'y a rien de plus saint et de plus religieux, que la morale; et la Maç.·. renferme le type de l'homme moral tout entier.

Je me figure une époque, mais bien reculée dans le passé: les poëtes l'appelleront l'Age d'or, si cela convient à leurs fictions; moi, je l'envisage sous un point de vue purement philosophique. Je me com-

---

principal objet de reconstruire ces édifices sur des plans plus élégans, et d'après des modèles venus d'Italie, parce qu'à l'époque de cette origine, hors cette terre classique des beaux-arts, l'architecture était partout extrêmement grossière, etc., etc. Tout cela peut être vrai; des ouvriers ont pu former une confrérie de ce genre, mais qui n'était pas plus la filière de l'initiation, qu'au moment de la révolution, les *Compagnons du devoir* n'étaient les *Francs-Maçons*. C'est dans cette même source que M. Hoffmann a puisé les belles choses qu'il a débitées dans les n°s des 7 et 9 novembre dernier du *Journal des Débats*.

plais à me placer, par la pensée, au milieu de ces hommes primitifs et purs, qui n'avaient trouvé rien de plus convenable, pour reconnaître le bienfait de leur existence envers le Grand ÊTRE à qui ils en étaient redevables, que de créer un culte coordonné avec les phénomènes célestes. Ils l'avaient mis en harmonie avec la marche de cet astre, qui, prodiguant sa lumière et sa chaleur à la terre, la rend féconde, la couvre de fruits, la pare de fleurs, d'une riante verdure, et fournit en abondance, aux hommes, tout ce qu'il faut pour satisfaire leurs besoins, sur-tout lorsqu'ils sont restés simples comme leur nature, et pour enchanter leurs organes, quand ils ont conservé un sentiment intime de ce qui présente véritablement le spectacle le plus séduisant et le plus majestueux. Aussi les équinoxes et les solstices fournirent-ils, entr'autres, les principaux élémens caractéristiques de ce culte, que l'on peut, à juste titre, appeler *la religion naturelle.*

Remarquons, en passant, que ce sont ces mêmes phénomènes que nous observons en maç.·., particulièrement les derniers, sous le nom de fêtes de Saint-Jean. Pourquoi cette nouvelle dénomination? La question est piquante, et la réponse curieuse; mais cette matière nous menerait trop loin aujourd'hui.

Ce sont donc bien évidemment les restes de ce culte antique et solennel, qui sont parvenus jusqu'à nous.

Ici, TT.·. CC.·. FF.·., vous élevez sans doute une objection semblable à celle qui vint frapper mon esprit dans les premiers temps que je suivis les tra-

vaux maçonniques, en voyant toujours répéter les mêmes pratiques : « Voilà bien, me disais-je, des for- » mules; mais elles ne me présentent qu'un squelette; » il faudrait une doctrine, des dogmes, pour animer » ce corps inerte. »

Vous vous dites peut-être aussi, en ce moment : « Dans la religion primitive dont vous nous parlez, » nous voyons bien la célébration des époques mar- » quantes de la nature, selon chaque période de » l'année : cela pouvait donner lieu à des fêtes tou- » chantes et d'un effet imposant; mais cela ne donne » aucune trace d'une doctrine morale, propre à régir » des peuples si heureusement inspirés. »

Tout nous démontre qu'ils faisaient découler les élémens de la législation générale et morale de la société, et ceux de la conduite de l'homme en particulier, des méthodes basées sur les phénomènes célestes et naturels de la marche des saisons, et du retour régulier des bienfaits qui les caractérisent.

Eh bien! TT.·. CC.·. FF.·., il en est de même en maç.·.; les points géométriques que nous mettons en pratique, sont tirés des grands mystères que nous dévoile l'astronomie : *le type de la conduite morale est tracé en caractères ineffaçables dans les emblèmes que nos travaux nous rappellent sans cesse.*

Nous possédons par conséquent des dogmes inspipirateurs; cette doctrine fondamentale anime nos travaux, et les soutient.

Dans les premiers temps qu'on les envisage, ces emblèmes restent encore muets; mais à mesure qu'on se les rend familiers, on apprend à en lire l'expres-

sion, à les expliquer, à se les approprier. Chaque jour, on y fait, avec un plaisir infini, des découvertes nouvelles; aussi, les vieux Maçons disent-ils, avec la modestie d'hommes qui ne se considèrent encore que dans les parvis du Temple, et croient n'avoir pas pénétré dans le sanctuaire : *Nous cherchons !...*

C'est pourtant déjà beaucoup, convenons-en, TT.·. CC.·. FF.·., que d'avoir approfondi une doctrine dont le but essentiel est d'unir les hommes par une guirlande de fleurs, celles de l'amitié et de la fraternité; de les diriger vers des sentimens qui les portent à se secourir mutuellement, quels que soient leur pays, leur croyance, leurs mœurs nationales et leurs habitudes particulières.

Nos principes nous prescrivent l'indulgence envers les autres; notre existence, embellie par les épanchemens continuels d'une généreuse franchise, par le besoin de nous dévouer à nos semblables, par l'hilarité, compagne inséparable des bonnes actions, nous fait anticiper sur le bonheur futur, en ne comptant nos momens que par le bien que nous répandons de tout notre pouvoir.

Est-ce peu, je le répète, que de faire naître dans le cœur ce sentiment délicieux qui ne fait de tous les hommes répartis sur les deux hémisphères, qu'une même famille, animée du même esprit, celui d'une tolérance universelle. Divine TOLÉRANCE! tu es le dogme par essence de la Fr.·.-Maçon.·.!

Et ne signalerons-nous pas en même temps cette bienveillance mutuelle, qui nous rapproche, soit en exerçant en commun nos aimables inspirations, dans

des réunions pleines de charmes et de douceurs, destinées à nous éclairer les uns les autres, soit en épanchant nos cœurs dans des banquets où règnent une douce liberté sans licence, un joyeux abandon toujours inspiré par la décence; où, pleins d'estime et d'affection, on apprend à se mieux connaître, à s'estimer davantage, à s'obliger avec plus de dévouement? On en revient mieux disposé, au sein de sa famille, meilleur époux, meilleur père, meilleur ami!

Cultivons donc, TT.·. CC.·. FF.·., avec zèle, avec ardeur, l'art royal, pour fortifier nos vertus; excitons nos apprentis à dégrossir la pierre brute avec persévérance, nos compagnons à se servir habilement de l'équerre et du compas; éclairons ceux qui font les premiers pas dans la chambre du milieu, où il y a tant de choses à découvrir et à apprendre; encourageons-les tous, dirigeons leurs efforts, mettons-les sur la voie; mais bornons là nos soins. En Maçon.·., il faut faire les découvertes soi-même, si on veut qu'elles fructifient. Celui qui n'est pas frappé des signes, des formes, des commémorations emblématiques, et qui n'est pas en état d'en pénétrer le sens, l'expression intellectuelle et morale, restera toute sa vie dans le porche. Il pourra néanmoins y être employé utilement pour les travaux matériels; mais il ne pénétrera jamais dans le *Saint des Saints.*

Chérisssons notre Ordre; honorons-le par notre conduite et par nos œuvres; propageons-le; mais attachons-nous à ne faire que de bons choix. C'est sur-

tout parmi nous, qu'il faut considérer plus la qualité que la quantité; et rendons grâce au G.·. A.·. de l'Un.·., de nous avoir inspiré son véritable culte, qui nous procure le bonheur de nous voir réunis en ce lieu, consacré à la sagesse!

DISCOURS

DU F.·. LE ROY, ORATEUR DU G.·. O.·. DE FRANCE, SUR LA BIENFAISANCE.

Quel spectacle majestueux me présente ce temple auguste! J'y vois toutes les LL.·. régulières de la France, réunies par leurs députés, à ce centre commun, ne former qu'une seule L.·., et représenter le corps entier des Maçons de France.

De quels sentimens mon cœur se sent frappé, au milieu d'une si respectable assemblée! et quelle est ma reconnaissance pour ceux dont les soins ont su la former! c'est le fruit de vos travaux, mes Frères, c'est leur assiduité, qui, subjuguant le schisme, a resserré cette union si désirée, dont les troubles et la discorde n'avaient que trop relâché les nœuds : aujourd'hui même encore, votre infatigable activité vient de sacrifier au travail la majeure partie de cette journée, dont le plaisir semblait devoir régler tous les instans; ce n'est qu'après vous être occupés du soin important de rendre indissoluble le lien de la fraternité; ce n'est qu'après avoir cimenté la base à jamais inébranlable de votre Ordre; ce n'est qu'après avoir tracé des routes sûres et faciles à l'administration; qu'après en avoir déposé les rênes dans des

mains sûres, que vous vous permettez les plaisirs de la fête de ce jour.

Il est temps enfin que vous goûtiez à votre tour les avantages de la fraternité, que les Maçons doivent à vos soins; la modeste gaieté de vos innocentes agapes vous appelle; cherchez-y le délassement de vos travaux passés; cherchez-y des ressources pour en entreprendre de nouveaux; que la divine ambroisie, présentée par la sagesse, répare vos forces; que le bruit de vos canons, que vos applaudissemens, que vos concerts., célèbrent les noms illustres des FF.·. qui dirigent et qui partagent vos travaux; enivrez-vous de cette joie pure dont les yeux de chacun des FF.·. vous fournissent un torrent : vos travaux en sont la source, qu'elle en soit la récompense!

Mais, mes FF.·., ces délices, inconnues au reste des mortels, ne sont pas les seules dont la jouissance nous soit réservée; élevés en cet instant au-dessus de l'humanité, l'instant qui suit va nous y faire redescendre; si nos plaisirs peuvent nous distraire un moment des idées affligeantes qu'elle présente, notre devoir doit nous y rappeler; nous ne pouvons être Maçons, sans être amis des hommes; en fuyant les vices, nous devons nous attendrir sur leur misère, et nous occuper des moyens de la soulager.

Les exemples de vertu que vous donnez aux hommes, peuvent bien diminuer la masse du mal moral qui les afflige; mais c'est par des secours effectifs que nous devons écarter d'eux le mal physique. Il en est deux sources principales, les maladies et le besoin.

L'art de rendre la santé est au-dessus de notre

pouvoir; laissons à ceux qui, par l'expérience, ont éclairé la théorie du système harmonique de l'organisation, le soin d'arrêter les ravages qu'excite le dérangement de l'économoie animale; laissons même à la familiarité et à la religion, le pieux devoir d'administrer aux malades le secours des douces consolations; mais ne confions qu'à nous-mêmes le devoir sacré de secourir ceux qui languissent dans les chaînes humiliantes du besoin : cet odieux tyran n'a que trop étendu son funeste empire; la charité, toujours armée pour le combattre, ne s'occupe qu'à lui arracher des victimes, et ce sont les Maç.·. qu'elle appelle sous ses étendards.

Je sens bien, mes Frères, toute l'insuffisance des armes que la fortune met entre nos mains; je sens combien il y a de disproportion entre les secours que nous pouvons fournir à l'infortune, et le nombre des infortunés; mais la charité n'exige pas de nous le fanatique héroïsme de nous dévouer nous-mêmes aux horreurs de la misère, pour soulager celle des autres; il suffit à nos cœurs de mesurer nos efforts sur notre pouvoir; et, dans l'impuissance où nous sommes d'être utiles à tous les malheureux, un choix sage doit diriger nos secours sur ceux qui paraissent y avoir plus de droits.

Ne croyez pas, mes FF.·., que je pense à renfermer les effets de votre charité dans les bornes étroites de la fraternité. Nous naissons, nous vivons hommes, avant d'être Maçons; notre admission dans l'Ordre, loin de nous faire renoncer à cette précieuse qualité, ne sert qu'à nous en rendre les devoirs plus sacrés

et plus chers. S'il fallait, en devenant Maçon, rompre les liens qui nous attachent à la société humaine; s'il fallait éteindre dans nos cœurs ce sentiment d'affection, dont l'activité mutuelle fait le bonheur dans le cercle des Maçons, la communication des vertus, dont la nature à placé le germe dans nos cœurs, j'ose le dire, mes FF.·., nos LL.·. seraient l'asile de l'indifférence; elles ne seraient plus que des écoles d'apathie, des retraites ténébreuses, où des hommes indignes d'en porter le nom, viendraient conjurer contre la masse des humains. Non, mes Frères, loin de vous une doctrine si contraire à l'humanité! vos cœurs seraient bien loin de la goûter; les Maçons sont vos amis, sans que les hommes cessent d'être vos Frères. Lorsque la vue d'un infortuné vous arrache des larmes, vous ne vous informez pas s'il est Maçon; c'est à l'homme que vous rendez l'hommage de votre attendrissement.

Je sais que nous contractons une obligation particulière envers nos Frères Maçons; mais ne nous y trompons pas, les secours que nous leur offrons ne sont pas les devoirs de la charité, ils sont le tribut de l'amitié; réservons à nos Frères ce sentiment pur et délicat, sans refuser aux hommes celui que la nature même sollicite pour eux: si la fraternité peut, dans des circonstances égales, déterminer notre choix, elle ne doit pas le fixer, lorsque le Profane a plus besoin de nos secours. C'est donc sans distinction du Maçon au Profane, que nous devons voler au devant de ceux dont l'infortune intéresse plus vivement.

Entre les victimes du besoin, il en est en faveur

desquelles s'élèvent à la fois les cris plaintifs de l'humanité, ceux de la patrie, ceux même de la nature : ce sont ces infortunés, que l'impuissance de payer les mois de nourriture de leurs enfans, a plongés dans les fers ; l'horreur des prisons les punit d'avoir rempli le vœu de la nature ; emportés par un charme impérieux, qui, si souvent maîtrise la raison même, l'attrait du plaisir, ne leur a permis d'envisager que les douceurs de la paternité, ils les goûtent avant d'en avoir prévu les charges ; mais leurs épouses ne peuvent veiller sur les tendres fruits de leur union, ne pouvant leur présenter l'aliment que la nature avait préparé dans leur sein ; l'indispensable nécessité de concourir à la substance commune, par un travail assidu, les arrache à ce devoir ; du sein maternel, ces tendres rejetons passent dans des mains mercenaires ; les premiers secours de la vie ne leur sont administrés qu'à prix d'argent ; les mois de nourriture s'accumulent ; le travail combiné des époux ne leur fournit pas les moyens d'y satisfaire ; le père est puni de son indigence, il est plongé dans l'horreur des prisons ; là, mes Frères, il apprend à se repentir d'être père, il ne se rappelle qu'avec fureur cette même naissance dont l'instant l'avait enivré de joie ; il gémit d'avoir écouté le cri de la nature, de s'être livré au plaisir si flatteur de se reproduire ; enfin, d'avoir, sous les auspices de la religion et de la loi, rempli le double devoir de donner des citoyens à l'état, et des prosélytes à la religion.

Je ne chercherai pas à attrister vos cœurs, en vous conduisant dans l'intérieur de ces familles désolées, que la perte de leur appui livre aux horreurs de la

misère. Vos cœurs se briseraient à ce spectacle attendrissant; une épouse désespérée, pressant contre son sein de jeunes orphelins dévorés par la faim, répondant par des larmes de sang, aux cris plaintifs que leur arrachent des besoins qu'elles ne peut satisfaire; leurs caresses enfantines appellent la tendresse maternelle, les entrailles de cette mère éplorée tressaillent, sa bouche vole au-devant de leurs baisers; elle s'arrête, sa main repousse ces jeunes infortunés; elle frémit en se rappelant qu'ils sont la cause innocente de la captivité de leur père.

Ne croyez pas, mes Frères, que j'aie pris à tâche de charger cet effrayant tableau; la peinture n'en est que trop fidèle, les sujets n'en sont que trop multipliés. Ces situations affreuses avilissent l'humanité, révoltent la nature et dépeuplent la patrie; c'est pour les changer en délices, que la charité vous appelle: volons au secours de ces pauvres infortunés; brisons leurs fers; que, rendus à leurs familles, ils oublient dans les embrassemens de leurs épouses, les tourmens de la captivité; qu'ils pressent dans leurs bras ces innocentes causes de leur infortune; qu'au désespoir de leur avoir donné la naissance, succède la tendresse paternelle; qu'un travail paisible écarte de leur famille renaissante le triste fléau de la misère! Dans leur ivresse, les transports de la reconnaissance publieront vos bienfaits, ils en entretiendront leurs enfans:

«N'oubliez jamais, leur diront-ils, n'oubliez jamais » nos libérateurs; c'est à une société d'hommes bien- » faisans que vous devez votre père; en rompant nos

» chaînes, leur humanité vous a donné une nouvelle » vie; privés de notre appui, la misère vous l'eût ar» rachée; les Maçons vous l'ont conservée en nous » rendant à nos travaux. » Quel tableau plus intéressant! quelle jouissance plus délicieuse, pour des cœurs accoutumés à sentir que le souverain bonheur est de faire des heureux! Hâtons-nous donc de nous la procurer! que le zèle nous unissse aux Frères Off.·., qui nous ont donné l'idée, l'exemple de cet acte de bienfaisance! Si nos fortunes en gênent l'étendue, mesurons-le, au moins, à l'importance de son objet!

Il serait sans doute à souhaiter que nous pussions, cette année, briser les fers de toutes ces victimes de la paternité; mais nous ne pouvons pas l'espérer, nous n'avons pas invité nos Frères de province à joindre leurs efforts aux nôtres; que notre exemple les encourage, que nos efforts excitent leur zèle, que leur concours donne par la suite plus d'importance aux nouveaux actes dont ce premier deviendra le gage; que la France instruite du projet, déjà réalisé, qu'ont les Maçons de soulager l'infortune, s'applaudisse de voir revivre dans son sein l'esprit de bienfaisance; que la qualité de Maçon, si diversement appréciée par les Profanes, devienne l'objet de leurs respects; et que le gouvernement lui-même, en voyant sortir de l'administration de notre Ordre, des actes publics d'humanité, perde l'idée désavantageuse que l'obscurité et l'inutilité extérieure de nos mystères lui avaient peut-être fait prendre de la Maçonnerie!

EXTRAIT

D'UN DISCOURS PRONONCÉ DANS LA LOGE DE THÉMIS, SUR L'HOSPITALITÉ, PAR LE F.·. DELAHAYE, VÉN.·., ET L'UN DES OR.·. DU G.·. O.·.

L'HOMME n'est pas fait pour vivre isolé : le méchant seul n'a pas de société ; mais le sage se plaît dans le commerce des hommes. C'est pour lui que la douce amitié, qu'on a si justement appelée un bienfait de la Divinité, c'est pour lui que la douce amitié déploie tous ses charmes ; lui seul est digne d'en jouir, lui seul en connaît le prix.

C'est cet amour de la vertu, qui fait, de tous les Maçons répandus sur le globe, un peuple de frères ; c'est lui qui nous réunit ; c'est lui qui, supprimant parmi nous toutes distinctions, nous donne à tous le même désir, celui de nous plaire et de nous aimer.

Ce sentiment que nous éprouvons à la vue des Visiteurs, n'est pas particulier à la Maçonnerie ; il est naturel, il a existé de tous les temps, partout où les hommes ont aimé la sagesse et la vertu.

Nous en avons peut-être pris nous mêmes l'exemple dans le zèle avec lequel les anciens patriarches et les anciens peuples exerçaient l'hospitalité.

Abraham, dit l'histoire sainte, était assis devant sa porte, dans la campagne de Mambré, quand il

vit arriver trois anges sous la figure de trois jeunes gens.

Aussitôt, sans les connaître, il va au-devant d'eux, les prie d'entrer chez lui; sa femme les accueille de même, leur fait cuire des gâteaux.

Loth se tenait à la porte de la ville, pour attendre les voyageurs, et les conduire à sa maison.

L'hospitalité était, chez les anciens, une vertu si respectée, qu'ils croyaient être agréables à leurs dieux, en l'exerçant.

Virgile dit que Jupiter était le dieu protecteur de ceux qui pratiquaient l'hospitalité :

Jupiter! hospitibus nam te dare jura loquuntur.

Homère introduit l'intendant d'Ulisse, recevant son maître, sans le connaître, et lui fait dire, que c'est une loi inviolable pour lui de recevoir des étrangers; qu'il n'y a rien de plus agréable à Jupiter.

Mais jamais il n'y eut pour les hommes d'occasions plus belles d'exercer l'hospitalité, que dans le temps des croisades; jamais aussi, on ne vit tant d'hommes vertueux se livrer à la pratique de cette vertu.

C'est dans ce temps qu'ont été institués les Ordres de Saint-Jean, des Templiers, des Hospitaliers.

Eh! qui pourra jamais compter les services que ces Ordres ont rendus à l'humanité!

S'il est vrai que nous descendons d'un de ces Ordres, nous devons nous féliciter d'avoir gardé parmi nous le souvenir de la vertu favorite de nos fondateurs, et de l'éterniser, en la pratiquant comme eux.

Mais tous les hommes peuvent-ils indistinctement réclamer cette faveur de l'hospitalité? Suffisait-il de se présenter pour être admis à en jouir? Oui, sans doute; il se formait même entre celui qui offrait l'hospitalité, et celui qui la recevait, une espèce de traité d'amitié. Nous voyons dans l'histoire, que des guerriers, prêts à se battre, s'étant reconnus pour avoir reçu l'hospitalité de leur adversaire, ont à l'instant cessé tout combat, se sont embrassés et comblés de présens.

On était même alors dans l'usage de se donner des signes pour se reconnaître. C'étaient des bagues, des anneaux, des médailles.

Quand celui qui en était porteur se présentait pour recevoir l'hospitalité, la reconnaissance se faisait sur la porte, et les deux amis se prenaient la main, et l'hôte était introduit : *jungimus hospitio dextras, et tecta subimus.*

Nous avons conservé tous ces usages; mais l'expérience nous a engagés à les perfectionner. Nous ne donnons plus pour signes de reconnaissance, des anneaux, des médailles, que tout le monde peut présenter sans en être propriétaire, nous donnons des signes personnels. Mais aussi cette précaution nous garantissant davantage la vérité, et ne nous permettant plus de douter que celui qui nous les donne est véritablement notre Frère, notre ami, nous nous livrons, en le recevant, à toute l'effusion de nos cœurs; et il est impossible de distinguer dans nos temples, lequel est le plus heureux, ou de celui qui donne l'hospitalité, ou de celui qui la reçoit.

COMPARAISON

DE LA MAÇONNERIE AVEC LE MONDE PROFANE.

> Nous n'avons qu'une loi, obéir aux lois; qu'une pensée, faire le bien; qu'une couronne, et c'est pour la vertu; qu'une bannière, celle de l'humanité.
>
> (Page 383.)

Depuis assez long-temps la Maçonnerie est l'objet des sarcasmes et des mépris du monde profane, pour qu'il ne soit pas juste qu'une voix s'élève enfin, qui la défende et la venge de ses détracteurs. Le monde l'accuse, parce qu'il ne la connaît point, ou parce qu'il la juge d'après des abus que la négligence et l'impéritie de certains Maçons auront laissé naître; mais il est facile de relever les erreurs du monde, en exposant la Maçonnerie sous son véritable jour, et en la montrant parée des attributs qui lui appartiennent, et qui, mieux connus, lui mériteraient des hommages universels. C'est une tâche que je vais entreprendre, et qui me paraît d'autant plus nécessaire, que les jeunes Initiés n'ont qu'une connaissance imparfaite de l'état qu'ils ont embrassé, des obligations qu'il impose, et des avantages inappréciables qu'il présente.

Je dirai donc que je ne connais pas d'institution plus propre à faire le bonheur du genre humain,

que la Maçonnerie, parce qu'il n'en existe point qui renferme autant de moyens de réunir les hommes dans les doux sentimens de la concorde et de l'amitié.

Le monde croit que nous exagérons, et que nous louons trop la Maçonnerie, en affirmant que son seul but est de conserver à l'homme sa force et sa dignité, en disant qu'elle est un refuge assuré contre les vices qui souillent la société; et cependant nous n'avançons qu'une vérité, dont la preuve va ressortir de la comparaison rapide que nous allons faire des institutions et des doctrines du monde, avec les doctrines et les institutions de la Maçonnerie.

En effet, qu'est-ce que le monde, pris dans le sens moral? Qu'est-il, relativement au bonheur et au malheur de l'homme? Comment l'homme arrive-t-il sur ce théâtre de troubles et de misères? Quelles vérités lui apprend-on? Quels mensonges ne lui enseigne-t-on pas? Quelles vérités ne sont point contredites, contestées, combattues, immolées? Quels mensonges ne sont point proposés, soutenus, exaltés, récompensés, sanctifiés........?

Dès son entrée dans le monde, l'homme est reçu par les mains de l'erreur. L'erreur le suit dans ses jeunes années; elle ne le quitte pas; elle l'entoure; elle l'enveloppe de ses chaînes innombrables, et ce n'est que par une sorte de merveille, que l'homme, créé raisonnable et intelligent, par l'auteur de toute lumière et de toute sagesse, échappe à la destruction de son intelligence, au naufrage de sa raison.

Sa raison a été décriée, avilie; on la lui a présentée comme insuffisante, corruptrice; comme un

fanal trompeur, propre à l'égarer.....; et cependant cette raison était évidemment le seul, le véritable, le plus noble apanage que la Divinité se fut plue à lui donner, pour le distinguer des vils animaux!

Qui de vous, mes FF.·., n'est encore étonné, et comme effrayé, en se rappelant les piéges tendus à sa jeunesse? en se rappelant ces combats, ces indécisions qu'il eut à supporter, et cette multitude de fantômes ridicules, présentés à son imagination, comme des réalités d'où dépendaient ses destinées?

Voilà cependant, mes FF.·., ce que le monde fait pour l'homme! Voilà les semences funestes d'où naissent les peines de sa vie! Ce n'est qu'au bout de bien des années, après des courses infinies, que, comme un voyageur fatigué des vents et de la tempête, il commence à ouvrir les yeux, à connaître que la sphère où on l'a mis n'est point celle pour laquelle il était destiné, et qu'apercevant, pour la première fois, la lumière de sa raison, il se résout enfin à la prendre pour guide, et à marcher avec elle vers le port consolateur de la vérité.

Alors il apprend que la vertu existe sur la terre, et qu'elle n'est pas la fille de l'imposture ni du mensonge. Il apprend que l'amour seul de l'humanité peut lui donner l'existence : il la cherche, il l'appelle, il tourne ses regards vers les lieux qu'elle habite; il se présente à la porte de nos temples, il y pénètre, il écoute, il s'instruit, et la paix commence à rentrer dans son cœur. Alors il connaît l'intervalle immense qui sépare les institutions de la sagesse, des folles institutions du monde.

Dans le monde, il a vu les passions présider à tout, tout édifier, tout renverser. Il a vu l'orgueil s'emparer des grandeurs, l'audace exiger les respects, la bassesse demander les honneurs, et les obtenir. Il a vu l'insolence accabler la modestie, l'opulence insulter la pauvreté, l'ignorance persécuter le savoir; il a vu la vertu méprisée et souvent punie; il a vu les trahisons, l'ingratitude, les perfidies, les délations; il a entendu ce cri sans cesse répété: « sois le pre- » mier, sois le plus fort, cherche les richesses, cher- » che le pouvoir, renverse tes rivaux, écrase tes com- » pétiteurs ! »

Dites-le-moi, mes Frères, la Maç.·. présente-t-elle de pareils tableaux, de semblables malheurs? Non, sans doute, et ses ennemis, qui savent la calomnier, n'ont point encore osé lui imputer de telles iniquités.

Dans la Maçonnerie, il n'y a ni premier ni dernier; il n'y a ni forts, ni faibles, ni grands, ni petits. Il n'y a que des Frères, tous égaux, tous voulant l'être, et se réunissant pour jouir du plaisir, du bonheur de l'être.

Il n'y a ni ambition, ni haines, ni jalousies. Point de grandeurs à obtenir, point de bassesses à faire, point d'insolence à redouter, point d'inimitiés à craindre. Il n'y est question que d'aimer, de chercher la vérité; de chérir ses Frères, de s'entr'aider, de se secourir; d'oublier, de pardonner les offenses. Les démêlés, s'il arrive qu'un zèle trop ardent puisse en exciter, disparaissent bientôt devant l'amour du bien général, et l'aveu des torts, la réconciliation qui s'en suit, ramènent la concorde et la paix.

Dans le monde, il y a des factions, des partis. L'un combat pour *Marius*, l'autre pour *Sylla :* ici, on donne le trône à *César;* là, c'est à *Pompée.* Il y a des bannières et des opinions dont les couleurs changent suivant le temps et les intérêts.

Dans la Maçonnerie, il n'y a ni *Marius*, ni *Sylla*, ni *Pompée*, ni *César;* nous n'avons qu'une loi, obéir aux lois; qu'une pensée, faire le bien; qu'une couronne, et c'est pour la vertu; qu'une bannière, celle de l'humanité.

Insensés! Marius ni Sylla n'existent plus; leurs partis gisent dans la poussière, et vos projets aussi!

Pompée et César sont tombés. Leurs courtisans, leurs flateurs, ont disparu. Les siècles ont roulé jusqu'à nous les souvenirs de leurs débats et de leurs crimes, comme pour nous dire : « Voilà les funestes » résultats de l'ambition, de l'abus du pouvoir, de la » bassesse et de la flatterie! Voilà ce que font les » hommes, quand ils oublient qu'ils sont hommes! »

Dans le monde, il y a des religions et des cultes différens. Ici, on adore *Baal;* là *Jéhovah*; le même pays a vu des *veaux d'or* et des *serpens d'airain!* ici Dieu défend les *images* et on les brise : là, le prêtre les ordonne, et on leur élève des autels! Ici, il n'y a qu'un *Dieu;* plus loin, on en compte *mille* et davantage! Ici, l'on dit :

« Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
» Notre crédulité fait toute leur science.

Dans une autre contrée, le prêtre, entouré de bourreaux, dit : « Crois, ou meurs; suis nos pratiques, ou des bûchers ardens vont te dévorer...! »

Dans la Maçonnerie, la violence ni le mensonge ne dictent point la loi. Il n'y a ni veaux d'or ni serpens dévorans. Chacun célèbre la Divinité à sa manière. Il n'y a qu'un culte exigé, celui de la vertu; et qui pourra dire qu'un tel culte n'est pas celui du véritable Dieu!

Dans le monde, il y a des fidèles et des infidèles: il y a des croyances *anciennes* et des croyances *modernes*: il y a des *Brames*, des *Juifs*, des *Mahométans*, des *Grecs*, des *Protestans*, des *Anti-Protestans*, et mille autres sectes, dont les prétentions effraient la pensée, et qui toutes, ennemies les unes des autres, se sont égorgées pendant des siècles, au nom et pour les intérêts du ciel!

Dans la Maçonnerie, la *Mecque* et *Genève*, *Rome* et *Jérusalem*, sont confondues. Il n'y a ni Juifs, ni Mahométans, ni Papistes, ni Protestans; il n'y a que des hommes, il n'y a que des Frères qui ont juré devant Dieu, le père commun de tous, de rester toujours Frères.

Voilà, mes Frères, les principes de la Maçonnerie; voilà ce qu'elle enseigne et ce qu'elle pratique. Telles sont les différences qui existent entre ses institutions et les terribles institutions du monde.

Mais, dira le monde, êtes-vous recevable à vanter vos institutions comme vous le faites, quand les livres publiés par les Maçons eux-mêmes, nous revèlent les bizareries dont elles sont surchargées; nous revèlent ces usages, ces paroles, ces attouchemens, ces signes extraordinaires; nous montrent ces cérémonies, ces eaux lustrales, ces tentures funèbres,

ces têtes de morts, ces lampes multipliées, nous exposent ces décorations, ces grades, ces dignités, qui contrastent si fort avec *l'égalité* et la *fraternité* dont vous parlez sans cesse, nous font connaître cette hiérarchie, ces ornemens, et tout cet attirail enfin, qui ne convient qu'à des jeux de théâtre, ou bien aux pratiques des anciennes idolâtries ?

Oui, j'en conviens, le monde est en droit de nous adresser de tels reproches ; et je n'en expose ici la série, que pour affirmer, en même temps, que les vrais Maçons ont toujours été les premiers à se plaindre de cette accumulation discordante de pratiques, qui semblent, pour la plupart, sortir des écoles de la magie ou des antres de la superstition, et pour déclarer qu'ils espèrent qu'avec le temps la Maçonnerie saura s'en débarrasser, et rendre ses cérémonies aussi sensées, aussi simples que le sont ses principes. Mais le monde, à son tour, est-il bien fondé dans ses critiques, lui qui compte autant et plus de singularités peut-être que la Maçonnerie ? n'a-t-il pas aussi ses usages inexplicables ? n'a-t-il pas ses lampes, ses cierges, ses ossemens humains, ses draps mortuaires, ses paroles cabalistiques, ses gestes, ses mouvemens de bras et de mains, ses eaux purificatoires ? n'a-t-il pas ses grades, ses hiérarchies, et toutes ces cérémonies enfin, qui, sans aucune exception, sont copiées des cérémonies de l'antiquité ; sont prises des Indiens, des Grecs, des Romains, et d'autres peuples qui valaient mieux, sans contredit, que nos accusateurs, puisqu'au moins ils n'offraient que comme des symboles et des emblèmes, ce que nos censeurs nous

donnent comme des faits positifs et des vérités constantes; et avec cette différence encore, que jamais l'antiquité, pas plus que les Maçons, n'a persécuté ni égorgé les peuples pour leur faire adopter ses récits et ses mystères?

Quant à *l'égalité*, à la *fraternité*, que le monde nous reproche d'enseigner, et qu'il envisage avec tant de dédains, le monde niera-t-il qu'il ait aussi ses livres, et ce sont les plus sacrés, qui les enseignent positivement, qui les ordonnent dans toute la force et dans toute l'étendue des termes; qui disent: *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier: Celui qui voudra être le premier, sera le dernier.....?* Le monde est obligé d'avouer que ces préceptes lui sont donnés; mais vous savez, mes Frères, comment il les exécute.

Nous avons vu, et l'histoire nous a montré, que *l'égalité*, la *fraternité* des docteurs du monde, étaient, d'un côté, la misère et l'esclavage; de l'autre, les richesses et la tyrannie; étaient pour les uns le privilége de toutes les jouissances; pour les autres, le deuil et les larmes, les cachots, les tortures, les malédictions, les bûchers et la mort.

Voilà, mes Frères, quelles sont les perfections du monde. Je les ai rapprochées de celles de la Maçonnerie, pour que vous les compariez, pour que vous les jugiez. Voyez, et dites maintenant auxquelles vous donnez la préférence.

Aussi le monde, abîmé dans ses fausses doctrines, enfermé dans ses éternelles contradictions, a toujours eu besoin de ressorts cachés, de moyens téné-

breux, de ruses, de lâchetés, de cruautés incroyables, pour accomplir ses desseins. De là ces terreurs continuelles, ces inquiétudes qui assiégent, qui bouleversent les esprits, et qui rendent le monde lui-même martyr de sa propre malice ; il ose vanter ses grands secrets, ses hautes conceptions....! Hélas! tromper, diviser, mentir, voilà en trois mots tout le génie, tout le secret du monde. Notre secret à nous, mes Frères, ce grand secret, si renommé, si recherché, si demandé par les Profanes, est précisément le contraire : notre secret, c'est l'amour de nos semblables ; nos ressorts cachés, c'est la justice ; nos ruses, nos complots, c'est la sincérité, c'est le bon sens et la raison ; c'est l'étude et la science, non la science de ces savans que le monde emploie pour ses machinations, pour enseigner ses mensonges et louer ses perfidies ; de ces savans, espèces d'instrumens organisés pour tous les temps, pour tous les maîtres, raisonnant toujours à merveille dans les mains de toutes les tyrannies ; de ces savans, qui savent si parfaitement tourner les crimes en vertus, et les vertus en crimes, selon les besoins des circonstances et de leur intérêt personnel ; mais la vraie science de l'honneur, de la probité, de l'humanité, voilà notre secret, tout notre secret. Vous pouvez le révéler, le répandre. Puisse-t-il être connu de tout l'univers !... C'est avec une telle science, mes Frères, que vous serez toujours heureux et libres autant qu'il est donné à l'homme de l'être sur la terre. On pourra vous empoisonner comme *Socrate*, vous briser les membres, comme on l'a fait à *Epictète*, vous enfer-

mer dans les cachots, comme *Galilée;* je vous dis que vous serez plus heureux, plus glorieux que vos persécuteurs, car vous aurez au moins la paix de l'âme, que les méchans n'obtiennent jamais, parce qu'ils ont le cœur rongé de craintes et de frayeurs.

La vie n'est point quelques morceaux de chair animés; la vie, c'est la vertu. Est-ce que Socrate marche encore dans les rues d'Athènes? non certainement; mais son âme immortelle plane sur la nôtre, nous enseigne encore, nous donne toujours des leçons. Ces trois cents Spartiates, qui combattirent aux Thermopyles, pour sauver leur pays, sont-ils morts tout entiers? non, non: nous les voyons encore debout, l'épée à la main, faisant trembler une armée d'esclaves: leur image est devant nos yeux; elle est là, qui nous crie: Patrie, il est doux de mourir pour la patrie! *Codrus*, *Léonidas*, *Aristide*, *Marc-Aurèle*, vivront autant que le dieu qui les forma, et leur immortalité devient le souffle divin qui nous anime à notre tour.

Voilà, mes Frères, la vie qu'il vous faut chercher, la vie que vous obtiendrez avec du courage, et qu'il n'appartient pas à la malice du monde de détruire.

Je m'arrête. J'ai rempli ma tâche. Je crois avoir répondu aux objections du monde; je crois lui avoir appris ce que nous sommes, et l'avoir fait souvenir de ce qu'il est. J'ai dû présenter ce tableau, pour instruire ceux d'entre vous qui demandaient à l'être, et rendre le courage à ceux que les sarcasmes du monde avaient intimidés. J'ai dû venger la Maçonnerie des attaques de l'imposture et des calomnies

de l'ignorance. L'ignorance et l'imposture, vous le savez, sont nos éternelles ennemies; elles s'agitent et se tourmentent sans cesse pour nous accabler; mais elles n'obtiendront peut-être pas les triomphes qu'elles se promettent. La vertu aussi est une puissance; et Dieu qui l'a mise en nos cœurs, qui nous a donné la raison et la vérité pour guides, ce Dieu, dis-je, saura bien nous sauver, saura bien achever son ouvrage.

DISCOURS

SUR LES PRINCIPAUX RAPPORTS POLITIQUES ET MORAUX DE LA MAÇONNERIE, PAR LE F.·. POIROT.

La Maçonnerie, qui, depuis tant de siècles, a été l'objet de l'admiration et du respect d'un si grand nombre de sages, et qui fut si souvent en butte aux persécutions du fanatisme; cette science sublime, que les gouvernemens faibles ont quelquefois proscrite, mais que les bons princes ont toujours protégée et encouragée; cette science, enfin, que tant de tempêtes politiques n'ont pu engloutir, et qu'on voit, au contraire, surnager si majestueusement sur l'océan des âges, a sans cesse occupé les recherches de ses sectateurs et de ses adversaires, de ses panégyristes et de ses détracteurs.

Quelques savans ont essayé de percer l'obscurité qui enveloppe son origine; ils ont fouillé, avec autant de zèle que d'opiniâtreté, dans la nuit des temps; ils ont interrogé les monumens de l'antiquité, disserté sur les mœurs de nos aïeux, sur les cérémonies religieuses, comparé les résultats de leurs découvertes; et là où s'est trouvée interrompue cette chaîne qui lie les faits, et dont le premier anneau doit être rattaché au berceau de l'art royal, là, dis-je, finit la véritable tradition, et commencent les hypothèses plus

ou moins ingénieuses, plus ou moins vraisemblables dont ils se servent pour combler les longs intervalles : hypothèses dans lesquelles les lueurs pâles du flambeau de l'analogie les ont généralement égarés.

Est-il étonnant, mes Frères, que la chronologie soit muette sur l'époque qui vit naître la Maçonnerie, et sur le nom de son auteur? Les cent bouches de la renommée, les burins de l'histoire, n'ont-ils pas, dans tous les temps, été consacrés exclusivement à publier et à graver sur le marbre et l'airain les exploits des conquérans qui ont rempli l'univers du bruit de leur renommée? Eh! comment aurait-il pu atteindre à cette haute célébrité, le modeste et paisible fondateur de notre Ordre, le créateur bienfaisant d'un art qui s'enveloppe des ombres du mystère, pour consoler la triste humanité! Il n'eut point l'orgueil ni les vues ambitieuses des fondateurs de la plupart des sectes religieuses; sa morale fut dégagée de cet appareil de superstition et de ces prestiges mensongers qui frappent, étonnent, séduisent la multitude, et qui, changeant la forme, souvent même la destinée des empires, placent dans la postérité ces célèbres novateurs à côté de ces grands événemens qui restent dans la mémoire des hommes, moins comme le souvenir d'un changement utile à l'humanité, que comme celui d'une catastrophe dont elle fut victime.

Cette morale, qui est répandue sur toute la surface de la terre, cette morale, qui unit d'une même chaîne fraternelle des hommes dont les mœurs, les usages, les habitudes, les idiomes, les cultes religieux, les caractères, les rangs sont si différens;

souvent même si opposés, n'est-elle pas la morale universelle des deux hémisphères? Et pourquoi craindrais-je d'avancer que la Maçonnerie fut peut-être la mère de toutes celles des religions qui ont fait le bonheur de l'espèce humaine, et que celui qui posa la première pierre de nos temples, précéda dans la carrière de la sagesse, les Confucius, les Zoroastre, les Moïse et les Numa, dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans les annales de la philosophie? Si j'osais ravir à l'homme l'honneur d'avoir conçu cette sublime institution, je proclamerais tout haut qu'elle est une émanation directe de la Divinité, et, sans doute, cette révélation sacrée que la religion romaine prétend être descendue du ciel pour elle seule, et sur laquelle elle fait reposer le dogme de sa croyance.

Les hommes ne se sont réunis sous les lois d'une société générale, que pour mettre sous la protection de tous le bonheur individuel. Cette institution, première preuve de la corruption de cette nature humaine, sortie si parfaite de la main du G.·. A.·., dégénéra, et dut dégénérer dès sa naissance. Les abus, semblables à ces insectes rongeurs qui pénètrent jusqu'au centre des corps solides, s'introduisirent bientôt dans les organisations sociales même les plus robustes, et rendirent insuffisans les conceptions et les efforts des premiers législateurs.

Le despotisme ou l'anarchie firent sentir le besoin de recourir à un nouvel appui, et de l'opposer aux excès de l'un et aux désordres de l'autre. De là, mes Frères, naquirent les Loges maçonniques, ces associations d'hommes de toutes les classes, qui for-

mèrent comme autant de digues élevées par la sagesse et le courage, pour protéger la société et ses lois primitives. Ainsi, dans ces momens de convulsion de la nature, où la fureur des élémens menace la vie des hommes, on voit, dans la commune alarme, tous les ressentimens particuliers s'éteindre, toutes les distinctions chères à l'orgueil s'évanouir; chacun se resserre, se presse; le danger public réunit tous les cœurs et confond toutes les affections.

Conserver dans toute sa pureté l'ouvrage de la civilisation; épurer, par les charmes de l'amitié, le bonheur qu'il procure; acquérir de nouvelles connaissances; répandre parmi ses Frères, celles qu'on possède, et dont on ne doit se regarder que comme le dépositaire; chercher un appui pour sa faiblesse, le prêter à son tour, telles sont encore les bases sur lesquelles ont reposé les sociétés Maçonniques, qui, sous d'autres dénominations, furent si célèbres dans l'Égypte, cette première et antique patrie des arts et de la science des gouvernemens et des religions.

L'inégalité, qui se fait sentir dans la répartition des dons de la nature, tend toujours à franchir les barrières qui ont été créées pour la maintenir, et sur-tout dans ces momens de crise, où les codes des nations sont devenus impuissans pour maintenir ou réparer ce sage équilibre que tant de causes peuvent rompre sans cesse. Ne pouvons-nous pas dire que, dans ces jours d'orage, les sociétés Maçonniques sont venues au secours de la législation, en offrant à la morale publique un asile sacré, en présentant, au sein même des discordes civiles, l'image aussi

vraie que touchante d'une famille immense dont tous les membres ne forment qu'un seul tout, et se fortifient par leur union, quelque différence qu'il y ait entre leurs forces, leurs génies et la nature de leurs caractères.

Salut à celui qui conçut la pensée de mettre sous les yeux des gouvernemens, et comme un modèle à respecter, ce tableau vivant et perpétuel du gouvernement paternel et patriarchal !

Perfectionner notre éducation, réformer nos mœurs, inspirer aux hommes le respect pour la Divinité, l'amour de la vertu, l'horreur du vice, l'attachement pour leurs semblables, la soumission aux lois du prince; offrir au faible opprimé secours contre le puissant oppresseur, tels sont les motifs de nos paisibles réunions et le but de nos sublimes travaux.

Si, dans nos temples, les distinctions de la naissance et les dignités civiles n'obtiennent aucun hommage particulier; si tous les Maçons sont égaux aux yeux de la Maçonnerie comme à ceux du G.·. A.·., nous n'en sommes pas moins, dans la société civile, soumis à des usages, à des institutions qu'elle a consacrés pour le bien général. Nos illustres aïeux, ces généreux Ecossais, qui ont conservé avec un respect si religieux la tradition de la véritable Maçonnerie, ne poussaient-ils pas l'enthousiasme pour l'égalité, jusqu'à donner à chaque Frère une dénomination maçonnique qu'il portait en Loge? tant ils craignaient que l'influence qu'obtient dans le monde profane un nom environné d'honneurs, ne se fît sentir dans les travaux! En furent-ils moins bons

citoyens, sujets moins fidèles aux lois d'une patrie où la naissance et les services mettaient entre les hommes une si grande différence?

N'avons-nous pas vu, mes Frères, des monarques puissans, des pontifes philosophes, déposer à la porte de nos ateliers la couronne et la thiare, prendre rang dans l'immense famille des Maçons, courber leurs têtes sous le niveau de l'égalité, et s'honorer de porter un titre qui fut fièrement refusé au meurtrier de Clitus, et que Constantin, souillé du sang de ses proches, ne put jamais obtenir.

La Maçonnerie est l'ouvrage de la science, et de cette sagesse ancienne qui a épuisé toutes ses ressources, pour perfectionner la législation et la philosophie; de cette sagesse qui a si constamment réuni tous ses efforts pour faire le bonheur de l'espèce humaine, et épurer notre âme des passions qui y jettent le trouble, et qui, par une conséquence nécessaire, peuvent porter le désordre dans la société civile. C'est cette même sagesse, qui, pour développer plus facilement les principes de la morale religieuse, pour en propager avec plus de succès l'enseignement, pour apprendre à l'homme à connaître les rapports qui le lient avec l'univers, et sur-tout avec la Divinité, couvrit sa doctrine du voile mystérieux, mais diaphane de l'allégorie, et consacra dans notre Ordre, ce cérémonial lithurgique qui renferme les plus hautes et les plus sublimes leçons de philosophie.

La Maçonnerie nous apprend à pénétrer dans les secrets de la nature, sur la destination de la société et les causes de son bonheur; elle enseigne à distin-

guer les vertus véritables de celles qui en usurpent le nom, et que l'ignorance, les préjugés ou la mode, ont imaginées. En donnant une attention particulière aux vertus qui sont les plus nécessaires à la société, son principal objet est d'empêcher que les passions ne sortent victorieuses du combat continuel que notre faiblesse est obligée de soutenir contr'elles ; son but, en un mot, est de tenir les passions courbées sous le joug, et, en affermissant l'empire de la raison, de favoriser l'essor de toutes les vertus.

Sous tous ces rapports, et sous mille autres encore, l'art royal peut et doit être regardé comme un des plus solides appuis des lois et des gouvernemens, puisque les hommes vertueux qu'il forme, ne peuvent être que d'excellens citoyens et des sujets fidèles.

La perfectibilité de l'espèce humaine, tel est le grand œuvre que nous devons élaborer sans cesse dans nos ateliers.

Le vrai Maçon porte à la vérité le respect le plus profond ; il la défend avec courage, mais sans emportement ; il l'enseigne avec douceur, modération et constance ; il sait que, suivant l'expression d'un philosophe moderne, la vérité est un coin qu'on ne peut faire pénétrer dans l'esprit humain, qu'en l'introduisant par sa base. Il sait que si nous n'étions animés de ce sentiment qui nous porte à la rechercher avec ardeur, on verrait bientôt disparaître ces notions qui consacrent la différence qui existe entre le juste et l'injuste, le bien et le mal, le vice et la vertu, la lumière et les ténèbres. Bientôt l'évidence du mensonge croissant avec ses succès, on verrait

les maximes les plus saintes réduites en problème, l'évidence obscurcie par la controverse, toutes les règles ébranlées par le paradoxe, la vertu abjurer un vain culte, les vices transformés en mœurs, l'iniquité s'asseoir sur le trône de la justice, et s'affranchir même de la honte; l'imposture s'élever au-dessus du remords, par l'art de l'apologiste ; la civilisation rétrograder vers la barbarie, et peut-être même l'indignation s'éteindre insensiblement dans le cœur de ceux qui s'efforceraient encore de rester debout sur les ruines de cette décadence universelle.

Loin de nous le froid langage du précepte, et ces raisonnemens didactiques qui ne parlent qu'à l'esprit! Agitons bien plutôt cette corde sympatique que la nature a mise dans tous les cœurs, pour frémir à l'unisson. C'est là que réside cette précieuse étincelle de sensibilité, cet instinct qui nous identifie tous les êtres qui nous ressemblent; c'est de là que partent ces mouvemens plus rapides que la pensée, qui nous font trembler pour ceux qui sont menacés, qui nous font gémir avec ceux qui souffrent, et qui nous enivrent du bonheur d'autrui.

Je suis homme ; rien de ce qui intéresse l'espèce humaine ne m'est étranger. N'est-ce pas là ce cri de l'humanité, si bien exprimé par un poëte de l'antiquité, et consenti chez les Maçons,par acclamation universelle? Si, parmi ceux qui portent ce titre respectable, il en était quelques-uns que leurs passions, semblables à des corps isolans, rendissent inaccessibles aux commotions de cette électricité morale, qu'ils s'éloignent de nos paisibles réunions? Que dis-

je! qu'ils y restent, au contraire, et que notre piété les éclaire! Qu'ils apprennent que leur lâche égoïsme les placerait dans la solitude au milieu même de cette population dont ils sont membres! que tous les objets seraient inanimés, et que la vie coulerait pour eux sans événement! Un philosophe a dit qu'un seul bloc de matière, qui ne serait point élastique, arrêterait le mouvement de l'univers. Ainsi, l'impassibilité des égoïstes fait expirer près d'eux le sentiment; il ne leur reste que le stupide instinct de leur conservation, sensation glacée qu'ils partagent avec les brutes, et qui s'émousse bientôt par des dégoûts, ou qui se rassasie par des jouissances. La constance même de la prospérité les accable, comme ces plantes destinées à recevoir un appui, et qui succombent sans lui sous le poids de leur accroissement.

Ceux qui chérissent l'humanité ont bien une autre existence! toutes leurs facultés sont continuellement en action : chaque instant de leur vie est rempli; cette satisfaction intérieure qu'on éprouve à pouvoir s'estimer soi-même, est pour eux une source délicieuse et intarissable de félicité. S'il m'est permis d'agrandir ma pensée, et de généraliser le sentiment de l'amour de l'humanité, l'homme sensible voit sa famille dans le genre humain tout entier : ses intérêts l'agitent de mille manières différentes; si, dans un coin du monde, quelques individus ont été consolés des horreurs de la guerre par les douceurs de la paix, s'ils ont été sauvés par la magnanimité, épargnés par la clémence, affranchis du joug de l'oppression, arrachés au glaive du fanatisme, affermis

contre les terreurs de la superstition, soustraits à la faux menaçante des contagions, enrichis de quelques vérités, de quelques lumières nouvelles, qui promettent de diminuer leurs maux, d'augmenter leur bonheur, il ne se livre pas à une stérile admiration, il ne calcule pas péniblement quelle part de ces biens peut lui revenir, quel espace ils ont à parcourir pour arriver jusqu'à lui : aussitôt sa sensibilité le transporte au milieu de ceux qui en jouissent : c'est lui-même qui a reçu le bienfait : il devient le centre de toutes ses affections, son cœur s'est agrandi pour les embrasser : c'est, si j'ose ainsi m'exprimer, l'unité qui enveloppe l'infini.

L'exercice de la bienfaisance est la conséquence immédiate de l'amour de l'humanité. Oh ! combien il est doux de sécher les larmes de la veuve et de l'orphelin ! de tendre une main fraternelle et secourable au vieillard courbé sous le poids de l'infortune et des années ! Ces jouissances nous rapprochent de la Divinité.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA R.·. L.·. DES TRINOSOPHES, PAR LE F.·. HYP.·. L..... — 5821.

Mes TT.·. CC.·. FF.·., puisqu'il m'est enfin permis de vous appeler de ce doux nom, que déjà même, avant de vous connaître plus particulièrement, je portais dans mon cœur, comme doit faire tout être bien pensant, à l'égard de ses semblables, vous avez daigné m'accueillir sous le péristile de votre temple; et, grâce à votre bienveillante indulgence, je suis appelé à concourir à vos honorables travaux.

Je saisis avec empressement cette circonstance, où, pour la première fois, la parole m'est donnée, afin de vous exprimer mes sentimens d'une manière plus solennelle.

Depuis long-temps j'avais conçu le désir d'appartenir à une association dont je m'étais fait la plus haute idée, soit d'après mon imagination, soit d'après quelques rapports vagues, recueillis dans le monde profane; tourmenté des ténèbres de ce monde qui se croit éclairé, fatigué, quoique jeune, de ses pompes vaines et de ses vertus factices, je cherchais partout les lumières véritables, celles qui ont une application directe au bien commun; j'ai cru les trouver parmi vous, mon attente a été plainement remplie.

Mon père (qu'il me soit permis d'en dire un mot qui ne vous semblera pas déplacé), mon père, F.·. Maçon depuis cinquante-six ans, et que son âge avancé peut seul empêcher d'assister aux travaux maçonniques, ambitionnait lui-même de me voir obtenir cette faveur; le désir paternel eût suffi pour me démontrer les avantages que j'en pouvais attendre. Un R.·. F.·., l'un des Orateurs de cet illustre atelier, encouragea mes espérances, et guida mes pas vers les degrés du Temple. Daignez m'accorder la satisfaction de lui payer le tribut de ma reconnaissance pour un tel bienfait, et de mon admiration pour son talent et ses vertus. Dès cet heureux jour où, conjointement avec notre estimable Frère C...., avocat à la cour royale de Paris, admis le même jour que moi, je fus reçu à voir la lum.·. qui brille dans cette enceinte, ce digne patron nous mit à portée d'apprécier ses nobles qualités, empreintes sur le morceau précieux qui sortit de ses mains. Les meilleurs principes, le plus pur dessein, en composent l'ordonnance, et dominent dans cette composition, élégante et solide tout à la fois (1). Nous n'attendions pas moins d'un aussi habile Architecte que le Frère D.....

Appelé à soutenir les épreuves justement imposées à tout Récipiendaire, la crainte religieuse qu'elles m'ont inspirée ne m'a point empêché d'en discerner le but moral, enveloppé sous d'ingénieuses allégories. J'ai vu briller, au travers de ces fictions, l'auguste vérité, l'ardent amour du bien; j'ai senti,

(1) Le jour de notre réception, le F.·. D...., prononça un discours maç.·. très-substantiel.

dès-lors, tout ce que l'institution des Francs-Maçons a d'intéressant pour l'humanité ; et, lorsqu'après ces épreuves dont votre charité abrégea la durée, pour ma faiblesse ; dégagé des ténèbres, après ce serment redoutable et sacré qui me lie à jamais, je reçus de vous l'accolade et le nom fraternel, je n'essaierai pas de décrire mon attendrissement. Comment peindre ma joie et ma reconnaissance, en me voyant adopté par des hommes réunis pour cultiver la vertu, pour mettre en pratique cette belle devise :

Bellam vitiis, pax hominibus !

Admirable confédération, qui forme un peuple de Frères, qui, des deux bouts de l'hémisphère, s'entend et se répond ! c'est dans votre sein qu'il faut chercher la tolérance, bannie du reste du monde. La tolérance, a dit Voltaire, est la seule paix perpétuelle qui puisse être établie parmi les hommes. La paix perpétuelle n'est plus une chimère ; les FF.·. Maçons l'ont réalisée, parce qu'ils ont pris la tolérance pour base fondamentale de leur édifice, et parce que la vertu est de tous les temps.

Oui, mes Frères, la vertu est immortelle, quoi que puissent dire de vils détracteurs de l'espèce humaine, et de notre siècle particulièrement, qui affectent de n'y pas croire, parce qu'ils ne sont pas faits pour la connaître ; et s'il était vrai qu'elle fût proscrite sur la terre, elle aurait encore un refuge parmi les FF.·. Maçons ; ils en conserveront toujours le dépôt sacré, pour le transmettre à nos neveux.

Si j'ai dû reconnaître, mes chers Frères, la nécessité de vos épreuves physiques, au moment de con-

tracter une obligation aussi importante que celle qui unit la chaîne de nos âmes, les autres ont mérité mon admiration; elles ont toutes roulé sur des questions de la plus haute morale; et, comme je vous dois compte de mes sentimens, vous me permettrez une nouvelle excursion sur ce domaine.

Peu préparé, par mon âge, aux grandes spéculations métaphysiques; livré à une émotion inséparable de la position perplexe où je me trouvais devant vous, j'eus à peine le loisir de rallier mes idées. Je ne consultai que ma conscience, pour résoudre les questions qui me furent proposées; la conscience est un bon guide, sans doute, mais qui peut nous égarer, s'il n'est accompagné des lumières du savoir. Tout homme est *juré* du bien; tout homme en a le sentiment, mais il peut se tromper dans l'analyse, et errer dans le bien même. Riches de ce double fonds de la vertu et de la science, vous semblez être en droit de beaucoup attendre des Récipiendaires, sous ce double rapport; et il ne faut pas moins que la bienveillance qui vous caractérise, pour faire la part à l'humanité faible. C'est à ce dernier sentiment, sans doute, que je dois rapporter le bonheur que j'ai eu dans mon admission.

L'examen auquel j'ai été soumis s'est étendu à de belles questions sur *Dieu*, sur *l'âme* et son *immortalité;* sur *la vertu*, *la liberté*, *l'égalité*, etc. Je crois vous devoir et me devoir à moi-même de rentrer sur ce terrain, afin d'expliquer plus clairement, s'il est possible, ce dont je n'ai pu rendre compte dans un moment de trouble et de désordre. Vos lumières

suppléeront, mes Frères, à celles qui me manquent; vous daignerez faire grâce à mon zèle, des faux principes que je puis avancer; vous les combattrez, et il vous sera facile de remettre la vérité dans son jour.

Dans ce nouvel exposé de mes opinions, je vais faire, pour ainsi dire, une profession de foi. Je ne veux paraître à vos yeux ni meilleur ni pire que je ne suis.

PREMIÈRE PROPOSITION.

DIEU EXISTE.

La matière n'a point d'action par elle-même; elle ne peut produire le mouvement, si elle ne l'a reçu; elle ne peut agir, si le mouvement ne lui est communiqué. Or, qui a pu lui imprimer ce mouvement sans lequel elle est en repos, inerte, morte? C'est de toute évidence, un principe agent, indépendant d'elle, une volonté morale, une intelligence suprême et antérieure, qui est l'âme du monde, que nous avons appelée la Divinité. D'où il résulte que, dans toutes les hypothèses, il faut toujours remonter à une cause primitive, émanée d'une première volonté, d'où il suit que la matière ne se meut pas, mais qu'elle est mue.

Les Athées ont avancé, dans leur témérité sacrilége, qu'il n'y a d'autre substance que la matière, ni d'autre dieu que le monde. Se ravalant à ces peuples sauvages qui adoraient le soleil, ils ont pris follement la création pour le Créateur. Les Epicuriens niaient qu'il existât une providence; les Aca-

démiciens mettaient la Divinité en problème; les Stoïciens refusaient de croire à l'immortalité de l'âme. Le pernicieux système des sectes matérialistes repose principalement sur la supposition que le mouvement est inhérent et essentiel à la matière; ils en concluent que le monde est résulté du jet fortuit des atomes dans l'espace. Autant, et mieux vaudrait croire que la *Henriade* aurait pu sortir du jet fortuit d'un nombre donné de caractères! Ce système révoltant est fondé sur l'hypothèse que le mouvement s'est décidé fortuitement dans une partie des molécules de la matière, et que, de proche en proche, il a gagné les autres parties; mais toujours encore faut-il remonter à une première création de la matière, et lui accorder un premier effort sur elle-même, dont le hasard n'est pas susceptible; et qu'est-ce que le hasard? disons mieux: « *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là. »

Considérons la marche miraculeuse des sphères célestes, l'ordre prodigieux qui règne dans leurs innombrables phalanges; jetons nos regards sur la terre que nos pieds foulent; observons philosophiquement ses végétaux si variés de formes, de nuances et de propriétés, ces animalcules, qui, dans leur infinie petitesse, ont cependant des organes si compliqués, que le mécanisme de l'insecte le plus vil n'est pas moins merveilleux que le mécanisme de l'homme; et demandons à nos consciences, si le hasard peut produire une si parfaite organisation, un mouvement si régulier pendant la durée des siècles!

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur ;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu Créateur.
(J.-B. Rousseau.)

Voltaire, qu'on ne peut se lasser de citer, ce poëte philosophe, si ridiculement accusé d'athéisme, parce que sa raison rejetait un culte d'invention humaine ; cet apôtre de l'humanité, Voltaire enfin, l'honneur de l'art royal, a su embellir cette éternelle vérité, des charmes d'une poésie digne d'elle.

L'homme adore en tous lieux un maître, un juge, un père ;
Ce dogme consolant, à l'homme est nécessaire ;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux, dépouillés de leur empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

SECONDE PROPOSITION.

QU'EST-CE QUE DIEU ?

Qui résoudra cette question? où est l'œil terrestre qui percera les mystères de l'immortalité? Ici l'homme se tait ; il sent, par son existence, l'existence d'un Créateur, et recule devant sa définition.

Qu'est-ce que Dieu? c'est une question que l'on fait tous les jours à des enfans, et à laquelle ne sauraient répondre ceux qui les interrogent.

Cicéron a dit : *Deus est qui viget, qui sentit, qui meminit, qui providet, qui regit et moderatur, et est æternus.*

S'il est permis à l'homme d'arrêter sa pensée sur

l'indéfinissable substance du grand Être, les Francs-Maçons s'en font peut-être une juste et imposante idée, en le considérant comme le Grand Architecte de l'Un.·., Architecte immortel, qui produit seul des ouvrages indélébiles.

Des philosophes de l'antiquité se sont représenté Dieu comme l'âme universelle de la nature, le foyer créateur et inépuisable d'où émanent des rayons éthérés qui animent tout. Ils se sont figuré que l'homme, en naissant, reçoit un de ces purs rayons, qui est sa vie, qui est son âme; et qu'à l'heure de la mort, cette âme retourne à son principe, et rentre dans le sein de l'âme universelle.

Mais, c'en est déjà trop pour être sur ce point. Dieu est, tout doit se réduire là.

> Loin de rien décider de cet Être-suprême,
> Gardons, en l'adorant, un silence profond;
> Le mystère est immense, et l'esprit s'y confond.
> Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

TROISIÈME PROPOSITION.

DE L'AME, ET DE SON IMMORTALITÉ.

Nous marchons encore sur une route inconnue; il n'y a pas de preuves de l'existence de l'âme: non, mais il y a une foule de probabilités, d'analogies et d'inductions; nous les trouvons suffisantes pour établir une croyance: sans entrer dans de longs développemens, bornons-nous à des aperçus généraux.

L'homme physique n'est point l'homme; son corps n'est que l'enveloppe, la demeure terrestre de son âme; et c'est dans l'âme que réside le *moi humain*.

C'est par son âme, que l'homme participe de la Divinité; c'est en ce sens uniquement, qu'il peut être permis de dire que *Dieu a formé l'homme à son image.*

Si une comparaison matérielle pouvait donner une idée de l'âme, on dirait que l'odeur d'une rose en offre une image. Cette odeur, en effet, bien que distincte du corps de la rose, en fait cependant partie intégrante.

Je me garderai bien de fatiguer votre attention par l'examen des différens systèmes que l'on a essayé d'introduire sur le siége de l'âme. Ils sont tous plus ou moins absurdes, et ont été successivement détruits les uns par les autres, fin réservée à tout système. On ignore le siége immédiat de l'âme; ce mystère ne paraît pas être à la portée de notre entendement, il met tous les calculs en déroute; peut-être serait-il plus naturel de penser que l'âme est partout dans le corps humain, comme Dieu est partout dans l'univers!.....

Pythagore, Bacon, et particulièrement Buffon dans un des plus beaux morceaux de notre langue, ont avancé une opinion qui, si elle n'est qu'un paradoxe, est l'un des plus spécieux que l'on ait imaginé. Ces philosophes prétendent que l'âme est *double*, ou a deux parties; l'une *sensible*, l'autre *rationnelle* ou raisonnable. L'examen de cet ingénieux système nous entraînerait au-delà des bornes imposées à ce discours; le résumé de leur *homo duplex*, est que l'âme humaine a son développement dans deux sources d'activité, la *sensibilité* et la *raison.* La sensibilité est l'impression spontanée que produisent sur l'âme les

objets extérieurs ; la raison est la sensibilité réfléchie; l'âme est le principe dont la sensibilité et la raison sont les conséquences ; il sort de cette différence, que la raison est véritablement l'activité de l'âme, ou l'âme mise en action.

Nous croyons donc, aussi fermement qu'on peut croire une chose qui n'est pas prouvée, que l'âme existe ; maintenant, est-elle immortelle ?

« Qui a fait naître dans le cœur de l'homme le » premier sentiment de l'immortalité de l'âme ? C'est » l'amour, dit Hobbes ; l'amour, qui flatte la douleur » d'une veuve éplorée, en lui persuadant qu'elle re- » trouvera un jour son époux. C'est la vanité, dit un » autre ; la vanité, qui crie à l'homme qu'il est essen- » tiel au grand système de l'univers, et qu'il ne périt » pas tout entier. Non, s'écrie un troisième, c'est la » politique qui a imaginé l'immortalité de l'âme ; car » sans cette immortalité, point de vertu, et sans » vertu, point de lien social. Un quatrième enthou- » siaste dit que l'immortalité de l'âme a été inventée » par les chefs de la religion, à qui elle offrait un » moyen de dominer les peuples, en tenant entre » leurs mains despotiques l'arbitre de leur desti- » née (1). »

Il importe peu, ce me semble, de savoir d'où nous est venu le dogme de l'immortalité de l'âme, et de l'attribuer à telle où telle cause ; cette immortalité n'est point un système, elle n'est point une convention de l'amour, ou un calcul de la politique ; c'est une

---

(1) Desales. *Philosophie de la nature.*

vérité de sentiment, dangereuse à déraciner du cœur humain. Dans mon opinion, émanée du for intérieur, l'âme existe, parce qu'il me semble absurde d'accorder le raisonnement à la matière brute ; elle est immortelle, parce qu'elle est une émanation de la Divinité. Il faut, à mon gré, couvrir de blâme ceux qui donnent une extension funeste à ce vers de Senèque, dans la Troade :

« *Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.* »

QUATRIÈME PROPOSITION.

ÉGALITÉ. — LIBERTÉ.

La raison, comme nous l'avons dit, est la sensibilité raisonnée. Elle est l'intermédiaire entre l'homme et le fait.

La sensibilité perçoit l'ensemble, la raison voit les détails, la sensibilité est frappée, la raison juge ; la raison est la législation universelle.

C'est la raison qui nous conduit à juger de la liberté et de l'égalité. On a fait beaucoup de commentaires sur ces deux mots. L'égalité consiste simplement dans le respect mutuel et réciproque de la liberté.

L'égalité est née du moment où un homme s'est reconnu libre, et a reconnu pour libre un autre homme.

L'égalité est morale, non physique ; physiquement, elle est chimérique. Dans l'état de civilisation, la seule égalité possible est l'égalité des droits. L'égalité réside dans l'âme, ainsi que la liberté sa sœur.

On enchaîne le corps, et jamais la pensée ;
Ce pur rayon de la Divinité,
Affronte des tyrans la colère insensée,
Et le règne de l'âme est dans la liberté.

C'est dans l'atelier des Francs-Maçons, où règne l'égalité paisible, qu'il est permis de parler librement de la liberté. Il est doux pour l'homme d'y reconquérir ce droit imprescriptible, sujet, hélas! à tant d'usurpations. Honneur aux Maçons, qui conservent la dignité de leur être! Libres et sages, ils pensent et disent, avec l'auteur de Mahomet :

Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

La liberté est la faculté qu'a tout homme de suivre son libre arbitre, de dire et de faire ce qui lui plaît; faculté subordonnée aux lois.

La liberté est *individuelle* et *politique*.

« La liberté politique, dit l'illustre Montesquieu, » considérée par rapport au citoyen, consiste dans la » sûreté où il est à l'abri des lois, ou du moins dans » l'opinion où il est de cette sûreté. »

L'ordre est le respect de la justice; la justice, le respect du droit commun; le droit commun est la liberté. C'est sur ce principe que repose l'encyclopédie de tous les droits. Là, est le point de départ de la société; là, est le fondement du pacte social : les vertus en sont le complément, car, sans les vertus, que deviendraient les lois?

CINQUIÈME PROPOSITION.

DE LA VERTU.

Qu'est-ce que la vertu?

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, dit Helvétius, on dira de la vertu, ce que les Pyrrhoniens disaient de la vérité : « Elle est comme » l'orient, différente selon le point de vue d'où on la » considère (1). »

Examinons-la avec un cœur impartial. Vertu, *virtus*, comme le mot l'indique, signifie force ou courage. La vertu est la vigueur de l'âme, vigueur dirigée vers le bién; elle consiste à remplir les devoirs dont l'Être-suprême a déposé en nous le germe, pour être fécondé; elle est la route, souvent épineuse, de la félicité; mais il n'en existe point hors d'elle. Comme, par l'exercice des forces physiques, le corps devient plus robuste, ainsi l'âme acquiert plus d'énergie par l'exercice de la vertu; et l'on peut dire que la vertu est la santé de l'âme.

Dans des matières aussi graves, mes Frères, j'ai senti le besoin de m'appuyer sur des autorités : peut-être n'ai-je que trop abusé des citations ; vous daignerez cependant m'en pardonner une dernière, en faveur de son auteur, si bien fait pour être chéri des cœurs sensibles; c'est la péroraison du discours de J. J. Rousseau, sur les sciences et les arts.

« O vertu! science sublime des âmes simples, faut-il » donc tant d'appareils et de peines pour te connaître?

---

(1) *De l'Homme*, tom. I, chap. 15.

» Tes principes ne sont-ils pas gravés dans les cœurs ?
» et ne suffit-il pas pour apprendre tes lois, de rentrer
» en soi-même, et d'écouter la voix de la conscience
» dans le silence des passions? Voilà la véritable philo-
» sophie, sachons nous en contenter. »

Mais je m'arrête, mes CC.·. FF.·. ; je m'aperçois que je parle de vertu à des personnes qui la connaissent mieux que moi, et qui, en la cultivant, font mieux que d'en raisonner. La plus douce, la plus aimable, a un trône dans vos cœurs, c'est la bienfaisance, la tendre bienfaisance, qui nous rapproche de la Divinité. Croyez, mes chers Frères, que le germe précieux que vous avez déposé en moi, ne languira pas dans une terre ingrate et stérile, et que ma conduite ne donnera pas un démenti à votre sagesse. J'ajoute cette nouvelle assurance à mes sermens. Animé par vos leçons et votre noble exemple, puissé-je dire un jour : *Et moi aussi, je suis vertueux !*

Une crainte bien tardive vient me saisir. Dans ce beau jour consacré à la joie d'un banquet fraternel, je fais entendre des paroles austères qui retardent vos plaisirs, et dont le sérieux a pu vous paraître déplacé ; mais, ne sais-je pas que, même au milieu des élans de la gaieté, les Maçons aiment encore à se souvenir de tout ce qui intéresse la morale, et ne perdent jamais de vue l'utile au milieu de tout ce qui rend la vie agréable? Cette réflexion me servira d'excuse auprès de vous, si mon zèle a quelque droit à votre indulgence.

Mes très-chers Frères, je n'ai point eu la prétention de tracer un plan plus complet, sur des matières

trop élevées pour mon entendement. Je n'ai eu d'autre but que de vous faire part des réflexions qu'a fait naître en moi l'examen auquel j'ai été soumis. Je n'abuserai pas davantage de votre attention; je ne veux pas me priver plus long-temps du plaisir de vous voir opérer. Si ce morceau s'écarte un peu des formes maçonniques, il en faut accuser mon ignorance. J'apprendrai à votre auguste école, cet art savant de l'architecture, qui vous fait travailler si utilement à la construction et à la solidité de l'édifice social; mais vous ne dédaignerez pas mes efforts, vous ne rebuterez pas mes faibles travaux. La plus modeste pierre est quelquefois admise dans la composition du plus vaste monument.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE F.·. D....., DANS LA R.·. L.·. DES AMIS CONSTANS DE LA VRAIE LUMIÈRE, O.·. DE PARIS.—5821.

Mes Frères,

Député de la Loge des Trinosophes, je n'ai point voulu commettre aux chances d'une improvisation hasardeuse, l'expression des sentimens que mes FF.·. m'ont chargé de manifester aux *amis constans de la vraie lumière*. Ces sentimens sont d'un ordre trop important, trop pareils aux vôtres, pour qu'il ne soit pas besoin de les développer avec toute l'attention qu'ils méritent.

Vous avez accueilli le traité particulier d'association avec les Trinosophes; vous en avez montré de la joie: je viens vous saluer en leur nom, et vous montrer notre joie d'une telle association.

Jamais deux Loges n'ont été faites pour mieux s'entendre; leurs noms seuls indiquent les motifs de leur union, et la nécessité de leurs rapports. Les Trinosophes, c'est-à-dire, les amateurs de la sagesse, qui consiste à *bien penser, à bien dire et à bien faire*, les Trinosophes devaient chercher les amis constans de la vraie lumière, et les amis de la vraie lumière doivent être les amis constans de la sagesse. Ainsi,

les parties semblables se sont rapprochées, pour former un tout homogène qui pût agir dans le même sens, et produire les mêmes effets. Mais, mes Frères, en nous glorifiant de titres si heureux, nous déclarons en même temps qu'ils nous imposent des devoirs que nous aimerons à remplir. Les Trinosophes chercheront la sagesse, et les amis constans de la lumière, chercheront la lumière en amis constans. Déjà la carrière est ouverte; le signal est donné, il ne s'agit plus que de mettre la main à l'œuvre, et nous avons de quoi exercer notre zèle. La sagesse et la lumière ont eu de tous temps des obstacles à vaincre et des ennemis à combattre. L'ignorance et le mensonge sont ces ennemis éternels, qui ne cessent de leur faire la guerre. Ils ont levé leurs étendards, et planté leurs pavillons. Nous avons entendu leurs voix sinistres appeler les ténèbres, et les ténèbres leur ont répondu. La sagesse et la vérité ont tremblé d'effroi. Elles se souviennent des maux qu'elles ont soufferts dans les siècles où elles ont été méprisées, et elles craignent de nouveaux malheurs. Mais il est, mes Frères, des armes puissantes pour combattre l'ignorance et le mensonge : ces armes, vous les possédez, et nous viendrons à votre école, apprendre à nous en servir. Ces armes, sont le savoir et la patience; c'est l'étude, c'est la justice, c'est l'amour de l'humanité. Ce sont ces armes qui font pâlir nos adversaires, qui brisent leurs projets, démasquent leurs perfidies, et maintiennent, pour le salut du monde, le règne si contesté, mais si légitime de la vertu.

Amis constans de la vraie lumière!.... Plus nous réfléchissons à votre titre, plus nous admirons la pensée qui vous l'a fait adopter. Il suffit de le prononcer, pour en comprendre tout le sens et toute la valeur. Vous dites : *la vraie lumière*, parce que vous savez qu'il en est *une fausse.* Vous dites : *les amis constans*, parce que vous savez trop qu'il est de lâches amis, des déserteurs de causes malheureuses, des apostats de la foi jurée, et qui se font les apôtres des perversités heureuses et des ténèbres triomphantes.

« Mais, qu'est-ce que la vraie lumière, et qu'est-» ce que la fausse, demandera le monde profane ? » est-ce que les hommes sont faits pour connaître la » vraie lumière ? et ne suffit-il pas qu'il ne leur en soit » distribué que ce qui est nécessaire à leur faible na-» ture....? »

J'engage exprès cette question, mes Frères, pour mieux montrer, en y répondant, combien nos sentimens se ressemblent.

Qu'est-ce que la fausse lumière?

La fausse lumière est celle qui résulte de doctrines contraires à la saine raison, au bon sens, à la saine dialectique, aux lois de la nature, et au bien général des hommes.

C'est celle que produisent l'ignorance, la duplicité, la mauvaise foi, l'hypocrisie, l'intolérance, l'imposture, la persécution, toutes les passions abjectes et malfaisantes.

La vraie lumière, au contraire, est celle que chacun peut voir et comprendre sans efforts, le savant comme l'homme inculte; qui résulte de faits,

ou de préceptes clairs, évidens, conformes au bon sens et à la raison ; ce flambeau que le ciel nous a donné comme une émanation de son intelligence, pour nous apprendre à distinguer précisément le faux d'avec le vrai, le bien d'avec le mal.

La vraie lumière est celle enfin qui jaillit de ces principes gravés dans nos cœurs par l'auteur de toutes choses : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait ; et procure aux autres le bien que tu désirerais pour toi-même;* c'est-à-dire, sois bon, sois juste, sois généreux, miséricordieux, compatissant.... Ces préceptes, mes FF.·., sont clairs, sont sensibles comme la lumière du jour ; ils sont la vraie lumière, parce qu'ils n'exciteront ni débats, ni contestations, ni les haines, ni les guerres, qu'a produits la lumière fausse, laquelle n'a jamais allumé que des torches de discordes, et des bûchers où ses ministres ont brûlé des hommes vivans, ont brûlé des millions de nos FF.·., pour avoir leurs dépouilles, ou pour les punir du courage qu'ils avaient eu de chercher la vérité.

Voilà, mes FF.·., la différence entre la fausse et la vraie lumière; tels sont les caractères distinctifs auxquels on les reconnaît.

Maintenant, est-ce que les hommes sont faits pour recevoir la vraie lumière?

Voilà, mes FF.·., une dernière question, ou plutôt un blasphème, que chacun de vous a peut-être entendu cent fois, et auquel on a presque habitué notre incroyable complaisance.

Est-ce que les hommes sont faits pour connaître

la vraie lumière....? Eh! pourquoi sont-ils donc faits? Pourquoi l'auteur de toute perfection les a-t-il formés? Apprenez-nous cela, vous, les prétendus instituteurs du genre humain! Est-ce pour essuyer vos mépris, vos dédains, vos cruautés....? Est-ce pour admirer, pour contempler, en automates stupides, l'imperturbable audace avec laquelle vous les trompez, vous les dépouillez, vous les enchaînez? Oui, sans doute, c'est pour de si hautes destinées qu'un Dieu de bonté leur a donné l'existence....! Mais qui êtes-vous, vous-mêmes, vous, qui faites si généreusement notre part? Est-ce que vous ne seriez pas aussi des hommes? ou plutôt, est-ce que vous auriez cessé d'être des hommes? Qu'êtes-vous donc? Dieu, qui a créé ce soleil, ce grand foyer de la vie et de la lumière matérielle, vous a-t-il aussi chargé d'annoncer que le soleil a trop d'éclat pour nos faibles yeux? vous a-t-il fait les dispensateurs privilégiés de ses rayons bienfaisans? Non, sans doute, car, s'il en était ainsi, la terre serait déjà frappée de stérilité, comme vous l'avez frappée de ténèbres; les moissons ne couvriraient plus nos champs, les fruits n'auraient plus de saveur, ni les fleurs de parfum! Eh bien! l'autre lumière, ce feu céleste, la vie de nos âmes, que Dieu a créée de même pour nous tous, puisque nous sommes tous ses enfans, de quels droits voulez-vous nous l'enlever? Montrez-nous donc vos titres, vos pouvoirs.... Mais, que vois-je? au lieu de répondre, vos yeux s'emflamment de colère.....! J'aperçois un glaive dans vos mains....! c'est le glaive à la main, que vous voulez nous ravir la vraie lu-

mière....! Votre cause est jugée; vous n'êtes point les envoyés du ciel, puisque vous détruisez son ouvrage. Ou plutôt, non, ne vous en flattez pas; ce triomphe ne vous est point réservé; vous pouvez prendre nos biens, prendre notre sang, vous n'anéantirez point la raison qui nous éclaire; elle éclairera nos enfans et les siècles à venir. Vous ne détruirez pas la vraie lumière, parce qu'elle est immortelle comme le Dieu qui en a fait le chef-d'œuvre de sa création, qui en a fait sa providence pour conserver le monde.

Mais où m'emporte l'envie de repousser une objection insensée? Hélas! mes FF.·., pardonnez cet écart. J'entends encore les cris des générations qui ont été englouties, dévorées par les ennemis de la vraie lumière, par les propagateurs du mensonge. Vous ne fouilleriez pas la terre, qu'il en sortirait des millions de voix qui crieraient : « Ce sont les imposteurs qui nous ont précipités dans la tombe....! »

C'est assez; maintenant, nous connaissons la fausse et la vraie lumière, notre devoir est tracé : nous chercherons l'une, et nous combattrons l'autre. C'est pour cette honorable entreprise, que nous venons cimenter avec vous une alliance que nous pourrions, à bon droit, appeler *sainte*, puisqu'elle n'a pour but que de combattre le vice et le mensonge qui désolent la terre, et de ramener sur cette terre, la paix, l'union et la fraternité, que le mensonge et le vice en ont presque toujours bannies.

Tel doit être le but général de toutes les Loges et de tous les Maçons, de ceux du moins qui con-

naissent assez la Maçonnerie, pour ne pas croire qu'elle consiste dans l'observance minutieuse de quelques cérémonies bizarres, que la barbarie des siècles passés nous a transmises comme un témoignage de leurs misères; mais qu'elle réside essentiellement dans la pratique des vertus qui élèvent l'homme, qui l'instruisent, le rendent bienfaisant et doux dans la prospérité, courageux et noble dans le malheur; qui le maintiennent enfin dans la volonté constante d'aimer, d'éclairer et de secourir ses semblables.

Voilà toute la Maçonnerie; voilà tout ce qu'elle doit être. Telle est la manière dont nous sommes persuadés que vous l'envisagez, que vous la pratiquez; et c'est un des premiers motifs du contentement que nous éprouvons en signant le pacte qui nous lie.

Oui, les Amis constans de la vraie lumière, aideront les amateurs de la sagesse, à remplir une tâche aussi glorieuse; déjà nous en avons reçu la promesse de la bouche de votre Vén.·., de cet ami constant et éclairé des bons principes, de ce digne Maçon, dont l'éloquence, pleine de grâce et de force, porte d'elle-même la persuasion dans les cœurs, et fait triompher aisément les causes auxquelles il prête son appui (1).

Mes Frères, je ne sais si j'ai bien rempli la mission dont j'étais chargé; je crains d'y avoir été mal-

---

(1) Le Vén.·. frère Caille, avocat.

habile. Le courage n'est pas le talent; mais votre indulgence saura couvrir mes fautes.

Quoi qu'il en puisse être, je trouve qu'il est doux de plaider la cause de la lumière devant des hommes qui s'en déclarent les amis constans. Je trouve qu'il est doux de parler à des FF.·., le langage de la vérité, quand on est assuré qu'ils sont dignes de l'entendre.

DES RAPPORTS DE LA MAÇ.·.

AVEC LA PHILANTROPIE,

ET DES AVANTAGES QUI PEUVENT RÉSULTER DE LA MAÇ.·. POUR LA SOCIÉTÉ,

PAR LE F.·. LOREILHE, OR.·. DE LA R.·. L.·. DE L'AMITIÉ, O.·. DE DUNKERQUE.

Homo sum, et nihil humani à me alienum puto.

Le mot philantrope, dans son acception propre, veut dire ami de l'humanité ; par philantropie, on entend le caracrère ou la vertu du philantrope.

Cette vertu bienfaisante et désintéressée, trouve sa récompense dans le bien qu'elle fait, des jouissances dans les secours qu'elle donne, une sorte de volupté dans les services qu'elle rend. Le sentiment de sa propre faiblesse fait compatir le philantrope à celle d'autrui. Non-seulement il aspire à se faire aimer par ses propres vertus, mais même il prête aux autres de bonnes intentions, qui lui sont suggérées par un sentiment qui est un de ses plus beaux attributs, la charité : ainsi le bien de l'humanité est la passion du philantrope, comme la vertu est la passion du sage.

Qui eût pu croire que cette vertu, qui place l'homme à côté de la Divinité, eût eu les conséquences les plus funestes? Mais malheureusement tout tend à franchir ses bornes. La raison même a ses écarts, et la vertu ses excès.

Les philosophes qui, dans leurs écrits, ont toujours prêché l'amour des vertus, et qui en ont donné l'exemple dans leurs actions, s'apercevant combien la civilisation éloigne l'homme des vrais principes de la justice et de l'humanité, avertissaient depuis longtemps, les peuples et les rois, des suites fâcheuses qui pouvaient résulter d'un trop grand relâchement dans les mœurs. Ils ne cessaient de déclamer contre le luxe et tous les débordemens qu'il entraîne; contre cet égoïsme froid et insensible, qui isole l'homme de son semblable, et qui ne lui permet de faire attention aux malheurs des autres, que pour examiner s'il ne peut pas en retirer quelqu'avantage pour lui-même.

Ces semences jetées par des mains pures et désintéressées, n'ont pas produit les fruits qu'on devait espérer. Des hommes, ou maladroits, ou méchans et ambitieux, ont établi sur des principes simples et dictés par l'humanité, des théories trop abstraites pour être mises en pratique; et ils ont fini par s'égarer eux-mêmes, et par égarer les autres dans un dédale de faux raisonnemens qui ont fait couler des flots de sang. Le malheur est souvent injuste; on a souvent calomnié la philosophie et les philosophes; et comme l'abus des mots conduit ordinairement à l'abus des choses, le mot philantrope était presque devenu une injure.

Au milieu de tous ces désordres et de ces scènes d'horreur, que notre objet n'est pas de retracer ici, l'humanité plaintive et désolée, fuyant de toutes parts, cherchait un asile où elle pût se retirer. Les temples de la Maçonnerie se sont ouverts pour elle (1); elle y est entrée avec confiance, bien sûre d'y être accueillie et respectée. Là, elle a entendu un langage qui lui convenait, elle a vu des hommes sensibles et compatissans, elle a été témoin d'actes nobles et généreux.

Restituons, s'il est possible, à la philantropie, les droits qui lui sont dus, et voyons les rapports de la Maçonnerie avec cette bienfaisante vertu.

Des Rapports de la Maçonnerie avec la Philantropie.

On a cherché l'origine de la Maçonnerie, et différens systèmes ont assigné diverses époques. Les uns la font remonter au temps où Salomon éleva à l'Être-suprême un temple si magnifique, qu'on a supposé que ce grand roi possédait des secrets extraordinaires. D'autres prétendent qu'elle a eu lieu lors de la destruction d'un ordre fameux sous le règne de Philipe-le-Bel. Quels que soient l'époque et le motif de cette sage institution, les hommes, dégagés de préjugés, sont forcés d'avouer que la morale en est bonne, que ses principes sont puisés dans une source pure, et qu'elle a sur-tout pour objet et pour but, la bienfaisance.

On ne doit pas penser, comme le croit le profane

(1) Plusieurs Maçons et plusieurs Loges ont sauvé, dans la révolution, beaucoup de malheureux.

vulgaire, et peut-être un grand nombre de Frères, que les devoirs d'un vrai Maçon se bornent à de simples formulaires, et à des exercices purement d'ordre; que la Maçonnerie soit un vain nom; que les obligations des Maçons doivent rester sans effet, et leur conduite sans utilité. Parmi les grandes qualités qu'on exige d'eux, il en est qui honorent l'homme, mais qui ne servent seulement qu'à répandre sur ses actions, un éclat qui le fait distinguer de ses semblables; mais il en est d'autres, une sur-tout, où l'homme semble renoncer à soi-même, pour s'occuper sans cesse du bonheur des autres; verser sur eux les biens et les avantages dont il a été favorisé, et même s'exposer aux plus grands dangers, pour secourir le malheureux, et le préserver de ceux dont il est menacé. Cette vertu, que le christianisme a nommée amour du prochain, et à laquelle il rend un culte religieux, ne prescrit là que des actes de justice et de charité, mais elle suppose du philantrope de plus grands sacrifices; et la Maçonnerie, qui est aussi une religion, veut que ceux qui la professent sincèrement, soient pénétrés des plus grands sentimens, qu'ils soient capables des plus grands efforts, qu'ils portent même cet amour de l'humanité jusqu'à l'enthousiasme; ainsi s'établissent les rapports de la Maçonnerie avec la Philantropie.

Il est possible que la société des Maçons se soit formée dans ces grandes agitations qui affligent de temps en temps la société générale, et qui sont de véritables fléaux; car l'espèce humaine, comme les élémens, a ses périodes de crise et de désordre. Le

spectacle de l'homme souffrant et dénué de secours, a dû suggérer à des âmes fortes et sensibles, le courageux dessein de soulager l'humanité, et de chercher dans les lieux les plus écartés, le malheureux qu'une fausse pudeur et le défaut de moyens tenaient isolé, couché sur un lit de douleur, appelant en vain la mort trop tardive pour lui. Un homme seul n'a pu exécuter un aussi beau projet ; il a dû s'associer d'autres individus animés des mêmes sentimens, qui voulussent partager ses peines et ses travaux, et jouir comme lui, du plaisir si pur de consoler l'être qui souffre, de pénétrer jusque dans sa retraite, de lui offrir des secours; pour cela, il a fallu se donner des règles et un chef.

Tel fut le but de ces Ordres alors si respectables, depuis si peu respectés, les Templiers, les Teutons, les Chevaliers de Jérusalem, ceux de Latran, etc., que le désir d'être utile aux hommes avait rassemblés; mais que l'orgueil, cette maladie de l'esprit humain, a corrompus, en les éloignant de leur première institution. La société des Maçons n'a jamais recherché de distinctions extérieures : renfermée dans ses temples, elle y a sans cesse prêché aux nouveaux Initiés, l'amour de l'humanité ; elle s'est toujours empressée d'offrir à tous les hommes, sans distinction, mais plus particulièrement à ses Membres malades et souffrans, ces consolations si touchantes et si nécessaires, sur-tout dans ces instans où la faiblesse du corps influe sensiblement sur celle de l'esprit, et où le malheureux cherche autour de lui quelqu'un qui le fortifie et partage ses tribulations.

Pour bien se pénétrer, en vrai Maçon, de ces grands sentimens, qu'on se peigne un instant l'état de l'homme qui souffre seul, livré à ses réflexions, privé de tous secours. S'il existe encore au fond de son cœur quelque lueur d'espoir; si ses forces, seulement affaiblies, lui permettent d'espérer qu'il peut prolonger une vie que nous quittons, hélas! toujours à regret, avec quelle joie il voit arriver celui qui, d'une voix douce et consolante, lui dit: prenez courage, mon Frère, je vous apporte quelques secours; je viens partager vos maux, et, s'il se peut, les adoucir. Mais enfin, s'il sent qu'il doit rendre son corps à la nature, que le dernier moment est arrivé, il est encore satisfait de voir auprès de lui un être sensible, qui, par ses consolations, l'aide à s'acquitter du fatal tribut, et lui assure, en échange de ce qu'il va perdre, les regrets de ses Frères, et leur amour qu'il emporte avec lui.

Mais le triomphe de la philantropie, et ce qui honore les Maçons qui se font gloire de pratiquer cette grande et sublime vertu, c'est d'oublier les torts de ses ennemis; de leur tendre une main secourable lorsqu'ils sont dans le danger, et de ne plus voir en eux que des hommes malheureux. Nous devons, comme Maçons, rendre cette justice aux nations que nous avons eues dernièrement pour ennemies, et en particulier aux Anglais, membres de notre Ordre; ils sont humains et généreux envers tous les Maçons qu'ils reconnaissent pour tels. De leur côté, les Français ont donné de fréquens et de touchans exemples de cette vertu, qui, chez les

Maçons, se convertit en une inclination heureuse, qui les porte vers leurs semblables, vers tous les hommes, de quelqu'état, de quelque pays, de quelque religion qu'ils soient, dans l'état de guerre comme dans l'état de paix.

Nous croyons avoir établi, d'une manière satisfaisante les rapports de la Maçonnerie avec la Philantropie.

Avantages sociaux qui peuvent résulter de l'Institution maçonnique.

Les avantages que peut retirer la société générale d'une société particulière, peuvent être considérés sous trois rapports : les opinions politiques, la philosophie et la morale. Examinons quels sont les principes de la Maçon.·. sur ces trois parties de l'ordre social, et s'ils sont utiles à la société ; je vais parler de la politique dans ses rapports avec la Maçonnerie.

Les premiers préceptes de la Maçon.·., ce qu'elle prescrit le plus constamment, le plus sévèrement aux Maçons, est un dévouement entier, un attachement inaltérable à la personne du souverain.

Dans toutes les fêtes de l'Ordre, et particulièrement dans celles d'obligation, à certaines époques de l'année, les premiers vœux, formés dans les transports d'une joie franche et amicale, sont pour le souverain et son auguste famille.

Dans les discours prononcés aux Initiés, on a toujours soin de leur recommander de se rallier à la bonne cause, qui est toujours celle du règne des

lois. On leur dit qu'un vrai Maçon est un homme sage et tranquille; qu'il doit aimer son pays; qu'il doit veiller, autant qu'il est en lui, au bon ordre général et à la sûreté de tous; que tout esprit de parti, tout ce qui tend à troubler l'ordre, est contraire à nos principes; qu'il doit plier son caractère selon les différens besoins, et donner, dans toutes les occasions, l'exemple de la soumission et du dévouement.

Ces principes que nous professons, et que nous ne cessons de rappeler à tous les Frères, doivent sans doute faire refluer dans la société des avantages précieux et utiles à tout gouvernement qui veut se maintenir en paix. Ils sont le fruit d'une saine politique, de cette science qui enseigne à l'homme à se conduire avec prudence dans toutes les circonstances où il peut se trouver, comme citoyen, comme homme public, comme chef de famille.

En traitant de la philosophie, on n'entend pas définir la science qui embrasse toute la nature, et qui veut en connaître les causes et les effets; on veut parler de celle qui est nécessaire à l'homme pour le guider dans les situations pénibles de la vie. Le vrai philosophe est celui qui commande à ses passions, qui n'agit qu'après avoir réfléchi, qui marche toujours précédé du flambeau de la raison; il a une certaine élévation d'esprit qui le porte à se mettre au-dessus des préjugés, sans cependant les fronder trop ouvertement. Les événemens fâcheux sont pour lui l'épreuve de la sagesse, et il sait supporter avec courage les coups de l'adversité. Tous les hommes sont

égaux à ses yeux, s'ils sont honnêtes et vertueux. Le philosophe, tel que nous l'entendons ici, est, dans la force du terme, un honnête homme, qui n'agit jamais sans raison, qui ne fait rien avec passion, et qui joint à un esprit de justesse et de modération, les mœurs et les qualités sociales.

Telle est, sans doute, la philosophie du Maçon. Une Loge peut être considérée comme une grande famille, dont le chef n'est que le premier parmi ses égaux. Vaincre ses passions, regarder tous les hommes comme ses frères, se conduire par les lumières de la raison, fuir le vice, pratiquer la vertu, ne pas se laisser séduire par les faveurs de la fortune, ni abattre par ses disgrâces : voilà ce qu'on entend sans cesse dans une Loge, ce qu'on répète à tous les Maçons indistinctement, et ce que chacun doit reporter dans la société, comme un témoignage des bons principes de l'Institution maçonnique, afin de la faire jouir des avantages qu'elle en peut retirer.

Mais si notre Institution est utile à la société, s'il existe des rapports entr'elles, c'est sans contredit par la morale. La morale est la religion du monde civilisé. Elle a plus ou moins d'empire sur les différens peuples qu'elle gouverne; mais elle conserve encore une grande influence, et fait tous ses efforts pour arrêter les débordemens qui les menacent.

Nulle société, nulle religion, n'a une morale plus douce et plus épurée que la Maç∴; elle semble avoir puisé aux meilleures sources; et les règles qu'elle s'est faites, les devoirs qu'elle s'impose, peuvent servir de leçons dans toutes les conditions de la vie.

Elle a pour base l'honneur et la décence, et elle sait respecter les convenances, sans lesquelles les sociétés ne sauraient se maintenir.

La qualité de Maçon emporte avec elle l'obligation d'être bon fils, bon époux, bon père, bon citoyen, bon ami. Ces devoirs réunis sont l'essence d'une bonne morale.

Aucun individu ne peut être admis dans une Loge, s'il n'a de bonnes mœurs, et s'il n'occupe dans la société un état qui le fait estimer; et nul ne peut y rester avec la moindre tache qui puisse ternir sa réputation; et, non-seulement il est exclu de la Loge dont il est Membre, s'il commet des actions indignes de son caractère; mais il est encore signalé à toutes les Loges, comme un Maçon indigne d'un aussi beau nom.

La Maçonnerie s'exprime quelquefois par des emblèmes et des figures symboliques; mais ce langage est toujours celui de la morale et de la raison. En effet, il n'est aucune de ces figures qui ne renferme un sens moral. Les unes nous disent que nos actions doivent être réglées sur l'équité, que l'union doit régner parmi nous. D'autres, que l'homme doit veiller sur lui-même, pour n'être pas surpris par le vice qui l'assiége sans cesse; enfin, que la durée de l'Ordre repose sur la pratique de toutes les vertus.

De telles maximes, une doctrine aussi saine, aussi conforme aux principes qui règlent la société, ne peuvent, sans doute, que lui être très-avantageuses. L'exemple a un grand pouvoir sur le cœur de l'homme; les impressions qu'il reçoit déterminent le plus sou-

vent ses penchans, et influent sur ses actions. Ainsi un bon Maçon qui fréquente les Loges, et qui est pénétré de pareils principes, doit être dans la société un citoyen vertueux, un ami fidèle, un parent généreux.

On peut conclure, d'après ce qui vient d'être exposé, qu'il existe des rapports bien constans et bien prononcés entre la Maçonnerie et la Philantropie, et que les avantages sociaux qui résultent de l'Institution maçonnique, sont incontestables.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA R.·. L.·. DES TRINOSOPHES, PAR LE F.·. H.·. L....., OR.·. — 5822.

TT.·. CC.·. FF.·.,

Au moment où ma voix doit se faire entendre de nouveau dans cette enceinte, je me sens agité de deux sentimens contraires, la reconnaissance et la crainte.

La reconnaissance, mes Frères, je voudrais trouver des expressions assez fortes pour vous peindre à quel point j'en suis pénétré; mais, cette mémoire du cœur, la reconnaissance, est indispensable; plus on la sent vivement, moins on la peut exprimer, et les paroles ne font que la refroidir.

Assurément, mes RR.·. Frères, j'étais loin de m'attendre à l'éclatante faveur que j'ai reçue de vous; vos honorables suffrages ont eu de quoi me confondre; et, lorsque vous m'avez proclamé Orateur de cet illustre atelier, je n'ai pu m'empêcher de voir dans ce choix une erreur de l'amitié. « Quoi! me suis-je dit, c'est dans le Temple Trinosophique, dans ce noble édifice, dont l'architecture élégante et solide, est un des chefs-d'œuvres de la Maçonnerie moderne; c'est là

que, d'une main inexpérimentée, j'irai placer d'inutiles ornemens ! Loin d'embellir le sanctuaire, je ne ferai qu'en déparer la majesté. Les Lévites Trinosophes ont la triple faculté de bien penser, de bien dire et de bien faire; et moi, qui ose à peine m'attribuer un seul de ces avantages, comment serais-je l'interprète de ceux qui, à la fois, pensent, disent et font le bien? » Je me vois donc réduit, mes FF.·., au triste aveu de mon insuffisance, et c'est de là que naît ma crainte; non pas une crainte étudiée, et ce qu'on appelle une précaution oratoire, mais une crainte sincère et naturelle.

Alors que, nouvel apprenti, récemment échappé du monde profane, je venais à cette même tribune vous apporter l'hommage de mes premiers essais, j'avais peut-être quelques droits à votre indulgence; j'osai faire foi sur elle; l'événement passa mon attente. Mais aujourd'hui, décoré par vous des insignes de la maîtrise, revêtu, par votre bienveillance, des importantes fonctions d'Orateur, pour croire que je pourrai justifier votre confiance, je n'ai plus assez de confiance en moi-même. Orateur! ce mot renferme une foule de qualités et de devoirs. Le véritable Orateur doit être un homme muri par l'expérience (et l'expérience est rarement un fruit précoce); appelé à diriger les passions, il faut que l'Orateur en connaisse le fort et le faible; il faut qu'il sache manier la parole avec aisance et méthode; qu'il soit profondément imbu du sentiment des bienséances; qu'il soit un homme de goût, et sur-tout un homme vertueux; enfin, le véritable Orateur est le *vir*

bonus, discendi peritus. Si je m'appesantissais davantage sur les qualités qu'on est en droit d'attendre de l'Orateur, je ferais moi-même ma propre critique, et me verrais bientôt forcé d'abdiquer cette tribune; mais vous reconnaîtriez tous au portrait, vous reconnaissez déjà le Frère D..., auquel je suis appelé à succéder, et que je ne remplacerai pas. Du moins, Trinosophes, si je ne puis espérer d'être comme lui, l'homme *discendi peritus,* je tâcherai, par mon zèle et la pureté de mes intentions, de mériter, comme lui, le titre de *vir bonus.* Trop heureux, si je puis ainsi remplir la moitié des conditions essentielles à l'Or.·.

Oui, mes RR.·. Frères, j'ose concevoir l'espérance de parvenir à ce noble but de mes efforts! Dans ce sanctuaire maçon.·., où l'on ne connaît d'autre ambition que l'émulation de la vertu, l'exemple de vos bonnes actions soutiendra mon désir de les imiter; placé près de cet autel, où préside paisiblement notre nouveau Pontife, j'y trouverai un modèle accompli de l'homme vertueux; et, les yeux sans cesse tournés vers la lumière que l'O.·. nous dispense, j'y puiserai peut-être les inspirations du bien.

Rassurez-vous, Vén.·. Président, je n'entreprendrai point ici un panégyrique dont votre modestie s'alarme d'avance. Que dirais-je à nos CC.·. FF.·., qui ne leur soit parfaitement connu? Votre éloge, d'ailleurs, n'est-il pas tout entier dans votre élection au vénéralat? En vous décernant le soin de diriger leurs travaux, les Trinosophes ont bien senti que vous pouviez seul tempérer les regrets que nous cause la perte passagère de notre honorable F.·. B...., de ce Maçon

si digne de notre amour et de nos respects. Vos discours, empreints d'une si pure morale, sont fixés dans notre mémoire : poursuivez votre carrière, Vénérable, nous profiterons de vos leçons ; c'est là une louange faite pour vous. Si ma voix est trop faible pour seconder votre mâle éloquence, mon cœur, du moins, sera l'écho fidèle de vos accens. Ennemi, comme vous, du fanatisme ; comme vous, zélateur de la vérité, partisan d'une liberté sage, d'une égalité raisonnable, je combattrai l'erreur à vos côtés, et j'unirai mes efforts à vos triomphes.

J'ai prononcé les mots d'égalité, de liberté ; hélas ! mes Frères, sans l'association des Frères Maçons, la liberté, l'égalité, ne seraient plus guère que de vains noms qui auraient à peine une signification dans la langue du monde ! Au risque de vous donner de nouvelles armes contre votre Orateur, qu'il lui soit permis d'appeler un moment votre attention sur les idées qu'il s'est faites à ce sujet ; de rechercher avec vous comment l'égalité primitive a été renversée sur la terre : les liens qui nous unissent, prouvent suffisamment qu'elle a pu survivre à sa proscription.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'aborder cet examen, sans effleurer le domaine de la politique ; mais je m'arrêterai peu sur ce terrain mobile et glissant : daignez m'accorder votre indulgence accoutumée.

L'égalité et la liberté sont deux sœurs inséparables, filles de la nature, et mères des vertus. L'égalité proscrite, la liberté la suit dans son exil ; la raison

et la vérité forment leur cortége; et il ne reste plus, à la triste humanité, que l'oppression et l'erreur, d'où procèdent tous les maux.

Et cependant, mes Frères, de bonne heure a eu lieu cette proscription de l'égalité; et les mortels qui ne l'ont point connue, l'ont traitée de chimère.

Non, non! l'égalité n'est pas chimérique : autant vaudrait dire que les vertus sont fantastiques. L'égalité n'est pas même une illusion pour ceux qui sont intéressés à la détruire. Et, par égalité, remarquez, je vous prie, que je n'entends parler ni de l'égalité physique, contraire à tout raisonnement, ni même d'une égalité morale, impossible à supposer; mais bien de l'égalité des droits, qui n'est pas une supposition.

Un philosophe vraiment digne de ce nom, l'apôtre et le martyr de la vérité, l'immortel J.-J. Rousseau, dans un discours qui est un chef-d'œuvre de style et de raison, a recherché l'origine et les fondemens de l'inégalité qui règne parmi les hommes. Je ne puis qu'effleurer après lui cette grave matière, qu'il a si savamment conçue et appronfondie; mais j'arrive à cette même recherche avec une bonne foi qui me tiendra lieu, peut-être, des lumières qui pourraient me manquer.

Tous les moralistes qui ont agité cette question si éminemment philosophique, ont senti qu'en de semblables matières, il faut, de nécessité, remonter aux principes. Laissez-moi donc jeter un coup-d'œil rapide sur le passé : son obscurité n'est point telle que les lumières de la simple raison ne puissent y pénétrer.

Les hommes naissent égaux. N'est-ce pas pour leur usage commun que le G.·. A.·. de l'univers a créé le monde? N'est-ce pas également pour tous, que le soleil, ce miroir de la Divinité, réfléchit ses rayons? Les animaux, êtres incomplets, dit-on, jouissent du bienfait de l'égalité, au moins dans chacune de leurs espèces; et l'homme, doué, par la nature, d'une intelligence infiniment plus perfectible, éprouve, dès sa naissance, le malheur d'exister. Il serait triste de penser que cette même intelligence, qui devrait être la source du bonheur, fût, au contraire, l'origine de tous les maux, et que la perfectibilité humaine ne fît que dépraver notre condition primordiale. Voilà ce qu'ont voulu persuader ceux qui sont arrivés au pouvoir; mais ce principe émané d'un système de domination, est absolument faux. Les hommes deviennent meilleurs, à proportion qu'ils deviennent plus éclairés; et comme le dit l'excellent Montaigne, dans sa raison profondément ingénue : *Tout vice est issu d'ânerie.*

Incontestablement, il a dû exister un temps dont il est aussi difficile d'assigner le commencement que de fixer la durée; il a, dis-je, existé un temps où les fruits de la terre étaient dans la possession commune; trop abondans pour avoir besoin de culture, ils étaient plus que suffisans pour satisfaire aux besoins de la société naissante. La terre alors n'était à personne, par cela même qu'elle appartenait à tous. La possession, sans prévoyance de l'avenir, excluait l'idée trop composée de propriété. Ce temps, si passager, était l'état de nature; c'était l'âge d'or, qui

n'est plus maintenant qu'un rêve des poëtes (1). Du moment où l'idée de propriété naquit, l'égalité fut dissoute; et, comme le dit très-bien J.-J. Rousseau : « Le premier qui, ayant enclos un terrein, s'avisa » de dire : ceci est à moi, et trouva des gens assez » simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la » société (2). »

J'ai passé rapidement sur l'état de nature, parce que lui-même a promptement passé : je ne serai guère moins concis dans ce qui me reste à dire, parce que nous entrons dans la carrière des passions humaines, et que le mal menace d'arriver au but dès les premiers pas. Je viens de vous présenter le tableau du bonheur de nos premiers pères, qui nous semble idéal, à cause de son éloignement. Celui que je vais dérouler à vos yeux n'est que trop fidèle, puisque c'est celui des misères de l'humanité. Je m'arrêterai un seul instant sur la transition de l'état de nature à l'état social.

Dans l'enfance des sociétés, l'inégalité dut être d'abord peu menacée; cela est si vrai, que tous les gouvernemens ont commencé par la démocratie, qui consacre, au moins en apparence, l'égalité des droits.

---

(1) Le judicieux Bailly s'attache à prouver, dans ses *Lettres sur les sciences* (lettre III), que cet âge d'or n'a pas toujours été une chimère. Et, en effet, notre propre expérience ne nous apprend-elle pas tous les jours que l'enfance, cet état d'innocence et d'incurie, est pour l'homme l'âge d'or de la vie; et n'existe-t-il pas une analogie sensible entre l'enfance de l'homme, considéré isolément, et l'enfance des peuples? Nos regrets et nos désirs nous témoignent assez que l'âge d'or a dû exister; mais il a brillé comme un éclair dans la nuit des siècles, et les siècles ne le ramèneront plus.

(2) Dict. sur l'origine, etc.

La famille, qui est indubitablement le premier type de la société et du gouvernement, est elle-même d'essence démocratique. En effet, vainement les partisans du pouvoir absolu pensent-ils s'étayer de la puissance paternelle, pour en induire que l'autorité du père de famille est l'image de la monarchie; et que, par conséquent, la monarchie est de droit naturel, et, par extension, de droit divin. Locke, et d'autres philosophes, ont suffisamment réfuté ce système, qui n'est que spécieux.

Par la loi de la nature, le père est plus à ses enfans, que les enfans ne sont à lui; le père n'est le maître de ses enfans, que tant que ceux-ci sont hors d'état de se conduire par eux-mêmes; passé ce temps, père et enfans rentrent dans la loi commune, et redeviennent égaux et indépendans (1). Il reste bien à ces derniers une obligation de reconnoissance; mais encore est-il vrai que la reconnaissance est un mouvement du cœur, lequel ne souffre point de contrainte, et ne peut s'exiger.

La reconnaissance est bien moins un devoir strict qu'une volonté facultative. Le fils, parvenu à la virilité, doit encore du respect à l'auteur de ses jours, mais il est dégagé envers lui du devoir de l'obéissance;

---

(1) La plus ancienne de toutes les sociétés, et la seule naturelle, est celle de la famille; encore les enfans ne restent-ils liés au père, qu'aussi long-temps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel est dissout. Les enfans, exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père; le père, exempt des soins qu'il devait aux enfans, rentrent tous également dans l'indépendance. S'ils continuent de rester unis, ce n'est plus naturellement, c'est volontairement; et la famille elle-même ne se maintient que par convention....

(J.-J. Rousseau. *Contrat social.*)

et cela est si vrai, que nos législateurs eux-mêmes ont fixé un âge où le fils est dégagé de toute dépendance à l'égard du père. Il est donc faux de prétendre que la puissance paternelle est le type du gouvernement monarchique; il est plus juste de dire que cette puissance est une magistrature domestique limitée.

Mais cet heureux état, où l'on ne connaissait d'autre domination que celle de la paternité, dura peu. Bientôt les passions se développèrent en foule, et apportèrent d'étranges modifications à l'égalité native. La force s'établit en droit, et, dès-lors, il n'y eût plus aucun droit (1).

L'ambition naquit; dès-lors, le droit de la nature s'abîma dans le droit des gens; la concorde fit place à la guerre; vinrent les envahissemens, les conquêtes et les trônes... Les trônes, pour se soutenir, avaient besoin d'une base; les religions se formèrent, et il n'y en eut plus aucune, dès qu'il y en eut plusieurs. A la religion naturelle, au culte simple et universel d'un seul Dieu et d'une morale unique, succédèrent des dogmes et des morales contradictoires. En lui accordant une portion de sa suprême intelligence, l'éternel avait (si l'on ose s'exprimer ainsi), créé l'homme à son image; l'homme le lui rendit bien (2). La créature osa créer des dieux.

---

(1) *Voyez*, au Contrat social, le chap. 3 du Ier livre : c'est, sans contredit, l'un des plus curieux de l'ouvrage.

(2) Ceci fait allusion à une repartie connue de Fontenelle. Quelqu'un disant à cet ingénieux écrivain, que Dieu a formé l'homme à son image. « L'homme le lui a bien rendu, » répondit-il.

Alors deux pouvoirs se partagèrent le monde, le pouvoir des rois et celui des pontifes. Dans ces temps reculés, les autels furent les bases des trônes; il était réservé à des temps plus modernes, de voir les trônes devenir les bases des autels, et les autels s'ériger en trônes à leur tour.... Ainsi fut comprimé, dans les cœurs, le sentiment de l'égalité primitive; ainsi deux despotismes unis s'entendirent pour éteindre la liberté, en éteignant les lumières; car il est d'observation que, par un funeste privilége, les grands s'accordent mieux que les petits. Quelque peu d'expérience que la tyrannie eut alors, elle sentit merveilleusement que le meilleur moyen d'asservir les peuples, c'est de les abâtardir; elle concentra donc en elle-même le foyer de la science, et répandit au-dehors les préjugés, l'erreur et les superstitions. L'esprit humain, captivé dans son essor, demeura en stagnation, comme une onde pure, qui, faute d'écoulement, se change en des marais fétides, et les hommes ignorans devinrent esclaves.

Telles sont, si je ne me trompe, mes RR.·. Frères, les principales causes de l'inégalité des conditions. Il me paraît évident que l'ambition fut la première origine de cette inégalité, à laquelle le despotisme sacerdotal et monarchique vint mettre le complément. Voilà ce que nous apprend l'histoire, qui ment souvent, mais que la raison peut rectifier, et la nature, qui ne ment jamais.

Jetons un coup d'œil sur une nation qui est, selon toute probabilité, le plus ancien peuple connu, puisque son histoire remonte, par une chronologie

assurée même par les missionnaires, jusqu'à une éclipse observée 2155 ans avant notre ère. L'âme est consolée, en y trouvant, sinon l'égalité pure, du moins le premier exemple d'une monarchie tempérée. Il semble, en Europe, lorsqu'on parle des Chinois, que l'on provoque le ridicule, et qu'on apprête à rire. La Chine, cependant, est peut-être le pays le plus sage et le plus heureux de la terre. Ces Chinois tant dédaignés, nous sont trop peu connus; ils mériteraient de l'être davantage. Chez eux, il n'y a d'autre noblesse que celle des services actuels. *Nobilitas sola atque unica virtus* (1). Ils ont eu un Platon dans la personne de Confucius; et, parmi leurs nombreux souverains, ils n'ont compté que peu de despotes, parce que leurs lois sont telles que le monarque est intéressé à se bien conduire. A une certaine époque de l'année, ce prince, entouré de sa cour et de son peuple, se transporte dans un champ; et là, appuyé sur le soc d'une charrue, il trace lui-même un sillon. Cérémonie touchante, par laquelle ce monarque, qui se considère comme le père d'une nombreuse famille, lui montre quels sont les vrais trésors de l'état, et qui, sans doute, a pour but en même temps, de rappeler le souverain aux idées primitives de l'égalité.

L'antiquité nous offre malheureusement trop peu de ces exemples consolans. Chez la plupart des peuples anciens, nous ne voyons que cruautés, superstitions et terreurs.

---

(1) Juvénal.

Cependant il s'éleva du sein même de l'erreur, des mortels supérieurs à leur temps. Armés du courage de la vertu, ils osèrent secouer le manteau des préjugés, et rappeler leurs Frères à la nature. Des éclairs de vérité jaillirent dans la nuit orageuse des superstitions. La Grèce et Rome virent apparaître des philosophes dignes de la vénération des siècles; mais encore est-il à remarquer, que Rome et la Grèce ne durent ces bienfaits qu'à la république. Les mémorables dits de ces Sages, furent comme le testament de la liberté mourante; aussi voyons-nous que la plupart d'entr'eux payèrent de l'exil ou de la vie, la hardiesse de leur génie ; et le trépas sublime de Socrate, en a légué un grand exemple à la postérité(1) !

Quoi qu'il en soit, les généreux efforts des philosophes défenseurs de l'humanité, ne furent pas perdus; leur courage et leurs doctrines passèrent dans l'âme de leurs disciples, et la vérité fit de nouveaux progrès; elle devait s'attendre à de nouvelles persécutions. La philosophie, en butte aux vengeances du despotisme, se vit contrainte de se réfugier dans les souterrains; et l'auguste vérité, en attendant le moment de paraître au grand jour, fut réduite à s'envelopper des voiles du mystère. Ainsi, dans l'ancienne Rome, lorsque la république était menacée, on voilait la statue de la liberté !

---

(1) Socrate, accusé d'athéisme, parce qu'il croyait en un seul Dieu, Socrate périt victime des prêtres de son temps. Il est vrai que sa mort fut ensuite vengée par le peuple, qui lui érigea un temple qu'on appela *Socrateion*. Ainsi la mort de Phocion avait été précédemment vengée par une statue. La justice du peuple, pour être tardive, n'en est pas moins inévitable.

Ainsi se formèrent les sociétés secrètes et leurs mystérieux emblèmes. Les sociétés secrètes sont de la plus haute antiquité, si, comme on doit le penser, elles ont pris leur source dans les persécutions. L'homme a, dans son cœur, le sentiment inné du droit naturel, droit imprescriptible et inaliénable: l'injustice le révolte; dans son infortune, il a besoin d'exhaler sa douleur, de l'épancher dans le sein de l'amitié discrète. Une peine partagée, diminue de moitié; un ami malheureux sent mieux notre malheur.

Non ignara mali, miseris succurere disco.

Telle est donc, dans mon opinion, l'origine des associations secrètes; telle est aussi l'origine de la Maçonnerie et de ses mystères.

Telle n'est pas toutefois, il faut en convenir, l'opinion du savant Dupuis, relativement aux sociétés mystérieuses. « La vérité, dit-il dans son précieux » ouvrage sur l'origine de tous les cultes, la vérité ne » connaît point de mystères; ils n'appartiennent qu'à » l'erreur et à l'imposture (1). » Cela est généralement vrai, oui; mais la vérité persécutée connaît à regret les mystères, parce que malheureusement elle en a besoin. C'est au despotisme sacerdotal, que Dupuis attribue la première idée des sociétés mystérieuses, comme entrant dans son système de domination. Il cite à l'appui divers exemples; il va même jusqu'à citer les docteurs chrétiens, qui avaient encore, dans

---

(1) *Abr.* chap. 11.

le quatorzième siècle, leurs doctrines secrètes. Il ne fallait pas, suivant eux, livrer aux oreilles vulgaires les secrets de la théologie. Imitant la formule des Païens, *procul este profanis!* au moment de la célébration des mystères, le diacre s'écriait : *Eloignez-vous, profanes! que les cathécumènes, et ceux qui ne sont pas admis, sortent* (1). Toutefois Dupuis convient lui-même que certains mystères, tels que ceux d'Eleusis, avaient pour but d'améliorer notre espèce, de perfectionner les mœurs, et de contenir les hommes par des liens plus forts que ceux que forment les lois. « Aussi, ajoute-t-il, l'orateur romain » met au nombre des établissemens les plus utiles à » l'humanité, les mystères d'Eleusis, dont l'effet a » été de civiliser les sociétés, et de faire connaître les » véritables principes de morale qui initient l'homme » à un genre de vie digne de lui (2). » Que conclure de tout cela? Sans essayer une lutte inégale et téméraire contre l'auteur profond de l'Origine des cultes, il me semble facile et naturel de concilier son opinion avec celle que j'émets, en disant que deux genres de sociétés, bien distinctes quant à leur but, quoique semblables quant à leur titre, ont pu s'établir dans le même temps, pour contrebalancer leur effet réciproque; l'une pour dominer et persécuter; l'autre, dans la vue d'éviter les persécutions, et de rétablir l'égalité menacée.

Une histoire des sociétés secrètes, traitée par un

---

(1) 53 *ibid.*
(2) *Ibid. ibid.*

génie impartial et sans préjugés, serait peut-être le morceau le plus intéressant des fastes de l'humanité. Il serait facile, je crois, d'y prouver que le principe de ces associations est dans l'inégalité, et dans le désir si légitime et si naturel à l'homme de revenir à l'égalité originelle.

Franchissons d'un vol rapide l'immense intervalle qui sépare l'antiquité du présent. Rien n'est à l'épreuve du temps; tout s'use, le despotisme s'est usé. Il a vu enfin venir l'âge de la décrépitude; et ce grand corps est tombé de vétusté, comme le temple des faux dieux. « La raison, a dit le patriarche de Ferney, la » raison se fait entendre à la fin, quand les passions » sont lasses de crier (1). » Les nations régénérées, instruites par l'expérience de l'adversité, ont trouvé, dans le temple des lois, un refuge contre l'oppression, et le présent a fait avec le passé, un pacte garant de l'avenir. De déplorables agitations, d'infructueux essais, ont appris qu'il n'y a de force légitime que la force morale; et la force morale n'est autre que la loi. Rendons grâce à la sagesse conciliatrice, qui a reconnu en principe, l'égalité des droits et la liberté légale, sans lesquels, désormais, il n'y a plus de salut.

La liberté, semblable au phénix qui renaît de ses cendres, s'est montrée plus belle que jamais. Si ses chastes attraits conservent encore dans le monde profane, quelques traces de cette langueur, touchante empreinte de l'infortune, chez les F.·. Maç.·.

(1) *Polit. et législat.*

qui l'honorent, elle aime à se délasser de ses longues infortunes; et, souriant à l'égalité qui anime nos travaux, sa beauté brille d'un nouvel éclat.

Trinosophes! sachons retenir parmi nous ces deux sœurs chéries. Egalité! liberté! que ces mots sacrés soient notre cri de ralliement! Songeons qu'il n'y a plus de Francs-Maçons là où il n'y a plus ni liberté ni égalité. L'amitié est l'âme de nos travaux; et quelle amitié peut subsister sans ces deux mobiles! N'oublions pas le sens de nos mystérieux emblèmes. Le compas et le niveau ne sont-ils pas des symboles de l'égalité? L'O.·. qui nous illumine, n'est-il pas une ingénieuse allégorie de ce soleil qui brille également pour tous???

Et vous, que nous venons d'initier aux premiers élémens de l'art Maçonnique; vous qui, dans la discussion qui s'est élevée pendant votre initiation, avez développé un talent d'autant plus véritable qu'il est plus modeste; vous, à qui nous donnons avec joie le doux nom de Frère, vous entendrez ici des voix plus éloquentes que la mienne. Toutes professent, avec plus de talens, sans doute, mais non avec plus de franchise, les idées libérales qui, bien entendues, peuvent et doivent assurer la paix et le bonheur du monde. Le nom de Frère que nous vous décernons en ce jour, n'est pas un vain mot; qu'il rappelle sans cesse à votre cœur, que la fraternité qui nous unit, est un lien d'égalité, qui, bien loin d'entraver la liberté, ne fait que resserrer les nœuds qui nous attachent au bonheur des hommes.

Que si, mes Ill.·. Frères, dans le monde orageux

qui nous entoure, et dont le bruit vient mourir au pied de ce Temple de la concorde, on voit encore les passions haineuses porter le trouble ; le fanatisme et l'ambition, miner sourdement l'ordre établi ; si la vérité y souffre encore des persécutions, osons là dire dans cette enceinte ; osons proclamer que les mortels naissent et doivent vivre égaux. La mort nous prouve assez tous les jours, en étendant son niveau fatal sur nos têtes, que l'opulence et la misère ont une même fin.

Me sera-t-il permis, Trinosophes, de terminer ces considérations, par le récit d'une fable dont le sens moral est d'une application assez directe au sujet que je viens d'esquisser ?

« Ce que la fable nous raconte
» Est bien souvent la vérité. »

Dans tous les temps, la fable a joui de l'heureux privilége d'exprimer librement des pensées hardies ; et d'ailleurs, comme l'a dit l'inimitable *bon-homme* :

« Une morale nue apporte de l'ennui,
» Le conte fait passer la morale avec lui. »

LE FLEUVE ET LE RUISSEAU.

FABLE.

Vers la mer azurée
Un fleuve, roi de la contrée,
Portait ses eaux d'un air de conquérant ;
Comme un héros, il ravageait la terre.
Ce fleuve, dans sa marche altière,
Aperçut un ruisseau sous un ombrage errant,
Modeste filet d'eau, Naïade solitaire.

Avec mépris, de sa voix de torrent :
« Vois, lui dit-il, de mon urne grondante
S'échapper cette onde écumante ;
Entends le fracas de mes flots
Prolongé d'échos en échos,
Frêle ruisseau, tandis que dans la plaine
Tu traînes au hasard ta démarche incertaine,
Dont le bruit suffirait à peine
Pour agiter une aile du Zéphyr ;
Toi qui dans l'herbe va mourir,
Rentre plutôt dans mon domaine ;
Viens, timide Naïade, et reconnais ton roi. »
Lors, élevant la voix, grossissant son murmure,
La Nymphe répondit : « Je m'incline vers toi,
Grand fleuve, j'obéis ; du plus fort c'est la loi,
Si ce n'est pas celle de la nature ;
Mais souffre qu'à ta majesté
Un débile ruisseau dise la vérité ;
Il veut payer ton arrogance
Des accens de la liberté :
Sans les ruisseaux, dis-moi, que serait ta puissance ?
D'où vient la masse de tes eaux ?
N'est-ce pas des faibles ruisseaux ?
De ton pouvoir, que tu crois sans limites,
Fleuve, les bornes sont prescrites :
Tu te dis roi ; ton roi, le nôtre, est l'Océan ;
Va plonger dans son sein ton orgueilleux néant ;
C'est là que finit la fortune,
Là nous attend la fin commune,
Et, dans l'Océan, tous les flots
Sont égaux.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA R.·. L.·. DE LA VRAIE RÉUNION, O.·. DE PARIS, PAR LE F.·. B.... — 5810.

> .... Entre nos ennemis
> Les plus à craindre, ce sont les petits.
> *Le Lion et le Moucheron*. Fab.

Tout le monde se plaît à reconnaître le bon sens du bon La Fontaine. Les maximes qu'il a répandues avec un charme et un naturel si admirables dans ses écrits, sont d'une si grande sagesse, qu'on ne saurait trop les prendre pour règles de conduite. Il est des ennemis tellement méprisables, que l'on rougit de s'abaisser jusqu'à eux, en s'occupant de leur méfaits : c'est un tort. L'indulgence a aussi ses inconvéniens. Je dirai donc encore avec La Fontaine :

> Il faut faire aux méchans guerre nouvelle.
> La paix est fort bonne de soi,
> J'en conviens ; mais de quoi sert-elle,
> Avec des ennemis sans foi ?
> *Les Loups et les Brebis*. Fable.

J'entre en matière.

Vous avez, sans doute, TT.·. CC.·. FF.·., lu naguère, dans une feuille publique très-connue (1),

(1) Journal de l'empire, du 10 décembre 1810.

un fragment touchant la Franc-Maçonnerie, qui vous aura, comme moi, pénétrés d'indignation. Je vais vous retracer quelques-unes des absurdes assertions que renferme cet article, inséré sous la rubrique de Dresde, à la date du 28 novembre dernier.

« L'Orateur des Francs-Maçons de cette ville, de »la L.·. des *Trois Épées*, y est-il dit, vient de publier »un ouvrage très-remarquable; il y déclare que la »Franc-Maçon.·., dans son état actuel, n'est plus »qu'un vain jeu de symboles et de cérémonies in»dignes d'un siècle éclairé, et peu conformes au vé»ritable esprit des fondateurs de cette association. »Il engage, en conséquence, les Francs-Maçons à »se dissoudre, et à former une nouvelle société, dans »laquelle on ne conserverait de la F.·.-Maç.·. que l'es»prit de bienfaisance, de fraternité et d'union entre »tous les hommes vertueux. Pour donner l'exemple, »l'auteur commence lui-même par livrer à la con»naissance du public tout ce qu'il sait sur les pré»tendus secrets de la Franc-Maçonnerie...... »

Comment qualifier, je vous le demande, TT.·. CC.·. FF.·., la perfide et coupable conduite de ce prétendu Maçon? Aussi ignorant que cupide, car sa lâcheté ne peut avoir d'autre motif que de tirer profit de son indiscrétion, il ne se borne point à être parjure, en violant ses engagemens sacrés; il outrage l'institution jusque dans l'historique de son origine.

« Il publie, entr'autres documens, poursuit l'ar»ticle en question, une pièce relative à l'origine de »cette association. Elle est due, selon ce document, »aux anciennes associations d'architectes et de ma-

» çons dans l'empire Romain; associations qui furent
» portées dans les Gaules et la Grande-Bretagne, par
» les armées romaines. Dans le moyen âge, quelques
» restes de ces associations devinrent les moyens ou
» les modèles des unions que formèrent les Maçons
» de Londres et ceux de Strasbourg. »

Je n'ai pas le courage de continuer à transcrire ces ridicules inepties, où il ne se trouve pas un mot qui ne soit une erreur palpable.

Vous l'avez entendu, TT.·. CC.·. FF.·., la plus ancienne et la plus respectable des institutions, *n'est qu'un vain jeu de symboles et de cérémonies peu conformes au véritable esprit des fondateurs de cette association !*..... Il faut se hâter de la dissoudre, et d'en former une nouvelle!.... Et c'est un homme qui se dit Franc-Maçon, qui profère, qui écrit, qui publie de semblables blasphèmes!

L'origine de la Franc-Maçonnerie remonte à une antiquité si reculée, qu'on ne peut se flatter, il est vrai, d'en bien connaître les principes fondamentaux, et le but qu'elle avait alors; encore moins pouvons-nous nous regarder comme possédant l'ensemble des pratiques mystérieuses et symboliques qui lui ont, dans ces temps primitifs, donné une consistance qu'il est facile de concevoir par celle qu'elle conserve encore de nos jours.

Pleins de sagesse, de réserve, et bien éloignés de l'ignorante présomption de l'Orateur de la *Loge des trois Épées*, de Dresde, les vieux Maçons ne se permettent jamais d'énoncer une opinion décisive sur ces matières délicates. *Nous cherchons*, répondent-

ils tous avec cette modeste circonspection qui caractérise les lumières et la prudence, lorsqu'on leur fait des questions qu'ils ne se sentent pas en état de résoudre avec certitude.

Mais si nous n'avons pas l'inappréciable avantage d'être parfaitement éclairés sur des points aussi importans, qui de nous pourrait méconnaître l'objet solennel et éminemment moral qu'a parmi nous la Franc-Maçonnerie, dont les effets ne se bornent pas à ce qui peut se passer dans l'étroite enceinte d'une Loge, mais s'étendent aussi sur la vaste surface du monde civilisé ?

Née sous le beau ciel d'Orient, où la nature étale avec profusion toutes ses merveilles, et où l'imagination, éprouvant l'influence d'un si heureux climat, est disposée à embellir tout ce que crée l'esprit de l'homme, la célèbre institution des initiations dut porter l'empreinte de cette favorable origine, et se ressentir du penchant qu'ont les Orientaux à employer le langage allégorique et mystérieux.

Ce fut même un besoin ; car, évidemment, le motif de ces réunions a dû être de professer une doctrine au-dessus de la portée du vulgaire. La sagesse, dans tous les temps, est le partage d'un petit nombre ; il fut donc toujours nécessaire d'en voiler le culte, pour le soustraire aux fausses interprétations, aux persécutions même de la multitude ignorante.

En Egypte, le régime et les fonctions des Hyérophantes exigeaient une rigoureuse concentration, puisque, selon toute apparence, l'institution entre leurs mains embrassait la politique, les hautes scien-

ces, la religion, la morale. Ils ne communiquaient ces connaissances qu'après qu'on avait reçu l'initiation, qu'ils administraient de la manière la plus sévère et la plus imposante, dans les vastes souterrains du temple de Memphis ; elle était précédée et accompagnée de longues préparations, de tous les prestiges, de toutes les épreuves propres à frapper l'esprit des Néophytes par des impressions profondes. L'exercice des mystères acquérait d'autant plus d'importance, que les rois eux-mêmes apprenaient, dans cette enceinte, l'art de gouverner, et que les hommes destinés à remplir de hautes fonctions dans l'état, s'y instruisaient et s'y formaient, particulièrement ceux que l'on élevait pour le sacerdoce, dont l'influence était des plus grandes dans la forme d'administration, qui a valu à cet empire une si longue durée.

La sage précaution du secret et des symboles, était non moins nécessaire à Eleusis, où les mystères de l'initiation avaient été apportés par des philosophes grecs, qui allèrent les recueillir en Egypte. La politique, à Athènes, ne permettait pas que les mystères consacrés à Cérès eussent une application aussi étendue que ceux d'Isis ; leur objet paraît avoir été de se soustraire au joug du polythéisme, de suivre le culte d'une philosophie éclairée, de méditer les grandes idées du divin Socrate, sur l'existence d'un seul être qui a créé et qui dirige l'univers.

Je n'entreprendrai point de suivre la marche progressive de la doctrine de l'initiation ; je ne dirai point comment elle est parvenue jusqu'à nous, sous

d'autres dénominations; cet historique, qui serait peut-être nécessaire pour démontrer l'extravagance des prétendues traditions recueillies par l'Orateur de la Loge des trois Epées, me mènerait beaucoup trop loin. Je me bornerai à dire que dans toutes ses périodes, elle a offert un point central de lumières opposées aux superstitions, et un foyer de vertus morales.

Aujourd'hui le but de nos associations est, à la vérité, restreint dans des bornes plus étroites; mais son domaine n'en est pas moins encore du plus puissant intérêt; et il est des choses qui ne peuvent échapper qu'à l'irréflexion et à un défaut absolu d'attention. Qui de nous, par exemple, peut ne pas reconnaître dans les trois grades symboliques, une application à la vie de l'homme moral, et une image allégorique qui peint, par des signes sensibles, les phases les plus marquantes qu'il est destiné à parcourir? idée touchante et ingénieuse, qui rappelle perpétuellement au F.·. M.·. son entrée dans une nouvelle existence, les nouveaux devoirs qu'il s'est imposés, et l'attention scrupuleuse à être fidèle à ses engagemens.

Ajoutons que les voyages mystérieux, ainsi que les divers attributs maçonniques, ont tous leur signification; tout a un sens moral, une application que l'on peut dire parlante, depuis le signe et la marche de chaque grade, jusqu'à la contemplation sublime et majestueuse du temple de Salomon, considéré comme type de toutes les vertus.

Il serait inconvenant de retracer ici ces nombreuses explications, dignes de toute notre attention.

Rien donc de vague, d'indéterminé, d'insignifiant,

d'inutile en Maçonnerie ; quoi, au contraire, de plus satisfaisant, de plus consolant, que cette étude, pour l'homme accoutumé à réfléchir, et qui sent la dignité de son être !

En rapprochant, comme je viens de le faire, nos symboles et nos cérémonies, de ce que l'on connaît des pratiques des anciens, qui tenaient de plus près à l'époque de la fondation, n'y aperçoit-on pas une ressemblance aussi parfaite que le permet la distance des temps? le secret, les emblèmes, les applications morales, sont les mêmes, ou à peu près, de part et d'autre. Peut-être les modernes ont-ils le mérite d'y avoir ajouté, parmi plusieurs choses utiles, la bienfaisance et l'inappréciable tolérance.

Plaignons donc, plaignons l'homme assez aveugle pour ne voir, dans la Franc-Maç.·. actuelle, qu'un vain jeu de symboles et de cérémonies peu conformes au véritable esprit de ses fondateurs !

Quoi ! une institution qui nous prescrit, comme premier devoir, de diriger nos hommages pleins d'admiration et de reconnaissance vers le G.·. A.·. de l'Un.·. ; une institution dont l'une des maximes les plus recommandables est de consacrer l'existence de ce souffle divin, qui donne à l'homme une si grande supériorité sur tous les êtres ; une institution qui s'attache essentiellement à rendre l'homme meilleur, en lui apprenant à vaincre ses passions, en lui présentant les vertus sous des emblèmes qu'elle lui fait un devoir de pratiquer, en l'éclairant sur ce qu'il doit à ses semblables et à lui-même, en lui apprenant à respecter les autorités politiques et les lois

civiles et religieuses ; une semblable institution pourrait être regardée comme un vain jeu de symboles et de cérémonies !

Combien de fois également des malveillans n'ont-ils pas dit que les Francs-Maçons ne se réunissaient que pour se livrer à des orgies clandestines. Vains efforts de la calomnie ! Les ignares auteurs de pareilles clameurs ne savent pas que cette sage et à jamais ineffable institution ne borne pas ses bienfaits à rendre l'homme bon, elle a voulu aussi le rendre heureux. Les liens, déjà très-forts, qu'elle impose, elle les resserre encore avec des guirlandes de fleurs. Le cœur ne s'ouvre jamais si bien qu'au milieu de la gaieté d'un repas où préside la décence. C'est là que ses qualités affectueuses se développent : on devient naturellement l'ami de l'homme avec lequel on s'est livré à table à un doux et mutuel épanchement, et l'âme goûte une jouissance pure, en alliant ainsi les plaisirs de l'esprit à ce qui fait le charme le plus grand de la société civile.

Je passe à la seconde assertion de notre détracteur.

Il faut dissoudre la Franc-Maçonnerie, et former une nouvelle association, dans laquelle on conserverait l'esprit de bienfaisance et de fraternité.....

Certes, pour répandre des bienfaits, on n'a pas besoin d'employer les formules de la Franc-Maçonnerie ; toute réunion profane peut assister les malheureux ; et combien de ces sociétés se sont formées à l'instar de la Maçonnerie ! mais que sont-elles devenues ? La Franc-Maçonnerie a surnagé sur l'océan des siècles accumulés ; à peine le nom de quelques-

unes de ces sociétés éphémères (1) est-il connu ; encore est-ce parce qu'il a été recueilli dans les annales de la Franc-Maçonnerie. Et c'est tout simple : un devoir religieux agit-il impérieusement sur l'âme des membres de semblables réunions ? Sont-ils mus sans cesse par le sentiment d'un devoir à remplir ? Des sermens sacrés les obligent-ils de voler à chaque instant de leur vie au secours de leurs semblables ? Peut-on citer d'eux de ces traits de dévouement, de générosité, de grandeur d'âme, qui remplissent par milliers les fastes de notre Ordre ?

Mais soyons francs, et en tout dignes du nom que nous portons ; avouons que la Franc-Maçonn.·. n'est pas partout ce qu'elle devrait être. Souvent on ne rencontre pas dans les Loges toute la dignité qu'on désirerait y trouver. Malheureusement il s'y est glissé des abus ; gardons-nous toutefois d'en accuser notre sublime code de morale pratique. Quelle institution humaine n'offre des abus ? Sans doute, trop de facilité à admettre des Profanes sans examen ; la négligence à répandre l'instruction parmi les Adeptes, et même parmi les Frères ; le défaut d'attention dans le choix des Officiers et des Dignitaires, et de surveillance pour écarter les cabales, ont pu contribuer à faire perdre de vue les grands principes dans certains ateliers.

Tous n'ont pas l'avantage d'être sous le maillet d'un Vén.·. tel que celui qui dirige les travaux de la

---

(1) Je n'entends parler ici en aucune manière des établissemens de bienfaisance formés par les gouvernemens.

L.·. de la Vraie Réunion (1), qui possède à la fois des connaissances étendues, l'amour de la Maçonnerie, et joint à une longue expérience, le caractère de douceur, l'esprit de conciliation, mobiles de la bienveillance mutuelle qui fait le charme de nos réunions.

Mais si l'arbre majestueux de l'initiation éprouve un léger dommage dans quelques-unes de ses branches, le tronc de ce chêne, dont les racines pénètrent à travers les âges, et dont les rameaux ombragent l'univers, est resté sain et robuste. Rallions-nous donc autour de lui, formons la chaîne d'une union indissoluble, pour le garantir de toute atteinte de la part de dangereux novateurs.

Nous ne cessons de nous récrier contre l'ignorance de ces barbares, qui habitent aujourd'hui le sol que les Grecs couvrirent de monumens des arts, et qui les mutilent impitoyablement; brisent et dispersent ces colonnes dont les tronçons épars font encore aujourd'hui notre admiration. Gardons-nous de ressembler à ces modernes Vandales; gardons-nous de porter une main sacrilége sur les magnifiques débris de l'antique Maçonnerie, que nous avons le bonheur de posséder! Loin de rien changer aux formules, aux symboles et aux cérémonies usités dans nos temples, considérons-les comme les colonnes de l'édifice, comme étant ses soutiens et ses principes

---

(1) Le T.·. R.·. F.·. Godefroy de Bouillon de Beaumont, descendant du fameux Godefroy de Bouillon, l'un de ceux qui ont recueilli, avec le plus de zèle, les débris de l'ancienne Maçonnerie dans la Palestine, lors des croisades, et qui passe pour le fondateur du plus sublime des H.·. G.·. dans la Maçonnerie moderne.

conservateurs. Maintenons-les donc, mais donnons-leur l'auguste solennité qui en fait l'éclat ; que les vrais Maçons se réunissent d'opinion et de sentiment pour n'admettre dans leur sein que des hommes qui en soient dignes par leur éducation et leur moralité, pour neutraliser les désastreux effets de l'intrigue ; qu'ils portent toute leur attention à ne faire que de bons choix lors des élections ; que l'on cultive par-dessus tout, dans les temples, l'instruction, véhicule du zèle et du respect, âme et lien de notre association, nourriture chérie des bons esprits.

DE

L'INFLUENCE DES MYSTÈRES

SUR LA CIVILISATION DES PEUPLES,

PAR LE F.·. OR.·. DE LA R.·. L.·. DE LA TRINITÉ, O.·. DE PARIS. — 5820.

Mes Frères !

Revêtu, par vos suffrages, des honorables fonctions de conservateur de vos lois et de celles de l'Ordre sublime auquel nous sommes voués, je dois, pour remplir les devoirs attachés à ma charge, vous entretenir en ce jour célèbre dans toute la Maçon.·. (1), de la grandeur et de la sublimité de notre institution.

Orateur indigne, il faut donc que j'élève ma faible voix, après les voix éloquentes qui, chaque jour, retentissent dans ce Temple ! Que vous dirai-je, mes Frères, et quelles connaissances nouvelles puis-je vous apporter, à vous qui êtes si versés dans la science que je cherche à pénétrer ! Comment attirer l'attention de tels auditeurs, et justifier leur choix ! L'incerti-

---

(1) La Saint-Jean d'été.

tude où je suis de remplir votre attente, la juste défiance de mes moyens, m'inquiète et me trouble... Je réclame donc votre indulgence en faveur de mon dévouement; veuillez accueillir des pensées dépouillées d'ornemens, et me tenir compte de la sincérité avec laquelle je recherche la vérité.

Un grand nombre d'Orateurs, tous plus éloquens, et, à coup sûr, plus savans que moi, ont présenté leurs recherches sur l'origine de la Maçonnerie. Cette question sera toujours un objet de controverse, sans pouvoir arriver à la démonstration de la vérité. Aussi n'entreprendrai-je pas de me jeter à ce sujet dans le vaste champ d'une discussion où je ne pourrais rien affirmer, où tout est dans le domaine des conjectures, et où tout roulerait sur des systèmes plus ou moins ingénieux. Je parle à des Maçons trop instruits, pour oser mettre en avant des hypothèses nouvelles, que l'on pourrait détruire par d'autres hypothèses.

Mais ce qui me paraît incontestable, c'est l'influence des mystères anciens et modernes sur les mœurs et sur la civilisation des peuples qui ont été assez heureux pour les connaître. Noble et sublime institution, nommée à juste titre *art royal*, à cause de son excellence!

Sans vouloir entrer dans la comparaison des mystères anciens avec ceux de la Maçonnerie, on peut dire que ceux-ci ont de commun avec les premiers, d'avoir porté les lumières de la vraie philosophie dans toutes les classes de la société; d'avoir préparé les esprits à la conception des grandes et belles idées

qui se sont répandues sur la dignité de l'homme, sur ses droits et sur ses devoirs, et dont les écrits des philosophes du siècle dernier ont donné le développement.

C'est en vain que les préjugés, monstrueux enfans de la stupide ignorance, ont essayé de renverser la Maçonnerie; *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contr'elle.* Marchant toujours d'un pas égal et ferme, cette belle institution a su résister à toutes les attaques, et aux persécutions mêmes; elle a survécu au bouleversement des empires; rien n'a pu retarder ses progrès. Il est de son essence de durer tant qu'il y aura des sociétés d'hommes, et c'est lui prédire une durée égale à celle du monde; elle subsistera toujours, parce qu'elle tend à conserver les lumières, à réchauffer et entretenir les sentimens de bienveillance qui réunissent et rapprochent les hommes; qu'elle excite à l'étude des arts, à celle de la saine philosophie, et à la pratique de toutes les vertus sociales.

Tout est compris dans les divers préceptes de la Maçonn.·. Le culte que la reconnaissance de l'homme doit au Grand Architecte de l'Un.·., ses devoirs envers ses Frères, sont enseignés dans nos temples. Dans la Maçonnerie et dans ses règles, se trouve le code universel des lois; ce code convient à tous les hommes et à toutes les nations, parce qu'il est simple, qu'il est vrai, qu'il repose sur l'amour de l'ordre et sur l'amour de ses semblables, et qu'enfin il a été dicté par Dieu lui-même. Les lois sociales ne sont parfaites, ou ne touchent à la perfection, qu'autant

qu'elles s'établissent sur les principes professés dans cette institution vraiment divine, ouvrage de la sagesse des temps, fruit de l'expérience des siècles antérieurs.

Qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est sublime ce monument de l'antiquité, et qui renferme en si peu de mots la science divine et la science humaine! car, vous le savez, mes FF.·., toute cette science est renfermée dans ce seul précepte : *Aimez-vous les uns les autres; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait; faites aux autres le bien que vous désireriez pour vous-même.* Voilà tout ce que nous lisons dans le grand livre de la nature; c'est là notre loi.

J'ai dit que dans la Maçonn.·. était toute la science divine. En effet, quelle religion enseigne un dogme plus simple et plus propre à donner une véritable idée du grand Créateur de l'Un.·.? Nous disons que le G.·. A.·. existe par lui-même, qu'il est la toute-puissance; nous n'ajoutons rien de plus; nous respectons les secrets que l'Être-suprême a voulu nous cacher; nous ne cherchons pas, par de vaines subtilités, à embrouiller les idées sur la manière dont ce grand Être exerce son pouvoir; nous reconnaissons notre dépendance de ses volontés; nous éprouvons sa bonté infinie, nous en sentons les bienfaits, et nous l'adorons en esprit et en vérité; nous cherchons à nous le rendre favorable par nos vertus, par notre bonne conduite; nous lui rendons un culte simple, l'hommage de notre reconnaissance, le seul digne de lui, le seul qu'il exige de l'homme, puisque c'est le seul qu'il lui ait inspiré.

Eh! la science humaine n'est-elle pas renfermée dans le précepte que je viens de vous rappeler, et que l'Évangile même n'a fait que consacrer de nouveau, tant il est vrai qu'il est la base unique de toute morale? *Omnia igitur quæcumque volueritis ut faciant vobis homines, talia et vos facite illis. Hæc enim est lex et prophetæ* (1). Ce précepte, qui renferme tous les autres, est aussi le seul donné dans les ateliers maçonniques.

Tous les hommes sont égaux aux yeux du Grand Architecte ; je dirai plus, toutes les créatures en général lui sont également chères; il a pris de toute éternité les mêmes soins pour leur conservation. De même, parmi les Maçons, il n'y a ni premier ni dernier.

De quel droit, en effet, un homme oserait-il dire à son semblable : *je suis au-dessus de toi !* Non, mes Frères, tout est égal; la seule supériorité qui puisse exister, est celle du génie sur la stupidité, de la science sur l'ignorance; mais cette supériorité, dans quelques facultés qui ne dépendent pas de nous, ne peut, aux yeux du Tout-puissant, être un titre de puissance sur les autres ; bien moins encore ce que le hasard de la naissance procure, comme les richesses. Toutes les faveurs que nous départit le Grand Architecte de l'Un.·., et par lesquelles nous sommes élevés au-dessus du vulgaire, sont autant de bienfaits qui nous obligent à la bienveillance envers ceux qui se trouvent plus mal partagés, et c'est là que

(1) Math. 7. ỷ. 12.

doit exister la véritable différence entre le riche et le pauvre, entre l'homme savant et l'ignorant, entre l'homme puissant et celui qui est dans la dépendance, différence qui consiste dans la puissance de faire le bien.

Voilà les seules bases solides sur lesquelles puissent reposer les lois humaines ; hors de là, tout est erreur, mensonge et tyrannie ; tout ce qui s'en écarte sera détruit par le vice même de sa nature.

Nous devons reconnaître qu'à mesure que nous avançons dans la civilisation, les lois des sociétés se reforment sur ces principes immuables, éternels, parce qu'ils sont la perfection même ; et l'on pourrait presqu'entrevoir l'époque où toutes les lois humaines viendraient à se résoudre par l'unique précepte qui fait la base de toute morale et le fondement de notre institution, si les passions humaines, si les grandes catastrophes qui changent la face de la terre et renversent les empires, n'y apportaient de trop grands obstacles. Ce serait alors que l'on verrait le triomphe complet de notre Ordre sublime! Peut-être ce bonheur est-il réservé à nos neveux ; puissent-ils jouir en paix du fruit de nos travaux, et voir s'accomplir cette heureuse destinée, et que ce bonheur soit le résultat de l'ascendant continuel de la Maçonnerie sur l'état social!

C'est avec juste raison que l'on attribue le perfectionnement de l'état de la société, à la culture des arts libéraux ; mais à quoi doit-on rapporter ce goût de l'étude, ce penchant à la recherche de ce qui est beau, de ce qui est vrai, si ce n'est à l'esprit philo-

sophique dont le germe se trouve dans la Maçon.·.? Oui, mes Frères, tel est le pouvoir de cette institution, qu'à elle seule appartient tout ce qui a été fait de grand en faveur de l'humanité. Rien ne lui fut étranger : les sciences, les arts, la législature, l'agriculture, sont nés dans le sein des mystères auxquels la vérité ne peut refuser ce juste tribut de reconnaissance. C'est aussi dans les ateliers maçonniques que se sont formés ces philosophes qui ont éclairé l'univers, ces orateurs qui ont apporté dans la discussion des affaires publiques la clarté, la méthode que nous admirons justement, et auxquelles nulle erreur ne peut résister. C'est encore parmi les Maçons, que l'on rencontre ces hommes profonds, dont le travail silencieux, dont les productions fermes et vigoureuses portent la lumière dans les sciences les plus élevées et les plus abstraites, et qui, par une analyse claire, les mettent à la portée des esprits les moins propres à pénétrer dans leur obscurité.

Non, mes FF.·., je n'ai rien avancé que de vrai, en disant que toute perfection dans l'ordre social était due à l'institution de la Maçonnerie.

Telle est donc la puissance que nous sommes appelés à exercer et à transmettre à nos successeurs! puissance de persuasion et d'exemples. Mais par quel moyen nous est-elle parvenue? par quel moyen la perpétuerons-nous ?

La réponse est simple, mes FF.·.; ce moyen est unique, et il est facile ; c'est par un respect religieux pour cette arche sainte, à laquelle nul ne doit tou-

cher sans craindre le sort d'Oza (1) ; c'est par un zèle ardent pour le maintien de nos lois dans toute leur simplicité primitive ; c'est par l'exemple que nous devons donner constamment des vertus que ces lois nous recommandent, exemple que nous avons reçu de nos prédécesseurs, et qui fait la seule et véritable force de toute doctrine, comme de toute institution fondée sur la morale.

---

(1) *Quàmque venissent in arcam paratam, misit asa manum ad arcam Dei, tenuitque eam, declinabant enim boves. Et incanduit furor Domini in asam, percussitque eum ibi Deus, propter temeritatem istam præcipitem, et mortuus est ibi coràm arca Dei* (II. Reg. VI. ℣ 6 et 7.)

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA R.·. L.·. DES COMMANDEURS DU MONT-THABOR, PAR LE F.·. B....

D'OU VENONS-NOUS?—OU SOMMES-NOUS?—OU ALLONS-NOUS?

Tels sont les principaux points que je me propose de traiter dans cet exposé. Je passe d'abord au premier.

D'où venons-nous ?

Si l'homme ressent un vif penchant pour le merveilleux, celui qu'il éprouve pour tout ce qui est mystérieux, n'est pas moins puissant, en supposant que ces deux sentimens ne partent pas de la même source, et ne soient pas au fonds le même. Il semble en même temps qu'ils tiennent à ce besoin, dont il est sans cesse tourmenté, de percer le voile qui l'entoure, pour pénétrer jusqu'au sanctuaire de la vérité, et porter ses connaissances au-delà des limites qui sont assignées à son intelligence par la nature. Ce besoin indéterminé le dispose à se soustraire au monde, afin de se livrer avec plus d'indépendance à l'exercice de ses facultés morales, à l'émission de sentimens qui remplissent son cœur, à la pratique de doctrines qui satisfont son esprit et son imagination. De là les assemblées secrètes.

Il en a existé dès les temps historiques les plus anciennement connus. Nous en apercevons les premières traces dans l'antique Égypte. Elles avaient lieu dans les souterrains du temple d'Isis. Les mystères de cette déesse en furent la cause première, ou la suite et l'effet.

Les Grecs, ainsi que d'autres peuples, vinrent puiser à cette source féconde les hautes connaissances de la philosophie, et en composèrent le culte consacré dans les fêtes qui se célébraient à Eleusis, en l'honneur de Cérès.

Les Juifs s'emparèrent aussi d'une grande partie de ces pratiques. Tout porte même à faire croire que c'est par l'intermédiaire de quelques-unes de leurs sectes, qu'elles sont arrivées à nos temps modernes. Parmi les diverses preuves qu'on en pourrait fournir, on doit remarquer que tous les mots sacramentaux que la tradition nous a transmis, sont hébraïques.

Après la chute de l'ancienne initiation, sévère, il est vrai, chez les Égyptiens, mais embellie en Grèce par les prestiges les plus séduisans de l'imagination, on vit, au milieu des siècles mêmes de la barbarie, naître aussi dans le nord, des assemblées secrètes; mais au lieu de ressembler à celles des anciens peuples de l'Orient, elles furent empreintes d'un caractère qui se ressentait du climat et de l'état imparfait de la société, à ces époques affligeantes pour l'espèce humaine.

La plus remarquable des institutions d'alors, est l'organisation toute mystérieuse des Druides, dont l'ambition tenait le sceptre ensanglanté d'une théo-

rie despotique, sur la tête de nos aïeux les Gaulois.

Le fameux tribunal secret, dont l'existence commença à se faire remarquer en Allemagne dans le treizième siècle, avait quelque ressemblance avec l'institution dont je viens de parler, sans que le but en fût le même.

De doctes personnages ont prétendu qu'un gouvernement célèbre par l'ancienneté de sa fondation, laquelle est tellement reculée, qu'on ne saurait trop lui assigner d'époque correspondante dans notre chronologie : je veux parler de la Chine; on assure, dis-je, que cet immense empire est organisé sur un système qui tient aussi, dans ses principes fondamentaux, de la nature des sociétés politico-mystérieuses.

Enfin, en se rapprochant de nous, on serait tenté de mettre au rang de ces sortes de réunions, l'existence d'une société fameuse, notamment par le savoir et les grands talens de ses membres : ce qui semble autoriser cette assertion, c est qu'il paraît certain que par ses constitutions, que l'on avait grand soin de tenir cachées, son organisation intérieure était divisée en diverses parties, dont les membres n'acquéraient la connaissance que successivement, et à mesure qu'ils se montraient de plus en plus dignes de la confiance des chefs, seuls dépositaires du grand secret de l'Ordre, secret que l'on prétend avoir eu pour but de diriger les gouvernemens, en s'emparant de l'esprit et de la confiance des souverains et des hommes d'état. On sent assez que je veux parler des Jésuites.

Je me garde bien de faire dériver, à l'imitation de quelques écrivains, tels que Thomas Payne, notre institution maçonn.·. de celles que le nord vit éclore, dont je n'ai parlé que par occasion, et qui paraissent avoir laissé quelques racines avec lesquelles nous n'avons heureusement aucune ressemblance (1). Leur influence s'étendait sur les affaires publiques; tout au contraire, nos préceptes nous en tiennent éloignés le plus possible.

Je n'ai rien dit jusqu'à présent des assemblées qui se tenaient au milieu des Ordres de chevalerie revenus de la Palestine, à la suite des croisades. Tout nous annonce que ce sont ces corporations qui nous ont apporté les élémens de l'institution que nous pratiquons aujourd'hui sous le nom de F.·.-Maç.·.

Je n'entreprendrai point de tracer ici l'historique de cette transmission; des Orateurs beaucoup plus exercés ont dû l'exposer dans cette enceinte.

Ainsi, selon l'opinion des Maçons les plus instruits, *nous venons* de la bonne et sage antiquité, après avoir passé par les intermédiaires que j'ai indiqués.

Où sommes-nous?

Il est hors de doute que, selon les temps, les lieux, les circonstances politiques et l'esprit qui a dirigé les diverses nations, la Franc-Maç.·. a reçu des couleurs différentes, d'après l'application spéciale que des vues particulières ont eu intérêt de lui donner. On a pu chercher, il est permis de le supposer, à en

(1) Les Illuminés.

faire quelquefois un voile, pour couvrir des intentions que l'on ne voulait pas avouer publiquement; elle a pu servir de moyen de ralliement et de reconnaissance dans des Ordres d'un grand éclat, sur-tout par leurs immenses richesses, et que l'on a prétendu avoir eu le dessein d'imposer aux rois, en leur faisant redouter leur puissance. Plusieurs écrivains ont cru pouvoir avancer qu'elle avait été employée à conserver le souvenir d'un crime politique commis au commencement du quatorzième siècle, sur un grand nombre d'individus marquans (1).

Dans d'autres temps, et dans un pays voisin du nôtre, on supposa aussi que la Maçonnerie était la commémoration d'une catastrophe non moins désastreuse et non moins terrible, arrivée en 1649 (2).

Peut-être est-il encore d'autres applications qui ne sont point à ma connaissance, telles que la science hermétique, le martinisme, etc. Je dirai seulement que ces applications sont diamétralement opposées à l'esprit de notre institution.

Cet esprit est tout pacifique, tout fraternel, éminemment moral.

Aujourd'hui, que le progrès des lumières a développé les précieux germes d'une philosophie sage et bienfaisante, notre Ordre, dégagé de la rouille des temps passés, et des préjugés dont il ne pouvait alors

---

(1) L'exécution de Jacques Molay, G.·. M^e.·. de l'Ordre des Templiers, et d'un certain nombre de ses Chevaliers, qui eut lieu le 11 mai 1313, sur la place Dauphine.

(2) Le 9 février 1649, Charles Ier, roi d'Angleterre, est décapité.

être entièrement à couvert, est ce qu'il doit véritablement être, une institution philantropique, qui a pour principal objet de rendre l'homme heureux, en le mettant à même de vaincre ses passions, et d'exercer la bienfaisance envers les infortunés; de se livrer sans réserve à l'amitié envers ses FF.·., à la bienveillance et à la tolérance envers tous les hommes.

Autrefois on faisait prêter aux Initiés le serment sur l'Evangile : c'était au moins une inconséquence bien singulière, puisque la Maçonnerie, qui est essentiellement tolérante, permet tous les cultes, et qu'elle ne fait particulièrement profession d'aucun, comme elle ne met aucune différence entre les Maç.·. de toutes les nations. Le serment de nos jours est bien plus en harmonie avec cette base fondamentale de l'édifice : « Je jure sur ce glaive, symbole de l'honneur. » Est-il rien de plus indépendant, qui se lie mieux à tous les temps, à tous les peuples, de plus dégagé de l'influence de toute espèce de religion?

La Franc-Maç.·. a donc été ramenée à la pureté de ses élémens : *voilà où nous-sommes.*

Où allons-nous ?

A la perfection! Cette assertion pourrait paraître une hyperbole à des esprits vulgaires; mais les oreilles de Maçons éclairés tels que ceux qui composent cette respectable assemblée, n'en seront point choquées, et je suis sûr d'être entendu. Je répète donc avec assurance : *Nous allons à la perfection !*

Si je suis parvenu, comme j'en ai eu l'intention,

à faire apercevoir que le moment où nous sommes est le plus beau de la Maçonnerie, celui où elle peut être véritablement elle-même, et marcher vers son but réel, sans entraves et sans déviation, sans être entraînée par des applications que l'on pourrait appeler parasites, ma troisième proposition est facile à éclaircir.

L'exercice de la Franc-Maçonnerie peut se diviser en deux parties bien distinctes : la partie symbolique, et la partie administrative.

Toute société, toute réunion a besoin de règles d'organisation, qui établissent une hiérarchie, une subordination, et d'après lesquelles chaque membre doit diriger sa conduite dans les devoirs et les fonctions qu'il a à remplir. C'est l'objet des règlemens généraux de l'Ordre, et de ceux de chaque atelier en particulier.

Telle est la partie que l'on peut appeler *matérielle.* Trop souvent, hélas! c'est la seule dont on s'occupe en Loge, trop souvent les détails d'administration usent le temps qui devrait être consacré à des travaux beaucoup plus relevés, et infiniment plus importans.

Si l'autre partie ne semble composée que de pratiques qui ne sont que des répétitions perpétuelles des mêmes choses, dépourvues d'objet, selon le langage de certains Maçons comme il y en a trop, ce n'est qu'en apparence, et pour des yeux qui n'ont point été suffisamment frappés de la lumière, ou pour lesquels le moment de se dessiller n'est pas encore arrivé.

Cette partie embrasse les cérémonies emblléma-

tiques qui composent les travaux maçonn.·. ; sage et heureuse combinaison, qui ne pouvait naître que dans des temps et dans des contrées où tout ce qui brille au ciel ou décore la nature, entre l'homme et ses semblables, était présenté sous le voile des allégories les plus ingénieuses. Nous jouissons du bonheur de posséder les types de ces allégories ; notre art est de les entendre; notre plus digne, notre plus précieux emploi, d'y faire participer les autres hommes, en les éclairant, en les rendant dignes de s'associer à nos augustes travaux.

Oui, mes FF.·., et vous le savez mieux que moi, ces pratiques, ces formules qui peuvent être, pour quelques-uns, si peu significatives au premier aspect, sont l'enveloppe sous laquelle se trouvent renfermées les règles et les maximes de la morale la plus sublime, la plus pure, celle qui convient et qui est applicable à tous les temps, à tous les pays, à tous les peuples. Elles auraient pu s'altérer, se dénaturer, ces maximes, par l'influence du temps, si elles fussent devenues une simple tradition orale, répandue sans précaution au milieu du vulgaire; mais incrustées, si l'on peut se servir de cette expression, comme elles le sont dans des pratiques ostensibles et en apparence matérielles, elles sont indestructibles, inaltérables; elles deviennent un code solide, dont il est impossible de déchirer un seul feuillet. C'est par ce merveilleux moyen qu'elles ont traversé les siècles, qu'elles sont venues intactes jusqu'à nous, et qu'elles arriveront aux générations les plus reculées.

Héliopolis, Thèbes, Memphis! vous n'existez plus

que comme un long souvenir dans la mémoire des hommes. Des savans bravent la fatigue des longs voyages, emploient tout leur zèle à chercher l'emplacement où vous avez exercé orgueilleusement votre superbe domination. A peine trouvent-ils, au milieu des sables et des broussailles, quelques-uns de vos vestiges, tristes témoignages de la fragilité du pouvoir, quand il ne repose que sur l'ambition et le jeu des passions! et une institution sans faste a surnagé sur l'océan des âges, sans subir d'altération sensible dans son essence! Son appareil n'est pas éblouissant, il consiste dans une simple réunion d'emblèmes, de signes peu nombreux; mais ces signes, ces emblèmes bien compris, rappellent l'homme à sa dignité, lui retracent ses devoirs, développent ses sentimens les plus généreux, les plus nobles!

Qu'il me soit permis de dire aux jeunes Maç.·. qu'il n'est rien dans nos usages et nos cérémonies qui ne fasse partie de ces emblèmes et de ces symb.·. Depuis le premier signe qu'on leur apprend pour entrer en L.·., depuis les pas qui forment la marche du premier grade, jusqu'à la pierre cubique, qui est l'emblème de l'infini, chaque instrument dont nous nous servons, chaque figure qui nous est présentée, chaque signe qui nous est indiqué, renferme une pensée morale, prescrit un devoir, et devient par-là un type fécond, revêtu d'un caractère indélébile. Je m'abstiendrai d'en dire davantage sur cet intéressant sujet. Les communications en sont réservées aux Maîtres dans l'Ordre; il ne m'appartient pas d'empiéter sur leurs hautes fonctions.

Je crois cependant pouvoir encore ajouter que leur méthode pour donner ces importantes connaissances, ne doit point consister dans des explications orales, qui ne feraient que glisser sur les superficies; mais qu'elle doit être propre à diriger avec habileté, avec mesure, en un mot, avec une sage réserve, l'esprit des FF.·. qui parcourent les divers grades symboliques, dans le dessein de leur faire découvrir eux-mêmes les significations, de telle sorte qu'elles puissent produire une plus forte impression sur leur intelligence, se graver plus profondément, et prendre racine dans leur âme.

Les vieux Maçons répètent continuellement : *nous cherchons sans cesse*. En effet, il y a toujours à trouver et à découvrir, même pour ceux qui en savent le plus, dans ce champ si étroit en apparence, et si vaste en réalité.

Tous nos regards, tous nos soins, toute notre application doivent donc tourner vers ce point si essentiel, qui renferme les dogmes, et où se trouve consacrée la doctrine, âme de notre institution.

Je le répète, dans un trop grand nombre de LL.·. on ne s'attache qu'à la partie matérielle; il est temps, enfin, d'exciter, d'échauffer le zèle des Maçons, et de leur faire sentir la nécessité de creuser la pierre à laquelle on ne travaille jamais en vain, quand on le fait avec constance, et avec le désir bien prononcé d'y trouver des moyens d'instruction, de perfectionnement et de bonheur.

Voilà, mes TT.·. CC.·. FF.·., où nous pouvons *aller*, et où *nous allons* en réalité.

FRAGMENT HISTORIQUE

SUR LES MYSTÈRES.

Une femme belle et vertueuse, est, mon cher Agatocle, le présent le plus précieux que la nature ait fait à l'homme fier, et souvent farouche; il avait besoin d'avoir une compagne qui sût quelquefois commander, sans affecter l'empire, et donner des fers en n'offrant que des roses.

A l'aspect de la beauté, la férocité se tait, se calme et s'évanouit. Douce et insinuante, la femme est l'âme de la société; elle embellit tout ce qui l'environne, rapproche les esprits, invite à la confiance, et fait naître l'amitié : la femme apprend à l'homme à aimer, et c'est un bienfait qu'il ne peut assez reconnaître. Elle apprend aussi quelquefois à ce maître orgueilleux, ses devoirs. Sensible, et sur-tout à la gloire, elle élève l'âme de l'homme qui veut lui plaire; et, comme elle est la récompense des actions brillantes, elle invite à les tenter. Le lâche et le coupable baissent les yeux devant la femme vertueuse.

Les Initiés, si connus dans Athènes par l'ardeur avec laquelle ils travaillent continuellement pour le bien général de l'humanité, les Initiés ne négligent point ce qui peut adoucir les mœurs ; ils rassemblent

souvent, dans un temple voisin du leur, les femmes qui leur sont les plus chères; ils y trouvent un double avantage, celui d'encourager les hommes à la vertu, et celui de donner à un sexe faible, mais bien intéressant, les secours dont il a besoin pour éviter les dangers qui l'environnent.

Les artistes les plus fameux ont décoré le Temple des femmes. On voit, par le fini de chaque ouvrage, que son auteur était animé du désir de plaire, plus puissant encore que l'amour de la gloire.

De superbes palmiers forment l'enceinte du Temple, et le couvrent de leur ombrage, unis entr'eux par des guirlandes de fleurs, où la rose se joint toujours aux lauriers.

D'un côté sont les statues des défenseurs de la patrie, les Miltiades, les Cimon, couronnés par la main de la beauté. D'un autre côté, les grâces entourent les Homère, les Platon, les Démosthènes, et rassemblent, en souriant, les écrits de ces grands-hommes, pour les porter dans le Temple de l'immortalité. La vue se repose sur-tout avec plaisir sur des peintures qui semblent respirer. Un tableau représente, près d'un hameau, une jeune princesse ornée de toute la fleur du printemps; elle est suivie d'une cour nombreuse à laquelle elle semble se dérober. A l'entrée d'une chaumière, sont un enfant, un vieillard et sa femme. La jeune beauté tend à l'enfant une main caressante, et, de l'autre, offre au vieillard attendri, des secours qu'elle embellit encore par l'air d'intérêt avec lequel elle les présente.

On voit, dans un autre tableau, une tendre épouse assise auprès de son époux; il est entouré de livres et d'écrits, sur lesquels il laisse tomber une main fatiguée. La jeune épouse soulève dans ses bras un enfant, et le présente à son père; il les regarde, et semble se ranimer, pour se livrer avec plus d'ardeur au travail.

Un troisième représente une mère qui aperçoit, dans le lointain, une ville prête à subir le joug de l'ennemi; elle est près de son fils, qui touche à peine à son troisième lustre, cache d'une main ses pleurs, qui s'échappent de ses yeux, et, de l'autre, montre à son fils des armes et l'ennemi.

L'artiste s'est surpassé lui-même dans la peinture de cette femme illustre. On lá voit sur un trône, au milieu des chefs de l'état, donner ses ordres pour le bonheur d'un peuple qui l'admire. Plus loin, on la voit dans le champ de Mars, tracer à ses soldats la route de la gloire, et attacher de sa main, sur le sein d'un guerrier, la marque du courage.

Elle est encore représentée entrant dans l'atelier du savant Phidias. Le sculpteur étonné, laisse échapper son ciseau. L'illustre reine le relève, et le présente à l'artiste, en souriant.

Elle est peinte, enfin, encourageant les travaux de la campagne. On la voit tracer un sillon de ses mains généreuses. On la voit, dans une fête champêtre, placer un épi d'or sur le simple vêtement du laboureur.

Les regards errent long-temps, et reviennent souvent sur ces différens objets; mais, quel que soit leur

éclat, les ornemens les plus précieux du Temple, sont les femmes qui l'habitent.

Je distinguai bientôt Elise; elle était accompagnée de Céphise et de Corine, qui devaient présider avec elle à la fête du jour.

Issue du sang des dieux, Élise orne encore son rang par ses vertus; modèle de son sexe, elle aurait mérité que les hommes l'eussent été chercher pour la placer au-dessus d'eux, si le sort ne les eût pas prévenus. Elise est belle encore, et l'est dans tous les momens; la sagesse ne peut dicter ses leçons avec plus de majesté; le sourire de la gaieté ne saurait être plus séduisant. Elise est quelquefois une grâce différente; mais, en tout temps, Elise est la beauté.

Respectable par ses malheurs, par le courage avec lequel elle les a supportés, Céphise fait le bonheur d'un jeune époux, qu'elle dédommage des injustices du sort. Céphise n'oublie pas ses peines; mais elle semble ne s'en ressouvenir que pour les faire oublier à son époux.

Tous les talens qui rendent la beauté plus intéressante, et qui souvent en dédommagent, tous ces talens sont réunis dans la modeste Corine. Elle possède, comme Orphée, l'art de marier sa voix avec les sons touchans de sa lyre. Les poëtes les plus fameux se plaisent à la célébrer dans leurs vers, pour l'inviter à les chanter; mais Corine préfère chanter les éloges de ses compagnes.

Dès que les femmes furent rassemblées sous les yeux des sages qui sont leurs guides, Elise annonça l'objet de la fête.

« Ce jour, dit-elle, est bien intéressant pour nous, » mes Sœurs; ce jour est destiné à récompenser la » vertu. Nous allons remplir cet auguste devoir, et » couronner la piété filiale. Est-il une vertu qui puisse » nous être plus chère?

» Vous connaissez les malheurs de Démocrate, » mais peut-être ignorez-vous tous les sacrifices qu'a » faits sa fille, la vertueuse Sélène.

» Après de longs services rendus à la république, » pendant la dernière guerre, Démocrate devint l'es- » clave des habitans de Mégare. Dès que Sélène fut » instruite de ce malheur, elle rassembla toute sa for- » tune, et courut offrir aux Mégariens le prix de la » rançon de son père. Démocrate avait bien servi sa » patrie; nos ennemis le craignaient; ils ne voulurent » jamais consentir à lui rendre la liberté; et, n'écou- » tant que la vengeance, ils plongèrent dans l'obscu- » rité des prisons, un généreux guerrier. Les larmes, » la tendresse d'une fille innocente, ne touchèrent » point ces âmes féroces. La vertueuse Sélène ne put » obtenir qu'au poids de l'or, la permission de porter » quelquefois des consolations à son père. La fortune » de Sélène fut bientôt épuisée; cependant Démo- » crate avait besoin des secours les plus pressans; il » ne restait à sa fille que la liberté; elle en fit le sa- » crifice. Rien ne l'épouvanta; ni le poids des travaux, » ni la rigueur d'un maître, ni l'avilissement de l'es- » clavage. Elle sacrifia, sans hésiter, son rang, sa » jeunesse, l'espérance même d'un avenir heureux, » pour n'écouter que la voix de la nature.

» La généreuse Sélène a langui dans les fers, jus-

» qu'au moment où les Athéniens, maîtres de Mégare, » sont devenus les libérateurs de la vertu. »

Elise cessa de parler. Aussitôt les portes du Temple s'ouvrirent, et Sélène parut, accompagnée de son père. Les femmes qui présidaient furent au-devant d'elle, la conduisirent en pompe au trône qui lui était destiné, et placèrent sur sa tête la couronne de la vertu. Démocrate, assis près du trône, serrait les mains de sa fille, et montrait, en versant des larmes de joie, les fers qu'elle avait portés.

L'assemblée partageait les sentimens de cet heureux père; chaque mère faisait remarquer à sa fille, la vertueuse Sélène; chaque fille désirait de pouvoir l'imiter, et le Temple retentissait de cris d'allégresse.

C'était aussi dans ce jour, que les jeunes beautés devaient annoncer le choix de leur cœur. Les Initiés ne permettent point à leurs filles, à leurs sœurs, d'honorer de leur amour un citoyen qui n'aurait pas bien mérité de la patrie. L'amour ne doit être chez elles que la récompense de la vertu. Avant de former les nœuds de l'hymen, elles doivent se soumettre au jugement des sages, et des femmes respectables qu'elles ont prises pour modèles.

La belle Aglaé se leva ; une tendre rougeur colorait les lis de son teint, et ses beaux yeux craignaient de fixer l'assemblée. Elle parla ainsi :

« Insensible à l'amour, indifférente aux éloges, et » peu touchée des soins de nos jeunes citoyens, je » me suis long-temps ignorée moi-même. Agénor » m'adressait ses vœux; je les écoutais sans peine,

» mais ils ne troublaient point ma tranquillité. Vous » vous rappelez, mes Sœurs, le récit du dernier » combat, où le chef de la république, emporté par » son courage dans les rangs ennemis, resta seul ex- » posé à toute leur fureur. Sa perte entraînait celle » des Athéniens. Agénor, instruit du danger, s'élance » au milieu des rangs, les force, et parvient jusqu'à » son général. Il était temps; le trait mortel était » déjà lancé; la république était perdue. Agénor se » précipite au-devant du coup, le reçoit dans son » sein, et tombe en sauvant sa patrie. Le récit de » cette action généreuse porta le flambeau dans mon » cœur. Je versai des larmes. Celles de nos concitoyens » ont sans doute touché les dieux; ils ont rendu » Agénor à nos vœux.... Il est l'époux que mon cœur » a chosi. »

La fierté qui caractérise la grandeur de l'âme, la fierté noble est peinte dans les yeux d'Idalie. Interrogée à son tour, elle se leva avec tant de majesté, que chacun fut prévenu pour elle avant de l'entendre. Elle parla ainsi :

« Distingué dans Athènes par ses vertus et par son » amour pour sa patrie, Idamas fut envoyé chez » Hircan, ce roi des Barbares, et fut chargé du secret » de la république. Hircan soupçonna que ce secret » pouvait l'intéresser, et n'épargna rien pour s'en » rendre le maître. Il employa les caresses. les offres, » les menaces, mais toujours inutilement. Idamas » avait trop de grandeur d'âme pour se laisser séduire » ou pour craindre. Le Barbare, furieux, lève un jour

» le fer sur le représentant de la république. Choisis, » dit-il; il me faut ton secret ou ta vie. Frappe! ré- » pond l'Aténien, mon secret est dans mon cœur, tu » ne pourras le trouver que là. Le Barbare n'avait » point encore eu l'idée d'une vertu si sublime, le » fer échappa de ses mains..... Si les hommes géné- » reux trouvent leur récompense dans les sentimens » qu'ils nous inspirent, qui mérite mieux cette ré- » compense, que le vertueux Idamas? »

Eliane a pris soin d'orner son esprit par la lecture des ouvrages fameux ; la douce persuasion habite sur ses lèvres. Elle se leva la dernière, et chacun redoubla d'attention :

« La Grèce, dit-elle, se vante d'avoir produit de » généreux guerriers, des héros citoyens; elle ne se » glorifie pas moins d'avoir donné la naissance à ces » génies créateurs qui l'ont illustrée par leurs écrits. » La patrie doit beaucoup, sans doute, aux hommes » qui consacrent leurs jours pour la défendre; mais » doit-elle moins à ceux qui les sacrifient pour aug- » menter sa gloire et la faire respecter des nations » éloignées?

» Dans nos derniers jeux Olympiques, les plus cé- » lèbres que la Grèce ait encore vus, les mortels » supérieurs qui sont favorisés des muses, se sont » distingués à l'envi par des ouvrages dignes de l'im- » mortalité. Au milieu de l'applaudissement général, » les chefs de la république ont décerné la couronne » à celui qui, par des traits sublimes, avait peint » tous les caractères, tous les charmes de la vertu.

» J'ai vu le vainqueur amené devant nos Magistrats, » et couronné par leurs mains respectables. C'était » le jeune Agis...... Blâmerez-vous, mes Sœurs, les » sentimens qu'a pu m'inspirer celui qui doit faire » un jour la gloire des Athéniens? »

Le choix des trois jeunes beautés fut généralement applaudi, et chaque mère se félicitait d'avoir donné la naissance à une fille qui pût faire le bonheur d'un vertueux citoyen.

Aussitôt de jeunes Phrygiennes s'avancèrent, portant des corbeilles remplies de fruits et de fleurs, qu'elles placèrent sur des tables dressés par des Phrygiens. A l'instant une sage liberté régna dans toute l'assemblée. La jeunesse se livrait à l'aimable gaieté; la sagesse souriait aux innocentes saillies de la jeunesse, et la joie la plus pure annonçait le bonheur.

Corine prit un luth, et, le touchant de ses doigts légers, elle en tira des sons mélodieux; elle y joignit ensuite sa voix, et chanta ainsi en s'accompagnant :

« Dans les riants jardins de Flore, une rose venait » de naître, et brillait des plus touchans attraits. Un » enfant l'aperçoit. Impatient de s'en rendre maître, » il court, et croit déjà la cueillir; mais l'épine était » sous la rose. L'enfant piqué, se réfugie dans les bras » de Glycère, lui montre sa blessure, et se plaint. » Glycère le flatte, et, pour le consoler, lui promet la » fleur. Elle le conduit au rosier, écarte avec soin » les épines, et guide la main de l'enfant, qui cueille » la rose, et saute de plaisir en la montrant à sa

» mère..... Avant de suivre nos désirs, demandons » les conseils du sage. Dans les routes de la vie, les » dangers sont souvent cachés sous les fleurs. »

Aglaé chanta ensuite, et chanta les douceurs d'un heureux hymen.

« Voyez les oiseaux de ces bois. Comme l'époux » est attentif auprès de sa compagne, tandis qu'elle » prend soin des fruits de leur tendre union! Comme » il est empressé à fournir à tous ses besoins! Est-il » libre de ses travaux, il se perche près d'elle, et, » par la plus douce harmonie, il tâche de la dédom- » mager de ses peines, de les lui faire oublier. Qu'elle » paraît reconnaissante! Qu'elle intéresse dans ces » instans!.... Sans doute une union si belle est un » modèle pour les hommes; elle est l'image du bon- » heur ».

Quand les chants étaient interrompus, on cherchait à s'instruire mutuellement, on citait quelques traits heureux des femmes qui pouvaient servir de modèles, et l'on se proposait de les imiter.

Thémire, dit Céphise, était à vingt ans les délices du vertueux Himas; mais la félicité de Thémire a passé comme l'ombre. La guerre moissonna ce tendre époux dans la fleur de son printemps. Thémire est d'une naissance illustre; elle a de la fortune, des talens, de la beauté, tout ce qui peut enchaîner les hommes. On l'a souvent pressée de former de nouveaux nœuds, mais en vain. Il lui reste deux fils, gages de la tendresse d'un époux chéri. Thémire a oublié les honneurs, sa jeunesse, sa beauté même,

pour se livrer dans la retraite, à la douceur de faire germer dans le cœur de ses fils toutes les vertus qui font les bons citoyens.

Avec quelle prudence Dorine s'est conduite, dit Eliane, quand Céphise eut cessé de parler; que Dorine mérite bien son bonheur! Belle sans art, parée de ses seules vertus, et n'écoutant que sa tendresse pour un ingrat, Dorine a trouvé long-temps dans l'hymen la source des chagrins les plus amers. Emporté par le feu des passions, son jeune époux méconnaissait le prix du bien qu'il possédait, et cherchait le bonheur loin d'elle. Dorine versait souvent des larmes, mais en secret. Jamais elle n'offrit à son inconstant, que les grâces les plus riantes; jamais l'ingrat ne reçut d'elle que les marques de la tendresse la plus sincère. Trahi par ses amis, trompé par les objets qu'il avait le plus chéris, le volage, l'inconsidéré Lindor, revint chercher auprès de son épouse des consolations; il y trouva les plus tendres; il ouvrit enfin les yeux, il connut ses erreurs, et sentit qu'il n'est point de bonheur sans la vertu.

Enfin Corine reprit son luth, et termina la fête par des chants.

« L'amour aperçut un jour, dans les jardins de la » Sagesse, une jeune nymphe parée de tous les at- » traits de la paisible innocence. Aussitôt il s'appro- » cha d'elle, mais avec cet air présomptueux si naturel » à l'amour. Qu'il se trompait! La nymphe, irritée, » s'éloigna sans lui répondre. Il n'était point accou- » tumé à se voir dédaigné; il versa des larmes de

» dépit, et jeta loin de lui son flambeau, qui s'étei-
» gnit. Fort bien, dit la Sagesse qui était présente,
» vous serez donc toujours impétueux? Il ne suffit
» pas de désirer, il faut mériter son bonheur. L'amour
» sentit sa faute; il promit de suivre les avis de la
» Déesse, et la supplia de le présenter elle-même à
» son élève. Il se souvint en effet de la leçon, il ne
» voulut qu'intéresser et il y réussit. Contente de son
» ouvrage, la Sagesse ralluma le flambeau de l'amour,
» et l'unit avec la jeune beauté, d'une chaîne immor-
» telle. C'est la Sagesse seule qui peut nous rendre
» heureux. »

INTERPRÉTATION
DE LA LOGE DE TABLE.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR LE F.·. MÉALLET, DANS LA R.·. L.·. DES TRINOSOPHES. — 5818.

EXTRAIT DE L'HERMÈS MAÇONNIQUE.

T.·. V.·., etc.

Tous les Maçons se font un devoir d'assister aux banquets des deux fêtes de l'Ordre; mais il en est peu qui voient dans ces banquets autre chose qu'une occasion sémestrielle de passer quelques instans agréables avec des FF.·. chéris. Ce motif, sans doute, est louable, puisqu'il tend à rapprocher les FF.·., et à resserrer de plus en plus le lien d'amitié qui les unit; mais, après les interprétations philosophiques données dans les ateliers des Trinosophes, de tous les emblèmes maçonniques, j'ai dû m'étonner d'entendre encore quelques jeunes FF.·. manifester l'opinion que ce banquet n'était qu'un repas ordinaire, une partie de plaisir, et qu'il ne devait point être d'une indispensable obligation, ainsi que l'ont établi

tous les Maçons anciens. L'intention de ces jeunes Trinosophes est bonne sans doute; j'interprète toujours ainsi les intentions de mes FF.·. ; prouvons-leur qu'ils sont dans l'erreur, que les banquets maçonniques sont le tableau complet de la grande allégorie, dont les divers grades offrent le développement : ils s'empresseront, j'en suis convaincu, d'abandonner un système qui tendrait à détruire l'une des cérémonies les plus antiques et les plus sacrées de l'Ordre.

Je vais chercher, mes FF.·., à vous expliquer les emblèmes de ce qu'on nomme la L.·. de table.

Si l'on conçoit deux circonférences concentriques, éloignées l'une de l'autre de sept degrés et demi, ou de la moitié de la largeur du zodiaque, la circonférence extérieure représentera l'écliptique ou la route annuelle du soleil, en supposant, comme dans le système astronomique des anciens, que la terre est immobile au centre, ce qui, comme on le sait, n'apporte aucun changement dans l'explication des phénomènes.

Si l'on coupe ces cercles annulaires par deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, l'un, que nous appellerons horizontal, figurera l'équateur céleste, et marquera par ses extrémités les points équinoxiaux; l'autre, que nous nommerons vertical, indiquera les point solsticiaux, c'est-à-dire, les points où l'écliptique touche les tropiques.

Si maintenant on conçoit ce cercle divisé en deux parties égales dans le plan du diamètre horizontal, on aura précisément l'idée de la table des Maçons.

D'un côté, c'est l'hémisphère inférieur, la table de la Saint-Jean d'hiver; de l'autre l'hémisphère supérieur, la table de la Saint-Jean d'été.

Dans l'un et l'autre cas, le Vén∴, qui, d'après le catéchisme maçonnique, représente le soleil, occupe l'extrémité du rayon vertical, ou le point solsticial : en hiver, le point le plus bas; en été, le point le plus élevé.

Les surveillans sont placés sur le diamètre horizontal, c'est-à-dire sur l'équateur. Ils marquent donc, dans les deux saisons, les points équinoxiaux. Ces points sont, en effet, placés dans le ciel sur la limite des deux hémisphères, comme des surveillans, dont chacun examine la saison qui finit et celle qui commence. Cette remarque est tellement vraie, que c'est de l'équateur, et de l'équateur seul, qu'on peut voir à la fois les deux pôles, qu'on aperçoit successivement toutes les constellations, et qu'on peut surveiller, c'est-à-dire, observer l'ensemble de leurs révolutions (1).

Si l'on mène une tangente à la circonférence inférieure, perpendiculairement au rayon vertical, elle déterminera, par ses extrémités, sur la demi-circonférence extérieure, la place de l'Orateur et celle du Secrétaire, placés l'un et l'autre à trente degrés du Vén∴, et à soixante degrés des Surv∴, c'est-à-dire,

(1) Les peuples qui habitent sous la ligne, ont la sphère *droite*. Pour eux, les pôles sont à l'horizon, et ils ont au zénith les constellations de l'équateur. Toutes les fois qu'on avance vers l'un ou l'autre pôle, le spectacle change : l'un des pôles s'élève, et l'autre s'abaisse d'une égale quantité, et avec lui disparaissent les étoiles circompolaires.

aux deux tiers de l'espace trimestriel qu'indique chaque quart de cercle.

Ainsi, par exemple, dans le banquet du solstice d'hiver, le Vén.·. occupe le premier degré du Capricorne; l'Orateur, le premier degré du Verseau; le Secrétaire, le premier degré du Sagittaire; le premier Surveillant, le premier degré du Bélier; et le deuxième Surv.·., le premier degré de la Balance. Alors la partie gauche du Temple, que nous nommons le midi, indique l'hiver, ou la saison de la renaissance; et la partie droite, ou la col.·. du N.·., figure l'automne, ou la saison de la mort.

Dans le banquet du solstice d'été, au contraire, tout est placé dans un sens inverse. Le Vén.·. est dans le tropique, au premier degré du Cancer; l'Orateur, au premier degré du Lion; le premier Surv.·., au premier degré de la Balance; et ce côté figure l'été. Sur l'autre col.·., le Secrétaire est au premier degré des Gémeaux, ou le dernier du Taureau; et le deuxième Surv.·. dans le Bélier. Ce côté figure le printemps.

Remarquez bien, mes FF.·., que si, par leurs positions dans les deux banquets, le Vén.·. et les Surveillans marquent le commencement des saisons, l'Orateur et le Secrét.·. indiquent les étoiles royales, les étoiles principales et caractéristiques de ces mêmes saisons; ces étoiles qu'on a données pour emblèmes aux Évangelistes, savoir : le Taureau, le Lion, l'Aigle de la lyre (1), et le Verseau ou l'Ange.

---

(1) Substitué à *Antarés*, ou le cœur du Scorpion.

Si la disposition de la table est l'image du ciel et des époques solaires, les mets qui la couvrent, les ustensiles dont elle est chargée, et que très-récemment, sans doute, on a désignés sous des noms de guerre; tous ces objets, dis-je, qui appartiennent à l'un des trois règnes de la nature, savoir : les flambeaux, les ustensiles, etc., au règne minéral; et les alimens, au règne végétal ou au règne animal, tout cela ne figure-t-il pas la nature? N'y retrouve-t-on pas tous les élémens qui la composent?

Les travaux d'obligation se composent de sept santés : nombre mystérieux qu'ont révéré tous les anciens; nombre égal à celui des sphères auxquelles, sans doute, étaient offertes, dans le principe, les sept libations qu'ont remplacées les santés.

Ces santés sont précisément dans le même ordre que les jours de la semaine; c'est-à-dire, que pour les replacer dans l'ordre des planètes, il faut les compter par trois, en commençant par la première.

La première libation était jadis offerte au Soleil, roi de l'univers, à qui nous devons la fécondité de la nature. Elle a été, chez tous les peuples modernes, consacrée au Souverain (1).

---

(1) L'usage d'adresser les premiers vœux au Soleil et à la Lune, était pratiqué chez tous les anciens; nous en avons une preuve dans le poëme séculaire d'Horace, qui n'est autre chose qu'un hymne à ces deux divinités. Le chœur des jeunes Romains commence ainsi ses chants :

Alme sol, curru nitido diem qui
Promis, et celas, aliusque et idem
Nasceris; poscis nihil urbe Roma
Visere majus.

Ne sont-ce pas là les vœux des Maç.·. pour la prospérité et pour la gloire de la patrie?

La seconde libation était offerte à la Lune, à cet astre qui, chez les anciens, éclairait les mystères les plus secrets (1). Les Maçons l'ont consacrée à la puissance suprême de l'Ordre, qui, pour eux, est, après le Souverain, le suprême régulateur.

La troisième était consacrée à Mars, à Arès (2), divinité qui, chez les anciens, présidait également aux conseils et aux combats. Les Maçons en ont fait la santé du Vén.·.

La quatrième libation était celle de Mercure, que les Égyptiens nommaient également Anubis, le dieu qui surveille, celui qui annonce l'ouverture ou la cessation des travaux, celui enfin dont le pouvoir s'étendait au Ciel, à la Terre et aux Enfers (3). Elle est devenue la santé des Surveillans, qui annoncent, comme Anubis, l'ouverture et la clôture des travaux, et qui sont chargés, comme Mercure, de surveiller les FF.·. dans le temple et hors du temple.

---

(1) .... *Diana quæ silentium regis,*
Arcana cùm fiunt sacra.
HORAT., Epod. v.

(2) ARÈS *Mars*, d'où AREIÔN *meilleur*, a pour racine, selon quelques étymologistes, ARRÈN *mâle*; (ce qui est en rapport avec l'opinion de ceux qui font dériver *Mars* de *Mas*, qui a la même signification.) Sans entrer dans de longs commentaires pour prouver ce qui est bien démontré, savoir : que la plupart des racines grecques et latines se retrouvent dans le sanskrit, je ferai remarquer que ces mots ARÈS, AREIÔN, etc, ont les plus grands rapports avec le mot sanskrit *arya*, qui se donne par honneur, et signifie *maître*, et, par son étymologie, *celui qui fait aller, qui dirige*. Il est facile de s'apercevoir que cette étymologie s'applique parfaitement à l'hypothèse que nous avons adoptée. De ce même mot *arya*, dérive bien certainement le latin *aries*, bélier, *dux gregis*.

(3) HORAT., I, Od. x.

La cinquième était offerte à Jupiter, nommé aussi *Xenius* (Xenios), le dieu de l'hospitalité (1). Elle est consacrée aux Visiteurs et aux ateliers affiliés, c'est-à-dire, à nos hôtes maçonniques.

La sixième était celle de Vénus, la déesse de la génération, celle qui produit, qui enfante; celle qui, pour me servir de l'expression de Lucrèce, fait le charme des hommes et des dieux :

Hominum Divûmque voluptas.

Elle est devenue la santé des Off.·., des membres de la L.·., celle sur-tout des nouveaux Initiés, dont l'étude de la nature doit être désormais la principale occupation.

La septième libation enfin était consacrée à Saturne, à ce dieu des périodes et des temps, dont l'orbite immense semble embrasser la totalité du monde. Elle a été choisie pour la santé de tous les Maçons qui couvrent la surface de la terre, en quelque situation que le sort les ait placés. Pour figurer la grandeur de l'orbite de cette planète, ce n'est plus en demi-cercle que se porte cette santé; le cercle entier se rétablit, et chaque F.·. semble former un anneau de cette immense chaîne qui embrasse l'univers (2).

---

(1) *Jupiter, hospitibus nam te dare jura loquuntur.*
Virg., Æneid I.

(2) .... Il (*Saturne*) suit son orbe immense :
Telle en est l'étendue, et tel l'éloignement,
Dans sa marche pénible il va si lentement,
Que du vaste contour que son orbite embrasse,
En six lustres à peine il achève l'espace.
Ricard, La Sphère, poëme, ch. v.

De même que dans les fêtes de Saturne, les esclaves partageaient les plaisirs de leurs maîtres, et s'asseyaient à leur table (1), de même aussi, chez les Maçons, les Servans viennent se mêler aux travaux des FF.·., et participer à cette santé (2).

L'usage des banquets religieux est aussi ancien que les mystères; ils furent pratiqués chez tous les peuples de l'antiquité. Les Égyptiens et les Grecs avaient leurs banquets sacrés, les Romains leurs lectisternes, les Juifs leurs repas religieux prescrits par Moïse lui-même (3). Les premiers Chrétiens, enfin, eurent leurs agapes, leurs repas d'amour et de charité, dans lesquels s'introduisirent des désordres qui les firent supprimer (4), mais dont les Maçons ont conservé jusqu'à nos jours l'entière pureté.

---

(1) *Ob cujus* (Saturni) *exempli memoriam cautum est, ut saturnalibus, ex æquato omnium jura, passim in conviviis servi cum dominis recumbant.* JUST. *Hist.*, L. XLIII, C. I.

(2) Les santés des Maç.·., comme leurs bat.·., se font par *trois* et par *neuf*. Cet usage n'est pas moderne; il était pratiqué à Rome, si l'on en croit Horace, que j'ai cité souvent, parce qu'il nous a conservé précieusement diverses pratiques des mystères anciens. Ecoutons ce poëte philosophe :

.... *Tribus, aut novem,*
Miscentur cyathis pocula commodis.
Qui Musas amat impares,
Ternos ter cyathos attonitus petet
Vates : tres prohibet suprà,
Rixarum metuens tangere Gratia,
Nudis juncta sororibus,
HORAT., III, Od. XIV.

(3) *Deuter.* XIV, 22—29; XXVI, 10—12.
Esdr., L. II, VIII, 12, *Esther*, IX, 19.

(4) I. Ep. Paul. ad Corinth. XI, 21. — FLEURY, etc.

Telles sont, mes FF.·., les réflexions que m'a suggérées l'usage des banquets maç.·., banquets essentiellement religieux et mystiques dans leurs formes, essentiellement philosophiques dans leurs principes. Puissent ces réflexions, jetées au hasard, convaincre nos FF.·. que les législateurs de la Maçonnerie, en en faisant l'objet d'un précepte social, n'y ont point été conduits par un but frivole, et par le seul attrait du plaisir!

FIN.

ERRATA.

Page 32, lig. 3, *précédés*, lisez : précédées.
43, lig. 14, *imperceptibles*, lisez : imprescriptibles.
65, lig. 12, *secrets*, lisez : secret.
77, lig. 14, *qu'on*, lisez : on.
95, lig. 17, *Momorency*, lisez : Montmorency.
137, lig. 4, *Kirey-Steven*, lisez : Kirby-Steven.
175, lig. dernière de la note, *ctiat*, lisez : était.
215, lig. dernière des notes, 6° *Hicisius*, lisez : 6° Hesychius.
244, lig. 6, *aspiriez*, lisez : soupiriez.
283, lig. 13, *compagnons*, lisez : compagnes.
291, lig. 25, *constance* opiniâtre, lisez : résistance.
342, lig. 8, les *auttes*, lisez : les autres.
374, lig. 5, des besoins *qu'elles* ne peut, lisez : qu'elle.
378, lig. 1re, *peuvent*, lisez : pouvaient.
386, lig. 4, *ses récits*, lisez : ses rites.
487, lig. 16, *chosi*, lisez : choisi.
488, lig. 3, *l'Aténien*, lisez : l'Athénien.
494, lig. 14, *sept degrés et demi*, lisez : huit degrés et demi.

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES.

PREMIÈRE DIVISION.

CÉRÉMONIAL.

SECONDE DIVISION.

HISTOIRE, EMBLÈMES ET ALLÉGORIES.

TROISIÈME DIVISION.

MORALE.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.